# Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa

## Classe di Lettere e Filosofia

serie 5
2023, 15/2

EDIZIONI
DELLA
NORMALE

*Direttore*: Luigi Battezzato

*Comitato scientifico*: Carmine Ampolo, Luigi Battezzato, Francesco Benigno, Pier Marco Bertinetto, Lina Bolzoni, Glen W. Bowersock, Horst Bredekamp, Howard Burns, Francesco Caglioti, Giuseppe Cambiano, Sabino Cassese, Michele Ciliberto, Claudio Ciociola, Gian Biagio Conte, Roberto Esposito, Flavio Fergonzi, Massimo Ferretti, Simona Forti, Nadia Fusini, Andrea Giardina, Carlo Ginzburg, Luca Giuliani, Anthony Grafton, Serge Gruzinski, Lino Leonardi, Gabriele Lolli, Michele Loporcaro, Daniele Menozzi, Glenn W. Most, Massimo Mugnai, Salvatore S. Nigro, Nicola Panichi, Mario Piazza, Silvio Pons, Adriano Prosperi, Gianpiero Rosati, Salvatore Settis, Alfredo Stussi, Alain Tallon, Paul Zanker

*Comitato di redazione*: Giulia Ammannati, Lorenzo Bartalesi, Emanuele Berti, Stefano Carrai, Anna Magnetto, Fabrizio Oppedisano, Lucia Simonato, Andrea Torre

*Segreteria di redazione*: Silvia Litterio

I contributi pubblicati sugli «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia» sono valutati, in forma anonima, da *referees* competenti per ciascuna disciplina (*double-blind peer review*).

La quinta serie è pubblicata, con periodicità semestrale, in due fascicoli di circa 300 pagine ciascuno.

In copertina: Elaborazione grafica da: Basilica di San Giovanni in Laterano, interno, particolare dei tabernacoli verso la controfacciata. Foto: Bibliotheca Hertziana – Max-Planck-Institut für Kunstgeschichte, Rom (Fotografo: Arnaldo Vescovo). Roma, Istituto Centrale per la Grafica, per gentile concessione del Ministero della Cultura.

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Licenza Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 4.0 Internazionale (CC BY-NC-ND 4.0).

Annali della Classe di Lettere e Filosofia
Scuola Normale Superiore
Piazza dei Cavalieri, 7
56126 Pisa
tel. 0039 050 509220
fax 0039 050 509278
edizioni@sns.it – segreteria.annali@sns.it
journals.sns.it

# Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa

## Classe di Lettere e Filosofia

serie 5
2023, 15/2

EDIZIONI
DELLA
NORMALE

Pubblicazione semestrale
Autorizzazione del Tribunale di Pisa n. 7 del 1964
Direttore responsabile: Luigi Battezzato

ISSN 0392-095x

# Indice

Mouvements de personnes, circulation littéraire et rapports politiques entre l'Italie et la Gaule aux Ve-VIe siècles ap. J.-C.
A cura di L. Furbetta, F. Oppedisano, C. Urlacher-Becht

II. *Circulation des écrits et regards littéraires croisés*[1]


La circulation et l'utilisation des lois romaines en Gaule (Ve-VIe s. ap. J.-C.). Les cas des constitutions dits « sirmondiennes »
Olivier Huck 245

La circolazione delle opere ambrosiane in Gallia: il caso di un sermone attestato nel *De incarnatione* di Giovanni Cassiano
Michele Cutino 285

«Gaule» et «Italie» dans les épîtres de la fin Ve-début VIe siècle: stratégies littéraires et enjeux identitaires
Céline Urlacher-Becht 309

Presentazione, percezione e interpretazione dei rapporti tra Italia e Gallia nelle fonti letterarie tra V e VI sec. d.C.: qualche esempio dalle lettere dei papi Leone Magno e Gregorio Magno e dai *Libri historiarum* di Gregorio di Tours
Luciana Furbetta 355


[1] L'*Introduction* e la sezione I. *Frontières, échanges et relations politiques* sono stati pubblicati negli «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia», V Serie, Vol. 15, Fasc. 1, 2023.

## Studi e ricerche

Filologia e letteratura. Gli studi latini di Gian Biagio Conte
Michael David Reeve, Richard John Tarrant 413

Scultori, committenti e marmi per gli apostoli lateranensi: nuovi documenti
Vittoria Brunetti 445

La fabbrica dell'intelligibile. Il problema estetico in Claude Lévi-Strauss
Lorenzo Bartalesi 479

Guttuso illustratore de «l'Unità», 1944-54
Chiara Perin 501

Sulla microstoria della lingua italiana
Lorenzo Tomasin 527

Notizie delle allieve e degli allievi della Classe di Lettere e Filosofia 557

# Mouvements de personnes, circulation littéraire et rapports politiques entre l'Italie et la Gaule aux V^E-VI^E siècles ap. J.-C.

*A cura di L. Furbetta, F. Oppedisano, C. Urlacher-Becht*

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 245-284

# La circulation et l'utilisation des lois romaines en Gaule (Ve-VIe s. ap. J.-C.). Le cas des constitutions dites « sirmondiennes »

Olivier Huck, Université de Strasbourg

**Abstract** Based on the case study of the *Collectio Sirmondiana*, the paper provides some reflections on the circulation in Gaul, during the 5th and 6th centuries AD, of a very particular type of 'literature' coming from Italy: the Roman Laws. Who in Gaul, at that time, read, preserved and wrote up the Roman Laws? How were these laws made available? What was the purpose of their use?

**Keywords**: Collectio Sirmondiana; Late Antique Gaul; Roman Law
**Parole chiave**: Collectio Sirmondiana; Tarda antichità in Gallia; Diritto romano

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 01.09.2023
Accepted 02.02.2024
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Olivier Huck (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_01

# La circulation et l'utilisation des lois romaines en Gaule (Ve-VIe s. ap. J.-C.). Le cas des constitutions dites « sirmondiennes »

Olivier Huck, Université de Strasbourg

## *Introduction*

Le colloque à l'origine du présent dossier d'*Actes*, proposait, entre autres approches, d'appréhender les relations entre l'Italie et la Gaule aux Ve-VIe s. ap. J.-C., sous l'angle de la « circulation littéraire », entendue comme un « vecteur de savoirs et d'échanges de pratiques culturelles ». C'est dans cette veine thématique que s'inscrit ma contribution.

En l'espèce, c'est à la circulation en Gaule d'un type très particulier de « littérature », en provenance d'Italie, que j'entends m'intéresser : les lois romaines[1].

[1] Selon un processus bien connu de diffusion des lois dans l'empire tardif, les chancelleries impériales envoyaient un même texte de loi aux différents préfets du prétoire ; après réception et enregistrement, ceux-ci transmettaient ensuite le texte aux gouverneurs de province relevant de leur autorité, lesquels étaient chargés *in fine* d'en diffuser le contenu par voie d'affichage et/ou de proclamation. Dans certains cas, les lois étaient même, soit au début, soit au cours de la procédure de diffusion, adaptées aux destinataires et aux contextes locaux d'application, d'où des différences, parfois sensibles, de contenu. Sur ces procédures, cf. *inter alios* Gaudemet 1969 *passim* ; Matthews 2000, p. 180-99 ; Huck 2009, p. 449-51 et 467-8 ; Dillon 2012, p. 41-5 ; Lemcke 2020, p. 87-132 ; Riedlberger 2020, p. 64-77. De ces méthodes de diffusion, il résulte, pour ainsi dire « mécaniquement », que les textes de loi qui arrivaient en Gaule (y compris les lois données en orient, au Ve s. ; du moins, est-ce clairement le cas à partir de 438, cf. *inter alios* de Bonfils 2012, p. 235 ; Lemcke 2020, p. 37-8 ; Riedlberger 2020, p. 105-8) provenaient d'Italie (laquelle jouait donc, à l'échelle de l'occident, un rôle de « centre de triage » pour la circulation des lois). Afin de compléter l'exposé, on rappellera, avec Le Roux 2001, p. 232, que « Rome [était] là où [était] l'empereur » (cf. Hdn I.6.5) : par quoi il faut entendre que, bien davantage qu'une (ou éventuellement plusieurs, selon les époques) ville(s)-capitale(s), c'était l'empereur lui-même qui était le véritable « centre » de l'empire (lorsque l'empire était dirigé par

Sans doute m'objectera-t-on – à raison ! – qu'il serait abusif de présenter les lois « romaines » comme des productions proprement « italiennes ». Ce n'est pas ce que j'ai à l'esprit, que l'on se rassure ! Les lois romaines étaient d'abord et avant tout « impériales ». En ultime analyse, chacune d'entre elles s'apparentait à une sorte de « coproduction », à l'échelle, soit de l'empire tout entier, soit, à tout le moins, de l'une des deux *partes imperii*. La création des lois impliquait un grand nombre de personnes : un (ou parfois plusieurs) (co-)empereur(s), ainsi que les membres d'au moins une chancellerie impériale, et parfois des deux, celle d'occident et celle d'orient, en collaboration[2]. Il n'était pas rare non plus que tel ou tel texte de loi diffusé dans

un collège de co-empereurs, ces « centres » étaient donc plusieurs). Ainsi, lorsqu'un empereur / co-empereur se déplaçait, sa cour se déplaçait avec lui : cela valait en particulier pour le questeur du Sacré Palais, porte-parole du souverain, en charge de la correspondance impériale et de la rédaction des lois. De fait, la production législative n'était pas entravée par les déplacements impériaux, ni limitée à une (ou des) ville(s)-capitale(s). En substance : une loi pouvait être émise depuis n'importe quelle partie de l'Empire, dès lors que l'empereur (ou qu'un co-empereur) s'y trouvait – sur ces questions, cf. *inter alios* Destephen 2016, p. 191-8. Cependant, si les empereurs / co-empereurs du IVe s. avaient généralement été mobiles, parcourant l'empire et émettant des lois au gré de leurs mouvements, ceux du Ve s. eurent tendance, sinon à se sédentariser, du moins à inscrire leurs déplacements dans des zones bien plus limitées (hors cas exceptionnels et situations d'urgence) : autour de Constantinople, pour les orientaux, à partir d'Arcadius (et, surtout, de Théodose II – cf. Destephen 2019 *passim*) ; quant aux occidentaux, à compter du règne d'Honorius, ils se replièrent sur un périmètre nord-italien, sorte de « région capitale, doublement polarisée autour de Ravenne et de Rome » (cette formulation m'a été suggérée par S. Destephen, dans un mail en date du 18 février 2024 : qu'il en soit ici remercié). Au Ve s., c'est donc de cette zone géographique comprise entre Ravenne et Rome que provenait l'essentiel de la production législative occidentale. À l'appui de cette affirmation, cf. Seeck 1919, p. 284-422 : les lois occidentales des années 395 à 476 ont, pour la plupart, été données à Milan (avant 402) et à Ravenne (après 402). En quantité moindre, on trouve, réparties sur la période, des lois données à Rome. D'autres lieux d'émission, tous inscrits dans le même périmètre ou situés à sa proximité immédiate (Altinum, Aquileia / Aquilée, Bononia / Bologne, Brixia / Brescia, Spoletium / Spolète, Patavium / Padoue, Ticinum / Pavie etc .) apparaissent plus exceptionnellement. Sur ces questions, cf. également *infra* n. 59.

[2] À la fin des années 420, notamment, l'influence de la chancellerie orientale était particulièrement forte à Ravenne, cf. Harries 1999, p. 45. Pour une approche plus globale de la question des rapports « législatifs » entre les deux *partes imperii*, cf. *inter alios* de

tout l'Empire réponde, en réalité, à la demande d'un administrateur, voire d'un particulier (ou d'un groupe de particuliers), d'une région de l'Empire, confronté(s) à un problème spécifique : les services centraux répondaient à la requête ou à la question qui leur avait été adressée, mais faisaient connaître également (et, par là même, imposaient) les dispositions arrêtées sur tout le territoire de l'empereur (ou des co-empereurs) dont la loi portait le(s) nom(s)[3]. Bref, en un mot comme en cent : les lois « romaines » qui arrivèrent en Gaule, en provenance d'Italie, jusqu'à une date avancée du Ve siècle, et continuèrent ensuite d'y circuler au VIe siècle (et au-delà), étaient la résultante de quantité d'influences, d'interrogations et de problématiques lesquelles ne sauraient s'entendre comme exclusivement, ou même majoritairement, « italiennes ». Une autre objection à mon sujet – connexe à celle qui vient d'être exposée – serait encore qu'une approche centrée sur les lois romaines, leur circulation, leur perception et leur utilisation en Gaule, s'avérerait bien plus révélatrice d'attitudes et de relations gauloises à l'égard de l'Empire (encore « vivant » au Ve siècle, disparu au VIe siècle mais dont le souvenir demeurait), qu'à l'égard de l'Italie elle-même.

Tout cela est vrai. Cela dit, il n'en demeure pas moins – et c'est là ce qui m'a déterminé à proposer mon sujet aux éditeurs du présent dossier d'actes – qu'envisagées dans leur ensemble, les lois « romaines » formaient bel et bien le système juridique d'un empire qui se présentait et s'assumait lui-même comme « romain » (et qui, surtout, était perçu comme tel par ses sujets !). Un empire dont les principes juridiques et administratifs (mis en œuvre dans ses lois), étaient, en dépit d'évolutions indéniables, et parfois profondes, l'émanation d'un passé « romano-italien » que beaucoup proclamaient, et que nul n'ignorait[4]. Un empire, encore, dont la partie occidentale avait un « centre » clairement localisé en Italie, à la fois lieu de

Bonfils 2012 *passim* ; Lemcke 2020, p. 35-8 ; Riedlberger 2020, p. 89-112 et *passim*. Au fil du temps, une sorte de « collective and legal administrative culture » (cf. Harries *ibid.* p. 47) s'était certainement développée dans ces chancelleries, dépassant et englobant les différences d'origine, de formation, voire de caractère, entre les différents individus ; pour autant, des différences subsistaient entre les manières de faire des chancelleries occidentale et orientale (cf. Harries *ibid.* p. 45-6).

[3] Ces procédures, ainsi que les personnes impliquées et les dynamiques mises en œuvre sont bien connues, cf. *inter alios* Harries 1999, p. 36-55.

[4] Du temps de Virgile à celui de Justinien, le droit romain a ainsi été présenté, célébré et perçu « as a distinctively Roman achievement » (cf. Harries 2012, p. 791-3).

résidence privilégié des empereurs et source d'un flux législatif constant jusqu'à une date avancée du Ve siècle[5]. Partant, réfléchir à la réception et à la circulation des lois impériales romaines en Gaule revient donc également – bien que sous un angle très particulier, je le concède ! – à tenter d'appréhender les relations entre la Gaule et l'Italie. C'est la conviction sur laquelle repose cette étude.

Un autre intérêt de l'approche que je propose est que cette dernière permet à l'historien (aussi étonnant, voire paradoxal, que cela puisse apparaître pour un sujet d'histoire institutionnelle) d'enjamber la sorte de « barrière naturelle » que constitue trop souvent la chute de l'empire en occident. Car si, pour le Ve siècle, l'intérêt d'une approche centrée sur les textes de lois est manifeste (la réception des lois et leur circulation en Gaule pouvant, pour cette période, s'apprécier selon une logique centre-périphérie, et à la lumière d'une sorte de gradient d'intégration de la Gaule à l'empire, et partant à la « romanité » / « italianité » culturelle et administrative), une enquête centrée sur ces mêmes sources a toutes les chances de se révéler riche d'enseignements pour le VIe siècle également. En effet, à cette période, plusieurs décennies après la déposition du dernier empereur d'occident, le souvenir du passé impérial se maintenait en Gaule, et bien que globalement ralentie, la circulation des lois romaines était encore entretenue dans certains milieux. En outre, des groupes de personnes se réclamaient parfois de ces lois et, à travers elles, de l'héritage du droit impérial romain afin de faire valoir des positions contestées. Soit autant d'attitudes qu'il vaut la peine, me semble-t-il, d'interroger (même si dans ce cas – je le concède à nouveau – c'est moins une relation concrète entre la Gaule et l'Italie que l'on documentera, qu'une sorte d'idée, de réminiscence gauloise de l'Italie, perçue comme le centre névralgique d'un empire désormais disparu).

Voici donc, en synthèse, les questions que je me propose d'envisager dans mon étude : qui, en Gaule, du Ve au VIe s. ap. J.-C., lisait, conservait et compilait les lois romaines ? Par quel truchement y avait-on accès ? Et à quelle(s) fin(s) s'y intéressait-on ?

À ces questions, je n'apporterai pas des réponses d'ordre général. Le cadre de cette contribution n'y suffirait pas et, pour être franc, les compétences me feraient par trop défaut[6]. Bien plus modestement me contenterai-je d'envisager ces interrogations à la lumière d'un dossier unique (mais

[5] Cf. *supra* n. 1.

[6] Au demeurant, il existe déjà sur ces questions des synthèses tout à fait remarquables,

dense et fort complexe !), auquel je me suis déjà confronté par le passé[7] : celui des constitutions dites « sirmondiennes » (désormais *CSirm*)[8].

De celles-ci, je présenterai d'abord la tradition manuscrite et les caractères généraux (1), avant d'examiner, tour à tour, deux moments saillants de leur « carrière » (les seuls que nous soyons en mesure d'appréhender, pour tout dire). Le moment de leur compilation initiale, tout d'abord, dans le sud de la Gaule, durant le premier tiers du Ve s. (2). Puis leur utilisation, à la fin du VIe s. ap. J.-C., dans le contexte troublé du Concile de Mâcon II (3). Pour chacun de ces « moments », je m'efforcerai de préciser qui étaient les acteurs impliqués dans le recours aux lois romaines, par quels biais ils y avaient eu accès et dans quel but ils s'y référaient.

## 1. *Les* CSirm *: généralités et tradition manuscrite*

Que sont les constitutions « sirmondiennes » ? Comment sont-elles parvenues jusqu'à nous ? Quelles thématiques abordent-elles ? Quelles sont leurs particularités ?

### 1.1. *Les constitutions dites « sirmondiennes »*

En 1631, l'érudit jésuite Jacques Sirmond[9], infatigable chasseur de textes rares, publia, en marge d'une petite collection de documents conciliaires, un ensemble de vingt-et-une constitutions impériales, alors inédites[10]. C'est à ce groupe de lois que la postérité a, depuis lors, associé son nom.

tant par leur caractère exhaustif, que par l'érudition qu'elles mettent en œuvre ; cf. en particulier Liebs 2002.

[7] Cet article reprend, sous une forme actualisée, complétée et largement remaniée, des éléments tirés d'une publication antérieure, cf. Huck 2009.

[8] Édition de référence : Mommsen 1905², p. 907-21 ; traduction française chez Delmaire *et al.* 2009, p. 470-539 ; cf. également (mais avec un certain nombre de choix de traduction, éminemment critiquables à mon sens) Magnou-Nortier 2005, p. 137-97.

[9] À propos de ce personnage, cf. Galtier 1941 ; Sommervogel 1896, col. 1237-1260. D'autres références encore chez Vessey 1993, p. 184 n. 18.

[10] En réalité, les trois premières des futures *CSirm* avaient déjà fait l'objet d'une publication, en 1566 puis 1586, dans les éditions successives du *Corpus iuris anteiustiniani* de Jacques Cujas, cf. Mommsen 1905¹, p. cccLxxx. Cujas, toutefois, ignorait tout de l'étendue réelle de la collection dont les trois textes étaient issus, son manuscrit de référence, identifié

Traitant des droits, des statuts et des compétences de l'Église ou de ses représentants, ces constitutions étaient également contemporaines des lois figurant au sein du Code Théodosien (désormais *CTh*)[11]. Deux caractéristiques qui incitèrent Sirmond à les regrouper sous la forme d'une collection unique, portant le titre générique de « complément » ou « annexe » (*Appendix*) au *CTh* (et plus spécifiquement au livre 16 de celui-ci, dédié aux questions en rapport avec la religion)[12].

La provenance des textes édités par Sirmond, toutefois, ne plaidait guère en faveur d'une telle association, ni d'une publication sous cette forme : parmi les vingt-et-une lois qui figuraient originellement au sein de l'*Appendix* publié par Sirmond, les trois dernières étaient, en effet, issues de manuscrits épars[13], alors que les dix-huit précédentes provenaient d'un seul et même *codex* lyonnais[14], au sein duquel elles

par Mommsen *ibid.* p. lxvii-lxviii, ne contenant qu'une version tardive et extrêmement tronquée (réduite, en tout et pour tout, aux trois premiers textes isolés) de la collection que Sirmond allait, quant à lui, publier dans son intégralité quelques décennies plus tard ; sur ce point cf. Matthews 2000, p. 124 n. 10 ; Cimma 1995, p. 359 et 361-3 ; cf. également *infra* n. 33.

[11] Dans les deux cas, en effet, la période chronologique couverte par les dates d'émission des lois va du règne de Constantin Ier à celui de Théodose II.

[12] Le titre complet de l'ouvrage publié par Jacques Sirmond est le suivant : *Appendix Codicis Theodosiani Novis Constitutionibus cumulatior. Cum epistolis aliquot veterum Conciliorum et Pontificum Romanorum nunc primum editis* (Paris, 1631).

[13] Sirmond 1631, p. 56 ; cf. également Maassen 1870, p. 792 et Mommsen 1905[1], p. ccclxxx. Dans l'*Appendix* originel de Sirmond, les trois textes portent respectivement les titres suivants (manifestement donnés par Sirmond, cf. Kaiser 2007, p. 217 n. 76) : *CSirm* 19 – *Qui libertum, vel manumissum inquietat, capitali sententia plectendus* ; *CSirm* 20 – *De accusatione Episcopi, presbyteri vel diaconi, et quod obnoxios cum illis ambulantes retinere non liceat* ; *CSirm* 21 – *Lex Honorii adversus Donatistas, multo quam in vulgatis libris emendatior*. Sur l'identification des manuscrits dont Sirmond a tiré ces lois, cf. Cimma 1989, p. 41 n. 41 ; les deux premières furent vraisemblablement tirées des Mss. Lat. 1564 et Lat. 12097 de la Bibliothèque nationale de France, alors que la troisième semble provenir du Ms. Phill. 1741 de la Staatsbibliothek de Berlin. Pour la *CSirm* 20, les éléments de la discussion se trouvent chez Siems 1991, p. 146. Voir également *infra* n. 17.

[14] Complété, pour certains passages devenus illisibles, au moyen d'un apographe mieux conservé, un manuscrit du Puy aujourd'hui à Paris (Bibliothèque nationale de France, Lat. 1452). On connaît bien le manuscrit lyonnais qu'utilisa Sirmond. De celui-ci, les travaux

formaient déjà, avant même leur découverte par Sirmond, une collection cohérente (car numérotée d'un seul tenant[15]) de dix-huit (ou dix-

menés par C. H. Turner (cf. Turner 1900 et Id. 1903 *passim* ; un résumé des travaux de Turner, complété, sur certains points, d'éléments neufs, se trouve chez Vessey 1993, p. 184-8 ; cf. également Mommsen 1905[1], p. cccLxxviii) permettent de retracer, avec une grande précision, l'histoire et le parcours, depuis le moment de son utilisation par Jacques Sirmond, jusqu'à son éclatement et son entrée, sous forme de deux volumes séparés, dans les bibliothèques de Saint-Pétersbourg et de Berlin où ses fragments sont aujourd'hui conservés. Emprunté par Sirmond à la bibliothèque du Chapitre Cathédrale de Lyon, le manuscrit ne fut jamais restitué et intégra, de fait, la collection du Collège de Clermont, à Paris, où Sirmond s'était établi, dès son retour de Rome en 1608. Lorsqu'en 1764 le collège fut fermé et sa collection dispersée, le manuscrit avait été divisé en trois parties (numérotées 563, 564 et 569 dans le catalogue de la bibliothèque du Collège de Clermont). De celles-ci, les deux premières furent acquises, d'abord par l'Abbaye bénédictine de Saint-Germain-des-Prés puis, à l'occasion d'un achat massif, par le bibliophile russe P. Dubrovsky, lequel en fit, plus tard, don à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (à l'heure actuelle, les deux parties du manuscrit originel achetées par Dubrovsky ont été regroupées sous une cote unique : Sankt-Peterburg, Rossiyskaya Natsional'naya Biblioteka, Lat. F.v.II.3). Quant à la troisième partie du *codex* originel (la plus importante pour notre propos, puisque c'est cette partie qui contient les *CSirm*), elle passa successivement entre les mains des collectionneurs G. Meermann, puis Th. Phillipps, avant d'être finalement rachetée, en 1887, par la Bibliothèque Royale de Berlin, afin d'alimenter les travaux des savants œuvrant sur les MGH. Le volume est désormais la propriété de la Staatsbibliothek (Staatsbibliothek zu Berlin-Preußischer Kulturbesitz, Ms. Phill. 1745 ; il s'agit du manuscrit Z de Mommsen 1905[1], p. cccLxxviii ; la portion du manuscrit conservée à Berlin compte 119 f$^{os}$ ; les *CSirm* commencent au v$^{o}$ du f$^{o}$ 101). Le manuscrit est de provenance bourguignonne. Sans doute était-il présent à Lyon dès le IXe siècle, époque à laquelle son contenu fut utilisé et annoté par le fameux diacre Florus. À ce propos déjà Maassen 1878. Plus récemment : Landau 1992, p. 40 n. 14 (avec des éléments de bibliographie) ; Zechiel-Eckes 1999, p. 167-9 et 250 n. 9 ; Magnou-Nortier 2005, p. 106 et *passim*. On s'entend en général pour dater la réalisation du manuscrit de la fin du VIIe ou de la première moitié du VIIIe siècle ap. J.-C, cf. Haenel 1844, col. 415-416 ; Rose 1893, p. 167-91 ; Mommsen 1905[1], p. cccLxxviii ; Lowe 1924, 45 ; Magnou-Nortier 2001, p. 284 (expertise de J. Vezin) ; Esders - Reimitz 2019, p. 87 n. 8 (proposition de T. Licht).

[15] À vrai dire, seules les *CSirm* 13 à 16 apparaissent numérotées dans le manuscrit lyonnais qu'utilisa Sirmond, cf. Mommsen 1905[1], p. cccLxxix ; Magnou-Nortier 2005, p. 110 (spécifiquement n. 15) et 151-158. Ces constitutions portent toutefois un numéro en

neuf[16]) constitutions. Du fait de cette configuration particulière, et de l'intérêt que représentait, aux yeux des savants, la découverte d'une collection dont la tradition semblait manifestement contemporaine mais (au moins partiellement) indépendante de celle du *CTh*, l'usage tendit peu à peu à faire éclater l'ensemble constitué par Sirmond au sein de son *Appendix*, réservant finalement à la collection réduite constituée par les dix-huit premiers textes, l'appellation de *Constitutiones Sirmondianae*, et concentrant sur celle-ci l'essentiel des réflexions menées par les historiens, les philologues et les juristes[17].

Au sens strict, c'est même aux seules *CSirm* 1 à 16 qu'il convient de limiter cette appellation de collection « sirmondienne ». Au sein du Ms. Phill. 1745 (*i.e.* le manuscrit de référence de Sirmond[18]), les *CSirm* 17 et 18 sont, en effet, introduites, chacune, par une référence au titre théodosien *CTh* 1.27 (*De episcopali definitione*). Titre dont ces lois seraient donc issues (la seconde référence au *CTh* s'enrichissant, de surcroît, d'une allusion aux directives données par Théodose II à ses compilateurs, afin que ceux-ci rangent les constitutions dans un ordre chronologique permettant d'éta-

adéquation parfaite avec leur position dans la collection (comprenons que la quatorzième constitution inscrite est correctement numérotée XIIII etc.).

[16] Un doute réel subsiste, en effet, quant au nombre de textes que comprenait la version originelle de la *collectio* recopiée et éditée par Sirmond : la page finale du manuscrit qu'utilisa l'érudit jésuite étant manquante, le fait que le texte de la *CSirm* 18 s'interrompe, avant son terme, au bas de la dernière page conservée, pousse à envisager – sans aucune certitude toutefois – la possibilité que la *collectio* ait pu, antérieurement à sa découverte par Sirmond, contenir une dix-neuvième constitution (nécessairement très courte, toutefois, dans cette configuration), cf. Mommsen 1905², p. 63. Les éléments de la discussion se trouvent chez Vessey 1993, p. 182 n. 11 ; cf. Magnou-Nortier 2005, p. 106 et 159-60.

[17] Par voie de conséquence, les constitutions 19 à 21 de l'*Appendix* originel se trouvèrent donc, peu à peu, écartées des discussions consacrées à la fameuse collection dite « de Sirmond », cf. Liebs 2002, p. 134. À propos de ces trois lois cf. néanmoins Vessey 1993, p. 181. Pour le cas de la *CSirm* 20 (très certainement manipulée), cf. Siems 1991, p. 145-7 ; Magnou-Nortier 2005, p. 159-160 ; Kaiser 2007, p. 32 et 200-350 (spécifiquement 212-220). Quant à la *CSirm* 21, elle correspond à *CTh* 16.6.4, cf. Mommsen 1905¹, p. CCCLXXX (non identifiée comme telle par Sirmond, qui se référait à une version encore incomplète du livre 16 du *CTh*).

[18] *Supra* n. 14.

blir leur validité)[19]. Les seize lois précédentes ayant, pour leur part, été recopiées au sein du Ms. Phill. 1745 (et donc, probablement, au sein de son modèle également) sans l'ajout d'aucune référence explicite au *CTh* et sans prise en compte systématique de l'ordre chronologique[20], la plupart des commentateurs considèrent les *CSirm* 17 et 18 comme un ajout tardif, réalisé par un copiste disposant d'un exemplaire du *CTh*, à une collection, antérieurement constituée, de seize textes (laquelle procéderait, quant à elle, d'une tradition entièrement indépendante de celle du *CTh*)[21].

[19] Les deux introductions figurant dans le Ms. Phill. 1745 sont les suivantes : *CSirm* 17 – « *De Teodosiano sub titulo XXVII, de episcopali definitione* » ; *CSirm* 18 – « *Item alia de Teodosiano sub titulo XXVII de episcopali definitione, et hoc validior, quia omnibus posterior* ». C'est en s'appuyant sur ces deux mentions que l'on a reconstitué le titre *CTh* 1.27 *De episcopali definitione* (en relation, donc, avec le jugement des évêques, cf. Sirks 2007, p. 247 n. 6). Un titre dont l'existence, le contenu comme la thématique étaient, jusqu'à la date de la publication de Sirmond, totalement inconnus (aucun manuscrit des cinq premiers livres du *CTh* n'ayant été retrouvé). Sur ce dernier point cf. Mommsen 1905[1], p. xxxviii-xxxix et lxii. Concernant les méthodes appliquées par les éditeurs successifs du *CTh* en vue de restituer les passages lacunaires et les titres manquants, cf. Matthews 2000, p. 86-120. Pour la question spécifique de la reconstitution du titre 1.27 à partir du Ms. Phill. 1745, cf. Mommsen 1905[2], p. 62-3. La consigne donnée aux compilateurs théodosiens de ranger les constitutions en ordre chronologique au sein de chaque titre se trouve en *CTh* 1.1.5 et 1.1.6. : de la sorte, devait être mis en évidence, à la fin de chaque série de lois relatives à une thématique donnée, le texte le plus récent, cf. *infra* n. 30.

[20] Matthews 2000, p. 126 et n. 16. Ce point fait cependant l'objet d'une discussion chez Liebs 2002, p. 134-5 : dans quelques cas (p. ex. *CSirm* 7 et 8, des amnisties pascales, ou encore *CSirm* 9 et 10, sur la répression, par les évêques, de comportements fautifs au sein de leur clergé), des lois concernant une même thématique sont regroupées et rangées en ordre chronologique. Un ordre global qui sous-tendrait l'ensemble de la collection reste cependant très difficile à mettre en lumière ; cf. néanmoins Falchi 1984 *passim*.

[21] En ce sens cf. *inter alios* Mommsen 1905[1], p. lxii ; Cimma 1995, p. 362 ; Matthews 2000, p. 124-5 ; Liebs 2002, p. 134 ; Sirks 2007, p. 239. À noter que Vessey 1993, p. 181-2 s'oppose à cette conclusion, considérant que la collection a d'emblée été constituée de dix-huit textes (un point important à cet égard est toutefois que Vessey situe au VIe siècle l'origine des *CSirm*, alors que Mommsen proposait, pour sa part, une origine au début du Ve siècle, avant la promulgation du *CTh* – sur ces questions, cf. *infra* 1.3.). En faveur de la thèse de l'ajout postérieur des *CSirm* 17 et 18 à un état antérieur de la collection, un élément décisif à mes yeux est le « message » que véhicule l'introduction à la *CSirm* 18 (*Item alia*

### 1.2. *Les* CSirm *: leur contenu*

Les thématiques abordées par les seize « véritables » *CSirm* sont les suivantes : justice épiscopale (*CSirm* 1), punition des clercs condamnés par leurs évêques (*CSirm* 2), interdiction faite aux clercs d'avoir recours aux tribunaux civils (*CSirm* 3), relations entre juifs et chrétiens (*CSirm* 4), privilèges juridiques des clercs + répression des déviances religieuses + relations entre juifs et chrétiens (*CSirm* 6), amnisties pascales (*CSirm* 7 et 8), renvoi aux curies des clercs jugés indignes par leurs évêques (*CSirm* 9), interdiction faite aux clercs de cohabiter avec des femmes (*CSirm* 10), privilèges fiscaux et exemptions de charges pour les églises (*CSirm* 11), répression du donatisme et des hérésies (*CSirm* 12), droit d'asile (*CSirm* 13), répression contre les donatistes auteurs de violences + confirmation des lois anciennes contre les donatistes, les hérétiques, les juifs et les païens

*de Teodosiano sub titulo* XXVII *de episcopali definitione, et hoc validior, quia omnibus posterior*) : le dernier membre de phrase induit en effet que sur la thématique dont traite cette loi (l'*audientia episcopalis*, soit la compétence des évêques en matière de justice), c'est bien cette loi-ci, et aucune autre (j'aurais tendance à lire, implicitement : « et aucune de celles qui précèdent dans le manuscrit ») qui fait autorité. Sachant que parmi les seize premières *CSirm* c'est plutôt une version « maximaliste » de la justice épiscopale qui est documentée (du fait de la présence, en tête de la collection, de la *CSirm* 1, laquelle établit le principe d'une compétence *inter nolentes* de l'audience épiscopale) l'ajout, à la suite des *CSirm* 1 à 16, des deux textes extraits du *CTh* constitue assurément une rupture de tendance (laquelle fait penser à une inflexion du « projet éditorial » et, partant, à un changement d'auteur), en ce sens que ces deux lois, de manière confuse pour la première, mais beaucoup plus claire pour la seconde, établissent une compétence seulement *inter volentes* de l'audience (*CSirm* 18 – *Episcopale iudicium sit ratum omnibus, qui se audiri a sacerdotibus adquieverint. Cum enim possint privati inter consentientes etiam iudice nesciente audire, his licere id patimur, quos necessario veneramur*). En d'autres termes, je propose – à titre d'hypothèse de travail, plutôt que de certitude absolue – d'attribuer cet ajout aux seize premières *CSirm* à un scribe désireux de corriger, dans un sens moins « épiscopalien », la collection qu'il avait sous les yeux ; une opinion proche se trouve chez Sirks 2007, p. 243-4. Un autre élément en faveur de la thèse de l'ajout postérieur des *CSirm* 17 et 18 à un état antérieur de la collection est qu'au sein du Ms. Phill. 1745 les constitutions 13 à 16 sont numérotées (cf. *supra* n. 15), laissant à penser qu'une version de la collection avec seize textes numérotés avait circulé un temps), alors que les *CSirm* 17 et 18 ne portent aucun numéro ; cf. Matthews 2000, p. 124-5.

(*CSirm* 14), interdiction de calomnier les membres du clergé (*CSirm* 15), rachat de captifs (*CSirm* 16).

Instinctivement, on pense donc à une compilation de textes légaux réalisée dans les milieux cléricaux, afin de servir les intérêts et/ou d'appuyer certaines doléances de l'Église. Reste à préciser où et quand la compilation se fit, et sur quel(s) ressort(s) on entendait baser son utilisation.

### 1.3. *Les* CSirm *: leur rapport au* CTh *(et la thèse du faussaire médiéval)*

Dans le (très petit) milieu des spécialistes du droit romain tardif, les *CSirm* jouissent d'une relative notoriété. Au-delà du caractère clérical de la compilation, c'est surtout son rapport au *CTh* qui interpelle.

En effet, alors même que les *CSirm* sont contemporaines des lois que l'on trouve au sein du *CTh*[22], deux particularités retiennent l'attention :

1/ six *CSirm* sont entièrement absentes du *CTh* (ou, à tout le moins : du *CTh* tel que nous le connaissons aujourd'hui)[23]. Et cela, alors même que pour la période considérée, le nombre de lois transmises à part de la tradition manuscrite du *CTh* est, dans l'absolu, extrêmement restreint[24] ;

2/ les dix autres *CSirm*[25], sans être entièrement absentes du recueil théodosien, présentent avec les lois insérées en son sein de notables variantes de forme et, parfois, de fond. Afin de permettre au lecteur de mieux cerner cet aspect de la « question » sirmondienne, je présente ci-*infra* un exemple

[22] *Supra* n. 11.

[23] Il s'agit des *CSirm* 1, 3, 5, 7, 8 et 13. Les doutes relatifs à la présence ou à l'absence de certaines *CSirm* du sein du *CTh* tiennent à l'état même dans lequel le *CTh* nous est parvenu. À l'heure actuelle, l'édition de référence du *CTh* reste celle donnée par Mommsen 1905[2] ; or, selon l'aveu (et les estimations) de T. Mommsen lui-même, ce sont près des deux tiers du contenu originel des livres 1 à 5 qui manquent dans son édition (cf. Mommsen 1905[1], p. xxxviii). Par ailleurs, les choix qu'il opéra avec son équipe, en vue de restituer une partie des titres et des textes manquants (à partir du Bréviaire d'Alaric dans bien des cas, mais pas exclusivement) ont fait l'objet, au fil du temps, de critiques et de remises en cause, lesquelles, si elles n'ont pas abouti à priver l'édition Mommsen de son statut d'édition « de référence », proposent pour certains titres, des solutions alternatives, plus « complètes », impliquant parfois l'une ou l'autre des six *CSirm* listées *supra*. Ce sont autant de propositions qui demandent à être examinées au cas par cas. De façon générale, sur le travail de reconstruction du *CTh* et ses limites, cf. Matthews 2000, p. 85-120.

[24] *Infra* n. 40.

[25] Comprenons : les *CSirm* 2, 4, 6, 9, 10, 11, 12, 14, 15 et 16.

de mise en regard[26] d'une *CSirm* (en l'occurrence, la *CSirm* 10, dont le grisé permet de suivre la trame), avec deux lois, tirées du *CTh* (soit les *CTh* 16.2.44 et 9.25.3), lesquelles présentent des similitudes évidentes de contenu avec la *sirmondienne*. Lorsque les passages correspondent, les variantes textuelles apparaissent en gras.

| | |
|---|---|
| [*CSirm* 10 – IMPP. HONOR(IUS. ET THEODOS(IUS) AA. PALLADIO P(RAEFECTO) P(RAETORI)O]<br>*(absente du manuscrit des CSirm, l'adresse de la CSirm 10 est reprise de CTh 16.2.44)* | *CTh* 16.2.44 – IMPP. HONOR(IUS) ET THEODOS(IUS) AA. PALLADIO P(RAEFECTO) P(RAETORI)O<br><br>*CTh* 9.25.3 – IMPP. HONORIUS ET THEODOSIUS AA. PALLADIO P(RAEFECTO) P(RAETORI)O |
| **Religiosi sacerdotis fida suggestio exigit** probabilem saeculo disciplinam. Agit **enim bonis moribus, ne clerici sacris ministeriis servientes feminis iungantur externis, quas** decolor**e** consortio sororiae appellationis **excusant**. | *CTh* 16.2.44<br>**Eum, qui**<br>probabilem saeculo disciplinam agit,<br><br>decolor**ari** consortio sororiae appellationis **non decet**. |

Credimus quidem hanc devotis mentibus dei inesse reverentiam, ut divorsorii huius habitaculum conscientia pravae persuasionis ignoret. Sed hac societate seu amicitia non penetret, fama contaminat, datque sinistris moribus locum alterni sexus adiunctio, cum foris positos ac publico iure viventes ad illecebram criminis trahit obscaenae suspicionis exemplum. Quae cum ita sint, illustris et praecelsa magnificentia tua praesentis oraculi sanctionem propositis ubique divulget edictis, ut noverint cuncti

[26] Pour d'autres mises en regard de cette sorte (lesquelles font ressortir un schéma tout à fait comparable), cf. CIMMA 1995, p. 371-83 ; MATTHEWS 2000, p. 129-65 ; MAGNOU-NORTIER 2005, p. 137-97 ; DELMAIRE *et al.* 2009, p. 470-539.

qui cuiuscumque gradus sacerdotio fulciuntur vel clericatus honore censentur, extranearum sibi mulierum interdicta consortia : hac **sibi** tantum facultate concessa, ut matres, filias adque germanas intra domorum suarum saepta contineant. In his enim nihil scaevi criminis aestimari foedus naturale permittit. Illas etiam non relinqui castitatis hortatur affectio, quae ante sacerdotium maritorum legitim**e** meruere coniugium. Neque enim clericis inconpetenter adiunctae sunt, quae dignos sacerdotio viros sui conversatione fecerunt.

*CTh* 16.2.44
Qui**cumque igitur** cuiuscumque gradus sacerdotio fulciuntur vel clericatus honore censentur, extranearum sibi mulierum interdicta consortia **cognoscant**, hac **eis** tantum facultate concessa, ut matres, filias atque germanas intra domorum suarum saepta contineant. In his enim nihil scaevi criminis aestimari foedus naturale permittit. Illas etiam non relinqui castitatis hortatur affectio, quae ante sacerdotium maritorum legitim**um** meruere coniugium. Neque enim clericis incompetenter adiunctae sunt, quae dignos sacerdotio viros sui conversatione fecerunt.

Illam vero desiderii partem legum quoque praeeuntium scita solidarunt, ut

**quisquis dedicatam** deo virginem prodigus sui raptor ambierit, publicatis bonis deportatione plectatur, cunctis accusationis huius licentia absque metu delationis indulta. Neque exigi convenit proditorem, quem pro pudicitia religionis invitat humanitas.

DATA VIII ID. MAI. RAVENNAE D. N. THEODOSIO A. VIIII ET COSTANTIO III V. C. CONSS.

*CTh* 9.25.3
POST ALIA.
**Si quis dicatam** deo virginem prodigus sui raptor ambierit, publicatis bonis deportatione plectatur, cunctis accusationis huius licentia absque metu delationis indulta. Neque **enim** exigi convenit proditorem, quem pro pudicitia religionis invitat humanitas.

*CTh* 16.2.44 – DAT. VIII ID. MAI. RAV(ENNAE) D. N. THEOD(OSIO) A. VIIII ET CONSTANTIO III V. C. CONSS.

CTh *9.25.3* – DAT. VIII ID. MART. RAV(ENNAE) THEOD(OSIO) A. VIIII ET CONSTANTIO III V. C. CONSS.

Publiée en 1631, la collection de Sirmond a très tôt attiré l'attention de l'illustre juriste Jacques Godefroy[27], lequel, relevant les deux particularités qui viennent d'être signalées (*i.e.* 1/ absence de certaines *CSirm* du sein du *CTh* et 2/ rapport « complexe » des autres *CSirm* avec les lois présentes au sein du recueil), et constatant, par ailleurs, que les *CSirm* contenaient, pour la plupart, des dispositions favorables au clergé, formula, dans le commentaire accompagnant son édition du *CTh* (édition posthume en 1665) l'hypothèse que la compilation était en réalité l'œuvre d'un faussaire médiéval (contemporain, pensait-il, de celui qui forgea la *Donatio Constantini*). Un faussaire qui aurait tenté de justifier, au moyen 1/ de textes créés de toutes pièces (comprenons : les six *CSirm* absentes du *CTh*), et 2/ de lois théodosiennes modifiées (*i.e.* les dix *CSirm* qui présentaient des similitudes et des différences avec des « relatifs » théodosiens, sur le modèle de la *CSirm* 10 et des *CTh* 16.2.44 et 9.25.3) certains des empiètements et des abus de pouvoir auxquels se laissait aller le clergé de son temps[28].

À l'heure actuelle, et bien que des voix dissonantes continuent régulièrement à se faire entendre[29], la thèse du faussaire médiéval semble avoir été abandonnée par la majorité de la communauté savante.

En particulier, la découverte, successivement en 1823 puis 1824, de deux textes théodosiens jusqu'alors inconnus – les *CTh* 1.1.5 et 6 – vint apporter une explication satisfaisante aux similitudes et aux variantes de forme et de fond sur lesquelles J. Godefroy avait appuyé sa thèse de la

[27] Sur ce fameux personnage, juriste, historien et diplomate, cf. Borgeaud - Martin 1900, p. 368-379.

[28] Godefroy 1665, VI, p. 340-5 et 347-50.

[29] Parmi les publications récentes reprenant à leur compte la thèse du faussaire médiéval, cf. en priorité Magnou-Nortier 2001 et Id. 2005, *passim* dans les deux cas. Des positions plus mesurées (postulant la falsification de certaines *CSirm* seulement) se rencontrent chez Sirks 2007, p. 244 et Id. 2012, p. 106. J'avoue, par ailleurs, ne pas avoir bien compris quelle était la position exacte de F.J. Cuena Boy à l'égard des thèses d'É. Magnou-Nortier (et, partant, sur la question de l'authenticité des *CSirm* 2 à 16 // le fait qu'il tienne la *CSirm* 1 pour un faux ne faisant, en revanche, aucun doute) ; cf. Cuena Boy 2016, p. 137-44 : plusieurs formulations m'incitent toutefois à penser qu'il nourrit des soupçons quant à l'authenticité de la collection entière (cf. p. ex. n. 83 : « *(Sirks)* considera improbable que la colección intera sea una falsificación ; lógicamente, lo mismo se puede afirmar de la proposición de que la colección es totalmente auténtica »).

falsification médiévale des *CSirm*. Émises par Théodose II en 429 et 435, ces deux lois détaillent en effet les directives de travail adressées aux compilateurs du *CTh*. Directives qui les autorisaient, avant d'intégrer des lois dans le recueil qu'ils constituaient, à les découper en plusieurs tronçons, selon le sens, à en retirer les passages superflus et à en modifier les phrases ambiguës[30]. Autant de consignes qui permettent de comprendre que les

[30] Sur la découverte de ces deux textes, longtemps perdus cf. Moscati 1981, p. 151-3. Quant aux consignes données aux compilateurs, en voici le détail : *CTh* 1.1.5 (429) – *Ad similitudinem Gregoriani atque Hermogeniani codicis* (1) *cunctas colligi constitutiones decernimus, quas Constantinus inclitus et post eum divi principes nosque tulimus, edictorum viribus aut sacra generalitate subnixas.* (2) *Et primum tituli, quae negotiorum sunt certa vocabula,* (3) *separandi ita sunt, ut, si capitulis diversis expressis ad plures titulos constitutio una pertineat, quod ubique aptum est, collocetur ;* (4) *dein, quod in utramque dici partem faciet varietas, lectionum probetur ordine non solum reputatis consulibus et tempore quaesito imperii, sed ipsius etiam compositione operis validiora esse, quae sunt posteriora, monstrante ;* (5) *post haec, ut constitutionum ipsa etiam verba, quae ad rem pertinent, reserventur, praetermissis illis, quae sanciendae rei non ex ipsa necessitate adiuncta sunt.* // *CTh* 1.1.6 (435) – (1) *Omnes edictales generalesque constitutiones vel in certis provinciis seu locis valere aut proponi iussae, quas divus Constantinus posterioresque principes ac nos tulimus,* (2) *indicibus rerum titulis distinguantur,* (4) *ita ut non solum consulum, dierumque supputatione, sed etiam ordine compositionis apparere possint novissimae.* (3) *Ac si qua earum in plura sit divisa capita unumquodque eorum, diiunctum a ceteris apto subiciatur titulo* (5) *et circumcisis ex quaque constitutione ad vim sanctionis non pertinentibus solum ius relinquatur.* (5') *Quod ut brevitate constrictum claritate luceat, adgressuris hoc opus et demendi supervacanea verba et adiciendi necessaria et demutandi ambigua et emendandi incongrua tribuimus potestatem, scilicet ut his modis unaquaeque inlustrata constitutio emineat.* Soit, en substance : (1) Rassembler toutes les lois générales émises depuis l'époque de Constantin jusqu'à celle de Théodose II ; (2) les classer dans diverses sections / divers chapitres (des *titres*), en fonction de leur contenu (les différents *titres* allant ensuite être assemblés pour constituer des *livres* au sein du *CTh*) ; (3) si nécessaire (lorsque les lois sont longues, et traitent de plusieurs questions), les diviser en fragments, et placer chaque fragment dans le titre le plus approprié, au regard de son contenu ; (4) dans chaque titre, classer les lois en ordre chronologique, afin que l'on puisse saisir immédiatement quelle loi est (à propos d'une thématique donnée) la plus récente et, de fait, « la plus valide » ; (5) supprimer de chaque loi les éléments (embellissements rhétoriques, considérants, directives relatives à la diffusion du texte etc.) qui ne concernent pas l'expression du droit lui-même et (5' – précision apportée en *CTh* 1.1.6, alors que pareilles interventions étaient clairement exclues en

dix *CSirm* présentant des similitudes et des différences de contenu avec les textes théodosiens ne sont pas, en fait, le résultat d'un travail de faussaire, mais bien plutôt l'ultime trace conservée de l'état initial des textes de loi, tels que ceux-ci se présentaient avant leur modification, puis leur insertion dans le *CTh*.

Quant à la question des privilèges cléricaux enregistrés par les *CSirm*, privilèges si exorbitants aux yeux de J. Godefroy qu'ils l'avaient amené à remettre en cause l'authenticité de la collection contenant de telles lois, G. Haenel démontra, dès 1844, que les *CSirm*, correctement relues et remises en perspective, n'ajoutaient strictement rien, dans les faits, aux privilèges cléricaux que fixait le *CTh*[31]. Par là même, l'hypothèse qui faisait de la collection l'œuvre d'un faussaire médiéval perdait grandement de sa crédibilité, l'improbable personnage imaginé par J. Godefroy se trouvant privé de tout mobile sérieux à l'origine de ses actes[32].

Je précise ici que le choix a été fait d'insister sur ces aspects – qui pourront, j'en ai bien conscience, sembler très/trop « techniques » à certains lecteurs – pour la raison principale que j'aurai, d'ici peu, à les réinvestir dans le raisonnement.

J'en viens maintenant, comme annoncé *supra*, à l'examen du premier moment « saillant » de l'histoire des *CSirm*, à savoir : celui de leur émergence en tant que collection.

## 2. *Aux origines des* CSirm

Où, par qui, quand et dans quel but furent rassemblées les *CSirm* ? D'où proviennent les lois qui les composent ?

*CTh* 1.1.5) modifier le texte des portions de lois conservées, en retrancher les mots superflus, ajouter les termes nécessaires et changer ceux qui sont ambigus, afin que le contenu de chaque loi en ressorte clarifié.

[31] Haenel 1844, col. 431-432.

[32] La discussion sur l'authenticité des *CSirm* risquant, potentiellement, de m'entraîner très loin de l'objet principal de cette contribution, je préfère m'en tenir là quant à l'évocation de cet aspect particulier du « problème » sirmondien. Le lecteur curieux de ces questions peut se référer *inter alios* à deux de mes publications antérieures : Huck 2003² *passim* et Id. 2009, p. 442-55.

### 2.1. *Qui ? Où ?*

Dès 1844, G. Haenel affirma que les *CSirm* étaient certainement une collection d'origine gauloise. Cela pour la raison majeure qu'elles nous sont connues exclusivement par des manuscrits gaulois, au sein desquels elles se trouvent, de surcroît, mêlées à des actes de conciles gaulois[33]. Bien qu'en ultime analyse cet argument ne suffise pas réellement à clore le dé-

[33] Haenel 1844, col. 421-422. Les actes de conciles gaulois contenus dans le Ms. Phill. 1745 font partie de la fameuse *Collectio Lugdunensis*, certainement produite dans la vallée du Rhône au milieu du VIe siècle, cf. Mordek 1975, p. 45. En plus du Ms. Phill. 1745 (et de son apographe, cf. *supra* n. 14) les *CSirm* nous sont connues par trois manuscrits, tous d'origine gauloise, dans lesquels nous trouvons inscrites, en association avec des extraits du *CTh* (du livre 16 en particulier) et du Bréviaire d'Alaric, tout ou partie de la séquence des *CSirm* 1 à 7. Cf. Mommsen 1905[1], p. vi, lxv-lxvii et lxxxviii-lxxxix, xc-xci ; les manuscrits sont les suivants : (Y) Berlin, Ms. Phill. 1741 + Vatican, Biblioteca Apostolica Reg. Lat. 1283 (fos 95-96) // (D) Paris, Bibliothèque nationale de France, Lat. 12445 // (O) Oxford, Bodleian Library Selden B. 16. Manuscrits Y et D : intégration des *CSirm* 1 à 7, dans le même ordre que dans le Ms. Phill. 1745 // O : présence dans cet ordre des *CSirm* 2, 3, 1, 6, 5, 7 (la *CSirm* 4 est absente) ; cf. Mommsen *ibid.* p. xc-xci. Les estimations de Mommsen *ibid.* p. ccclxxix pour la datation de ces manuscrits, vont du IXe (D) au XIIe siècle (O). Pour être complet, je signale qu'aux trois manuscrits évoqués, s'en ajoutent deux autres, également d'origine gauloise : un manuscrit conservé à Ivrée, Biblioteca Capitolare 35 (= E chez Mommsen) et son apographe (Paris, Bibliothèque nationale de France, Lat. 4406, noté *E chez Mommsen), lesquels présentent uniquement les *CSirm* 1 à 3 (au passage : on peut relever que c'est à partir de E que J. Cujas donna, en 1566, son édition des futures *CSirm* 1 à 3 ; à ce propos cf. *supra* n. 10). Pour Matthews 2000, p. 126 l'existence de ces manuscrits serait la preuve qu'une version ancienne de la *Collectio Sirmondiana* aurait regroupé trois puis sept textes seulement, avant d'être ultérieurement enrichie. C'est là une opinion à laquelle j'avais moi-même souscrit par le passé (cf. Huck 2009, p. 437-9). Les positions de Matthews sont toutefois combattues de manière efficace par Sirks 2007, p. 242, lequel, en ajoutant un manuscrit supplémentaire à l'équation (en l'occurrence, le Ms. Lat. 10753 de la Bibliothèque nationale de France, lequel contient les *CSirm* 1, 2, 5 et…8) parvient à la conclusion que les manuscrits considérés ne constituent pas tant des indices en faveur de l'existence initiale d'une hypothétique version « courte » des *CSirm*, que le résultat d'autant de sélections opérées tardivement sur la base de versions complètes (comprenons : à seize ou dix-huit textes) de la *Collectio Sirmondiana*. Pour le propos qui est ici le mien, cette divergence d'opinion est sans importance : je n'insiste donc pas.

bat[34], l'idée d'une collection d'origine gauloise s'est, depuis lors, imposée au rang de *communis opinio*[35].

Aujourd'hui, les conclusions d'un article de P. Landau permettent non seulement de confirmer les intuitions précoces du savant allemand, mais également de dépasser ses conclusions, en localisant en Gaule du Sud, durant le deuxième quart du Ve siècle, le lieu et la période d'émergence des *CSirm* en tant que collection[36].

En effet, si les *CSirm* traitent, dans leur immense majorité, de questions qui pouvaient intéresser tous les clergés locaux, dans une grande variété de circonstances et de contextes différents, il en est une dont le contenu a toujours étonné les commentateurs et, de fait, retenu leur attention. Il s'agit de la *CSirm* 5, laquelle évoque le devenir des dépendants, esclaves ou colons, abandonnés par leur maître ou leur patron en un temps de famine, recueillis ou achetés par un tiers, puis à nouveau réclamés, abusivement, par leur ancien maître. En effet, le lien entre cette thématique, très « séculière », et celles, plus spécifiquement « ecclésiastiques », des autres *CSirm* apparaît peu évident[37]. Sauf à rapprocher, comme le fait P. Landau, le contenu de

[34] Liebs 2002, p. 137 ; Sirks 2007, p. 248 : les *CSirm* ont fort bien pu circuler ailleurs qu'en Gaule, sans toutefois laisser de traces. On connaît p. ex. des collections dont l'origine africaine est avérée, alors même qu'elles ne nous sont connues que par des transmissions éloignées de leur lieu de compilation (cf. notamment la *Breviatio* de Ferrand de Carthage) ; sur ces questions, cf. Landau 1992, p. 39-40.

[35] En dépit des doutes affichés, notamment, par T. Mommsen ; cf. Mommsen 1905[1], p. cccLXXVIII.

[36] Landau 1992 *passim*.

[37] En ce sens, cf. déjà Maassen 1870, p. 309. *CSirm* 5 – *dd. nn. Honorius et Theodosius aa. ad Proiectum consularem. Inverecunda arte defenditur, si hi ad condicionem vel originem reposcuntur, quibus tempore famis, cum in mortem penuria cogerentur, opitulari non potuit dominus aut patronus. Porro autem iniquum est, si expensis alterius servatum hominem in lucem quisque sibi obnoxium quocumque titulo sperans audeat vindicare. Itaque magnificentia tua inspecta serie de his, qui per necessitatem aut conparati sunt aut fortasse collecti, in eorum dominium eos faciat perdurare ; aut si ab aliquo flagitantur, enumerata duplici pecunia, quae data est, pretii nomine adque expensarum habita ratione, ita demum ad vindicantis auctoritatem eos redire permittimus, ne sit miserum ita exhibuisse alimoniam morienti, ut servatus in vitam postea commodis alterius in dispendio alterius prosit.* Quant à la situation qu'envisage cette loi (émise par Honorius en 419, dans le contexte des difficultés alimentaires que connaît alors l'Italie), cf. Liebs 2001, p. 7 (la pagination se réfère à la version

la *CSirm* 5 des canons d'une série de conciles tenus dans le sud-est de la Gaule, au Ve et au tout début du VIe s.[38] ; des canons qui démontrent qu'à l'évidence, le clergé de cette région s'intéressait alors tout particulièrement au sort des dépendants abandonnés. De fait, c'est très certainement dans cette aire géographique qu'il convient de localiser le lieu de création de notre collection (la présence de la *CSirm* 5 constituant une sorte de « signature », d'empreinte, pointant vers ce clergé en particulier).

### 2.2. *Quand ? Pourquoi ?*

Quant à la période de composition originelle de la *Collectio Sirmondiana*, la thèse classique, formulée par T. Mommsen (et acceptée, à sa suite, par la majeure partie des commentateurs)[39], est celle d'une collection constituée entre 425 et 438, soit entre l'année d'émission de la *CSirm* la

en ligne la plus récente) : « Zur Zeit einer Hungersnot konnten sie *(les maîtres d'esclaves et de colons)* von ihnen Abhängige nicht mehr ernähren und verkauften sie oder schlossen sie sonstwie von der Versorgung aus ; neue Ernährer erbarmten sich ihrer, kauften sie oder lasen sie von der Straße auf, wo die Verstoßenen vermutlich gebettelt hatten ; nun dienten sie ihnen. Nach überstandener Not verlangten die einstigen Herren die nunmehr Aufgepäppelten zurück ; möglicherweise behaupteten sie, die Betreffenden, die unstreitig einst ihnen gehört oder sonstwie unter ihrem Schutz gestanden hatten, seien ihnen entlaufen. Ihr Verhalten während der Hungersnot glich eher einer Dereliktion, was die neuen Ernährer aber zu beweisen hätten ; handelte es sich um Freie, konnten sie, wie abhängig auch immer, weder verkauft noch derelinquiert werden. Die mehr auf Fürsorge als auf juristische Feinheiten bedachten Ernährer unterlagen anscheinend immer wieder vor Gericht ». En pareil cas de figure, indique Honorius, les dépendants acquis ou recueillis demeureront la propriété de ceux qui les ont accueillis chez eux ; si néanmoins les anciens maîtres/patrons persistent à réclamer pour eux ces dépendants, ils pourront leur être restitués contre un dédommagement (qui se veut, selon moi, clairement dissuasif !) équivalent au double, tant de la valeur desdits dépendants, que des frais engagés en vue de leur subsistance. Cela afin que l'on n'arrive plus « à ce résultat misérable d'avoir fourni la nourriture à un mourant avec le résultat que celui qui a été maintenu en vie serve ensuite les intérêts de l'un *(l'ancien maître ou patron)* aux frais d'un autre *(celui qui avait, pendant un temps, recueilli, nourri et entretenu, voire, dans certains cas, acheté, ledit dépendant)* ».

[38] En l'occurrence : les conciles de Vaison (442) et d'Agde (506), ainsi qu'une série de conciles tenus à Arles (442-506) ; cf. Landau 1992, p. 43-4.

[39] Mommsen 1905[1], p. cccLXXVIII ; voir également, *inter alios* Krueger 1888, p. 333-4 ; Wenger 1953, p. 542 ; Liebs 2002, p. 135.

plus récente (*i.e.* la *CSirm* 6, datée du 6 août 425) et l'arrivée du *CTh* en occident (et donc en Gaule), en 438-439[40]. Concernant ce *terminus ante quem*, le raisonnement est simple (pour ne pas dire franchement simpliste…) : à compter de son arrivée en occident, le *CTh* devint, de droit ou de fait[41], la collection juridique « de référence », et l'on cessa dès lors de transmettre les lois dans leur version « non-théodosienne », comprenons : non-éditée par les compilateurs théodosiens et non insérées dans le *CTh*. La *Collectio Sirmondiana* incluant, précisément, des lois non-éditées, conservées sous leur forme « originelle », « complète », antérieure à l'entreprise de codification théodosienne[42] (sans parler de certaines lois entièrement absentes du sein du *CTh*[43]), elle aurait donc été constituée avant 438 ! Le raisonnement est assurément perfectible : que le *CTh* soit devenu peu à peu, à partir de 438-439, une collection dominante, voire omniprésente, en occident, ne fait aucun doute. Peut-on, pour autant, postuler que le *CTh* s'imposa de la sorte en quelques jours / quelques mois, bloquant brutalement et définitivement la circulation en Gaule des lois

[40] À l'heure actuelle, les réflexions relatives à l'arrivée et à l'entrée en vigueur du *CTh* en occident relèvent encore largement du *work in progress*. S'il est certain que le *CTh* (réalisé, on le rappelle, en orient, à la demande de Théodose II) fut bel et bien présenté au sénat de Rome en mai ou en décembre 438, puis diffusé ensuite dans toute la partie occidentale de l'empire (ainsi qu'en attestent les minutes conservées de la séance du sénat durant laquelle cette présentation eut lieu ; cf. *inter alios* Atzeri 2008 *passim*), la question de savoir s'il devint également, dès ce moment, le seul recueil de droit « officiel » en occident (comprenons : le seul invocable devant les tribunaux), ainsi qu'il allait le devenir en orient, à compter du début de l'année 439, reste ouverte (à ce propos, cf. *inter alios* Sirks 2007, p. 198-214 ; Atzeri *ibid.* p. 171-211 ; Salway 2013 *passim*). Ce qui ne fait absolument aucun doute, en revanche, c'est qu'à compter de la fin des années 430, le recours au *CTh* devint massif en occident ; que cela se fit de droit (parce que le *CTh* seul avait encore une valeur juridique), ou de fait (parce qu'il n'existait pas, alors, d'autre recueil aussi complet et commode d'utilisation que le *CTh*) ne change rien à l'affaire. Peu à peu, le *CTh* devint omniprésent, et la transmission des collections légales (privées) qui préexistaient ralentit, puis cessa (raison pour laquelle on trouve aujourd'hui si peu de lois transmises à part de la tradition manuscrite du *CTh*).

[41] Cf. *supra* note précédente.

[42] Cf. *supra* 1.3.

[43] Cf. *supra* n. 23.

sous leur forme pré-théodosienne ? Je ne le crois pas[44]. Plus prudemment, je proposerais, quant à moi, l'adoption d'un *terminus ante quem* « long », s'étendant sur un délai de quelques années après l'arrivée et la diffusion du *CTh* en occident.

J'en reviens maintenant à l'article, déjà évoqué tantôt, de P. Landau[45]. Tout en souscrivant à la thèse de Mommsen (*i.e.* compilation des *CSirm* entre 425 et 438[46]), P. Landau relève néanmoins un fait intéressant. Le canon 9 du Concile de Vaison (442), tout en s'appuyant largement sur les lois contenues au titre *CTh* 5.9 – *De expositis* pour régler la question des dépendants abandonnés par leur maître, recueillis par un tiers, puis à nouveau revendiqués par leur maître, stipule néanmoins que ceux-ci pouvaient être rendus à ce dernier (si du moins il les réclamait avant dix jours) en échange d'un dédommagement accordé à l'individu qui les avait recueillis. Soit une disposition absente du titre 5.9 du *CTh*[47], mais présente

[44] Cf. *infra* n. 51.

[45] Landau 1992.

[46] Landau 1992, p. 38 : « Die Entstehungszeit der Sammlung muß nach dem datum der jüngsten hier aufgenommenen Konstitution liegen (*CSirm* 6 vom 6.8.425) und vor dem Inkrafttreten des Codex Theodosianus, der die älteren Kaiserkonstitutionen neu redigierte, also zwischen 425 und 438 ». Cf. *supra* n. 39 et *infra* n. 50.

[47] Landau 1992, p. 44 : « Die in Vaison festgelegte Entschädigungspflicht bei sofortiger Geltendmachung von Ansprüchen fehlte in den für den Codex Theodosianus ausgesuchten Kaisergesetzen ». Tel qu'il nous est parvenu, le titre *CTh* 5.9 se résume à deux lois. La *CTh* 5.9.1, tout d'abord, une loi de Constantin, datant de 331, laquelle stipule que quiconque recueille un enfant exposé pourra ensuite le conserver dans la condition qu'il voudra (comme son enfant, ou comme son esclave), sans que le père ou l'ancien maître ne soit fondé à le réclamer à nouveau pour sien. *CTh* 5.9.1 – *Imp. Constantinus a. ad Ablavium p(raefecto) p(raetorio). Quicumque puerum vuel puellam proiectam de domo, patris vel domini voluntate scientiaque, collegerit ac suis alimentis ad robur provexerit, eundem retineat sub eodem statu, quem apud se collectum voluerit agitare, hoc est sive filium sive servum eum esse maluerit : omni repetitionis inquietudine penitus submovenda eorum, qui servos aut liberos scientes propria voluntate domo recens natos abiecerint.* Et la *CTh* 5.9.2, ensuite, une loi d'Honorius, datant de 412, laquelle, sept ans avant la *CSirm* 5 (mais dans un contexte proche), traite, à peu de choses près, du même problème que cette dernière, à savoir (cf. *supra* n. 37) : les menées d'anciens maîtres ou patrons, lesquels réclament pour eux leurs anciens dépendants exposés, qui avaient entretemps été recueillis (soignés, nourris etc.) par des tiers. *CTh* 5.9.2 – *Impp. Honorius et Theodosius aa. Melitio p(raefecto)*

dans la *CSirm* 5 (soit l'une des *CSirm* absentes de l'édition de référence du *CTh*)[48]. D'où P. Landau déduit que c'est très probablement en s'appuyant sur la *CSirm* 5 (en plus des *CTh* 5.9.1 et 2 dont ils disposaient par ailleurs), que les Pères de Vaison auraient rédigé leur canon 9, complétant ainsi les dispositions, qu'ils jugeaient certainement incomplètes et/ou insatisfaisantes, transmises par le *CTh*[49].

p(raetorio) *Nullum dominis vel patronis repetendi aditum relinquimus, si expositos quodammodo ad mortem voluntas misericordiae amica collegerit, nec enim dicere suum poterit, quem pereuntem contempsit ; si modo testis episcopalis subscriptio fuerit subsecuta, de qua nulla penitus ad securitatem possit esse cunctatio.* Honorius offre la possibilité, à celui qui recueille un dépendant exposé, de faire constater la chose par un évêque (*i.e.* le fait que c'est bel et bien un individu abandonné à lui-même que l'on recueille). En ce cas de figure le tiers « recueillant » sera donc protégé contre les menées d'un ancien maître indélicat. On le constate : ni la première, ni la seconde de ces lois n'envisage de manière explicite la possibilité d'obtenir la restitution, moyennant dédommagement, d'un dépendant que l'on aurait autrefois abandonné à son sort.

[48] *Conc. Vasense* (442) *c.* 9 : *De expositis, quia conclamata ab omnibus querela processit, eos non misericordiae sed canibus exponi, quos colligere calumniatorum metu, quamuis inf exa praeceptis misericordiae mens humana detrectat, id seruandum uisum est ut secundum statuta fidelissimorum, piissimorum, augustissimorum principum, quisquis expositum colligit ecclesiam contestetur, contestationem colligat ; nihilominus de altario domino die minister adnuntiet, ut sciat ecclesia expositum esse collectum, ut intra dies decem ab expositionis die expositum recipiat, si quis se comprobauerit agnouisse, collectori pro ipsorum decem dierum misericordia, prout maluerit, aut ad praesens ab homine aut in perpetuum cum Deo gratia persoluenda.* (Munier 1963, p. 100-1). On relève néanmoins quelques différences entre les dispositions prises à Vaison, et celles de la *CSirm* 5 (cf. *supra* n. 37) : le délai de dix jours, en particulier, est absent de la sirmondienne ; quant au montant de l'indemnité réclamée à l'ancien propriétaire, le *c.* 9 demeure plutôt vague, alors même que la *CSirm* 5 évoque, plus précisément, une compensation correspondant au double, non seulement de la valeur du dépendant réclamé (en cas d'achat), mais également des frais engagés afin de le nourrir, de le vêtir etc.

[49] Le texte du *c.* 9 de Vaison s'appuie explicitement sur les lois impériales (*statuta… principum*) ; pourtant, si la disposition relative au témoignage de l'assemblée des fidèles et à l'attestation établie sur cette base (*quisquis… colligat*), peut assurément être mise en relation avec le contenu de *la CTh* 5.9.2 (laquelle évoque, pour sa part, la possibilité d'une *episcopalis subscriptio*), l'indemnité de dédommagement mise en exergue à Vaison n'est, quant à elle, mentionnée dans aucune des deux lois du titre *De expositis*. Pour P. Landau,

Bien que ce constat n'ait pas amené P. Landau lui-même à réviser son opinion quant à la période de compilation originelle des *CSirm*[50], le raisonnement qu'il propose à partir du *c.* 9 de Vaison et de la *CSirm* 5 entrouvre néanmoins la porte à une hypothèse intéressante. À savoir que la *Collectio Sirmondiana* aurait fort bien pu être assemblée, non pas AVANT, mais plutôt immédiatement APRÈS la diffusion du *CTh* en occident et, d'une certaine manière, en « réaction » à celle-ci. Le but des compilateurs des *CSirm* aurait été, en ce cas, de constituer une sorte de « réservoir » de lois qui, pour n'avoir pas été intégrées au sein du *CTh*, ou y avoir, pour certaines, été intégrées sous une forme lacunaire (comprenons : éditée, donc amendée et raccourcie par les compilateurs), risquaient d'être oubliées (totalement, ou du moins sous leur forme antérieure). Puisant dans ce recueil, les juristes ecclésiastiques du sud de la Gaule auraient ainsi, au courant du Ve siècle, et sur des questions touchant à leur champ de compétences, pu compléter ou corriger, grâce aux versions non-éditées des lois ou, mieux encore, grâce à des textes entièrement rejetés par les compilateurs de Théodose II, les dispositions souvent laconiques, incomplètes ou trop sèches du *CTh* (une démarche dont le *c.* 9 du concile de Vaison constituerait donc un exemple concret)[51]. En d'autres termes : le

cette disposition particulière fut très certainement inspirée aux Pères de Vaison par un texte absent du *CTh*, lequel avait dû leur parvenir au sein d'un petit recueil de textes juridiques, en circulation au sein du clergé local (comprenons : notre *Collectio Sirmondiana*) ; cf. Landau 1992, p. 44 : « In Südfrankreich konnte man daher um 440 daran interessiert sein, ein Kaisergesetz zur Verfügung zu haben, das über ausgesetzte Findlinge noch etwas mehr als die im Titel « De expositis » des Theodosianus verzeichneten Normen enthielt. Man griff das kaiserliche Findelkindergesetz *(= CSirm 5)* auf, da es eine wichtige Ergänzung zu den kirlichen Registrierungsverfahren brachte ».

[50] À la fin de son article, P. Landau propose bien de situer l'origine des CSirm « kurz vor 440 » – cf. Landau 1992, p. 45. Mais il faut manifestement entendre par là 430 ou 435, et non 439 (cf. également Landau *ibid.* p. 43 : « Hat der die Kaisergesetze sammelnde Kleriker um 435 die Findelkindernorm deshalb aufgenommen… »). L'hypothèse de P. Landau est donc bel et bien celle d'une *Collectio Sirmondiana* assemblée en amont de la promulgation du *CTh* en occident.

[51] D'autres façons encore, dont on aurait pu, après la diffusion du *CTh* en occident, continuer à utiliser malgré tout des textes absents du recueil, ou intégrés en son sein sous une forme différente, sont évoquées chez Sirks 2007, p. 250-1. À l'évidence, les réflexions de Sirks ont été formulées en référence à un contexte plus tardif, pour autant il me semble

clergé responsable de la compilation originelle des *CSirm* aurait nourri, à l'égard des lois romaines, un sentiment que l'on pourrait qualifier de « confus » / « équivoque » : s'il tenait assurément à articuler ses règlements conciliaires avec les lois de l'empire, il n'entendait pas pour autant se cantonner au cadre neuf (et passablement plus strict qu'auparavant ; comprenons : moins de lois dans l'absolu, et toutes conservées sous une forme plus concise, voire plus « sèche » qu'à l'origine) que lui imposait le *CTh*, support d'une sorte de « nouvel ordre » juridique, défini et orchestré depuis l'orient, et diffusé en occident via Rome et Ravenne[52]. Pour le dire encore autrement (et plus simplement) : le clergé qui fut à l'origine des *CSirm* souhaitait certainement pouvoir continuer à s'en référer au même corpus de lois qu'auparavant, et cela, en dépit de la sorte de petite « révolution » (qu'il faille entendre le terme dans un sens positif ou non est une affaire de point de vue !) que constitua la diffusion du *CTh* en occident[53].

que celles-ci s'appliquent également aux années 440. Quant à la possibilité de retrouver, après la diffusion du *CTh*, des lois, ou des versions de lois qui n'avaient pas été intégrées en son sein, afin de constituer un recueil du type des *CSirm*, celle-ci ne fait aucun doute ; ainsi, Sirks *ibid.* p. 249-250 insiste avec raison sur le fait que la diffusion du *CTh* n'eut certainement pas pour effet la fermeture brutale, *a fortiori* la disparition complète, de toutes les archives privées ou publiques qui préexistaient ; certaines archives sont certainement restées accessibles bien après 438 (« How, otherwise could the imperial texts of the *Collectio Avellana* have been collected ? »), rendant ainsi possible l'intégration, dans des collections constituées postérieurement au *CTh*, de certains textes « pré-théodosiens ».

[52] Le *CTh* fut présenté au sénat de Rome en mai ou en décembre 438 (cf. *supra* n. 40). Auparavant, Valentinien III l'avait, au retour de son mariage avec Eudoxia, à Constantinople, en octobre 437, ramené en occident (cf. Sirks 2007, p. 203-11). Sur la procédure de recopiage et de diffusion en occident de l'exemplaire original du *CTh*, rapporté par Valentinien III, cf. *inter alios* Salway 2013 *passim*).

[53] Dans le même sens, cf. Salway 2013, §19-20 qui rappelle, avec raison, que le *CTh* était d'abord et avant tout une production « orientale », laquelle avait adopté, sur quantité de questions (dont certaines avaient trait aux affaires du clergé), des positions qui étaient celle de l'empire d'orient. Que Valentinien III et sa mère, Galla Placidia, n'aient pas été en mesure de s'opposer à Constantinople (après tout, ils ne se maintenaient au pouvoir que par le bon vouloir de Théodose II : leur marge de manœuvre était donc limitée), n'implique pas nécessairement que leurs sujets occidentaux (et les clercs en particuliers) aient perçu les choses de la même manière. Ponctuellement, des formes de « résistance » occidentale à l'introduction du *CTh* ont fort bien pu se manifester.

Sans doute vaut-il la peine d'y insister, afin de dissiper toute forme d'ambiguïté : il s'agit là d'une proposition que P. Landau ne formule, ni ne défend à titre personnel[54]. Pour autant, cette hypothèse (extrapolée, en quelque sorte, de ses conclusions), d'une *Collectio Sirmondiana* assemblée après 438-439, en réaction à la promulgation du *CTh* en occident, a pour elle un certain attrait, car elle permet d'identifier un mobile et des motivations très claires à l'origine de la collection[55]. C'est là, au demeurant, l'hypothèse qui a eu ma préférence pendant plusieurs années.

[54] La précision n'est pas inutile : les travaux de P. Landau ont fait, parfois, l'objet de présentations caricaturales (pour ne pas dire franchement trompeuses !), cf. notamment Vismara 1995, 48 : « L'esame del rapporto tra le costituzioni del titolo 'de expositis' del codex Theodosianus e le costituzioni Sirmondiane in tale materia ha consentito al Landau di accertare che la Collezione Sirmondiana risale alla Gallia meridionale, e più precisamente al territorio di Arles intorno all'anno 440. Il clero locale, dopo l'introduzione del Codex Theodosianus nella Gallia aveva immediatamente provveduto alla raccolta di sedici costituzioni imperiali, che erano rimaste escluse dal Codex e che interessavano la vita della comunità di Arles ». Pour être franc, je crains de n'avoir pas été moi-même toujours aussi précis et nuancé qu'il l'aurait fallu, lorsque je renvoyais aux travaux de P. Landau, cf. Huck 2003², p. 185-6 ; Id. 2009, p. 439-40 ; Id. 2012, p. 81.

[55] Au-delà du cas de la *CSirm* 5 (plus problématique, en réalité, qu'il n'apparaît à première vue ; cf. *infra*), l'hypothèse d'une *Collectio Sirmondiana* assemblée en réaction à la promulgation du *CTh* en occident, permet, en effet, de rendre compte, d'une manière satisfaisante, du choix des textes insérés dans la collection. Je donne ici quelques exemples des réflexions qui peuvent être menées à cet égard, en me limitant (afin de contenir cette note dans des dimensions acceptables) aux trois premières *CSirm*. La *CSirm* 1 (absente du sein du *CTh*), devait certainement apparaître, du point de vue du clergé Gaulois du début du Ve siècle, mieux-disante que les lois insérées au *CTh,* à la fois sur la question du régime de saisine de l'évêque en audience (titre *CTh* 1.27 – *De episcopali definitione*), et sur celle du témoignage judiciaire de l'évêque (titre *CTh* 11.39 – *De fide testium et instrumentorum*) : partant, elle valait certainement la peine d'être conservée. La *CSirm* 3 (entièrement absente, elle aussi, du sein du *CTh*) traite, pour sa part, des privilèges juridiques des clercs : si le dispositif légal de cette loi n'ajoute, certes, rien de concret par rapport aux textes insérés au *CTh*, le début de la loi contient, en revanche, des déclarations de principe, potentiellement très utiles aux yeux du clergé, lesquelles suggèrent que les clercs ne devaient pas être confondus avec les autres hommes en matière de justice (*CSirm* 3 – *… adque idcirco continua lege sancimus, nomen episcoporum uel eorum, qui ecclesiae necessitatibus seruiunt, ne ad iudicia siue ordinariorum siue extraordinariorum iudicium pertrahatur. Habent illi iudices suos,*

Récemment, j'en suis venu néanmoins à la considérer avec davantage de circonspection (sans pour autant en exclure la possibilité, loin de là). Comme me l'a fort justement rappelé D. Liebs, il n'est pas impossible, en effet, que la *CSirm* 5 ait figuré, à l'origine, au sein du titre *CTh* 5.9. Il ne s'agit pas d'une certitude, mais le fait est qu'on ne saurait l'exclure[56]. En d'autres termes, les Pères de Vaison auraient donc fort bien pu rencontrer dans le *CTh* lui-même (*i.e.* par le truchement d'une version de la *CSirm* 5 intégrée au sein du titre 5.9) l'idée d'une restitution « contre dédommagement » des dépendants abandonnés. Si tel était le cas, la thèse faisant des *CSirm* une collection assemblée après 438-439, en réaction à la promulgation du *CTh* (entendons : dans le but de sauvegarder la mémoire de textes que celui-ci n'intégrait pas en son sein), s'en trouverait quelque peu affaiblie[57].

Par conséquent, j'aurais donc tendance à me montrer prudent, et à conclure que l'hypothèse la plus représentative de l'état de nos connaissances est, à ce jour, celle d'une *Collectio Sirmondiana* rassemblée dans les milieux cléricaux gaulois, et plus spécifiquement en Gaule du Sud (sur ce point, la proposition de P. Landau m'apparaît comme un véritable acquis), peu avant ou peu après la promulgation du *CTh*, sans qu'il soit possible, ni de préciser davantage cette datation, ni d'exclure entièrement aucune hypothèse quant aux motivations de ses compilateurs[58]. Cela étant

*nec quicquam his publicis commune cum legibus…*). Quant à la *CSirm* 2 : à la différence des *CSirm* 1 et 3, celle-ci a fait l'objet d'une intégration partielle au sein du *CTh* (sous la forme de la *CTh* 16.2.35). Ce sont donc les parties du texte d'origine « expurgées » par les compilateurs théodosiens qui intéressaient les clercs qui furent à l'origine des *CSirm* ; de fait, le début du texte est un long préambule moralisateur traitant de l'exemplarité attendue des membres du clergé, et condamnant l'attitude de ceux qui, parmi eux, refusaient d'obtempérer aux décisions de leurs évêques ; soit autant de formulations qui pouvaient se révéler éminemment utiles dans le cadre de la gestion d'un clergé local (bien plus, en tous les cas, que les dispositions, somme toute très sèches, conservées en *CTh* 16.2.35). Etc.

[56] Cf. *supra* n. 23. Concernant la reconstitution du livre 5 du *CTh* par les équipes de T. Mommsen, cf. Matthews 2000, p. 114-8.

[57] Mais elle ne perdrait pas, pour autant, toute vraisemblance ; d'autres arguments peuvent, en effet, venir l'étayer : cf. *supra* n. 53 et 55.

[58] Récemment, S. Ammirati, M. Fressura et D. Mantovani ont abouti, sur la base d'un autre dossier, à une conclusion comparable (et tout aussi prudente) ; cf. Ammirati - Fressura - Mantovani 2015, p. 308 : « L'accostamento *(du cas des CSirm)* ora possibile con

dit, on aura bien compris quelle alternative a ma préférence. Je n'insiste pas davantage.

2.3. *La provenance des lois*

D'où provenaient les textes que l'on intégra aux *CSirm* ? Concernant la répartition entre lois « occidentales » et lois « orientales » (comprenons : des lois données, soit par des empereurs d'occident, soit par des empereurs d'orient), aucune surprise n'est à relever. En théorie, toutes les lois, indifféremment « occidentales » ou « orientales », devaient circuler dans la totalité de l'empire, et être ainsi pareillement connues et accessibles en tout lieu. Pour autant, et sans entrer dans le détail des difficultés (y compris de communication) qui affectaient alors le fonctionnement de la partie occidentale de l'empire, il est assez facile de comprendre qu'il y avait loin de la théorie à la pratique ! Au sein des *CSirm*, on ne retrouve ainsi que trois lois (sur seize) dont l'origine orientale est assurée ; il s'agit des *CSirm* 3 (donnée à Constantinople), 7 (adressée au préfet d'Illyrie, qui dépendait de Constantinople au moment de l'émission du texte) et 8 (donnée à Constantinople)[59]. Cela n'a, je le répète, strictement rien d'étonnant. Pas plus que le fait que ces lois apparaissent particulièrement lacunaires (même si elles ne sont pas les seules au sein des *CSirm*) : que les lois occidentales aient été mieux connues, mieux conservées et plus faciles d'accès en Gaule, au Ve siècle, relève tout bonnement du truisme !

C'est, en revanche, à une petite surprise que l'on se trouve confronté lorsque l'on s'intéresse aux lieux précis de provenance des lois. Ainsi que

il pap. *(comprenons : le P. Gen. Lat. inv. 6 dont traite l'article, et qui contient une version « pré-théodosienne », non-éditée, de la CTh 6.35.14 ou de la CTh 12.1.184 )* è in ogni caso suggestivo della vivacità delle operazioni di raccolta di costituzioni integrali negli anni prossimi alla codificazione teodosiana ».

[59] Pour le cas de la *CSirm* 1, donnée à Constantinople, mais à une époque à laquelle Constantin régnait sur la totalité de l'Empire, cf. Liebs 2002, p. 135 n. 67. Les *CSirm* 2, 9, 10, 11, 13, 14, 15 et 16 ont été données à Ravenne, la *CSirm* 6 à Aquilée et la *CSirm* 12 à Rome. Les lieux d'émission des *CSirm* 4 (Constantin, 335) et 5 (Honorius, 419) ne sont pas mentionnés. Cependant, la *CSirm* 4 a probablement été donnée à Constantinople – cf. Delmaire *et al.* 2005, p. 376 et 420 : lieu d'émission mentionné par les souscriptions des *CTh* 16.8.5 et 16.9.1, extraites de la loi dont la *CSirm* 4 nous transmet le texte intégral (sur les rapports complexes entre *CTh* et *CSirm* cf. *supra* 1.3.) ; le cas de la *CSirm* 4 est donc à rapprocher de celui de la *CSirm* 1.

je l'ai signalé tantôt, les lois faisaient, au sein de l'empire tardif, l'objet d'une procédure de diffusion épistolaire : les chancelleries impériales envoyaient un même texte de loi aux différents préfets du prétoire ; après réception et enregistrement, ceux-ci transmettaient ensuite le texte aux gouverneurs de province relevant de leur autorité, lesquels étaient chargés *in fine* d'en diffuser le contenu par voie d'affichage et/ou de proclamation[60]. Dans certains cas, les lois étaient même, soit au début, soit au cours de la procédure de diffusion, adaptées aux destinataires et aux contextes locaux d'application, d'où (parfois) des différences non négligeables de contenu. Du fait de ces procédures, il est possible, occasionnellement, de déterminer à quel endroit précis une loi a été réceptionnée, et ainsi, à quelle « variante locale » du texte on se trouve confronté. Trois *CSirm* livrent des informations suffisantes pour permettre une approche de cette sorte. Or, s'il n'y a aucune surprise à découvrir, au sein d'une collection réalisée en Gaule, une loi « locale » gauloise comme la *CSirm* 6[61], on s'étonnera sans doute davantage d'y rencontrer des lois « africaines » comme la *CSirm* 4 et la *CSirm* 12 (deux textes dont les souscriptions évoquent clairement un affichage à Carthage[62]). Cela dit, point n'est besoin d'aller chercher très loin la réponse à cette sorte de petit mystère de la circulation textuelle tardo-antique : les défaillances du mécanisme officiel (*i.e.* impérial) de transmission des lois n'étaient pas rares ; certainement étaient-elles également de notoriété publique, si bien que le clergé d'occident avait pu organiser en son sein des sortes de cellules de « veille juridique », lesquelles s'assuraient que les lois arrivées en certains endroits seulement, mais susceptibles, néanmoins, d'intéresser l'ensemble des membres du clergé (on pense, en particulier, mais pas exclusivement, à des lois faisant était de

[60] Cf. *supra* n. 1.

[61] L'évocation d'un contexte local clairement gaulois, faisant état de pélagiens devant être cités devant un évêque Patrocle – évêque d'Arles, bien connu par ailleurs, cf. Delmaire *et al.* 2009, p. 493 n. 2 – et se trouvant sommés de s'amender dans les vingt jours, sous peine d'être « chassés des Gaules », ne laisse aucun doute à cet égard. Sur les variantes de cette loi, envoyées à d'autres destinataires, en d'autres lieux, et avec des contenus largement adaptés dans chaque cas, cf. Gaudemet 1969 *passim* ; Liebs 2002, p. 136-7.

[62] *CSirm* 4 – *data xii kal. novemb., proposita vii id. mart. carthagine nepotiano et facundo conss.* (= 21 octobre [335] ; 9 mars 336) // *CSirm* 12 – *data vii kal. decemb. romae, proposita carthagine in foro sub programmate porphyrii proconsulis nonis iuniis basso et filippo vv. cc. conss.* (= 25 novembre 407 ; 5 juin 408).

privilèges cléricaux), soient rediffusées « en interne », d'un clergé régional à l'autre (par voie épistolaire, ou à l'occasion de rencontres de personne à personne).

J'en viens maintenant à l'examen d'un second « moment » saillant de l'histoire des *CSirm* (le seul, à vrai dire, que les sources nous permettent d'appréhender, au-delà des circonstances ayant mené à la formation originelle de la collection), à savoir : la préparation du concile de Mâcon II, à la fin du VIe s. ap. J.-C.

## 3. *Le concile de Mâcon II (585) et le recours au droit romain en Gaule mérovingienne*

Quel matériel contient le Ms. Phill. 1745 ? Comment relie-t-on ces pièces au contexte de préparation du concile de Mâcon II ? Quel usage entendait-on faire des *CSirm* en pareil cadre ?

### 3.1. *Retour au Ms. Phill. 1745*

Au sein du Ms. Phill. 1745 (*i.e.* le manuscrit utilisé par Sirmond, généralement daté de la fin du VIIe ou du début du VIIIe siècle[63]), les *CSirm* sont insérées à la suite d'une importante série de textes conciliaires. L'analyse de cette dernière se révèle riche d'enseignements.

Les *CSirm* ont été copiées par une même main[64], directement à la

[63] Cf. *supra* n. 14.

[64] Cf. Esders - Reimitz 2019, p. 96-7 (analyse menée directement sur le Ms. Phill. 1745, à Berlin) : une même main a copié les canons de Mâcon I et l'intégralité des *CSirm* ; dans le même sens cf. également Vessey 1993, p. 192-4 et Matthews 2000, p. 122-3. Pour un avis radicalement différent cf. toutefois Magnou-Nortier 2005, p. 107-10 et 112-3 qui affirme, quant à elle, sur la base d'un travail mené à partir des microfiches de l'IRHT et de photographies transmises par la *Staatsbibliothek* de Berlin, que pas moins de 6 à 7 mains seraient en fait intervenues dans le recopiage des seules *CSirm* (un point essentiel, toutefois : É. Magnou-Nortier pense, elle aussi, qu'une même main a copié la liste des évêques présents au concile de Mâcon I et le début des *CSirm* ; c'est ensuite seulement que son analyse s'écarte de celle de S. Esders et H. Reimitz). De ce constat, É. Magnou-Nortier déduit que les *CSirm* auraient été « rassemblées, sans doute complétées *(i.e. falsifiées)*, puis recopiées à Lyon dans un *codex* peu avant ou après 700, c'est-à-dire au moment du grand bouleversement politique et social qu'a provoqué la disparition du royaume de Bourgogne ». Com-

suite d'une séquence comportant, outre la *Collectio Dionysiana*, les canons d'une série de conciles gaulois, dont le dernier est celui de Mâcon I (581/583) ; et cela, comme si les textes de loi avaient servi d'appui, de référence – voire d'inspiration – aux décisions conciliaires[65]. Sans doute est-il raisonnable, par conséquent, de supposer que l'ensemble de la séquence allant de la *Collectio Dionysiana* aux *CSirm* a été extraite d'un même volume antérieur, dans lequel les lois des empereurs servaient déjà de caution aux décisions conciliaires qui les précédaient (et en particulier aux canons de Mâcon I)[66].

Or, un fait remarquable est que les canons du concile de Mâcon II (585), traitant, à une époque quasiment contemporaine, des mêmes thématiques que Mâcon I et s'inscrivant, eux aussi, dans la tendance consistant à user des textes de droit romain afin de traiter les problèmes de l'Église, n'ont pas été copiés dans le Ms. Phill. 1745 (alors même que celui-ci aurait constitué pour eux un réceptacle parfait !). Au regard de l'aire géogra-

prenons qu'É. Magnou-Nortier situe à cette période, autour de 700, la formation originelle de la *Collectio Sirmondiana*, laquelle n'aurait donc pas préexisté dans sa version complète (ou alors de très peu) au Ms. Phill. 1745. Pour être plus précis : É. Magnou-Nortier voit les *CSirm* comme un dossier constitué sur le temps long, entre la fin du VI^e^ siècle et la fin du VII^e^ siècle, avec un achèvement du travail et une première « mise au propre » à la fin du VII^e^ ou au début du VIII^e^ dans le Ms. Phill. 1745, cf. Magnou-Nortier *ibid.* p. 118-20. À l'inverse, S. Esders et H. Reimitz pensent que deux scribes seulement sont à l'origine de la totalité du manuscrit aujourd'hui divisé entre S^t^ Pétersbourg et Berlin (cf. *supra* n. 14), et que ceux-ci y auraient en fait recopié un *compedium* de textes déjà constitué dès la fin du VI^e^ siècle (collection dont les futures *CSirm*, elles-mêmes rassemblées au préalable, donc, n'auraient été que l'un des éléments constitutifs).

[65] C'est également ce que laissent à penser les phrases introduisant chacune des *CSirm* ; ainsi, à titre d'exemple, pour la *CSirm* 1 : *Exemplum legis de confirmando etiam inter minores aetates iudicio episcoporum et testimonium unius episcopi accepto ferri*. Les actes de conciles gaulois font partie de la fameuse *Collectio Lugdunensis*, certainement produite dans la vallée du Rhône au milieu du VI^e^ siècle, cf. Mordek 1975, p. 45 (cf. également *supra* n. 33).

[66] La chose apparaît d'autant plus plausible que l'évêque Priscus de Lyon, connu pour avoir fortement encouragé l'utilisation des textes de la loi impériale au sein de son diocèse, présidait le concile de Mâcon I (ainsi que celui de Mâcon II, accessoirement). Les canons de Mâcon I font explicitement référence aux lois impériales (*leges*) et ce, précisément, sur des points évoqués par les *CSirm* (relations entre juifs et chrétiens, audiences épiscopales etc.).

phique au sein de laquelle ce manuscrit fut produit (comprenons : l'aire bourguignonne[67], zone où les canons de Mâcon I et II reçurent une certaine publicité et n'ont donc qu'une chance infime d'avoir fait l'objet d'une transmission partielle), ce fait singulier laisse à penser que la source utilisée pour la confection du Ms. Phill. 1745 ne contenait pas les canons de Mâcon II. Comment comprendre une telle absence, si ce n'est en supposant que cette source elle-même fut composée (et donc, les canons de Mâcon I et les futures *CSirm* copiés en son sein), précisément, pendant la période allant de Mâcon I à Mâcon II[68] ?

### 3.2. *La préparation du concile de Mâcon II*

Récemment, les travaux de S. Esders et H. Reimitz[69] sont venus, tout à la fois, renforcer et affiner cette proposition. S'appuyant sur une analyse des canons du concile de Mâcon II[70] (canons qui, globalement, et à un degré renforcé par rapport à ceux de Mâcon I, s'ingénient à établir le clergé comme un « ordre » à part du reste de la société, et les évêques, en particulier, comme le sommet de celui-ci), de même que sur une description précise du contexte tendu dans lequel s'est tenu ce même concile (sous l'égide du roi de Burgondie, Gontran, alors même que de nombreux évêques réunis à Mâcon s'étaient, lors d'un conflit dynastique récent, déclarés aux côtés du concurrent malheureux de Gontran, Gondovald), les auteurs proposent de reconnaître dans le contexte de la préparation de ce concile, les circonstances dans lesquelles les pièces constitutives du « dossier » pro clérical copié dans le Ms. Phill. 1745 (de la *Collectio Dionysiana* aux *CSirm*), ont été assemblées. Au sein de ce dossier, les *CSirm* ne constituaient, certes, qu'un élément parmi d'autres, mais un élément fondamental, en ce sens qu'elles contenaient des lois émises par les empereurs romains, lesquelles pouvaient, sur un certain nombre de points essentiels, aider les évêques réunis à Mâcon en 585 à appuyer leurs doléances à l'égard de Gontran. Parmi celles-ci, notamment, à une époque à laquelle le roi de Burgondie avait d'ores et déjà commencé à exercer des

[67] Cf. *supra* n. 14.

[68] Pour tout le raisonnement qui précède cf. Vessey 1993, p. 193-8.

[69] Cf. Esders - Reimitz 2019 *passim*.

[70] En cohérence avec les positions qu'elle affiche par ailleurs (cf. *supra* n. 29 et 64), É. Magnou-Nortier considère ces canons comme apocryphes, résultat d'une « rédaction isidorienne », cf. Magnou-Nortier 2005, p. 113-6. Je ne commente pas davantage.

représailles contre certains des membres du clergé qui l'avaient trahi au profit de Gondovald, la revendication d'un *privilegium fori*, susceptible de mettre les clercs à l'abri du courroux royal, ou encore un droit d'asile renforcé, pouvant permettre à l'Église d'offrir une protection pour ainsi dire « physique » contre le bras séculier. Soit autant de revendications qui avaient déjà été exprimées lors du concile de Mâcon I (raison pour laquelle les actes de ce concile se trouvent intégrés dans le *compendium* constitué pour la préparation de Mâcon II), mais qui ne pouvaient que gagner, à la fois en autorité et en légitimité, à se trouver appuyées sur des législations des empereurs romains[71].

De pareil point de vue, l'introduction des *CSirm* au sein d'un dossier constitué dans le milieu clérical mérovingien en vue de préparer Mâcon II apparait donc parfaitement justifiée : il ne fait aucun doute que les *CSirm* 1, 17 et 18 (sur les compétences juridiques des évêques, une thématique en lien évident avec le *privilegium fori*), la *CSirm* 6 (spécifiquement sur le *privilegium fori*), ou encore la *CSirm* 13 (sur le droit d'asile) avaient le potentiel pour intéresser au plus haut point les évêques qui s'apprêtaient à affronter le roi Gontran[72].

En d'autres termes, nous tiendrions donc avec les circonstances entourant la préparation du concile de Mâcon II, la *causa scribendi* du manuscrit qui – environ un siècle plus tard – allait servir de modèle aux scribes du Ms. Phill. 1745[73].

[71] De façon globale au sein des royaumes « post-romains » d'occident, les empereurs romains étaient considérés comme des modèles de princes législateurs ; cf. Wood 1996, p. 10-1. Des modèles auxquels les nouveaux maîtres de l'occident appréciaient d'être comparés (cf. *inter alios* le cas de Clovis, « nouveau Constantin » : le rapprochement tient, certes, à la figure du prince baptisé, mais également à celle du prince législateur ; à ce propos, cf. Périn 2008, p. 345). Quant au fait que l'Église recoure au droit romain pour appuyer ses positions face au pouvoir temporel, il était, semble-t-il, parfaitement entré dans les mœurs ; ainsi, plusieurs lois « romano-barbares » précisent-elles que le droit romain est « le droit de l'Église » ; cf. Wood *ibid.* p. 12 ; Wormald 2003, p. 41.

[72] Cf. Esders - Reimitz 2019, p. 104 : « In any case, they *(ces lois)* were vital to the topics discussed by the bishops assembled at Mâcon ». Accessoirement, les canons de Mâcon II évoquent également la question des relations entre juifs et chrétiens, soit une autre thématique présente dans la *Collectio Sirmondiana* (cf. *CSirm* 4, 6 et, à un degré moindre, 14).

[73] Resterait, en revanche, à préciser la *causa transcribendi*, laquelle poussa les scribes du Ms. Phill. 1745 à copier dans ce manuscrit (à la fin du VII^e^ ou au début du VIII^e^ s.,

*Synthèse*

La collection dite « sirmondienne », du nom de son premier éditeur, l'érudit jésuite Jacques Sirmond, nous est transmise par le truchement d'un unique manuscrit, au parcours rocambolesque, désormais conservé à Berlin : le Ms. Phill. 1745 (1.1.). Contemporaines des lois figurant au sein du *CTh*, les *CSirm* traitent des droits, des statuts et des compétences de l'Église ou de ses représentants (1.2.). Dix *CSirm* conservent, sous une forme assurément très proche de celle d'origine, des lois qui, au moment de la codification théodosienne, furent intégrées au sein du *CTh* dans une version éditée (*i.e.* largement retravaillée par les compilateurs théodosiens). Quant aux autres *CSirm*, elles enregistrent la seule trace connue de dispositions qui n'ont pas été reprises au sein du recueil théodosien (1.3.).

L'état des sources permet d'éclairer deux moments saillants de l'histoire des *CSirm* : leur formation originelle, dans la première moitié du Ve siècle, et leur utilisation par le clergé gaulois à la fin du VIe siècle.

Quant à l'époque et au lieu d'apparition des *CSirm*, l'hypothèse la plus représentative de l'état actuel de nos connaissances est celle d'une collection constituée dans les milieux cléricaux gaulois, et plus spécifiquement en Gaule du Sud, peu avant ou peu après la diffusion du *CTh* en occident (2.1.). Les raisons qui présidèrent à la réalisation des *CSirm* sont difficiles à appréhender, sauf à admettre l'éventualité d'une collection réalisée en

je le rappelle ; cf. *supra* n. 14) l'ensemble de la séquence allant de la *Collectio Dionysiana* aux *CSirm*. Comme l'indiquent S. Esders et H. Reimitz, quantité de contextes particuliers pourraient, entre la deuxième moitié du VIIe siècle et le début du VIIIe siècle en Gaule, permettre d'expliquer pareille initiative ; cf. Esders - Reimitz 2019, p. 108-9. En ultime analyse, les motivations et le contexte proposés par É. Magnou-Nortier afin d'expliquer la constitution originelle d'une *Collectio Sirmondiana* entièrement falsifiée (cf. *supra* n. 29 et 64) – *i.e.* « faire entendre la voix de l'épiscopat » et affirmer « la supériorité du sacerdoce sur le pouvoir impérial ou royal », et cela « au temps où le royaume de Bourgogne sombrait sous les coups du prince franc *(comprenons : Charles Martel)* », cf. Magnou-Nortier 2005, p. 118-20 – pourrait fort bien convenir. À ceci près, donc : 1/ que les *CSirm* seraient authentiques, et non l'oeuvre de faussaires ; et 2/ que le contexte évoqué rendrait compte d'une *causa transcribendi*, et non d'une *causa scribendi*. Des étapes intermédiaires de recopiage, entre l'assemblage originel du *compendium* préparatoire à Mâcon II, à la fin du VIe siècle, et son recopiage intégral dans le Ms. Phill. 1745 à la fin du VIIe ou au début du VIIIe siècle sont, à l'évidence, du domaine du possible.

réaction à la mise en place en occident – à travers le *CTh* – d'une sorte de « nouvel ordre » juridique ; défini à Constantinople, celui-ci était alors diffusé en occident depuis l'Italie, siège d'un pouvoir largement aux ordres de Théodose II (2.2.). L'examen de la provenance des *CSirm* réserve quelques surprises. Si la présence massive de lois occidentales dans une collection gauloise n'a rien que de très normal, le fait d'y retrouver plusieurs lois conservées sous la forme de leurs versions « locales » africaines suscite, en revanche, quelque étonnement ; sans doute faut-il postuler l'existence de cellules de « veille juridique » et de réseaux de diffusion / rediffusion des lois à l'échelle du clergé d'occident (2.3.).

L'examen du contenu du Ms. Phill. 1745 permet d'appréhender un second moment saillant – plus tardif – de l'histoire des *CSirm*. De provenance bourguignonne et datable de la fin du VII^e^ ou de la première moitié du VIII^e^ siècle, le Ms. Phill. 1745 reproduit, dans sa partie finale, une séquence de textes incluant les *CSirm*, laquelle a certainement été assemblée dans le contexte tendu de la préparation du concile de Mâcon II en 585 (3.1.). En invoquant les privilèges, autrefois concédés au clergé par les empereurs romains, modèles de souverains législateurs, les évêques qui s'apprêtaient à siéger à Mâcon espéraient, à l'évidence, renforcer leur position face au roi Gontran (3.2.).

## *Bibliographie*

Ammirati - Fressura - Mantovani 2015 : S. Ammirati, M. Fressura, D. Mantovani, *Curiales e cohortales in P.Gen. Lat. inv. 6. Una nuova versione di una costituzione di Onorio e Teodosio II del 423*, « ZRG », 132, 2015, p. 299-323.

Atzeri 2008 : L. Atzeri, *Gesta Senatus Romani de Theodosiano publicando. Il Codice Teodosiano e la sua diffusione ufficiale in Occidente*, Berlin 2008.

Borgeaud - Martin 1900 : C. Borgeaud, P.E. Martin, *Histoire de l'Université de Genève. Tome 1 : L'académie de Calvin (1559-1798)*, Genève 1900.

Cimma 1989 : M.R. Cimma, *L'episcopalis audientia nelle costituzioni imperiali da Costantino a Giustiniano*, Torino 1989.

Cimma 1995 : M.R. Cimma, *A proposito delle Constitutiones Sirmondianae*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana X. In onore di Arnaldo Biscardi. Perugia, 8 ottobre 1991*, Napoli 1995, p. 359-89.

Cuena Boy 2016 : F.J. Cuena Boy, *La* episcopalis audientia *de Constantino a Juliano el Apóstata*, « SDHI », 82, 2016, p. 117-75.

De Bonfils 2012 : G. de Bonfils, *I rapporti legislativi tra i due* partes imperii,

in *Société, économie, administration dans le Code Théodosien*, éd. S. Crogiez-Pétrequin, P. Jaillette, Villeneuve d'Ascq 2012, p. 233-43.

Delmaire *et al.* 2005 : R. Delmaire *et al.*, *Les lois religieuses des empereurs romains de Constantin à Théodose II. Vol. I : Code Théodosien livre XVI* (*Sources Chrétiennes* n° 497), Paris 2005.

Delmaire *et al.* 2009 : R. Delmaire *et al.*, *Les lois religieuses des empereurs romains de Constantin à Théodose II. Vol. II : Code Théodosien I-XV, Code Justinien, Constitutions Sirmondiennes* (*Sources Chrétiennes* n° 531), Paris 2009.

Destephen 2016 : S. Destephen, *Le voyage impérial dans l'Antiquité tardive. Des Balkans au Proche-Orient*, Paris 2016.

Destephen 2019 : S. Destephen, *From Mobile Center to Constantinople : the Birth of Byzantine Imperial Government*, « DOP », 73, 2019, p. 9-23.

Esders - Reimitz 2019 : S. Esders, H. Reimitz, *After Gundovald, before Pseudo-Isidore : episcopal jurisdiction, clerical privilege and the uses of Roman law in the Frankish kingdoms*, « EME », 27.1, 2019, p. 85-111.

Falchi 1984 : G.L. Falchi, *Una ipotesi circa l'organizzazione sistematica delle* 'Constitutiones Sirmondianae', « SDHI », 50, 1984, p. 499-503.

Galtier 1941 : P. Galtier, s. v. *Sirmond (Jacques)*, in *Dictionnaire de Théologie Catholique*, 14.2, Paris 1941, col. 2186-2193.

Gaudemet 1969 : J. Gaudemet, *La première mesure législative de Valentinien III*, « Iura », 20.1, 1969, p. 129-47.

Godefroy 1665 : J. Godefroy, *Codex Theodosianus cum perpetuis commentariis*, Lyon 1665 (Leipzig 1736-1745[2]).

Haenel 1844 : G. Haenel, *XVIII constitutiones, quas Iacobus Sirmondus ex codicibus Lugdunensi atque Anitiensi Parisiis a. MDCXXXI divulgavit ad librorum manuscriptorum et editionum fidem recognovit et annotatione critica instruxit*, Bonn 1844.

Harries 1999 : J.D. Harries, *Law and Empire in late Antiquity*, Cambridge 1999.

Harries 2012 : J.D. Harries, *Roman Law and legal Culture*, in *The Oxford Handbook of late Antiquity*, ed. by S.F. Johnson, Oxford 2012, p. 789-814.

Huck 2003[1] : O. Huck, *À propos de CTh 1, 27, 1 et CSirm 1. Sur deux textes controversés relatifs à l'*episcopalis audientia *constantinienne*, « ZRG », 120, 2003, p. 78-105.

Huck 2003[2] : O. Huck, *Encore à propos des Sirmondiennes. Arguments présentés à l'appui de la thèse de l'authenticité en réponse à une mise en cause récente*, « AntTard », 11, 2003, p. 181-96.

Huck 2009 : O. Huck, *Introduction* (aux *CSirm*), in R. Delmaire *et al.*, *Les lois religieuses des empereurs romains de Constantin à Théodose II. Vol. II : Code*

*Théodosien I-XV, Code Justinien, Constitutions Sirmondiennes* (*Sources Chrétiennes* n° 531), Paris 2009, p. 429-41.

Huck 2012 : O. Huck, *Les compilateurs au travail. Dessein et méthode de la codification théodosienne*, in *Société, économie, administration dans le Code Théodosien*, éd. S. Crogiez-Pétrequin, P. Jaillette, Villeneuve d'Ascq 2012, p. 79-98.

Kaiser 2007 : W. Kaiser, *Authentizität und Geltung spätantiker Kaisergesetze. Studien zu den* Sacra privilegia concilii Vizaceni, München 2007.

Krueger 1888 : P. Krueger, *Geschichte der Quellen und Litteratur des römischen Rechts*, Leipzig 1888 (München-Leipzig 1912²).

Landau 1992 : P. Landau, *Findelkinder und Kaiserkonstitutionen. Zur Entstehung der* Constitutiones Sirmondianae, « Rivista internazionale di diritto comune », 3, 1992, p. 37-45.

Le Roux 2001 : P. Le Roux, *L'*Vrbs*, les provinces et l'Empire de César à la mort de Commode. Autour de la notion de capitale*, in *Rome, les Césars et la Ville aux deux premiers siècles de notre ère*, éd. N. Belayche, Rennes 2001, p. 231-66.

Lemcke 2020 : L. Lemcke, *Bridging Center and Periphery. Administrative Communication from Constantine to Justinian*, Tübingen 2020.

Liebs 2001 : D. Liebs, *Sklaverei aus Not im germanisch-römischen Recht*, « ZRG », 118, 2001, p. 286-311 (accessible en ligne dans une version complétée et réactualisée, en 2008, puis 2021, à l'adresse *FreiDok plus – Universitätsbibliothek Freiburg*, https://freidok.uni-freiburg.de/data/5086/).

Liebs 2002 : D. Liebs, *Römische Jurisprudenz in Gallien (2. bis 8. Jahrhundert)*, Berlin 2002.

Lowe 1924 : E.A. Lowe, *Codices Lugdunenses Antiquissimi*, Lyon 1924.

Maassen 1870 : F. Maassen, *Geschichte der Quellen und der Literatur des canonischen Rechts im Abendlande bis zum Ausgange des Mittelalters*, Graz 1870.

Maassen 1878 : F. Maassen, *Ein commentar des Florus von Lyon zu einigen der sogenannten Sirmond'schen, Constitutionen*, Wien 1878.

Magnou-Nortier 2001 : É. Magnou-Nortier, *Sur l'origine des Constitutions Sirmondiennes*, « Revue de droit canonique », 51.2, 2001, p. 279-303.

Magnou-Nortier 2005 : É. Magnou-Nortier, *Autour des Constitutions Sirmondiennes*, in Traditio iuris. *Permanence et/ou discontinuité du droit romain durant le haut Moyen Âge (Actes du colloque international des 9 et 10 octobre 2003 à l'Université Jean Moulin - Lyon 3)*, éd. A. Dubreucq, C. Lauranson-Rosaz, Lyon 2005, p. 105-97.

Matthews 2000 : J.F. Matthews, *Laying down the Law. A Study of the Theodosian Code*, New Haven-London 2000.

Mommsen 1905[1] : T. Mommsen, *Theodosiani libri XVI cum constitutionibus sirmondianis, I.1 : Prolegomena*, Berlin 1905 (Hildesheim 2000[5]).

Mommsen 1905[2] : T. Mommsen, *Theodosiani libri XVI cum constitutionibus sirmondianis, . I.2 : Textus*, Berlin 1905 (Hildesheim 2000[5]).

Mordek 1975 : H. Mordek, *Kirchenrecht und Reform im Frankenreich. Die* Collectio Vetus Gallica, *die älteste systematische Kanonensammlung des fränkischen Gallien (Studien und Edition)*, Berlin, New York 1975.

Moscati 1981 : L. Moscati, *Il codice teodosiano nell'ottocento*, « Clio », 17.2, 1981, p. 141-70.

Munier 1963 : C. Munier, *Corpus Christianorum*, *Series Latina*, CXLVIII, *Concilia Galliae a. 314 - a. 506*, Turnhout 1963.

Périn 2008 : P. Périn, *Les Francs et Rome*, in *Rome et les barbares. La naissance d'un nouveau monde*, éd. J.-J. Aillagon, Y. Rivière, U. Roberto, Milano 2008, p. 342-5.

Riedlberger 2020 : P. Riedlberger, *Prolegomena zu den spätantiken Konstitutionen. Nebst einer Analyse der erbrechtlichen und verwandten Sanktionen gegen Heterodoxe*, Stuttgart 2020.

Rose 1893 : V. Rose, V*erzeichnis der lateinischen Handschriften der königlichen bibliothek zu Berlin*, Berlin 1893.

Salway 2013 : B. Salway, *The Publication and Application of the Theodosian Code, NTh 1, the* 'Gesta senatus', *and the* constitutionarii, in *Codifications et réformes dans l'Empire tardif et les royaumes barbares (Actes du colloque de Rome, 30 juin-1er juillet 2009)*, éd. O. Huck, « MEFRA », 125.2, 2013 [*online*].

Seeck 1919: O. Seeck, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr. Vorarbeit zu einer Prosopographie der christlichen Kaiserzeit*, Stuttgart 1919 (Stuttgart 1964[2]).

Siems 1991 : H. Siems, *Zur Entwicklung des Kirchenasyls zwischen Spätantike und Mittelalter*, in Libertas. *Grundrechtliche und rechtsstaatliche Gewährungen in Antike und Gegenwart. Symposion aus Anlaß des 80. Gerburtstages von Franz Wieacker*, hrsg. O. Behrends, M. Diesselhorst, Ebelsbach 1991, p. 139-86.

Sirks 2007 : A.J.B. Sirks, *The Theodosian Code. A study*, Friedrichsdorf 2007.

Sirmond 1631 : J. Sirmond, *Appendix Codicis Theodosiani Novis Constitutionibus cumulatior. Cum epistolis aliquot veterum Conciliorum et Pontificum Romanorum nunc primum editis*, Paris 1631.

Sommervogel 1896 : C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. 7, Paris-Bruxelles 1896 (réimpr. anast. Louvain 1960).

Turner 1900 : C.H. Turner, *Chapters in the History of latin MSS*, « JThS », 1, 1899/1900, p. 435-41.

Turner 1903 : C.H. Turner, *Chapters in the History of latin MSS. III. The Lyons-Petersburg MS of councils*, « JThS », 4, 1902/1903, p. 426-34.

Vessey 1993 : M. Vessey, *The Origins of the* Collectio Sirmondiana. *A new Look at the Evidence*, in *The Theodosian Code. Studies in the Law of late Antiquity*, ed. J.D. Harries, I.N. Wood, London 1993, p. 178-99.

Wenger 1953 : L. Wenger, *Die Quellen des römischen Rechts*, Wien 1953.

Wood 1996 : I.N. Wood, *Roman Law in the barbarian Kingdoms*, in *Rome and the North*, ed. A. Ellegard, G. Akerström-Hougen, Jonsered 1996, p. 5-14.

Wormald 2003 : P. Wormald, *The* leges barbarorum *: Law and Ethnicity in the post-roman West*, in Regna and gentes. *The Relationship between late antique and early medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the roman World*, ed. H.W. Goetz, J. Jarnut, W. Pohl, Leiden 2003, p. 21-53.

Zechiel-Eckes 1999 : K. Zechiel-Eckes, *Florus von Lyon als Kirchenpolitiker und Publizist*, Stuttgart 1999.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 285-308

# La circolazione delle opere ambrosiane in Gallia: il caso di un sermone attestato nel *De incarnatione* di Giovanni Cassiano

Michele Cutino

**Abstract** This research study examines in depth the question of the authenticity of the fragment of a sermon *in natale Domini* attributed to Ambrose of Milan in a dossier of patristic testimonies compiled by Cassian at the end of his *De incarnatione Domini contra Nestorium* (VII, 25). This examination shows that the fragment cannot actually be attributed to the Bishop of Milan. In any case, it constitutes important evidence of the circulation in Gaul under the name of Ambrose of a discourse conceived at the end of the 4th century in the context of ecclesiastical controversies on asceticism and Mary's *virginitas in partu*, which was reused in a completely different context, in that of the Christological questions leading up to the Council of Ephesus in 431. The sermon had a certain success, since a modified version of it seems to have been retained in three pseudepigraphic sermons of the 5th to 6th centuries.

**Keywords**: Ambrose of Milan; John Cassian; pseudepigraphic literature; homiletic production; virginity of Mary

**Parole chiave**: Ambrogio di Milano; Giovanni Cassiano; letteratura pseudepigrafa; produzione omiletica; verginità di Maria

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 01.09.2023
Accepted 26.01.2024
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Michele Cutino (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_02

# La circolazione delle opere ambrosiane in Gallia: il caso di un sermone attestato nel *De incarnatione* di Giovanni Cassiano

Michele Cutino

Il tema della mia relazione è quello della circolazione del pensiero e delle opere di Ambrogio in Gallia a partire dal V secolo. Questo tema è senza dubbio da inserire nel più vasto fenomeno della fondazione dell'argomentazione patristica in Occidente a partire dalla questione pelagiana[1], in cui il ruolo autoritativo del vescovo milanese è, com'è noto, di assoluta importanza[2]. Già lo stesso Pelagio sappiamo che documentava il principio dell'*impeccantia* basandosi, fra l'altro, su un passo dell'*Expositio* di Ambrogio su Luca[3], e che nel suo *Pro libero arbitrio* tesseva il suo elogio come vera autentica espressione della fede cattolica, che faceva il consenso generale, in quanto mai contestata da alcuno, neppure dagli avversari[4]. Ma è nello scontro con Giuliano di Eclano nel decennio 420-30 che Agostino elabora il detto principio dell'argomentazione patristica mostrando come tutta la tradizione ecclesiastica anteriore a lui, occidentale e orientale, concorda con le sue posizioni[5], e specialmente Ambrogio che diviene una sor-

[1] Cfr. Eno 1981; Maschio 1986; Rébillard 2000; Rébillard 2001.

[2] Rinvio allo studio recente ed esaustivo di Aka-Brou 2022.

[3] Si tratta del famoso caso di Zaccaria ed Elisabella 'giusti dinanzi a Dio' discusso da Ambrogio, già nella prospettiva della questione dell'*impeccantia*, in *Exp. in Luc.* I, 17, nel quale Pelagio, secondo Agostino (*nat. et grat.* 63, 74), vedeva una conferma autoritativa alla sua affermazione di tale principio: cfr. per un esame dettagliato della questione Aka-Brou 2022, in particolare pp. 79-102.

[4] Questo elogio da parte di Pelagio è menzionato da Agostino a partire dal *De gratia Christi et de peccato originali* I, 42-3, 46-7, (per altri testi, cfr. Aka-Brou 2022, pp. 105-6), in cui sembra essere riportato testualmente il testo di Pelagio: *Beatus Ambrosius episcopus, in cuius praecipue libris Romana elucet fides, qui scriptorum inter Latinos flos quidam speciosus enituit, cuius fidem et purissimum in Scripturis sensum, ne inimicus quidem ausus est reprehendere*. Cfr. de Veer 1975, in part. pp. 694-7.

[5] Cfr. Grossi 2004; Ribreau 2019; Aka-Brou 2022, in part. pp. 182-287.

ta di *alter ego* del suo pensiero[6]. Quando poi intorno al 427 dei monaci di Marsiglia – nell'ambito di quella che è chiamata impropriamente 'questione semi-pelagiana'[7]- esprimono dei dubbi sull'idea della predestinazione agostiniana, il vescovo di Ippona invia loro nel 429 il *De praedestinatione sanctorum* et il *De dono perseverantiae* – costituenti, in effetti, all'origine, primo e secondo libro di una stessa opera - in cui le citazioni ambrosiane in quanto autorevoli antecedenti del suo pensiero, hanno la loro parte[8]. Perciò non deve stupire che Prospero di Aquitania continuerà nella direzione di Agostino, citando il vescovo milanese[9] nelle opere contro i monaci marsigliesi, per esempio nel *Contra Collatorem*, del 432-3, che è diretto contro le *Conlationes* di Cassiano.

A partire dunque da questo momento, l'immagine di Ambrogio *doctor ecclesiae catholicae* è solidamente affermata dappertutto, Gallia compresa, secondo i già menzionati canoni dell'autorità patristica. Peraltro, che Ambrogio fosse fra gli autori ben disponibili nelle biblioteche facenti capo al contesto monastico provenzale, in particolare con gli scritti ascetici sulla verginità, con le esegesi sui salmi e con la sua *Expositio* sul vangelo di Luca, è cosa ben provata[10].

[6] Anche la commissione della *Vita Ambrosii* a Paolino da parte di Agostino, a mio avviso da datare al 422 (cfr. Cutino 2021), rientra in questo processo di appropriazione del modello, per cui si veda anche Zelzer 1998.

[7] Per la storia della questione, cfr. Weaver 1996 e Ogliari 2003.

[8] Si tratta esclusivamente di citazioni appartenenti al *De dono perseverantiae* (8, 19; 13, 33; 19, 48-50; 23, 64), in cui appunto si rivendica all'azione della grazia non solo l'*initium fidei*, ma anche il dono di perseverare nella fede a coloro che Dio ha predestinati. I testi citati (*fuga*, 1, 1-2; *Exp. in Luc.*, I, 10; VII,27) sono già tenuti in conto nella stessa prospettiva nella polemica con Giuliano (cfr. *c. duas epist. Pelag.*, IV, 11, 30; *c. Iulian.*, II, 8, 23; *c. Iulian. op. imp.*, I, 93; 138; II, 85), in cui anche si ritrova insistentemente il binomio Cipriano-Ambrogio (cfr. Aka-Brou 2022, pp. 231-46).

[9] Ambrogio è l'unico che Prospero ritiene degno di figurare, accanto al preponderante Agostino, fra i *Patres* che rivestono un ruolo autorevole nella tradizione, in *C. coll.*, 9, 3. Cfr. Delmulle 2018, in part. pp. 202-7.

[10] Cfr. Kelly 1989, in particolare p. 141; Dulaey 2006, in part. p. 203-7.

## 1. *Status quaestionis*

Per approfondire i dati relativi alla circolazione delle opere del vescovo di Milano in Gallia, mi pare particolarmente interessante prendere in considerazione un caso esemplare di tale circolazione. Mi riferisco alle citazioni di alcune opere di Ambrogio da parte di Giovanni Cassiano nel settimo e ultimo libro del suo *De incarnatione Domini contra Nestorium*[11], concepito dal monaco marsigliese nel periodo immediatamente antecedente il concilio di Efeso del 431, che egli conclude appunto con una carrellata di opinioni di autori ecclesiastici, secondo il detto criterio dell'argomentazione patristica[12], citando fra quelli occidentali Ilario di Poitiers, Ambrogio di Milano, Girolamo, Rufino ed Agostino[13]. L'autorevolezza di Ambrogio, che possiamo dunque considerare topica in virtù della sua generale condivisione, è sottolineata dal monaco marsigliese, oltre che attraverso l'epiteto che lo accompagna, *eximius dei sacerdos*, anche dalla bella definizione di lui come "anello splendente costantemente al dito di Dio"[14]. Cassiano cita nell'ordine un passaggio del *De virginibus* I, 46, ma in modo selettivo e con rimaneggiamenti[15], alcune linee di un

[11] Cassian., *incar. Domin. c. Nest.*, VII, 25, CSEL XVII (1888), ed. M. Petschenig, p. 383, 16 – p. 384, 7.

[12] Anche se questo criterio non è del tutto enucleato: in effetti gli autori ecclesiastici non sono citati come esempi di autorità accanto alla Scrittura, alla quale solo si riconosce questo ruolo autoritativo, ma come conferma, sul piano della fede dei *Christiana tempora*, dei dati scritturali sui quali Cassiano ha basato la sua argomentazione: cfr. VII, 24 *Sed tempus tandem est finem libro, immo universo operi inponere, si pauca tamen sanctorum virorum atque illustrium sacerdotum dicta subdidero, ut id, quod auctoritate testimoniorum sacrorum iam approbavimus, etiam fide praesentis temporis roboremus.*

[13] VII, 24-27. Seguono ai parr. 28-30 fra i Padri greci, Gregorio di Nazianzio, Atanasio di Alessandria e Giovanni Crisostomo.

[14] VII, 25, 383, ll. 16-17: *Ambrosius, eximius Dei sacerdos, qui a manu Domini non recedens, in Dei semper digito quasi gemma rutilavit…*

[15] Questo il testo di Cassiano (VII, 25, 383, ll. 18-23): *in libro qui est ad virgines ita memorat: "Fraternus meus candidus et rubeus"* (Ct 5, 10), *candidus quia patris splendor est, rubeus quia partus est virginis. Memento tamen in eo antiquiora divinitatis insignia quam corporis sacramenta. Non enim coepit ex virgine, sed qui erat, venit in virginem.* E questo il testo originario di Ambrogio nell'edizione di Cazzaniga 1948: *"Fraternus meus candidus et rubeus"* (Ct 5, 10). *Decet enim ut plene noveris, virgo, quem diligis atque omne in eo et in-*

altrimenti sconosciuto *in Natale Domini*, e una breve citazione dell'inizio del secondo libro dell'*Expositio* sul vangelo di Luca (II,1[16]). Sapere dunque se è la Gallia, nello specifico la Provenza, che ci restituisce un inedito ambrosiano, attestando così una circolazione di sue opere sconosciute anche alla tradizione milanese, che pure, assai ricca, ben presto, subito dopo la morte di Ambrogio nel 397, si premura di curare varie edizioni, spesso tematiche, delle sue opere, esprimendosi per conseguenza sull'autenticità ambrosiana del passo, è di estremo interesse per l'oggetto di questo convegno. Peraltro le citazioni ambrosiane di Cassiano hanno avuto un certo successo tanto che le ritroviamo come *Excerpta Ambrosii*, nonostante siano anche comprese le frasi di raccordo di Cassiano, che le introducono, nel ms. Parisinus Latinus 2785 del X sec., f. 46-46v, in cui essi sono stati identificati da P. Courcelle[17].

La situazione del frammento di questa presunta opera ambrosiana è complicata innanzitutto dal fatto che anche fra i passi addotti prima per Ilario di Poitiers si trova un *excerptum* che Cassiano dice appartenere al prologo dei *Commentarii in Matthaeum*, non altrimenti attestato, in cui questo autore ci fornirebbe una sorta di schizzo del piano dell'opera appunto annunciato in detto prologo[18]. J. Doignon, che di Ilario, come è noto, era grande esperto, nega qualsiasi veridicità all'esistenza di questo prologo[19]: egli ritiene che Cassiano abbia fatto una sorta di parafrasi di espressioni del commento ilariano a Mt 2. 5, così come aveva fatto il papa Celestino in occasione di un concilio tenutosi a Roma nel 430, generando un frammento apocrifo dell'*Ad Constantium*, ma in effetti frutto della

*genitae divinitatis et adsumptae mysterium incorporationis agnoscas. Candidus merito, quia patris splendor, rubeus quia partus est virginis. Color in eo fulget et rutilat utriusque naturae. Memento tamen in eo antiquiora divinitatis insignia quam corporis sacramenta, quia non coepit ex virgine, sed qui erat, venit in virginem.* Ho indicato con una doppia sottolineatura le modifiche nel testo di Cassiano, e con la sottolineatura scempia le omissioni, non riconducibili né le une né le altre a varianti nella trasmissione testuale, per cui esse sono dovute alla *ratio* approssimativa con cui Cassiano cita la lettera del passo.

[16] Questa sì, vista anche la breve estensione, fedele (VII, 25, 384, ll. 7-9): *item in expositione evangelii secundum Lucam: Quod ea potissimum lecta est ur deum pareret, quae erat desponsata viro.*

[17] Courcelle 1955.

[18] Cassian., *incar. Domin. c. Nest.*, VII, 25.

[19] Doignon 1971, in part. pp. 228-9.

contaminazione di espressioni tratte dal *De trinitate* del vescovo di Poitiers, che sarà in seguito riprodotto da Arnobio il Giovane[20]. Che però Cassiano si produca per l'*in Matthaeum* di Ilario nella stessa operazione epitomatrice di Celestino, è tutto da dimostrare: penso che su questo aspetto potrà ben pronunciarsi Ch. Guignard, che ha recentemente sostenuto a Strasburgo il suo Habilitationschrift, strettamente connesso al commento di Ilario sul Vangelo[21]. Ciò che ci importa è che Doignon applica a Cassiano epitomatore di Ilario quanto ha rinvenuto nel Celestino effettivamente autore di un apocrifo ilariano, sulla scorta del fatto che il passaggio dell' *in natale Domini* per lui è appunto una parafrasi, operata sempre da Cassiano, di passi ambrosiani, in particolare di *inst. virg.*, 8, 52 e *epist. extra coll.*, 15, 6. D'altra parte proprio sulla affinità con questi passi si fonda Courcelle[22] per motivare la paternità effettivamente ambrosiana del frammento, contestando da parte sua le perplessità che H. Frank[23] aveva espresso sul carattere ambrosiano di alcuni elementi della lexis del frammento.

La situazione del frammento citato da Cassiano è però ulteriormente complicata dal fatto che esso trova riscontro anche all'interno di alcuni sermoni probabilmente di VI/VII sec., in parte pseudoagostiniani, in parte attribuiti ad altri autori come Massimo di Torino o Severiano di Gabala, i cui rapporti reciproci sono stati oggetto di dibattito. Si tratta in particolare del *sermo in natali Domini*, intitolato dall'incipit *Quis tantarum rerum*[24], di un altro sermone cominciante per *Diei huius adventum*, pubblicato da A.B. Caillau, I, 10 Caillau-Saint-Yves[25], e dell'omelia *Proxima dominica* attribuita a Massimo di Torino[26].

Il rapporto fra questi testi e il frammento ambrosiano, e le relazioni genetiche fra questi testi al loro interno sono particolarmente intriganti. W. Bergmann[27] riteneva già che il *Quis tantarum rerum* ci restituisse nella sua

[20] Cfr. *Conflictus cum Serapione* II, 13. Per la complessa questione si veda Doignon 1964.

[21] Guignard 2020.

[22] Courcelle 1955, p. 319.

[23] Frank 1952, in part. p. 215.

[24] Consultabile ancora in PL 39, 1987-1989.

[25] Riprodotto nel *Supplementum* della Patrologia, PLS 927-929.

[26] Edita anch'essa in PL 57, 235-238 come omelia 5.

[27] Bergmann 1898. Cfr. anche Frank 1952, pp. 203-4.

integralità il sermone ambrosiano originario, che però aveva subito degli importanti correttivi in senso nestoriano[28]. Su questa linea si poneva il Courcelle, aggiungendo da parte sua argomenti invero assai poco solidi, e cioè l'uso in questo sermone del termine *paranymphus*, termine raro già ambrosiano[29], che però appartiene ad una porzione del testo giudicata già dai Maurini[30] interpolata, un riferimento[31] alla IV ecloga virgiliana, v. 21 *nova progenies caelo demittitur alto*, che si inquadrerebbe secondo lo studioso francese nella nota sensibilità ambrosiana verso la poesia virgiliana, bucolica in particolare[32], e infine la citazione di Ez 44, 2, abituale in Ambrogio, come vedremo fra breve, a proposito della verginità di Maria: tale argomento tuttavia non è cogente per provare l'autenticità ambrosiana dell'intero *sermo in natali Domini* perché la citazione di Ez 44, 2 è appartiene alla porzione del sermone coincidente col frammento citato da Cassiano. I successivi pronunciamenti su questa vicenda, quelli di L. Brou[33] e di H. Barré[34], danno per scontata l'autenticità del frammento ambrosiano. Barré, che costituisce in effetti l'ultimo pronunciamento su questa complessa questione, precisa però che il *Quis tantarum rerum* non è la versione nestoriana del sermone ambrosiano riprodotto da Cassiano, in quanto esso si basa sul *Diei huius*, che a sua volta tiene in conto, modificandolo, il sermone ambrosiano e vi aggiunge un passo del *De fide* del vescovo di Milano[35], per cui a suo avviso la situazione di dipendenza fra tutti i testi del dossier può essere schematizzata in tal modo[36]:

[28] Si tratta in effetti di espressioni che riducono la dimensione umana del Cristo ad una nascita *secundum carnem* (par. 4-5), per cui si parla di *ortum dominici corporis* (par. 1),e di *miraculum corporis dominici* (par. 4).

[29] Cfr. Ambr. *epist.* IX, 62, 18.

[30] Cfr. PL 39, 1987, nota b: «in manuscriptis variis cum insigni varietate reperitur. Quidam id totum omittunt quod ansulis comprehensum est, ab illis verbis, *Praedicamus hodie*, etc., usque ad finem n. 3». Il Frank attribuisce un'origine greca a questo inciso: cfr. Frank 1952, pp. 197-202.

[31] PL 39, 1989.

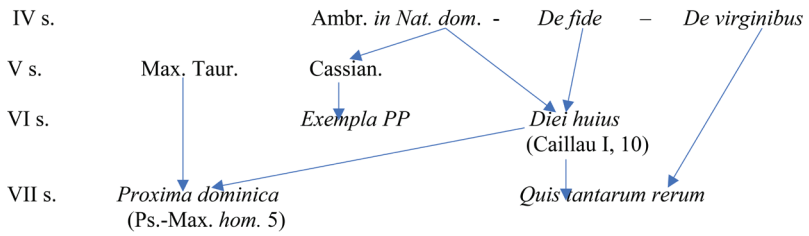
[32] Courcelle 1955, p. 319 n. 1.

[33] Brou 1952.

[34] Barré 1963.

[35] *Fide*, I, 4, 31-32

[36] Barré 1963, p. 137.




La questione merita, a mio avviso, di essere riconsiderata perché a più di 60 anni di distanza non ci sono di fatto esami affidabili dell'autenticità o dell'inaffidabilità del frammento, essendosi di fatto concentrata la critica soprattutto sul rapporto interno fra i sermoni posteriori in cui esso è incluso. Bisogna in effetti esaminare in sé e per sé il frammento cassianeo per verificarne gli elementi che possono essere chiaramente stabiliti, e nello stesso tempo vederlo nella 'profondità' della sua trasmissione, alla luce del trattamento che ad esso riservano i sermoni di incerta attribuzione che lo contengono.

## 2. *Il frammento ambrosiano*

Riproduco innanzitutto il frammento secondo l'edizione CSEL del *De incarnatione* di Cassiano, eccezion fatta per *parturit*[37] (l. 3), attestato dalla parte più significativa dei manoscritti presi in considerazione nell'edizione CSEL e confermato dagli *Excerpta* del Parisinus Latinus 2785, in luogo del *parturiit* accolto dall'editore M. Petschenig:

Item ipsius in natale Domini: Videte miraculum matris dominicae : virgo concepit, virgo peperit, virgo cum parturit, virgo gravida, virgo post partum, sicut in Ezechiele dicitur: "Et porta erat clausa et non est aperta, quia dominus transivit per eam" (Ez. 44, 2). Gloriosa virginitas et praeclara fecunditas. Dominus mundi nascitur, et nullus est gemitus parientis: vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Fas erat ut Deo nascente meritum cresceret castitatis, nec per eius egressum violarentur integra, qui venerat sanare corrupta.

[37] Così anche Courcelle 1955, p. 319 e n. 2.

Il frammento si focalizza sul prodigio/*miraculum* della madre del Signore la cui maternità virginale è sottolineata in varie dimensioni attraverso l'accumulo di espressioni in anafora, *virgo concepit, virgo peperit, virgo cum parturit, virgo gravida, virgo post partum*, corroborate dalla citazione di Ez 44, 2 (*sicut in Ezechiele dicitur*), riferito a Maria porta chiusa per la quale può passare solo il Signore. Sulla base di questa citazione il frammento, come è evidente, risulta così centrato sull'aspetto più prodigioso della duplice caratteristica di vergine e madre di Maria (tradotto nel binomio *gloriosa virginitas/praeclara fecuditas*), ossia quello della sua *virginitas in partu*: di Maria si sottolinea il fatto che partorisce senza gemiti il Signore del mondo, e che la sua virginità non risulta violata dall'uscita/*egressus* del Cristo, ciò di cui si dà un'interpretazione morale: non poteva ledere l'integrità, in tal caso virginale, chi era venuto a sanare ciò che era corrotto.

a) Comincerei la mia analisi dal nesso *mater dominica* da cui il passo è inaugurato: sulle 265 occorrenze ambrosiane dell'aggettivo *dominicus*, in nessun caso esso è riferito a Maria[38]: lo troviamo comunemente, come equivalente di un genitivo soggettivo, riferito a *passio*[39], *incarnatio*[40], *oratio*[41], *crux*[42], *resurrectio*[43], e ovviamente *dies*[44], mentre per il titolo di Theotókos, Madre di Dio, come si sa, oggetto di discussioni particolarmente virulenti fra Cirillo e Nestorio nel periodo che precede il pronunciamento dogmatico definitivo a questo riguardo del Concilio di Efeso del 431, Ambrogio è il primo in ambito latino a presentare questa qualifica[45], appartenente alla tradizione cristiana, in specie a quella alessandrina secondo il principio della *communicatio idiomatum*.

[38] Altrove, si veda Claud. Mam., *anim.* 8, 6: *Gabriel ante oculos dominicae matris adsisteret*.

[39] Cfr. *e.g. hex.*, IV, 4, 13; VI, 10, 76; *Cain et Abel*, I, 8, 31.

[40] Cfr. *e.g. Cain et Abel*, I, 4, 7.

[41] Cfr. *e.g. Cain et Abel*, I, 9, 37.

[42] Cfr. *e.g. Cain et Abel*, II, 4, 14.

[43] Cfr. *e.g. Abr.,* I, 5, 39.

[44] Cfr. *e.g. Abr.*, II, 11, 79.

[45] Cfr. *virg.,* II, 7: *Quid nobilius Dei matre?* Si vedano anche *hex.* V, 20, 65; *Exp. Luc.* II, 10; 13; X, 130, e Huhn 1954, in part. pp. 13-9.

b) In secondo luogo stupiscono le distonie sul piano stilistico, e cioè non solo l'*inconcinnitas*, ma in qualche modo l'incongruenza delle accumulazioni in anafora che connotano le dimensioni della verginità di Maria. Infatti dopo la coppia perfettamente omogenea *virgo concepit, virgo peperit*, una prima incongruenza sembrerebbe essere costituita da *virgo cum parturit*, sul piano sintattico per il ricorso alla proposizione temporale col presente, su quello concettuale in virtù dell'insistenza di *pario* e *parturio*, pur nelle sfumature che li differenziano – l'uno essendo l'equivalente del greco generico τίκτω[46], il suo derivato mettendo più l'accento sull'aspetto doloroso del generare come il greco ὠδίνω[47]- sull'idea del parto virginale di Maria, tant'è che subito dopo, quando il frammento si riferisce al parto senza dolore di Maria, *nullus est gemitus parientis*, e ci si sarebbe perciò aspettati piuttosto *parturio*, troviamo invece *pario*, per cui non sembra che l'autore faccia un uso semanticamente differenziato dei due termini, li ritiene anzi intercambiabili. Ma c'è di più. La serie verbale è bruscamente interrotta poi dal nesso nominale *virgo gravida*, che peraltro concettualmente ritorna all'idea iniziale del concepimento, ed è seguito da *virgo post partum*. Questa incongruenza ci dice che la serie anaforica non può essere qualificata come un'attestazione della triplice formula della verginità di Maria *ante partum*, *in partu* e *post partum*, sul piano di quella che troviamo per la prima volta in Zenone di Verona[48]. Piuttosto i cinque membri della serie sembrerebbero seguire, sul piano formale e concettuale, una successione 2+1+2, in cui il primo binomio (*virgo concepit, virgo peperit*) e il secondo (*virgo gravida, virgo post partum*) alludono alla concezione e al parto virginale di Maria, e sono intervallati da quella che ha tutta l'aria di una sorta di glossa, precisante il *peperit* nella direzione esplicita del mantenimento della verginità di Maria all'atto del partorire, *in partu* appunto. Che anche il secondo binomio vada nella direzione del primo si evince dal fatto che *post partum* non può essere inteso nel frammento nel senso dell'affermazione della verginità perpetua di Maria, anche dopo la generazione di Gesù, che esso avrà tecnicamente, e ha anche nel passo

[46] Cfr. Paul. Fest. p. 52: *quod graece κύειν parere sit*; Gloss. *pario: τίκτω*. Si veda ThlL X/1, 399, ll. 39-40.

[47] Si veda Mar. Victorin. *in Gal.*, IV, 27: *parturire … in dolore esse est, cum partus effunditur*; Ambrosiast., *in Rom.* 8, 22: *parturire dolere est.*

[48] Zeno *tract.*, I, 54, 5: *Maria virgo incorrupta concepit, post conceptum virgo peperit, post partum virgo permansit.*

di Zenone appena evocato: lo mostra chiaramente il fatto che la serie è chiosata – *sicut in Ezechiele dicitur*- da una 'citazione' particolare di Ez 44, 2 che con i tempi al passato (*Et porta erat clausa et non est aperta, quia dominus transivit per eam*), fa capire di essere riferita alla porta/Maria che rimane chiusa anche al passaggio del Cristo dopo il parto. E la notazione finale del frammento *nec per eius egressum violarentur integra* ribadisce quest'idea.

c) Quanto c'è di ambrosiano in questa serie? Certo nulla sul piano stilistico-formale, essendo abitualmente il vescovo milanese, come è noto, stilisticamente sorvegliato nelle sue articolazioni retoriche in anafora. Se poi si guardano i membri prendendoli isolatamente, certamente ambrosiano è il primo binomio[49], ma il doppione *pario/parturio* nel vescovo milanese è sempre giustificato su base scritturistica[50], e nel caso di Maria esso risponde a una intenzionalità teologica ben precisa[51] che qui non sembra affatto emergere. *Virgo gravida* è nesso del tutto inattestato perché dell'aggettivo in tutta l'opera ambrosiana c'è una sola occorrenza, e non in riferimento alla gravidanza di Maria[52].

[49] La concorrenza dei due verbi in riferimento a Maria è particolarmente insistita nell'opera ambrosiana (cfr. *exp. Luc.* II, 7; *inst. virg.*, 16, 98; *epist. extra coll.*, 15, 5), ma la formulazione più prossima a quella del nostro frammento, per *virgo* in anafora è senz'altro *virginit.*, 11, 65: *virgo concepit, virgo peperit bonum odorem, dei filium.*

[50] È il caso di *Cain et Abel*, I, 10, 47 o *di Iacob,* II, 11, 57 in cui *et parturivit et peperit* sono in linea con il dettato di Is. 26, 18 nella forma della Vetus Latina = Septuaginta, o di *Isaac*, 8, 73 *illic parturivit te quae peperit* te che tiene in conto Ct 8, 5.

[51] È il caso di *expl. ps.*, 47, 11 che differenzia i due verbi a proposito di Maria *Ideo eum Maria non parturit, sed peperit, quia et dominum et salutare sciebat ex se esse generandum,* in cui Ambrogio, come nota giustamente Pizzolato 1980, p. 237 n. 19, sulla scorta di Io 16, 21, distingue con *parturio* il parto di Maria nel tempo, storicamente, dal fatto che ella l'ha già misticamente generato (= *pario*) nella fede, riconoscendolo come Signore e Salvatore. Non si può certo, d'altra parte, fare ricorso a questo passo come fa Frank 1952, p. 215 – in questo ha perfettamente ragione Courcelle 1955, p. 318, che si richiama a *inst. virg.* 5, 39: *et utique minus erat hominem resurrexisse quam virginem parturisse* – per motivare che Ambrogio non usa *parturio* per il parto della vergine.

[52] Cfr. *hex.*, VI, 4, 25: *Quamvis cibi desiderio teneatur et potus, transcurrit tamen aliena ubera gravida.*

d) Se poi si passa alla citazione del profeta Ezechiele le considerazioni che si possono fare diventano davvero interessanti. Dico subito che la forma nella quale Ez 44, 2 è citato nel frammento *sicut in Ezechiele dicitur: "Et porta erat clausa et non est aperta, quia dominus transivit per eam"* non trova corrispondenza nelle due occorrenze in cui esso è citato esplicitamente da Ambrogio. Le riproduco entrambe perché, come abbiamo visto, sono appunto le occorrenze che vengono oppostamente interpretate da Doignon come la base del centone ambrosiano realizzato da Cassiano nel frammento, e da Courcelle, invece, come prova dell'autenticità del frammento stesso.

*inst. virg.*, 8, 52-53. 55: "Porta haec clausa erit et non aperietur, et nemo transibit per eam, quoniam dominus deus Israel transibit per eam" … Quae est haec porta, nisi Maria? Ideo clausa quia virgo. Porta igitur Maria, per quam Christus intravit in hunc mundum, quando virginali fusus est partu, et genitalia virginitatis claustra non solvit. Mansit intemeratum septum pudoris, et inviolata integritatis duravere signacula, cum exiret ex virgine, cuius altitudinem mundus sustinere non posset. "Haec" inquit "porta clausa erit et non aperietur". Bona porta Maria, quae clausa erat, et non aperiebatur. Transivit per eam Christus, sed non aperuit. … "Porta haec clausa erit et non aperietur et nemo transibit per eam", hoc est nemo hominum, "quoniam dominus", inquit, "Deus Israel transibit per eam". "Eritque clausa", id est post transitum domini erit clausa et non aperietur a quoquam, nec aperta est.

*Epist. extra coll.*, 15, 5-6: Haec est virgo quae in utero concepit, virgo quae peperit filium; sic enim scriptum est: "Ecce virgo in utero accipiet et pariet filium" (Is. 7, 14), non enim concepturam tantummodo virginem sed et parituram virginem dixit. Quae autem est illa porta sanctorum, illa exterior ad orientem quae manet clausa "et nemo" inquit, "pertransibit eam sed solus deus Israhel transibit per eam?" Nonne haec porta Maria est per quam in hunc mundum redemptor intravit? Haec est porta iustitiae sicut ipse dixit: "Sine nos implere omnem iustitiam" (Mt 3, 15), haec porta est Maria de qua scriptum est quia dominus pertransibit eam et erit clausa post partum, quia virgo et concepit et genuit.

Il primo passaggio fa parte di una delle opere ascetiche di Ambrogio, il *De institutione virginis*, composto intorno al 392-3 in rapporto all'affaire del vescovo Bonoso, combattuto da Ambrogio in quegli anni, perché negava la *virginitas post partum* di Maria, e cioè la verginità perpetua di Ma-

ria anche dopo avere messo al mondo il Cristo[53]. È in questo contesto che Ez 44, 2 acquisisce un ruolo centrale accanto a Io 19, 26-7. La porta chiusa è Maria attraverso la quale il Cristo, e nessun altro più anche in avvenire, è potuto venire al mondo senza infrangere i *signacula integritatis*, i segni della verginità. Si noterà che il testo di Ezechiele è innanzitutto interpretato in relazione al parto virginale di Maria[54] (*Quae est haec porta, nisi Maria? Ideo clausa quia virgo. Porta igitur Maria, per quam Christus intravit in hunc mundum, quando virginali fusus est partu, et genitalia virginitatis claustra non solvit*), sicché, nonostante i tempi al futuro della profezia, essa è parafrasata da Ambrogio con i tempi al passato, in riferimento alla già verificatasi venuta al mondo del Cristo attraverso il parto di Maria, in una forma che è esattamente speculare alla citazione esplicita del nostro frammento, come mostra bene questo raffronto:

| *in natale Domini* | *inst. virg.* 8, 53 |
|---|---|
| Sicut in Ezechiele dicitur: "Et *porta erat clausa* et non est aperta, quia *dominus transivit per eam* | "Haec" inquit "porta clausa erit et non aperietur". Bona *porta* Maria, *quae clausa erat*, et non aperiebatur. *Transivit per eam Christus*, sed non aperuit |

La corrispondenza non può essere casuale, perché il contesto è identico, la profezia di Ezechiele in rapporto alla *virginitas in partu* di Maria. Ciò che nel testo ambrosiano è parafrasi interpretativa applicata al passato= evento già realizzatosi di Ez 44, 2, nel frammento è presentato come il dettato stesso del testo di Ezechiele, che peraltro in questa formula in tutte le versioni bibliche è attestato esclusivamente nel nostro frammento.

Nel *De institutione virginis* Ambrogio non si ferma a questa prospettiva. Egli riferisce infatti la profezia non solo alla nascita già avvenuta del Cristo, ma anche alla dimensione posteriore ad essa, per dirla con le parole del vescovo milanese, *post transitum Christi*: *Porta haec clausa erit et non aperietur et nemo transibit per eam", hoc est nemo hominum, "quoniam dominus", inquit, "Deus Israel transibit per eam". "Eritque clausa", id est post transitum domini erit clausa et non aperietur a quoquam, nec aperta*

[53] Su questa faccenda e la datazione dell'opera, cfr. Gori 1989, pp. 59-62; 78-80.

[54] Per il tema della *virginitas in partu*, rinvio a De Aldama 1962, in part. pp. 113-8; Neumann 1962, in part. pp. 105-38.

*est.* Si tratta di una interpretazione della profezia che si ritrova in Girolamo[55] e che Ambrogio potrebbe avere attinto da una omelia di Anfilòchio di Iconio[56].

L'altro testo si riferisce invece all'affaire Gioviniano, prete romano, come è noto, contestatore delle basi ideologiche dell'ascetismo monastico, e, fra le altre cose, proprio della *virginitas in partu* di Maria[57]. Gioviniano fu condannato all'inizio del 393 da un sinodo romano riunito da papa Siricio, e Ambrogio si adoperò poco dopo per ribadire questa condanna in occasione di un sinodo milanese – e ciò perché le idee di Gioviniano avevano fatto presa anche negli ambienti monastici e più generalmente clericali, dell'Italia settentrionale[58]–, i cui pronunciamenti ufficiali sono costituiti appunto dalla *epist. extra coll.* 15, da cui proviene il nostro passo. Notiamo che esso esordisce con l'affermazione del parto virginale di Maria, evocato con il binomio, che abbiamo visto ormai topico in Ambrogio, dei verbi *concipio* e *pario* con *virgo* in anafora proprio come nel nostro frammento (*virgo quae in utero concepit, virgo quae peperit filium … non enim concepturam tantummodo virginem sed et parituram virginem dixit*). La profezia di Ezechiele, sempre correttamente citata al futuro, è interpretata, come nel caso del passaggio di *inst. virg.*, nella prospettiva dell'avvenimento effettivamente già verificatosi del Cristo dando alla luce il quale Maria rimane vergine[59]. E alla fine del passo il concetto è di nuovo ribadito, con un'interpretazione del nesso *post partum* in riferimento strettamente alla *virginitas in partu* (« la porta rimarrà chiusa dopo il parto » = Maria non perde la sua verginità avendo partorito Gesù), supportata

[55] Hier., *In Ez.* XIII, 44, 2.

[56] Cfr. Amph., *Orat.* 1, 3 e Harmuth 1933, in part. pp. 53-71.

[57] Su quest'altra vicenda, si vedano Duval 2003; Hunter 2007.

[58] Alcuni monaci milanesi avevano rinunciato al loro stato a seguito della predicazione di due seguaci di Gioviniano, tali Sarmazione e Barbaziano: questi soggetti, a quanto risulta dalla lunga *epist. extra coll.* 14, inviata da Ambrogio alla chiesa di Vercelli, rischiavano anche di influenzare negativamente la successione episcopale in questa sede, dipendente da Milano, dove Ambrogio voleva insediare una figura di asceta/vescovo, in linea con la tradizione di questa città, rappresentata da Eusebio: su tutta questa complessa questione, mi permetto di rinviare a Cutino 2016.

[59] È interessante notare che qui a Ez 44, 2 Ambrogio applica l'interpretazione che una lunga tradizione cristiana applicava già a Is 7, 16 secondo il testo della Settanta – «la vergine partorirà un figlio».

ancora una volta dal binomio concepire/partorire, *haec porta est Maria de qua scriptum est quia dominus pertransibit eam et erit clausa post partum, quia virgo et concepit et genuit*, esattamente nella stessa prospettiva del nostro frammento, in cui la locuzione temporale *post partum*, come abbiamo visto, è da intendersi così alla luce della particolare citazione di Ez 44, 2 fornita a suo supporto.

e) Se si passa poi alla seconda parte del frammento, notiamo che esso si produce in dei concetti che sono complementari in Ambrogio rispetto alle tematiche della verginità di Maria, e cioè nella fattispecie l'idea che Maria generi il Signore del mondo[60], nonché quella del parto senza gemiti di Maria che supporta la *virginitas in partu*[61], e infine ribadisce il punto nodale del parto virginale di Maria. Ma invano si cercherebbero in questa parte corrispondenze formali specifiche con Ambrogio, in quanto la lexis risulta piuttosto autonoma, a differenza di quanto osservato nelle prime due linee.

Cosa possiamo dunque osservare sulla base di questa analisi? La presenza letterale del binomio ambrosiano *virgo concepit, virgo peperit* in rapporto alla *virginitas in partu*, come in *epist. extra coll.* 15, 5, l'accezione di *post partum* nella prospettiva di questo stesso tema (= avendo partorito), come in *epist. extra coll.*, 15, 6, la citazione di Ez 44, 2 secondo in effetti una parafrasi al passato, riferita ancora a quanto si è già verificato in occasione del parto prodigioso di Maria, che è perfettamente corrispondente alle espressioni di *inst. virg.*, 8, 53, ma contraria alla prassi ambrosiana della citazione letterale di passi biblici, tutti questi elementi, in connessione con

[60] Si vedano a tal proposito ancora *inst. virg.*, 8, 52 *inviolata integritatis duravere signacula, cum exiret ex virgine,* cuius altitudinem mundus sustinere non posset, e soprattutto *epist. extra coll.*, 14, 33: *Quid autem loquar quanta sit virginitatis gratia, quae meruit a Christo eligi ut esset etiam corporale Dei templum, in qua «corporaliter» ut legimus «habitavit plenitudo divinitatis» (Col 2,9)? Virgo genuit mundi salutem, virgo peperit vitam universorum. Sola ergo non debet esse virginitas quae omnibus in Christo profuit? Virgo portavit quem mundus iste capere ac sustinere non potest*, testo in cui si ritrova anche il motivo del merito della verginità, presente egualmente nel nostro frammento (*ut meritum cresceret castitatis*).

[61] Come mostra sufficientemente un passaggio dell'*expositio* su Luca, II, 7 *concepit nos virgo de spiritu, parit nos virgo sine gemitu*, cui si connette bene *nullus est gemitus parientis* del frammento.

le disfunzioni stilistiche – l'anafora 2+1+2, con la distonia della temporale *cum parturit-* e lessicali (*virgo gravida*), riscontrabili nelle stesse prime linee del frammento, nonché con il 'commento' più libero delle altre linee del frammento, non riconducibili formalmente alla lexis ambrosiana, mi fanno senz'altro propendere per il carattere non autentico del frammento citato da Cassiano. Ciò però non vuole affatto dire che sia Cassiano a far passare per ambrosiano quello che è il frutto di una sua selezione orientata, come suppone Doignon, anzi. L'analisi operata ci fa intravedere l'esistenza di un sermone, da cui il frammento è tratto, che doveva essere stato concepito in stretta connessione con le spinose questioni ecclesiastiche che avevano accompagnato le polemiche e i pronunciamenti ufficiali contro Bonoso e contro Gioviniano fra 393 e 396, e che attingeva a piene mani al repertorio ambrosiano, visto il ruolo importante che il vescovo milanese aveva svolto in tali questioni, come responsabile della sede metropolitana più importante dell'Italia annonaria. Non stupisce che questo documento a destinazione pastorale sia circolato rapidamente sotto il nome stesso di Ambrogio (morto nel 397), cui si rifaceva: la pseudoepigrafia, come è noto, è fenomeno assai frequente nelle dispute teologiche tardoantiche, tendente a far passare sotto l'autorità di personaggi importanti le idee che si intendevano caldeggiare. È suggestivo pensare che questa attribuzione indebita sia avvenuta in ambito gallico, documentando così come le polemiche sull'ascetismo monastico, cui il dibattito sulla verginità di Maria era connesso, avevano avuto un'eco anche in Gallia, ciò che ci lascia anche intravedere una composizione poetica come la *Laus Iohannis*, di cui mi sto occupando[62], la quale sembrerebbe risalire alla fine IV secolo-inizi V e connettersi egualmente all'ambiente gallico.

## 3. *I testi omiletici e il frammento ambrosiano*

### 3.1

Come abbiamo avuto modo di rilevare, Barré pensa che all'origine dei testi omiletici che comprendono il frammento, ci sia il sermone *Diei huus* = I, 10 Caillau-Saint-Yves, da collocare nel VI secolo, cui attingerebbero autonomamente il sermone *Proxima dominica* dello Ps.-Massimo di Torino e il *Quis tantarum rerum*, entrambi del VII secolo. In effetti, almeno

[62] Cfr. Cutino 2022.

a guardare più da vicino il modo in cui il frammento è ivi trasmesso, - ciò che non è stato mai fatto- la situazione mi sembra più complicata. Fornisco innanzitutto in questo schema 1 una sinossi comparativa delle quattro fonti:

| *Sermo in natale Domini* in Cassian. *De incar. Domin. c. Nest.* VII, 25, CSEL XVII (1888), 383,16-384, 7 | Ps.-Aug. *In natali Domini* V, PL 39, 1987-1989 | Sermo I, 10 Caillu-Saint-Yves, PLS 927-929 | Ps. Max. *hom.* V, PL 57, 235-238 |
|---|---|---|---|
| Ambrosius, eximius Dei sacerdos, qui a manu Domini non recedens, in Dei semper digito quasi gemma rutilavit, in libro qui est ad virgines ita memorat […] Item ipsius in natale Domini: Videte miraculum matris dominicae: *virgo concepit, virgo peperit, virgo cum parturit, virgo gravida, virgo post partum*, sicut in Ezechiele dicitur: "Et porta erat clausa et non est aperta, quia dominus transivit per eam" (Ez. 44, 2). *Gloriosa virginitas et praeclara fecunditas.* Dominus mundi nascitur, et nullus est gemitus parientis: vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Fas erat ut Deo nascente meritum cresceret castitatis, nec per eius egressum violarentur integra, qui venerat sanare corrupta.<br><br>*Parturit* Par. Lat. 2785, f. 46$^{v}$; *parturiit* Petschening | Vide miraculum matris dominici corporis. *Virgo concipit, virgo gravida, virgo cum parturit, virgo post partum. Praeclara ergo illa virginitas et gloriosa fecunditas.* Virtus mundi nascitur, et nullus parientis est gemitus: vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Fas enim erat, ut Domino ex virgine secundum carnem nascente meritum cresceret castitatis, ne per eius adventum violarentur integra, qui veniebat sanare corrupta. | Videte miraculum matris Domini; *virgo concepit, virgo parturit, virgo gravida, virgo post partum*. Gloriosa virginitas et praeclara fecunditas. Virtus mundi nascitur et nullus est gemitus parturientis. Vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Necesse erat, ut Deo nascente meritum cresceret castitatis, nec per eius adventum violarentur integra, qui venerat sanare corrupta. | Videte miraculum matris dominicae; *virgo est cum concipit, virgo cum parturit, virgo post partum*. Gloriosa virginitas et praeclara fecunditas. Virtus mundi nascitur et nullus est gemitus parturientis. Vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Necesse erat, ut Deo nascente meritum cresceret castitatis, nec per eius adventum violaretur integritas, qui venerat sanare corrupta. |

3.1.1

Se confrontiamo la porzione delle tre omelie riproducenti tale frammento, possiamo innanzitutto notare che tutte e tre presentano delle caratteristiche importanti che le accomunano nella divergenza dalla forma della citazione cassianea.

3.1.2

| *Sermo in natale Domini* ≠ Ps.-Aug. *In natali Domini* V + Sermo I, 10 Caillu-Saint-Yves + Ps. Max. *hom.* V | |
|---|---|
| virgo peperit | *om.* |
| Sicut in Ezechiele dicitur… per eam | *om.* |
| Dominus mundi | Virtus mundi |
| Per eius egressum | Per eius adventum |

Una, l'omissione di *virgo peperit*, nasce evidentemente dall'esigenza formale di evitare il doppione *virgo peperit- virgo cum parturit*: faccio notare, altresì, che tutti i tre testi, *Diei huius* compreso, hanno *parturit* al presente, variante attestata anche nei manoscritti del *de incarnatione* e negli *Excerpta*, che noi privilegiamo. *Virtus mundi* è sostanzialmente variante di *Dominus mundi*, accentuante se si vuole l'aspetto dinamico in senso etimologico del Logos/*Verbum* che si incarna. Ma le altre due sono difformità sostanziali rispetto al testo tradito da Cassiano: si tratta dell'omissione della citazione di Ez. 44, 2 e della variante *per eius adventum*, «attraverso la sua venuta», del Cristo, evidentemente, al posto di *per eius egressum*, «in virtù della sua fuoriuscita». Questi due fattori fanno sì che la seconda parte del frammento nelle omelie pseudepigrafe che lo contengono sia incentrato non specificamente sulla *virginitas in partu*, ma sulla maternità virginale in generale di Maria, dovuta al fatto che l'incarnazione divina, finalizzata a sanare tutto ciò che era corrotto, non poteva infrangere la purezza virginale che da questa corruzione era appunto del tutto esente.

Ora, tale coincidenza di prospettive fra i tre testi potrebbe spiegarsi, con la dipendenza reciproca di questi testi, in particolare, come sostiene Barré, con la dipendenza di *Quis tantarum rerum* e dell'omelia pseudomassimiana dal *Diei huius*= sermone I. 10 Caillu. In effetti i dati sembrerebbero non autorizzarci affatto a procedere in questa direzione, come mostrano i tre schemi seguenti:

3.1.3

| *Sermo in natale Domini* + Ps.-Aug. *In natali Domini* V ≠ Sermo I, 10 Caillu-Saint-Yves + Ps. Max. *hom.* V | |
|---|---|
| Parientis | parturientis |

3.1.4

| *Sermo in natale Domini* + Sermo I, 10 Caillu-Saint-Yves ≠ Ps.-Aug. *In natali Domini* V + Ps. Max. *hom.* V | |
|---|---|
| Videte | Vide |
| Gloriosa virginitas et praeclara fecunditas | Praeclara… virginitas et gloriosa fecunditas |
| Deo nascente | Domino ex virgine secundum carnem nascente |
| Nec (per eius egressum/adventum) | Ne |
| venerat | veniebat |

3.1.5

| *Sermo in natale domini* | Ps.-Aug. *In natale Domini* V | Sermo I, 10 Caillu-Saint-Yves | Ps. Max. *hom.* V |
|---|---|---|---|
| Miraculum matris dominicae | Miraculum matris dominici corporis | Miraculum matris domini | Miraculum matris dominicae |
| virgo concepit, virgo peperit, virgo cum parturiit, virgo gravida, virgo post partum. | Virgo concipit, virgo gravida, virgo cum parturit, virgo post partum. | Virgo concepit, virgo parturit, virgo gravida, virgo post partum. | Virgo est cum concipit, virgo cum parturit, virgo post partum. |
| Fas erat | Fas enim erat | Necesse erat | Dignum enim erat |

Il sermone pseudoagostiniano *in natali domini* sembrerebbe il più autonomo rispetto agli altri due sulla base della precisazione *matris corporis dominici* in luogo di *matris dominicae*, nonché della sostituzione di *Deo nascente* con *Domino ex virgine secundum carnem nascente*, elementi che vanno nella direzione del sapore nestoriano di questo sermone già notata dal Bergmann, ma non è così. Basta notare nello schema 3 la presenza di *parientis* del frammento cassianeo di contro alla sua variante più specifica *parturientis* del *Diei huius* e dello Ps.-Massimo, nonché nel terzo raffronto dello schema 5, *fas erat* – unica variante l'aggiunta di *enim* – rispetto alle varianti difformi *necesse erat* del sermone Caillau e *dignum enim erat* del sermone *Proxima dominica*.

D'altra parte, anche il testo dello Ps.-Massimo che Barré ritiene, con qualche ragione, in effetti, un ampliamento del *Diei huius*, presenta un'importante tangenza autonoma con il frammento cassianeo: mi riferisco al nesso *matris dominicae* – primo raffronto dello schema 5 - che gli altri due testi modificano, coscienti del carattere straniante dell'espressione, normalizzandola il sermo Caillau nel più usuale *matris domini*, intendendola in modo teologicamente orientato, come detto, il *Quis tantatum rerum* pseudagostiniano, con *matris dominici corporis*.

Questi elementi ci dicono che all'origine di queste tre omelie, se si considerano le modalità secondo cui il frammento cassianeo si trova riprodotto, c'è un testo originario comune che non è comunque il *Diei huius*, perché tutti e tre i discorsi hanno forme disgiuntive significative che escludono la possibilità di poter parlare di dipendenza diretta reciproca, almeno per questa parte delle tre omelie. Sarei propenso a ritenere questo testo comune una variante rimaneggiata del sermone cui attingeva Cassiano, non posteriore comunque al V s.. L'omelia che in generale si mostra più fedele a questo Urtext è senza dubbio il *Diei huius*, come attesta bene, fra l'altro, il secondo raffronto dello schema 5. Già nell'Urtext della serie anaforica riprodotta nel frammento, era stato omesso *virgo peperit*, ma l'incongruenza della sequenza che abbiamo rilevato, restava: il sermone Caillau non attua nessun accorgimento, lasciando peraltro la forma del perfetto *virgo concepit* non più giustificata dal pendant con *virgo peperit*, laddove gli altri due testi normalizzano al presente *concipit* per esigenze di *concinnitas* con gli altri verbi della serie; il *Quis tantarum rerum*, invece, sana quella che ritiene un'incongruenza logica invertendo l'ordine di *virgo gravida* con *virgo cum parturit*, per cui si ha la successione concepimento-gravidanza-parto; l'omelia attribuita a Massimo va oltre, omettendo *virgo gravida* e uniformando i tre membri rimasti tutti come espressioni temporali delle tre dimensioni della verginità perpetua di Maria, *virgo cum concipit, virgo cum parturit, virgo post partum*.

## *Conclusioni*

Concludendo la nostra ricerca, mi dispiace, tanto più in convegno dedicato a circolazione di persone/opere/idee fra Gallia e Italia nel V-VI secolo, di non poter corroborare, alla luce dell'analisi fatta, l'idea di un inedito ambrosiano restituitoci in Gallia. Tutto l'esame indiziario sembra andare in altra direzione, ciò che è utile comunque al fine di dirimere la

questione della paternità ambrosiana del frammento cassianeo. In ogni caso, al di là della questione paternità, questo dossier attesta anch'esso l'importanza del ruolo autoritativo acquisito da Ambrogio anche in Gallia in questioni dottrinali, in questo caso cristologiche. Mi pare interessante soprattutto rilevare che in Gallia all'inizio del V secolo circolava sotto il nome di Ambrogio un discorso *in natale Domini*, che risente senza dubbio del contesto delle discussioni sulla *virginitas in partu* di Maria di fine IV s., e che esso è stato adattato a tutt'altro contesto, quello della polemica sulle due nature del Cristo: in maniera fedele da Cassiano – che perciò non può essere affatto tacciato di iniziative epitomatrici personali, e questo è importante anche ai fini di una corretta valutazione dell'altro frammento inedito, proveniente dal prologo del Commento a Matteo di Ilario,- con adattamenti che ne mutano già la prospettiva nella versione originaria che ipotizzo all'origine di tre testi omiletici pseudepigrafi, e che diventano più consistenti e marcati – in senso nestoriano – in uno di essi in particolare, il sermome *Quis tantarum rerum.*

## *Bibliografia*

Aka-Brou 2022: J.-P. Aka-Brou, *Naissance d'une tradition patristique. L'autorité d'Ambroise de Milan dans la controverse entre Augustin et les pélagiens*, Paris 2022.

Barré 1963: H. Barré, *Le sermon pseudo-augustinien App. 121*, «RÉAug», 9, 1963, pp. 111-37.

Bergmann 1898: W. Bergmann, *Studien zur einer kritischen Sichtung des südgall. Predigtliteratur des fünften und sechsten Jahrhunderts*, in *Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche*, t. I, 4, Leipzig 1898, pp. 276-9.

Brou 1952: C. Brou, *L'ancien répons* Videte miraculum. *Un cas complexe de composition patristique*, dans *Colligere fragmenta, Mélanges A. Dold*, Beuron 1952, pp. 172-84.

Courcelle 1955: P. Courcelle, *Sur quelques fragments non identifiés du Fond Latin de la Bibliothèque Nationale*, dans *Recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel par ses amis, collègues et élèves*, Paris 1955, pp. 311-21.

Cutino 2016: M. Cutino, *Digiuno e alimentazione nell'epist. 14 extra coll. di Ambrogio di Milano: fra modelli di santità episcopale e polemiche antiascetiche*, in *Ambrogio e la natura. Atti del IV Dies Ambrosianus*, Milano 2016, pp. 145-72.

Cutino 2021: M. Cutino, *Il ruolo di Agostino nella redazione della* Vita Ambro-

sii *di Paolino di Milano*, in *Satis episopaliter me dilexit, Ambrogio e Agostino*, Studia Ambrosiana, Accademia Ambrosiana, Milano 2021, pp. 189-207.

Cutino 2022: M. Cutino, *L'annonciation dans la* Laus Iohannis *(fin IVe s.- début Ve s.)*, dans Ch. Guignard (éd.), *Beata Virgo Maria. Études sur la doctrine et le culte mariaux dans l'Église ancienne et médiévale*, avec la collab. de Lucie Legat (Théologie historique 134), Paris 2022, pp. 98-132.

De Aldama 1962: J.A. De Aldama, *La virginidad in partu en la exegesis patristica*, «Salmaticensis», 9, 1962, pp. 113-53.

Delmulle 2018: J. Delmulle, *Prosper d'Aquitaine contre Jean Cassien. Le* Contra collatorem, *l'appel à Rome du parti augustinien dans la querelle postpélagienne*, Rome-Barcelone 2018.

De Veer 1975: A.C. de Veer, *L'utilisation de l'oeuvre ambrosienne en* De gratia Christi et de peccato originali, note complémentaire n°. 6, in *Oeuvres de saint Augustin* 3e série: *La grâce*, t. 22: *La crise pélagienne II*, introduction, traduction et notes par J. Plagnieux-Fr.J. Thonnard, Paris 1975.

Doignon 1964: J. Doignon, *Une compilation des textes d'Hilaire de Poitiers présentée par le pape Célestin Ier à un concile romain en 430*, dans *Oikoumene: Studi Paleocristiani in onore del Concilio Vaticano II*, Catania 1964, pp. 477-97.

Doignon 1971: J. Doignon, *Hilaire de Poitiers avant l'exile*, Paris 1971.

Dulaey 2006: M. Dulaey, *La bibliothèque du monastère de Lérins dans les premières décennies du Ve s.*, «Augustinianum», 46, 2006, pp. 187-230.

Duval 2003: Y.-M. Duval, *L'Affaire Jovinien. D'une crise de la société romaine à une crise de la pensée chrétienne à la fin du IVe et au début du Ve siècle*, Rome 2003

Eno 1981: R. Eno, *Doctrinal Autority in saint Augustine*, «Augustinian Studies», 12, 1981, pp. 133-172

Frank 1952: H. Frank, *Patristisch-homiletische Quellen von Weihnachtstexten des römischen Stundengebetes*, «Sacris Erudiri», 4, 1952, pp. 206-216.

Gori 1989: F. Gori (ed.), *Sant'Ambrogio, Opere morali II/1, Verginità e vedovanza,* 2 voll. Milano-Roma 1989.

Grossi 2004: V. Grossi, *Il ricorso ad Ambrogio nell'Opus Imperfectum contra Iulianum* di Agostino, in A.V. Nazzaro, *Giuliano d'Eclano e l'Hirpinia Christiana*, Napoli 2004, pp. 115-146.

Guignard 2020: Ch. Guignard, *"Comme des brebis au milieu des loups". Le commentaire d'Hilaire de Poitiers sur Matthieu dans le contexte de l'offensive religieuse de Constance II en Occident*, Monographie inédite présentée par C.G. en vue de l'obtention de l'HDR en Théologie Catholique, 9 décembre 2020.

Harmuth 1933: K. Harmuth, *Die verschlossene Pforte. Eine Untersuchung zu Ez 44, 1-3*, Breslau 1933.

Hunter 2007: D.G. Hunter, *Marriage, Celibacy and Heresy in Ancient Christianity : The Jovinian Controversy*, New York 2007.

Kelly 1989: J.F. Kelly, *Eucherius of Lyon: Harbinger of Middle Ages*, in E.A. Livingstone (éd.), *Studia Patristica*, vol. 23: *Papers presented to the Teenth International Conference on Patristic Studies held in Oxford. Late Greek Fathers, Latin Fathers after Nicea*, Leuven 1989, pp. 138-42.

Maschio 1986: G. Maschio, *L'argomentazione patristica di Agostino nella prima fase della controversia pelagiana (412-418)*, «Augustinianum», 26, 1986, pp. 459-79

Neumann 1962: C.W. Neumann, *The Virgin Mary in the Works of Saint Ambrose*, Fribourg 1962.

Ogliari 2003: D. Ogliari, *Gratia et Certamen. The Relationship between Grace and Free Will in the Discussion of Augustine with the so-called Semipelagians*, Leuven 2003.

Pizzolato 1980: L.F. Pizzolato (ed.), *Sant'Ambrogio, Opere esegetiche VII/2, Commento a Dodici Salmi,* 2 voll. Milano-Roma 1980.

Rébillard 2000: E. Rébillard, *A New Style of Argument in Christian Polemic: Augustine and the Use of Patristics Citations*, «Journal of Early Christian Studies», 8, 2000, pp. 559-78.

Rébillard 2001: E. Rébillard, *Augustin et ses autorités: l'élaboration de l'argumentation patristique au cours de la controverse pélagienne*, «Studia Patristica», 38, 2001, pp. 245-63.

Ribreau 2019: M. Ribreau, *La constitution du dossier patristique du* Contra Iulianum *d'Augustin*, «Augustiniana», 69, 2019, pp 239-75.

Weaver 1996: R. Weaver, *Divine Grace and human Agency: A Study of the Semi-Pelagian Controversy*, Chicago 1996.

Zelzer 1998: M. Zelzer, Meus est praeceptor Ambrosius *(Aug. contra Iulianum op. imperf. 6, 21)*, in Ch.-Fr. Collatz (hrsg. von), *Dissertatiunculae criticae. Festschrift für Günther Christian*, Würzburg 1998, pp. 367-75.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 309-353

# « Gaule » et « Italie » dans les épîtres de la fin V^e^-début VI^e^ siècle : stratégies littéraires et enjeux identitaires

Céline Urlacher-Becht

**Abstract** The study focuses on the epistles of Sidonius Apollinaris, Ennodius of Pavia and Avitus of Vienne, which mention *Gallia* and *Italia* by name. It looks at the reasons that led these three epistolary writers to evoke these two geographical realities, taking into consideration two aspects of these epistles that are often considered antithetical: on the one hand, the socio-political context in which they are set; on the other, their great stylistic sophistication, which obscures not only their meaning, but also their relationship to reality. It thus appears that the mention of these two countries fulfils a variety of functions: Sidonius develops political views and implicitly celebrates «Italian culture», Avitus highlights the collaboration between the two countries and the dramatisation of Gallia's isolation; in contrast, in Ennodius' letters History is overshadowed by the more personal, often conflictive relations he continues to maintain with members of his family or eminent Gallic figures. These various rhetorical strategies, however, reveal a common attachment to *Latinitas*, which continued to transcend territorial and ideological divisions. As for the linked concept of *Romanitas*, it covered in the early Middle Ages two different forms of Romanity: in the reference by Sidonius and Ennodius to the brilliance of Roman culture, and in that by Avitus to a *Romanitas* extended to the Eastern Roman Empire, itself transcended by faith in the Universal Church.

**Keywords**: Literary exchanges; Rhetoric; Sidonius Apollinaris; Magnus Felix Ennodius; Alcimus Ecdicius Avitus

**Parole chiave**: Scambi letterari - Retorica - Sidonio Apollinare - Ennodio di Pavia - Avito di Vienna

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 01.09.2023
Accepted 02.02.2024
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Céline Urlacher-Becht (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_03

# « Gaule » et « Italie » dans les épîtres de la fin du V^e^ et du début du VI^e^ siècle : stratégies littéraires et enjeux identitaires

Céline Urlacher-Becht

Les correspondances latines tardives constituent une source d'informations privilégiée sur la manière dont étaient perçues les relations entre la Gaule et l'Italie, tout en étant propices à des réflexions méthodologiques utiles à l'analyse des textes littéraires. Trois figures apparentées, emblématiques par leur œuvre et leur engagement politico-religieux de la fin du V^e^ et du début du VI^e^ siècle, seront au centre de l'étude : Sidoine Apollinaire, Ennode de Pavie et Avit de Vienne. Tous trois sont les auteurs d'épîtres stylistiquement très ornées, mais non forcément de « lettres d'art » dans le sens où l'entend Sidoine, étant donné que les lettres d'Ennode et d'Avit ne furent pas écrites ou réécrites en vue d'une publication supervisée par leur auteur. Au sein de leur vaste corpus épistolaire, on se concentrera sur le nombre limité de lettres où sont mentionnées nominativement la *Gallia* et l'*Italia*, à l'occasion d'un échange épistolaire entre les deux contrées et/ou de l'évocation explicite des relations variées qu'entretiennent ces dernières. Parallèlement à une réflexion sur l'intérêt de ces mentions génériques, d'ordre géographique, la plus grande attention sera accordée à deux aspects de ces lettres souvent jugés antithétiques : d'une part, le contexte socio-politique dans lequel s'inscrivent ces épîtres ; de l'autre, leur grande sophistication stylistique qui obscurcit non seulement leur signification, mais aussi leur rapport même à la réalité. Il s'agira, ce faisant, de saisir pleinement les enjeux identitaires inhérents aux stratégies rhétoriques mises en œuvre par leur auteur quand ils évoquent nommément la Gaule et l'Italie. Afin de faciliter la comparaison, les auteurs étudiés ont été groupés selon leur origine, et non leur chronologie. Ainsi, on s'intéressera d'abord à l'Italie telle qu'elle est vue par les Gaulois Sidoine et Avit, puis au regard que porte Ennode, d'origine gauloise, depuis l'Italie du Nord sur sa contrée natale.

## 1. *L'Italie vue de la Gaule : de Sidoine à Avit*

### 1.1. *Le « silence » de Sidoine Apollinaire*

La *Correspondance* de Sidoine comprend très peu de lettres concernant la question des relations entre la Gaule et l'Italie. La chose peut paraître étrange de prime abord, surtout quand on sait l'engagement politique de Sidoine comme panégyriste impérial, représentant des Arvernes face au pouvoir de Rome et évêque *patronus* de la cité de Clermont ; on sait par ailleurs qu'en récompense de son *Panégyrique d'Anthémius* (*carm.*, 2), Sidoine reçut de l'empereur la charge honorifique de préfet de la Ville en 468. Son silence s'explique cependant assez aisément si l'on resitue ses lettres dans le contexte historique et personnel où elles ont – ou auraient – vu le jour[1]. Seul le premier livre, qui fit l'objet d'une publication séparée bien avant le reste du recueil, témoigne en effet de sa « présence » à Rome[2]. Presque toutes les lettres se rattachent de près ou de loin à l'Ambassade conduite à l'automne 467 auprès d'Anthémius ; quant à sa nomination concomitante à la préfecture de Rome, elle est évoquée dans l'*Epist.*, 1, 9, 8[3]. L'Italie, *a fortiori* Rome, en constitue donc l'arrière-plan et, de manière tout à fait unique dans la *Correspondance*, des lettres sont adressées à des destinataires localisés géographiquement en Italie[4]. Les épîtres des livres

[1] Voir, sur cette question controversée, la récente mise au point de Kelly 2020, « Letters Adapted or Created for the Collection », p. 181-5. Pour Sidoine, l'édition et la traduction retenues sont celles de Loyen 1970 (CUF).

[2] Cf. sur ce livre l'étude de Köhler 1995 qui souligne sa dimension politique par rapport aux autres livres de la *Correspondance.*

[3] Ce n'est pas son seul séjour à Rome : en 455, il a accompagné dans l'ancienne capitale son beau-père Avitus élevé à l'Empire et le 1er janvier 456, il y a prononcé le panégyrique du nouveau maître. Les raisons précises du voyage évoqué dans l'épître 1, 5 sont sujettes à caution en dépit de la présentation simplifiée des faits donnée récemment par Kulikowsi 2020 (p. 210) : on sait simplement que Sidoine avait été appelé à Rome par une lettre officielle, émanant probablement de l'empereur Anthémius ; mais on ignore le motif de cette convocation que Sidoine semble avoir voulu mettre à profit pour apporter au souverain les requêtes de ses compatriotes d'Auvergne (voir la mise au point de Wolff 2016, p. 195, qui juge forcée l'idée d'une ambassade à l'initiative de l'Assemblée des Sept Provinces).

[4] Il s'agit des épîtres 1, 8 (à Campanianus) et 1, 10 (à Candidianus). Voir, sur les destinataires de Sidoine, la prosopographie de Kaufmann 1995, p. 275-356 et, désormais, Mathisen 2020. L'unique exception dans les livres 2 à 9 est, justement, constituée par une autre

2 à 9, presque toutes postérieures, datent en revanche de la période troublée qui résulta de la rupture du *foedus* par le roi wisigoth Euric en 469 et amena Sidoine à s'engager dans l'Église. Certes, Sidoine ne renonça pas pour autant à toute forme d'engagement politique : il n'est que de penser à l'organisation en tant qu'évêque, entre 471 et 475, de la résistance contre les assaillants wisigoths désireux de s'emparer de Clermont ; mais son regard est alors tourné vers sa cité et le peuple des Arvernes[5], et la préservation des « lois du Christ » lui importe désormais plus que celle des « remparts romains »[6] ; quant à son réseau de relations, il se resserre autour de la Gaule centrale et méridionale, et comprend un nombre croissant d'évêques locaux[7].

Il est frappant qu'au sein du livre 1, le seul, donc, témoignant de liens personnels avec l'Italie, cette dernière ne soit mentionnée nommément qu'à une reprise, en relation justement à la Gaule[8]. Il s'agit de l'épître 1, 5 adressée à un dénommé Hérénius[9] qui avait demandé à Sidoine des nouvelles suite à son voyage officiel à Rome en 467[10]. On ignore quelle fut

lettre politique : l'*Epist.*, 8, 7 adressée à Audax suite à sa nomination comme *praefectus urbi Romae* : voir à ce sujet Mathisen 1992, p. 235-6.

[5] Cependant, les idéaux républicains ne sont pas perdus de vue. Les Arvernes font ainsi l'objet d'une présentation digne d'intérêt dans l'*Epist.*, 7, 7, 1, étudiée par van Waarden 2010. De fait, l'*Arvernia* y est présentée comme le dernier bastion de la romanité et de la liberté républicaine tandis que Rome n'est plus qu'un nom vide, une entité totalement insignifiante : les Arvernes seraient donc les derniers « vrais » Romains !

[6] Cf. 7, 6, 6 *Romanis moenibus.*

[7] Cf. la concentration de figures épiscopales dans les derniers livres emblématique, selon Fournier et Stoehr-Monjou 2014, d'un « nouvel espace unifié assuré par l'Église » (§ 61-62).

[8] On trouve l'adjectif *Italicus* dans deux épîtres (1, 2, 6 et 1, 5, 7), mais son utilisation est insignifiante.

[9] Son nom est orthographié Heronius dans la tradidition manuscrite (cf. la graphie retenue par Mathisen 2020, p. 99).

[10] La même année, Sidoine a composé le *Panégyrique d'Anthémius* dont la lecture et la critique furent justement confiées par Sidoine à Hérénius. Sa composition est évoquée dans l'*Epist.*, 1, 9, qu'on peut considérer comme la suite de l'*Epist.*, 1, 5 : c'est sans doute en vertu de ce lien que Kulikowski 2020 rattache, sans s'expliquer à ce sujet, le voyage évoqué par Sidoine dans l'*Epist.*, 1, 5 à son déplacement en Italie pour prononcer ce panégyrique (cf. *supra* n. 3).

précisément la mission de Sidoine, mais il devait manifestement défendre les intérêts des Arvernes et présenter leurs requêtes au nouvel empereur Anthémius[11]. Son ami gaulois, peut-être établi à Lyon[12], s'intéressait notamment à son trajet de Lyon à Rome, en particulier aux éléments naturels dont il n'avait connaissance que par le biais de ses lectures :

… quels cours d'eau j'ai vus, illustrés par les chants des poètes, les montagnes qu'a rendues fameuses la croyance qu'elles abritent des divinités, les plaines qu'on visite à cause du souvenir des batailles[13] (§ 1).

En réponse à sa demande, la première partie de la lettre se présente, dans la tradition littéraire de l'*iter*[14], comme un récit du voyage : il se concentre sur les éléments naturels (§ 2-9), en particulier les fleuves[15], avant de céder la place à une description de l'agitation régnant au sein du Palais impérial en raison des noces de la fille de l'Empereur et du patrice Ricimer. L'épître 1, 9, également adressée à Hérénius, en constitue probablement le prolongement[16].

Il n'est pas question d'entreprendre ici l'étude détaillée de cette lettre, au centre d'une abondante bibliographie[17]. On se concentrera sur l'évocation

[11] Sidon., *Epist.*, 1, 9, 5 *de legationis Arvenae petitionibus*, cf. Harries 1994, p. 143 ; Köhler 1995, p. 273.

[12] Cf. au début du § 2 le tour possessif *Rhodanusiae nostrae moenibus.*

[13] *Quos aut fluvios viderim poetarum carminibus inlustres aut urbes moenium situ inclitas aut montes numinum opinione vulgatos aut campos proeliorum replicatione monstrabiles…*

[14] Voir cependant, sur le choix original d'une lettre en prose, Soler 2005, p. 18.

[15] Cf. Fournier et Stoehr-Monjou 2014, § 33-35 et *passim* et, dans *ASNP 15/1 (2023),* la contribution d'H. Huntzinger.

[16] Voir les arguments avancés dans ce sens par Köhler 1995, p. 265-6, sur la base d'une confrontation détaillée des deux épîtres permettant de montrer leur complémentarité ; selon Hanaghan 2017, p. 645-6 et 649, le lien entre les deux lettres tiendrait à la critique implicite du mariage de Ricimer avec la fille de l'empereur.

[17] Voir en particulier Soler 2005, p. 340-7 ; Wolff 2012a, 2012b et 2016, p. 195-200 ; Fournier et Stoehr-Monjou 2014 et 2015 ; Stoehr-Monjou 2021 ; les contributions portant plus spécifiquement sur le dense réseau de réminiscences littéraires contamines par Sidoine dans cette lettre sont listées ci-dessous, n. 25.

remarquable de l'Italie et son traitement littéraire, pour appréhender les enjeux de l'écriture érudite de Sidoine et cerner les raisons de son silence dans le reste du livre 1 et dans les livres suivants.

Conformément à l'intérêt de son destinataire pour les éléments naturels, la mention conjointe de la Gaule et de l'Italie est liée à l'évocation d'un cours d'eau, le Rubicon :

Poursuivant notre route, nous arrivâmes au Rubicon qui tire l'origine de son nom de la couleur rouge des graviers de son lit et qui était autrefois la limite entre la Gaule cisalpine et l'ancienne Italie, lorsque les villes de la mer Adriatique étaient partagées entre les deux peuples[18].

Dans ce qui s'apparente à une succession de deux notations érudites (étymologique, puis historique), Sidoine rappelle que le Rubicon constituait l'ancienne limite (*terminus*) politique et militaire entre la Gaule cisalpine et l'Italie. Le contraste est saisissant avec l'absence de toute délimitation dans le récit que fait Sidoine de son périple. Même les Alpes n'apparaissent guère comme un obstacle naturel dans le court passage relatant leur franchissement :

C'est ainsi que j'atteignis la chaîne des Alpes ; leur ascension fut pour moi rapide et aisée, un chemin ayant été creusé dans la neige pour faciliter la traversée, entre les parois des précipices effrayants des deux côtés[19].

Quelques mots suffisent pour évoquer la traversée des Alpes, rapide et aisée grâce au chemin aménagé facilitant la circulation. Dans leur commentaire du passage, M. Fournier et A. Stoehr-Monjou soulignent l'oubli volontaire du personnage d'Hannibal, qui serait une « manière d'aller contre les connaissances livresques de son destinataire, de lui proposer une confrontation entre ses lectures et l'expérience vécue, de lui signifier aussi que l'épopée relève d'un passé révolu : l'Empire a permis de maîtriser les éléments naturels, y compris lorsque cela concerne les plus hautes

[18] § 7 *Vnde progressis ad Rubiconem ventum, qui originem nomini de glarearum colore puniceo mutuabatur quique olim Gallis cisalpinis Italisque veteribus terminus erat, cum populis.*

[19] § 2 *Sic Alpium iugis appropinquatum; quarum mihi citus et facilis accensus et inter utrimque terrentis latera praerupti cavatis in callem nivibus itinera mollita.*

montagnes »[20]. D'un point de vue idéologico-politique, l'Empire a aussi et surtout permis l'unité politique de la Gaule et de l'Italie, au point que Sidoine n'a plus besoin d'expliciter le changement de contrée : il est devenu « naturel » de passer de l'une à l'autre et Sidoine peut, à la fin de l'épître, plaisamment se qualifier de « transalpin »[21]. L'expression est d'autant plus savoureuse qu'elle est d'ordinaire employée au pluriel, dans un contexte militaire ; or Sidoine a traversé les Alpes sans encombres, jusqu'aux « portes tumultueuses du Prince et des courtisans » (*principis aulicorumque tumultuosibus foribus* § 10, avec peut-être un malicieux retournement de l'image topique du *tumultus Gallicus*). Si ces allusions belliqueuses sont avérées, elles constituent un argument majeur, par-delà leur renversement humoristique, en faveur d'une critique politique implicite en suggérant, en filigrane, la fragilité de la sécurité de l'État qu'Anthémius espérait justement consolider en donnant sa fille en mariage à Ricimer[22].

Dans la description de Sidoine, les deux côtés des Alpes ne sont pas identiques pour autant. Leur différence de traitement révèle au contraire deux espaces avec lesquels Sidoine entretient un lien très différent. Comme l'ont montré M. Fournier et A. Stoehr-Monjou, il est significatif que dans la première partie de son récit, de Lyon au pied des Alpes, Sidoine insiste sur la présence de ses *familiares*, soit que la poste officielle le « fît passer (…) par les demeures de [ses] camarades et de [ses] proches », soit qu' « un grand nombre d'amis » fût cause de retards[23]. Il décrit ainsi un « espace de l'intimité et de l'amitié »[24] auquel il est profondément attaché et qui, de fait, le lie à son destinataire (cf. l'idée d'appartenance exprimée par l'expression « les remparts de notre cité rhodanienne », *Rhodanusiae nostrae moenibus*, § 2). La partie proprement italienne du trajet, de Pavie à Rome, fait l'objet d'un tout autre traitement. Conformément au goût partagé de Sidoine et de son destinataire pour la littérature latine, la des-

[20] Stoehr-Monjou 2015, p. 275.

[21] Le terme est repris dans l'*Epist.*, 1, 8, 3. Sur l'ironie liée à l'emploi d'un terme militaire dans un contexte (en apparence) pacifique, cf. *infra.*

[22] Voir, sur cet aspect de l'épître, l'article de Hanaghan 2017.

[23] § 2 : *ubi sane vianti moram non veraedorum paucitas sed amicorum multitudo faciebat, quae mihi arto implicita complexu itum reditumque felicem certantibus votis conprecebatur.*

[24] Expression empruntée à Fournier et Stoehr 2015, p. 273, dont nous reprenons ici les conclusions.

cription est saturée de *topoi* (comme le *locus amoenus*) et d'intertextes classiques (notamment Horace, Claudien et Silius Italicus)[25]. Quand on songe à certaines omissions évidentes dans les sections précédentes (comme l'absence de toute allusion à Hannibal), c'est, nous semble-t-il, une manière indirecte de mettre à l'honneur la culture littéraire romaine, en concentrant l'utilisation de celle-ci dans la section italienne du périple. La valorisation, à la fin de l'épître, de Rome (*vs* Ravenne, pourtant désormais le lieu du siège impérial), irait bien dans ce sens, l'ancienne capitale de l'Empire romain continuant d'incarner aux yeux de Sidoine, comme il l'écrit dans l'épître 1, 6, « le siège des lois, le collège des lettres, le sénat des dignités, la capitale de l'univers, la patrie de la liberté, l'unique cité du monde entier où seuls les Barbares et les esclaves sont étrangers »[26].

Si le silence de Sidoine est éloquent, ce n'est donc pas seulement d'un point de vue thématique, en raison du contraste entre la division des temps jadis et l'absence présente de limites : la manière même dont sont présentés les deux versants des Alpes est emblématique de la relation affective intense qui le lie dans toute sa *Correspondance* à ses amis de Gaule ; quant à l'Italie et *a fortiori* Rome, elles sont l'une et l'autre l'incarnation de la culture « romaine » qui restera, quand le lien entre la Gaule et l'Italie sera à nouveau rompu, l'unique manière de se distinguer pour les nobles gaulois. Il n'est que de songer aux termes dans lesquels Sidoine célèbre Johannes, l'un des derniers défenseurs de la culture dans l'*Epist.*, 8, 2 : *solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse*[27].

Une telle rupture est envisagée en filigrane dès l'épître 1, 5 qui présente une orientation politique évidente. De fait, en accord avec l'enjeu de la mission de Sidoine, Rome y apparaît principalement comme un lieu de

[25] Voir les études de Gualandri 1979, p. 49-55 ; Eigler 1997 ; Piacente 2005 ; Mazzoli 2006 ; Wolff 2016, p. 196-200 ; Hanaghan 2017 ; Stoehr-Monjou 2020.

[26] *Epist.*, 1, 6, 2 *domicilium legum, gymnasium litterarum, curiam dignitatum, verticem mundi, patriam libertatis, in qua unica totius orbis civitate soli barbari et servi peregrinantur.*

[27] L'ensemble du passage est cité et traduit *infra*, dans la partie sur Ennode. Voir dernièrement, sur l'importance de la culture dans la représentation de soi, Mratschek 2020 (avec bibliographie antérieure). De manière plus générale, voir, sur la crise identitaire que connurent la Gaule et le monde romain en général à la fin de l'Antiquité, les articles recueillis par Drinkwater - Elton 1992 et Mathisen - Shanzer 2011, ainsi que l'article de Mathisen 2018. Les références bibliographiques citées ne sont guère exhaustives.

pouvoir : c'est très net dans la seconde partie de l'épître, qui relate l'arrivée de Sidoine aux « portes tumultueuses du Prince et de ses courtisans »[28] ; quant à l'épître 1, 9 qui constitue probablement le prolongement de celle-ci, elle porte justement sur les démarches entreprises par Sidoine pour faire aboutir sa mission diplomatique. Or, avant même son arrivée à Rome, à l'occasion de l'évocation du Rubicon, Sidoine donne à entendre un discret avertissement sur les conséquences funestes d'une rupture de la concorde politique. D'un point de vue rhétorique tout d'abord, l'ordre du récit est tout à fait suggestif. Il n'est pas fortuit que la suite de l'apparent excursus érudit sur le Rubicon introduise sans y paraître, par le biais d'un lien chronologique, et non logique, la figure politique de César :

Puis je parvins à Rimini et à Fano, la première célèbre par la révolte de Jules César, l'autre teinte du sang d'Hasdrubal ; c'est là en effet que se trouve le Métaure, dont la gloire acquise en un seul jour se prolonge à travers les âges, comme si ses flots empourprés emportaient encore aujourd'hui des cadavres sanglants dans la mer de Dalmatie[29].

L'évocation de la « révolte » de César et de la mort sanglante d'Hasdrubal invite rétroactivement le lecteur à voir dans le Rubicon bien plus qu'une simple limite géographique, et la « couleur rouge de ses gravillons » apparaît *a posteriori* comme une annonce des flots empourprés du Métaure : les deux fleuves sont associés au souvenir de luttes destructrices. Or ces références historiques sanglantes introduisent une note dissonante dans ce récit d'un voyage idéal, d'autant plus que Sidoine prend soin de préciser que les flots du Métaure conservent toujours, dans la mémoire collective (*nunc*), leur coloration empourprée. Cette ambivalence est encore plus nette si l'on dépasse le caractère historique de ces souvenirs pour prendre en considération leur origine littéraire. De fait, toute la dernière partie du récit relative au périple de Ravenne à Rome, soit entre les deux cités-capitales, est saturée d'allusions littéraires à différentes guerres et batailles amplifiant les destructions et le terrible coût des conflits armés : Sidoine suggère ainsi sa crainte d'une nouvelle guerre et donne à entendre

[28] § 10 : *principis aulicorumque tumultuosibus foribus*, cf. le commentaire de l'expression *supra*.

[29] § 7 : *Siquidem illic Metaurus, cuius ita in longum felicitas uno die parta porrigitur, ac si etiam nunc Dalmatico salo cadavera sanguinolenta decoloratis gurgitibus inferret.*

une critique voilée des deux figures qu'il redoutait de voir se disputer le pouvoir – Ricimer et Anthémius[30].

L'évocation de l'antique limite entre la Gaule et l'Italie et, de manière plus générale, des fleuves italiens, dépasse donc largement le cadre de l'allusion érudite. Sidoine exalte par contraste l'actuelle concorde politique tout en suggérant, par l'ordre narratif et le jeu des réminiscences littéraires, la fragilité de cette situation. On comprend mieux, dès lors, les raisons du « silence » de Sidoine dans le reste de sa *Correspondance* : dans le livre 1, l'unité de l'Empire occulte les anciennes divisions ; dans les épîtres postérieures au livre 1 et surtout à la rupture du *foedus* par Euric, la Gaule, coupée de l'Italie, est l'objet de luttes intestines engendrant son démantèlement. Plutôt que l'Italie, c'est alors l'évocation de Rome qui prime, devenant, dans ce nouveau paysage politique morcelé, un idéal abstrait et nostalgique. Sidoine y regrette, d'un point de vue politique, la perte de la *libertas*, dont les Arvernes seraient les derniers défenseurs[31] ; d'un point de vue culturel, il s'efforce de défendre la *Latinitas* face aux *barbari* ainsi qu'en témoigne l'ironie des félicitations adressées à Syagrius dans l'*Epist.*, 5, 5 pour avoir appris la langue germanique. Il est dès lors significatif que l'unique référence topographique à la ville et ses hauts-lieux de culture serve, dans l'épître 9, 14 datée de 477, à dire l'impossibilité de se rendre physiquement à Rome pour rendre hommage à un digne représentant de la culture romaine en Gaule : le clerc Burgondio qui aurait été…

… parfaitement digne d'être accueilli dans les bras approbateurs de Rome et de faire crouler sous les applaudissements les bancs de l'amphithéâtre de l'Athénée, à l'occasion de [s]es lectures publiques […] si les conditions de la paix et du lieu de ta résidence [lui] permettaient d'aller là-bas chercher la science, dans la compagnie de la jeunesse sénatoriale[32].

[30] Voir Fournier et Stoehr-Monjou 2015, p. 280 et surtout Hanaghan 2017.

[31] Cf. l'*Epist.*, 7, 7, 1 évoquée *supra* n. 5.

[32] § 2-3 : *Dignus omnino, quem plausibilibus Roma foveret ulnis, quoque recitante crepitantis Athenaei subsellia cuneata quaterentur* […] *si pacis locique condicio permitteret, ut illic senatoriae iuventutis contubernio mixtus erudirere.*

### 1.2. *L'universalisme romain d'Avit de Vienne*

Plusieurs décennies séparent les lettres d'Avit de celles de Sidoine[33]. La situation socio-politique de la Gaule est alors très différente : l'Empire romain d'Occident n'est plus, et la Gaule est morcelée en royaumes romano-barbares indépendants et concurrents, entre eux et avec les Ostrogoths établis en Italie[34]. Le royaume burgonde, où est située la province métropolitaine de Vienne, est ainsi écrasé entre les prétentions hégémoniques opposées des Goths et des Francs ; mais au sein de celui-ci, Romains et Burgondes vivent en paix depuis 505/506 sous le signe du christianisme[35].

Comme l'a montré L. Pietri[36], le royaume burgonde jouit d'un « statut particulier » propice aux relations extérieures à la Gaule, notamment avec l'Italie et Rome. Les lettres d'Avit de Vienne, réunies après sa mort par un assemblage occasionnel, montrent le rôle clé qu'a joué, sur le plan tant ecclésial que politique, l'évêque de Vienne dans ces relations extérieures. De fait, ces lettres qui n'ont été ni conçues ni préparées par Avit en vue d'une publication, sont pour la plupart des lettres d'occasion, dont plusieurs ont une visée pragmatique attestant la collaboration du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique, les deux domaines restant inséparables dans ce « monde » de la « romanité finissante »[37] ; elles constituent à ce titre une source privilégiée non seulement sur l'histoire politique et ecclésiastique du début du VI^e^ siècle, mais aussi, par la noble origine de leurs destinataires, sur la culture aristocratique gallo-romaine de l'époque.

Au sein de ce *corpus*, onze lettres attestent la continuité des relations avec l'Italie de 506 à 516. Ce chiffre peut paraître peu élevé à l'échelle de la période couverte mais, comme on l'a dit, les lettres d'Avit n'ont pas fait

[33] Elles furent, pour autant qu'on puisse les dater, composées entre 500 et 517. On citera l'édition et la traduction de Malaspina - Reydellet 2016. Cf. aussi la traduction commentée de Shanzer - Wood 2002 qui offre un classement thématique très commode pour cerner les grandes orientations des lettres d'Avit.

[34] Les conflits entre Ostrogoths et Burgondes sont à l'arrière-plan des deux épîtres relatives au rachat de prisonniers évoquées *infra*, ainsi que de l'épître 31.

[35] Le roi Gondebaud a adhéré au credo de Nicée à partir de 505, sans toutefois passer de l'adhésion intime à la profession publique ; il permit en revanche vers 506 à son fils Sigismond d'adhérer publiquement à titre personnel à la foi de Nicée (cf. Malaspina 2016, p. xxv-xxvii avec bibliographie complémentaire).

[36] Pietri 1998, p. 353.

[37] Reydellet 2016, p. 118.

l'objet d'une collection systématique et certaines lettres, comme l'épître 34 étudiée *infra*, font référence à des lettres perdues[38]. De plus, les lettres conservées sont presque toutes isolées, et offrent donc autant de témoignages sur des occasions précises et variées d'échange entre la Gaule et l'Italie. Pour rendre compte de leurs enjeux non seulement socio-politiques mais aussi littéraires, nous les avons regroupées selon l'objet de l'échange et la représentation stylisée similaire qu'y donne Avit.

Un premier groupe thématique est constitué de quatre lettres liées à des échanges de personnes ou de biens en provenance ou en direction de l'Italie. Elles furent composées par Avit à des titres divers. Dans la tradition des billets d'amitié, c'est au nom de l'affection (*caritas*, *affectus* § 3) qui les unit qu'il s'adresse à Elpidius dans l'*Epist.*, 34 pour demander non au diacre, mais au médecin qu'il fut à la cour de Théodoric[39], de soigner le fils gravement malade du *vir illustris* Cérérius. Les lettres 7 et 9, datées respectivement de 508/512 et 512, sont toutes deux liées au rachat de prisonniers faits par l'un ou l'autre camp au cours des guerres qui ont opposé les Ostrogoths et les Burgondes[40] : dans la première, Avit remercie l'évêque de Milan Eustorge, qui avait manifestement sollicité son aide, pour avoir obtenu la libération de prisonniers ; la plupart étaient d'origine italienne (6.000 Ligures enlevés dix ans plus tôt par les Burgondes), mais un petit nombre d'entre eux étaient aussi d'origine gauloise (burgonde)[41] ; dans la seconde, il félicite l'évêque Maxime de Pavie pour avoir réussi à faire libérer des prisonniers italiens, avant de lui recommander un prêtre de sa région désireux de racheter le fils d'un parent à lui. Enfin, dans l'épître 26, il prête, comme il le fit à l'occasion d'autres collaborations ponctuelles (mais sans exercer une fonction officielle à la chancellerie royale)[42], sa voix au roi burgonde Sigismond qui désirait obtenir du pape Symmaque de nouvelles

[38] Cf. § 2-5.

[39] Cf. la note biographique de Reydellet 2016, p. 207, n. 389.

[40] Voir, sur les lettres de ce genre, Shanzer - Wood 2002, p. 350-6 ainsi que, sur l'intérêt d'Avit pour des prisonniers, Shanzer 1998, p. 42-50. L'*Epist.*, 7 est datée de 512 dans l'édition de la CUF. Shanzer et Wood sont plus circonspects en raison des incertitudes sur la date d'élection d'Eustorge à l'épiscopat (entre 507 et 511), cf. la mise-au-point avec bibliographie proposée à la p. 350, n. 3. Dans les deux éditions, l'*Epist.*, 9 est, en revanche, datée de 509.

[41] Cf. en particulier l'extrait du § 4 cité *infra*.

[42] Reydellet 1981, p. 130.

reliques de saint Pierre. Les situations de communication sont donc très différentes, conformément au caractère hétéroclite de la correspondance d'Avit. Pourtant, le contexte similaire d'un « échange » avec l'Italie a appelé, de manière tout à fait remarquable, l'introduction du couple *Italia-Gallia* dans ces quatre épîtres.

Tout en permettant un élargissement géographique, l'évocation conjointe des deux contrées sert des stratégies d'éloge variées selon les acteurs en présence. Dans l'unique épître personnelle (34), la référence est mise en valeur à la fin de la lettre, dans une promesse de gloire insistant sur le bénéfice mutuel que retireront les pays d'origine d'Elpidius et d'Avit suite à la guérison du fils de Cérérius : « que le Christ permette, en glorifiant et en louant grandement ta maîtrise dans cette guérison, qu'à toi tout à la fois l'Italie doive la réputation de sa médecine et la Gaule la santé d'un enfant »[43]. Cet élargissement de l'individu au pays sert clairement la stratégie élogieuse – toute rhétorique – visant à emporter l'adhésion d'Elpidius, en donnant à son action salvatrice une portée « nationale » voire « internationale ». Le même type de stratégie de persuasion est à l'œuvre dans l'épître 9 où la louange des conseils et de la générosité de l'évêque Maxime à l'égard des Gaulois permet de préparer habilement la demande d'intercession (*sub auxilio vestrae intercessionis*) en faveur d'Avolus sur laquelle s'achève l'épître. La part de l'éloge personnel est très nette dans le portrait moral liminaire de Maxime, où la mention collective des Gaulois permet de préparer en filigrane la demande individuelle et clairement localisée se rapportant à un noble de la province de Sidoine, *i.e.* de la Viennoise (*nobili viro provinciali* § 3), qui se trouvait parmi les prisonniers italiens ayant pu, grâce à Maxime, regagner leur patrie :

Vous apaisez si bien les misères des malheureux Gaulois par le secours de votre conseil et par votre générosité que, avec l'espoir d'une miséricorde que j'ai découverte, se hâtant vers l'Italie pour connaître les épreuves des leurs, quand après un long voyage sous la conduite du Christ ils ont mérité de voir votre personne, ils croient à bon droit entrer dans leur patrie[44].

[43] § 7 : *Tribuat Christus, ut exaltando atque impensius laudando in hac cura magisterio tuo, simul tibi et Italia medicinae opinionem et Gallia pueri debeat sanitatem.*

[44] § 2 : *His additur, quod ita aerumnas infelicium Gallorum consolatione consilii et largitate palpatis, ut sub spe eius quam comperi misericordiae, ad agnoscendam suorum ne-*

Dans l'épître 7, la dichotomie *Gallia/Italia* s'inscrit également dans le cadre d'un éloge personnel d'Eustorge. L'initiative de l'action est en effet prêtée à l'évêque auquel est destinée la lettre (« vous » sujet), avant d'être imputée à l'opulente Italie, dont la Gaule miséreuse bénéficie de la générosité : « votre œuvre visite la misère de nos régions, et l'abondance d'une source inépuisable qui sourd d'un trésor de largesses, après avoir baigné l'Italie, rejaillit aussi sur la Gaule »[45]. La caractérisation antithétique des deux contrées permet de valoriser la générosité de la première. De fait, Eustorge avait adressé à Avit des subsides destinés au rachat des captifs ligures[46]. En mentionnant leur contrée d'origine plutôt que leur personne, Avit dépasse cependant le plan personnel en suggérant l'enjeu diplomatique de sa collaboration avec Eustorge : leur engagement commun pour la *libertas* a contribué à dépasser le conflit qui avait opposé leurs peuples (peut-être lors de l'intervention de Théodoric en Gaule suite à la mort d'Alaric II).

Ce n'est pas la seule ni la première occurrence du motif des richesses émanant d'Italie dans la *Correspondance* d'Avit. Dès l'épître 26 adressée en 506 au nom de Sigismond au pape Symmaque, le thème apparaît dans un contexte diplomatique similaire – mais sans que la Gaule soit dépréciée. Le pape Symmaque et le roi Théodoric II y sont unis dans un même éloge[47], avant que les nouvelles reliques de saint Pierre réclamées par Sigismond à Symmaque pour satisfaire tous ceux qui souhaitent bénéficier de la protection du saint soient mises en relation avec le devoir de protection dû par le Pape à ses ouailles :

*cessitatem in Italiam festinantes, post longam peregrinationem, cum duce Christo vestram meruerint videre personam, merito propriam credant intrare se patriam.*

[45] *Visitatur opere vestro nostrarum aerumna regionum, et emans ex largiendi thesauro irrigui fontis ubertas, cum Italiam rigaverit, respergit et Galliam.*

[46] Voir à ce sujet Pietri 2009, p. 326. Avit évoque le rôle qu'il a joué dans la transaction à la demande d'Eustorge au § 2 : *quod in eo me famulari negotio praecepistis quo, dum tuendae vel reparandae libertatis curam geritis, etiam me non indignum tali ministerio censuistis*, « vous m'avez prescrit de m'employer à une affaire dans laquelle, alors que vous assumez la charge de protéger et de rendre la liberté, vous ne m'avez pas non plus jugé indigne d'un tel service ».

[47] L'éloge de Théodoric passe par l'écho à l'un des thèmes clés de sa propagande, la *civilitas* et l'allusion au mariage de l'une de ses filles à Gondebaud, cf. sur cette union l'article de Shanzer 1996.

L'affection grandit avec le souvenir des bienfaits et jamais ne peuvent échapper à ma pensée les soins que nous ont prodigués dans votre Italie la bienveillance du pontife et la courtoisie du roi (*civilitas regalis*), quand après une amitié préférable aux avantages de toute munificence, parce que celle-ci [en référence au pape] m'a libéré en me facilitant le retour, celle-là [en référence à Théodoric] m'a retenu en m'entourant de son affection. Pour le reste, que votre prière s'attache, plus attentive, aux vôtres : en effet, quand augmente le nombre de brebis, grandit le devoir de surveillance du pasteur[48].

Le véritable destinataire de l'éloge est donc le Pape, dont Sigismond était manifestement soucieux de s'attirer la faveur. De fait, tout en chantant sa louange, Sigismond rappelle en filigrane ses propres mérites, *a fortiori* son adhésion récente au catholicisme, à l'origine de l'augmentation du nombre de brebis auxquelles le pape doit sa protection[49]. Dans la suite de l'épître 26, Sigismond prie Symmaque de le « présent[er] aux seuils sacrés des Apôtres par une perpétuelle commémoration »[50], avant de souligner son inféodation à saint Pierre et au pape lui-même si ce dernier satisfait sa demande. Sans être égalitaire, la relation que donne à voir la généralisation des acteurs de l'échange à la Gaule et à l'Italie s'inscrit donc ici dans un échange mutuel de bienfaits qui explique, par rapport aux deux textes précités, que la Gaule ne soit pas présentée comme miséreuse : c'est un roi certes déférent, mais un roi malgré tout, fier de son adhésion à la foi de Nicée, qui s'exprime. Dans ce contexte officiel, l'affirmation identitaire se

[48] § 4-5 : *Crescit quippe beneficiorum recordatione desiderium: nec umquam meis elabi sensibus possunt, quae nobis apud Italiam vestram vel pontificalis benignitas vel civilitas regalis impendit, cum post familiaritatem totius munificentiae commodis praeferendam, quia ista liberius laxavit reditu, illa tenacius cinxit affectu. Attentior pro vestris, quod superest, incumbat oratio: in augmento namque ovium crescit custodia pastoralis.*

[49] Sa conversion en 506 (dont on date l'épître 26) est peut-être au centre de l'*Epist.*, 5, adressée par Avit à Symmaque en son nom propre : son état lacunaire rend son interprétation sujette à caution : voir la mise-au-point de Reydellet 2016, p. 190, n. 116 (cf. Reydellet 1981, p. 124-8). Selon lui, les trois premiers paragraphes feraient référence au baptême de Clovis, les trois derniers à celui de Sigismond, mais d'autres, comme Shanzer - Wood 2002, p. 220-1, rapportent toute la lettre à Clovis ou à Sigismond ; voir aussi Favrod 1997, p. 377-80.

[50] C'est, selon Reydellet 2016 (p. 64, n. 292), une manière de « demander au pape de faire mémoire de lui à la messe ».

charge tout à la fois d'une dimension religieuse et politique évidente qu'on retrouve dans le second type de lettres à destination de l'Italie.

Le second groupe identifié comme tel sur la base d'affinités thématiques et littéraires comprend un nombre de lettres quasi équivalent, toutes liées à deux affaires qui ont agité l'Église au début du VIe siècle. Une lettre isolée, l'*Epist.*, 30, a trait au schisme laurentien, en référence au schisme romain qui opposa, à partir de la double élection de 489, le pape Symmaque et son compétiteur Laurent. Elle est adressée à deux sénateurs romains favorables à Symmaque, dont Faustus bien connu grâce à la correspondance d'Ennode. Avit y prend position, au nom des évêques gaulois, en faveur de Symmaque, alors que les évêques d'Italie et l'aristocratie sénatoriale soutenaient massivement Laurent. Les quatre autres épîtres, datées des années 516-517, se rapportent toutes à l'espoir, du temps du pontificat d'Hormisdas (514-523), d'une réconciliation entre l'évêque de Rome et celui de Constantinople que divisait, depuis 484, ledit schisme acacien[51]. Trois d'entre elles furent adressées par Avit à diverses personnalités religieuses italiennes pour avoir des nouvelles de la première ambassade envoyée par le pape à Constantinople en août 515 : l'*Epist.*, 35 est destinée au sénateur Sénarius et l'*Epist.*, 36 à Pierre, évêque de Ravenne ; quant à l'épître 37, elle est adressée directement au pape Hormisdas. Fait remarquable : l'épître 38 constitue la réponse de Symmaque à l'épître 37 : elle l'avertit de l'échec de la première ambassade et de la persistance des difficultés entre Rome et Constantinople. À la différence du premier groupe évoqué, la relation Gaule / Italie n'est pas thématisée dans ces lettres à destination de l'Italie ; mais la Gaule y fait l'objet d'une représentation digne d'intérêt, étroitement liée au rôle de premier plan joué par Avit dans le cadre de ces échanges.

Dans ces lettres, Avit se présente en effet comme l'émissaire de la Gaule. Plusieurs passages sont très explicites à ce sujet, dont les deux suivants, particulièrement emblématiques :

[51] Voir, sur ce sujet de préoccupation majeur pour Avit dès les années 512/513, Pietri 2009, p. 327-30.

| | |
|---|---|
| *Epist.*, 30 (§ 1-2) [aux sénateurs A. et F.] : « Je voudrais au moins, je l'avoue, venir à vous avec l'assurance que votre Grandeur apprît, par le rapport d'une assemblée d'évêques de la Gaule, ce qu'il faut implorer pour la cause commune. Mais puisque la division de la province par les frontières précises des royaumes nous empêche de réaliser aussi notre désir, je demande au plus tôt par une prière instante de faire que cette page de moi n'inspire pas de dédain à votre ordre très illustre pour être envoyée par une seule personne : puisque, chargé par tous mes frères gaulois de cette mission non moins par ordres que par lettres, j'ai assumé seul de vous présenter tout ce que nous souhaitons obtenir de vous »[52]. | *Epist.*, 37 (§ 7) [à Symmaque] : « Donc nous demandons tous, par mon entremise, que vous nous appreniez ce qu'il faut répondre à vos fils, mes frères, je veux dire les Gaulois, si l'on me consulte, puisque, assuré du dévouement, je ne dirai pas de la Viennoise, mais de toute la Gaule, je garantis que tous cherchent à avoir votre avis sur le statut de la foi »[53]. |

Il est remarquable que, dans ces deux épîtres liées à deux affaires distinctes, écrites à plusieurs années d'intervalle, Avit se présente en des termes comparables comme le représentant de « tous ses frères gaulois » (*a cunctis Gallicanis fratribus meis*). Dans l'épître 30, il prétend avoir consulté l'ensemble de ses confrères par voie orale ou écrite et, en effet, Avit avait réussi à réunir, dans une région divisée par les frontières politiques, un concile d'évêques gaulois dont il avait obtenu, par écrit, mandat pour la démarche entreprise auprès des sénateurs romains Faustus (Niger) et Symmachus[54] ; c'est donc en « représentant de l'Église des Gaules » qu'il commente la procédure engagée, tout en valorisant, par la dichotomie « seul / tous », son rôle de premier plan. Dans l'épître 37, son action

[52] § 1-2 : *vellemus, quod fatendum est, vel ea securitate accedere ut, quae in causa communi supplicari oportet, Amplitudo Vestra congregatorum Galliae sacerdotum relatione cognosceret. Sed quoniam huius quoque nos voti non compotes reddit provincia praefixis regnorum determinata limitibus, quamprimum supplici prece posco, ne celeberrimo ordini vestro pagina haec aliquod moveat, quasi ab uno directa, fastidium: quoniam a cunctis Gallicanis fratribus meis ad hoc ipsum non minus per mandata quam per litteras oneratus, quaecumque a vobis omnes ambimus, unus suggerenda suscepi.*

[53] *Quaesumus ergo servitio meo cuncti, ut quid filiis vestris, fratribus meis, id est Gallicanis, si consular, responderi debeat, instruatis,* [*quia*] *cum securus, non dicam de Viennensi, sed de totius Galliae devotione, pollicear omnes super statu fidei vestram captare sententiam.*

[54] Voir à ce sujet Pietri 2009, p. 324-5 dont est extraite la citation qui suit.

semble, en revanche, due à une initiative personnelle, justifiée par l'incertitude et l'inquiétude dans laquelle se trouvait toute la Gaule au sujet de l'issue de l'ambassade conduite par Ennode[55] ; la multiplication des lettres et leur envoi à des destinataires différents traduit une impatience évidente de la part d'Avit, présentée comme telle dans les lettres 35 et 36 écrites en attendant d'avoir des nouvelles de Rome[56].

De fait, ces lettres illustrent de diverses manières les difficultés de circulation et de communication entre l'Italie et la Gaule. La lettre 30 (écrite en 501) fait référence à la division de l'ancienne *Provincia* suite à la formation des royaumes burgonde et gothique qui empêche Avit de se rendre personnellement à Rome[57]. Quant aux lettres 35 à 37, elles insistent sur l'ignorance dans laquelle se trouve la Gaule, en l'absence d'informations fiables, et demandent avec insistance que la *Gallia* soit « enseignée » ou « instruite » ; on pense en particulier à ce passage de l'*Epist.*, 36, § 2 (à Pierre, évêque de Ravenne) :

J'avoue à votre Apostolat, même avec confusion, l'ignorance gauloise, et je ne pense pas qu'il soit meilleur de feindre de savoir que d'apprendre si l'on ignore. Quelles questions se traitent entre l'Église de Rome et celle de Constantinople, nous ne l'apprenons pas par quelque autorité, mais nous cherchons à le saisir plutôt par des rumeurs et une diversité de nouvelles[58].

Notamment dans la série de lettres 35-37 où l'Italie n'est à aucun moment nommée, le contraste est saisissant et assurément volontaire entre

[55] Cf. § 4 : « Mais ce qui aujourd'hui nous réduit à beaucoup d'incertitude et d'inquiétude, c'est que, alors que vous nous avez ordonné d'être suspendus avec toute l'ardeur de l'impatience au résultat de l'ambassade envoyée une seconde fois à Constantinople, vous n'avez signalé ni ce qu'a rapporté votre fils, mon saint frère Ennode, ni si elle est revenue avec succès. » En parlant d'une « seconde » ambassade alors qu'il s'agit de la première mission d'Ennode de Pavie, Avit fait une erreur, cf. Reydellet 2016, p. 209, n. 422.

[56] Cf., dans les deux épîtres, l'allusion à la demande de nouvelles adressée au Pape : *Epist.*, 35, 1 et *Epist.*, 36, 3.

[57] *Epist.*, 30, 2 *provincia praefixis regnorum determinata limitibus.*

[58] § 2-3 : *fateor Apostolatui Vestro, etsi cum verecundia, ignorantiam Gallicanam, nec melius esse puto quemquam simulare quod sciat, quam didicisse si nesciat. Quae inter Romanam vel Constantinopolitanam ecclesiam res agantur, non quacumque auctoritate conoscimus, sed de rumoribus magis ac nuntiorum varietate captamus.*

l'attente de toute une contrée, présentée comme solidaire malgré ses divisions politiques, et la rareté et l'inaccessibilité des sources d'informations : la généralisation du discours à toute la Gaule permet, par contraste, de dramatiser son isolement.

Dans ces épîtres, Avit ne se réfère pas seulement à la situation géographique de la Gaule et en tire un argument identitaire ; il mentionne aussi à plusieurs reprises la position de l'Église certes située géographiquement à Rome, mais dont le rayonnement est, selon l'expression consacrée qu'il affectionne, « universel ». Suivant une tendance en germe à la fin de la correspondance de Sidoine[59], l'Église apparaît véritablement, chez Avit, comme la seule entité capable de transcender les rivalités entre royaumes et d'assurer une forme d'universalité. C'est très net dans ces lignes de l'*Epist.*, 30 (aux sénateurs Faustus et Symmaque)[60] :

C'est en qualité d'évêque chrétien que moi, je vous conjure, en votre qualité de sénateurs romains, […] si la noblesse dont vous resplendissez dans l'univers entier maintient l'image du nom romain pour un monde chancelant, je vous conjure, dis-je, de ne pas permettre qu'à vos yeux la position de l'Église soit inférieure à celle de la république. Ce que Dieu vous a accordé de pouvoir doit servir à nous aussi ; et vous ne devez pas moins aimer le siège de Pierre dans votre Église que la tête du monde dans votre ville[61].

L'ensemble du passage s'organise autour de deux « identités » qu'Avit prend soin de distinguer sans les opposer : lui-même fait figure d'évêque chrétien, ses destinataires sont « sénateurs romains » ; quant à la ville de Rome, elle est à la fois le « siège de Pierre » et la « tête du monde ». L'équilibre ainsi recherché entre religion et politique, mais aussi passé et présent, tient à la volonté d'Avit de ne pas froisser ses destinataires, attachés, suivant une tendance marquée dans les épîtres d'Ennode, aux prérogatives

[59] Cf. les lignes conclusives de l'article de Fournier - Stoehr-Monjou 2014.

[60] Le premier n'est autre que Faustus Niger, bien connu par les lettres d'Ennode de Pavie ; le second, le beau-père de Boèce, cf. Reydellet 2016, p. 203-4, n. 339.

[61] § 7-8 : *quasi senatores ipse Romanos quasi Christianus episcopus obtestor* […] *si dignatis, in qua floretis universo orbi, speciem nominis Romani mundo labenti contineat, ut in conspectu vestro non sit ecclesiae minor quam reipublicae status. Quodque vobis Deus posse praestitit, prosit et nobis; nec minus diligatis in ecclesia vestra sedem Petri, quam in civitate apicem mundi.*

de l'ancienne classe sénatoriale[62]. Néanmoins, l'évocation d'un « monde chancelant » dénonce clairement en filigrane la perte d'éclat de la noblesse et celle, corollaire, de Rome : c'est désormais l'Église qui permet au nom romain de resplendir dans tout l'univers[63]. L'image de la « tête » employée dans la lettre 30 pour dire cette suprématie de l'Église de Rome est topique dans la *Correspondance*, où la métaphore est fréquemment filée et étendue aux « membres dépendant de leur tête ». L'image est explicitée dans l'*Epist.*, 35, 2 (à Sénaire, Illustre, vers 515-516), à propos d'une sollicitation adressée par les évêques de la province de Viennoise au Pape : « et puisque vous savez qu'il est conforme aux lois synodales que, dans les affaires qui concernent la position de l'Église, s'il s'est élevé quelque doute, nous ayons recours au prêtre suprême de l'Église romaine, comme les membres dépendants à notre tête… »[64]. Une autre comparaison employée dans le même sens est celle, qu'on a déjà rencontrée dans l'épître 26, du Pape veillant tel un pasteur sur ses brebis[65].

Sur le plan strictement politique, la dévaluation de Rome ne tient pas seulement au pouvoir de l'Église et du pape. Cette présentation tient aussi aux relations délicates qu'entretenait Sigismond avec Théodoric en dépit de son union avec l'un des filles de l'Amale, si bien qu'il se tourne plutôt vers l'Empire romain d'Orient avec lequel le roi burgonde, à la différence des autres souverains occidentaux, maintenait les « liens de fédération faisant de lui un maître des milices (et patrice) soumis, au moins formellement, à l'empereur byzantin »[66]. L'idée est clairement formulée dans l'*Epist.*, 88 adressée au nom de Sigismond à l'empereur où Avit place la Burgondie sous l'égide d'Anastase et affirme, en se référant à leur commun dévouement à Rome, que le royaume burgonde appartient à l'Empire :

[62] Cf. ce qui est dit *infra* sur Ennode même si la situation n'est pas la même en Italie ; de fait, les Gaulois n'avaient plus guère accès au Sénat romain, cf. Schäfer 1991, p. 136-7.

[63] Cf. sur cet attachement à Rome en tant que capitale du catholicisme, étroitement lié à l'idéal d'un *rex christianus*, Reydellet 1981, p. 133-6.

[64] *Scitis synodalium legum esse, ut in rebus quae ad Ecclesiae statum pertinent, si quid fuerit dubitationis exortum, ad Romanae ecclesiae maximum sacerdotem quasi ad caput nostrum membra sequentia recurramus…*

[65] Cf. *supra*, n. 50.

[66] Pietri 2009, p. 321. Ce lien avec l'Empire avait été resserré par la conversion du *princeps* au catholicisme quand Théodoric, le *rector Italiae*, était arien.

Oui, mon peuple est vôtre, mais j'ai plus de plaisir à vous servir qu'à lui commander. Chez les ancêtres de ma maison, à votre égard et à celui de vos prédécesseurs, le dévouement à Rome qu'ils avaient toujours à cœur a fait naître le sentiment que l'illustration que Votre Grandeur leur apportait par des titres militaires comptait davantage […] Par nous vous administrez les espaces de régions éloignées : notre patrie est votre domaine[67].

Cependant, cette universalité de l'Empire est, évidemment, une vision idéale : l'autorité impériale ne pouvait pas réellement s'imposer en Occident ni, dans le cas du royaume burgonde, constituer un soutien efficace contre ceux qui le menaçaient (d'un côté Clovis, de l'autre les Goths)[68] : Constantinople était située bien trop loin (cf. *Epist.*, 88, 5)[69]. L'Église restait, en définitive, la seule forme d'universalité possible, ouverte, selon l'expression biblique citée dans l'*Epist.*, 19, 6, aux peuples nombreux (*populos multos* en écho à Is., 2, 4).

Cette foi en une église universelle, capable de réunir tous les peuples, y compris ceux que Sidoine considérait encore comme des « barbares », permet de comprendre *in fine* pourquoi Avit a accepté de prêter sa plume à Sigismond : suivant l'expression d'E. Malaspina, Avit est « fortement engagé pour l'édification d'une nouvelle cohésion sociale et culturelle en l'absence d'une romanité institutionnelle, c'est-à-dire sous l'égide de l'Église et avec la participation des rois catholiques »[70]. Contrairement à

[67] *Epist.*, 88, 3-4 *Vester quidem est populus meus, sed plus me servire vobis quam illi praeesse delectat. Traxit illud a proavis generis mei apud vos decessoresque vestros semper animo Romana devotio, ut illa nobis magis claritas putaretur, quam Vestra per militiae titulos porrigeret Celsitudo* […] *Per nos administratis remotarum spatia regionum : patria nostra vester orbis est.* Pour une étude de cette lettre, cf. Reydellet 1981, p. 131-3.

[68] Cf. Malaspina 2016, p. xxii.

[69] De la même manière, il ne faut pas sous-estimer l'idéalisation dans la manière dont Avit célèbre, ailleurs, le zèle dont brûlerait l'empereur Anastase pour la foi catholique : comme l'a montré Pietri 2009 (p. 328) à propos de l'épître 46A Peiper (= 43 CUF), il peut s'agir d'une habile flatterie destinée à encourager la nouvelle politique religieuse à laquelle le souverain se voit en réalité contraint.

[70] Malaspina 2016, p. xv. La citation qui suit est extraite de la même page. Cf. Pietri 2009, p. 321 selon laquelle Avit a servi les intérêts du royaume burgonde, mais aussi surtout l'intérêt supérieur de la foi. Voir en général, sur « Avit et la "politique étrangère" du royaume burgonde », Pietri 2009, p. 320-30.

Sidoine (et Ennode), Avit ne semble pas nostalgique à l'égard du défunt Empire d'Occident[71], mais nourrit le « rêve » d'un « Occident chrétien réconcilié au-delà des diversités nationales », tout en soutenant avec ferveur la Papauté et donc Rome en tant que capitale du catholicisme[72]. Cela se traduit, sur le plan à la fois linguistique et littéraire, par le rapport très différent d'Avit à l'idéal de la *Latinitas* déjà entrevu chez Sidoine : l'imitation des modèles rhétoriques latins et l'exaltation des richesses de la langue latine est, certes, toujours une manière d'affirmer la *nobilitas* de l'élite lettrée ; pour preuve, dans la lettre 50 adressée au *vir illustrissimus* Héraclius, conseiller de Gondebaud et homme de lettres[73], la célébration de sa « bouche habituée aux magnificences de l'éloquence du siècle, baignée des flots débordants de la profondeur des fils de Romulus… », alors qu'il avait osé tenir tête au roi Gondebaud lors d'un débat sur des questions religieuses (*divina* § 6). Mais comme le montre le contexte de sa prise de parole, la maîtrise de la rhétorique n'est plus l'apanage de la classe sénatoriale : ses utilisations en présence et/ou au service de ceux qui apparaissaient encore à Sidoine comme des « barbares » attestent la collaboration culturelle et la cohésion culturelle de l'élite burgonde avec l'aristocratie sénatoriale. Avit lui-même célèbre, au début de l'une des lettres qu'il a adressées à Sigismond, la préciosité et l'éclat des propres discours du roi, dans les mêmes termes que ceux employés traditionnellement pour célébrer l'excellence et la dignité des membres de la *nobilitas* (tout en reprenant l'image topique, dans un contexte profane, de la « soif » de discours éclatants)[74]:

Vous avez dit, en des termes non moins précieux par leur amabilité que brillants par l'expression, que vous aviez tardé à répondre afin que l'humilité consciente d'elle-même […] subît d'autant plus longtemps le supplice de la sécheresse que j'étais assoiffé de la source éclatante de votre discours[75].

[71] Voir à ce sujet Pietri 2009, p. 316.

[72] Cf. Reydellet 1981, p. 133.

[73] Il est le destinataire de plusieurs lettres, cf. Shanzer - Wood 2002, chap. 18 « Heraclius » p. 315-23.

[74] Voir, sur la topique épistolaire de la « Durststillung », Thraede 1970, p. 171 sq.

[75] *Epist.*, 29 (= 32 P.), § 1 : *non minus civilitate pretioso quam declamatione conspicuo sermone dixistis idcirco vos tardius dedisse rescriptum, ut humilitas sui conscia* […] *eo diutius ariditatis supplicia penderet quo fontem splendidum vestri alloquii plus sitirem.*

Si la flatterie n'est pas exclue ici, l'épître 46 à Sigismond, où Avit se défend d'avoir écrit une lettre d'un style trop raffiné à destination de l'Empereur[76], atteste l'utilisation désormais faite des trésors de la langue latine dans un contexte diplomatique. Cette voie nouvelle était promise à une longue fortune dans les chancelleries médiévales.

## 2. *La Gaule*[77] *vue d'Italie : une « province » comme une autre chez Ennode ?*

La correspondance d'Ennode[78] comprend trois types de lettres engageant, de manière très différente, les rapports entre l'Italie et la Gaule ; il s'agit, par ordre décroissant d'importance :

- de lettres adressées à des destinataires gaulois ou se trouvant en Gaule, notamment en Provence dont est originaire Ennode ; la plupart sont adressées à des membres de sa famille, *a fortiori* à des femmes (comme sa sœur Euprépie, avec laquelle les relations étaient tendues, ou sa cousine Camilla)[79] ;

- de lettres se rapportant à des Gallo-romains, notamment des jeunes gens (comme son neveu Parthénius) dont Ennode suivait l'éducation[80] ;

[76] Voir en particulier cet extrait du § 1 qui montre que Sigismond a jugé trop brillante une lettre écrite en son nom et qu'il l'avait fait récrire par un collègue : « Si je pouvais m'exprimer comme vous daignez le croire, le parler latin sonnerait désagréablement à des oreilles grecques. Mais comme dans notre langue ils tiendront pour plus compréhensible ce qui sera moins raffiné, dans la lettre que vous avez fait faire par les soins de mon collègue, on peut même dicter des fautes sans inquiétude » (*Si ita ut dignamini credere loqui possem, importune obstreperet Graecis auribus sermo Latinus. At cum in lingua nostra hoc magis habituri sint intelligibile quod minus fuerit expolitum, in litteris quas per conservum meum fieri praecepistis possunt et vitia cum securitate dictari*, § 1). La fierté d'Avit en fut manifestement piquée.

[77] Il s'agit, en fait de Gaule, de la Provence (cf. *infra*), d'où le jeu de mots dans la suite du titre.

[78] Nous nous référons à l'édition et à la traduction de Gioanni 2006 et 2010 pour les livres 1 à 4 ; pour les livres 5 à 9, on reproduira le texte édité par Vogel 1885 en l'accompagnant, sauf mention contraire, d'une traduction personnelle.

[79] Voir La Rocca 2015, p. 432-3 et, surtout, Di Paola Lo Castro 2019 et 2020.

[80] La meilleure synthèse à ce sujet est due à Schröder 2007, « Ennodius' Rolle(n) ge-

- de lettres où Ennode fait référence à son origine gauloise[81].

On examinera successivement ces trois groupes en s'interrogeant, dans chaque cas, sur les implications éventuelles de l'identité gauloise, avant de considérer plus avant un groupe de trois lettres attestant le développement important du mouvement monastique en Gaule.

2.1. *Gallus sive externus ?*

Le premier groupe, de loin le plus important (environ 40 lettres), est particulièrement propice à une approche sociologique. Comme l'a montré S. Gioanni, son importance et son originalité au sein de l'ensemble de la *Correspondance* d'Ennode restent toutefois limitées. De fait, ses échanges « se concentrent dans l'Italie du Nord et, malgré ses origines provençales, le diacre de Milan entretient assez peu de relations épistolaires avec la Gaule »[82]. Par ailleurs, « les épîtres gauloises ne révèlent aucune stratégie particulière destinée à renforcer un « réseau » gallo-romain. Ennode, qui avait rejoint l'Italie dans sa plus tendre enfance après la mort de ses parents, semble s'intéresser en priorité au cercle milano-ravennate qui gravite autour de la figure de Faustus Niger et dans lequel il essaie de jouer un rôle de premier plan »[83]. La rareté même des mentions nominatives de la Gaule est tout à fait frappante. De fait, dans ces lettres, la Gaule est à peine mentionnée huit fois, dont deux occurrences purement incidentes en référence à la destination du porteur[84] et une mention ponctuelle suite à l'évocation topique de la « distance des terres » séparant l'auteur du destinataire de l'épître dans le cadre d'une correspondance familière[85]. La spé-

genüber den jungen Adligen », p. 111-43. Voir aussi Meurer 2019, § 4.2.1 « Ein strenger Mahner und Erzieher junger *nobiles* », p. 270-95.

[81] Voir en particulier l'épître 1, 2 (= 5 Vogel) citée *infra*.

[82] Gioanni 2006, p. lxix.

[83] Gioanni 2006, p. lxx ; voir aussi, sur les réseaux dont fit partie Ennode, en lien avec son engagement, aux côtés de Faustus, pour le pape Symmaque (contre l'anti-pape Laurent, largement soutenu par l'aristocratie sénatoriale) dans le cadre du schisme laurentien, Knox 2019.

[84] *Epist.*, 3, 17, 2 (= 87 V.) et 4, 25, 2 (= 408 V.).

[85] *Epist.*, 6, 24 (= 291 V.). La même topique se prête à un jeu plaisant dans les épîtres 3, 14 et 15 (83-84 V.), deux lettres consécutives à sa sœur Euprépie : dans la première, Ennode rappelle l'éloignement des terres où elle séjourne (sans nommer la Gaule), dans la seconde, il compare son attitude maternelle à celle des tigresses et des lionnes : Euprépie fait ainsi

cification de la localisation des correspondants sert donc essentiellement à souligner la distance qui sépare ceux-ci d'Ennode ou la nécessité de recourir à un porteur pour continuer de rester en relation avec ses parents, localisés dans une partie très précise de la Gaule[86] – la Provence. Même si Ennode reste discret à ce sujet, le statut de cette dernière a évolué au cours de la période dont datent les épîtres d'Ennode (501-513) puisqu'elle fut annexée, après plusieurs années de conflit (507-511)[87], au royaume ostrogoth (le *regnum Italiae*, Cassiodore, *Variae*, 2, 41, 3).

Le second groupe comprend, de manière digne d'intérêt dans le cadre d'une étude des relations entre la Gaule et l'Italie, plusieurs lettres liées à de jeunes Gallo-Romains qui s'apprêtaient à poursuivre leurs études à Rome[88]. La plupart sont là encore issus de Provence et faisaient partie de la famille d'Ennode. Leur origine géographique est davantage prise en considération dans les lettres les concernant, en particulier dans les lettres de recommandation, mais elle fait, le plus souvent, l'objet d'une mention très générale qui nous incite là encore à relativiser la question de l'origine proprement gauloise. De fait, l'identité précise de leur contrée

figure de « barbare » comme Médée. Voir, sur la stratégie d'exclusion au centre de ses échanges avec Euprépie, Marconi 2013, p. 116-7 ; La Rocca 2015, p. 432-3 ; Di Paola Lo Castro 2020, p. 503-6.

[86] Seules deux lettres à visée politico-judiciaire dérogent à cette pratique : l'épître 8, 35 (= 412 V.) relative au procès d'une femme adultère ayant volé les biens de son mari, dont Ennode et son destinataire, qui jouent le rôle d'ambassadeur, souhaitent l'expulsion de l'humanité (et donc aussi bien de l'Italie que de la Gaule); l'épître 9, 23 (= 447 V.) célébrant le parcours politique du patrice Libérius de la Gaule à l'Italie, puis à nouveau en Gaule : Ennode s'y fait explicitement le porte-parole des Gaules (*mecum Galliae in hac adstipulatione conveniunt* § 6). Ces deux lettres sortent du cadre très littéraire et rhétorique des épîtres au centre de notre réflexion.

[87] Voir, sur la « guerre de Provence », Delaplace 2000 et, de manière plus générale sur « La nobiltà provinciale di fronte alla guerre », Marconi 2013, p. 99-105. Le rôle de *tutor* joué par Ennode à l'égard des jeunes nobles provinciaux atteste indirectement ces difficultés, qui sont presque entièrement passées sous silence dans la correspondance. Cependant, il semble aussi qu'on ait fortement manqué d'enseignants du temps d'Ennode, notamment en province, d'où le développement de l'enseignement privé au sein d'une *domus* : voir à ce sujet Marconi 2012/2013.

[88] Voir, sur ce phénomène de « mobilité étudiante » dans l'Antiquité tardive, la synthèse de Cecconi 2007.

d'origine semble indifférente : les protégés d'Ennode sont présentés, sans autre forme de précision, comme des *peregrini*, autrement dit des « étrangers », par opposition aux habitants de la Ville auxquels sont destinées ces lettres de recommandation[89]. Ainsi, dans l'épître 5, 11 (= 227 V.) adressée au romain Luminosus, Ennode présente significativement son neveu, le jeune Parthénius, comme un étranger : « vous savez ce que c'est de recevoir les étrangers (*peregrinos*) et d'encourager ceux qui viennent s'instruire […] L'exemple est la plus efficace des leçons : l'étranger (*peregrino*) la prend auprès des personnages puissants ». Le développement du thème a une valeur argumentative évidente, étant donné que Luminosus a manifestement l'habitude de diriger les pas mal assurés des *peregrini* et de leur prodiguer ses sages conseils[90]. Cependant, la manière dont Ennode présente ses jeunes protégés gallo-romains ne diffère guère de celle dont il présente les autres provinciaux : il évoque dans les mêmes termes les jeunes nobles issus d'une autre province ou d'origine incertaine, à l'instar du bénéficiaire non nommé de l'épître 8, 32 (= 409 V.), recommandé au pape Symmaque en tant que « père commun de tous les orphelins et étrangers » (§ 1 *parenti omnium orbanos et peregrinos*)[91]. Ce que montrent en réalité ces lettres de recommandation, c'est, aux yeux d'Ennode, la primauté de Rome par rapport aux provinces italiennes de manière générale. Rome est ainsi qualifiée, dans l'épître 5, 9, 2 (= 225 V.), de « foyer naturel de l'érudition » (*Romam, in qua est naturalis eruditio*) ou, dans l'épître 6, 15 (= 282 V.), de « siège de la connaissance » (*scientiae sedem Romam*). Même la ville de Ravenne, où se trouvait le palais de Théodoric, fait assez pâle figure à côté et est comptée avec humour au nombre des « provinces » dans l'épître 8, 16 (= 393 V.) destinée à la noble Dame Barbara : pour exhorter cette Romaine à accepter « la dignité de dame de Cour au service au palais »[92], Ennode y formule plaisamment le vœu « que les provinces

[89] Voir sur l'utilisation de *peregrinus* pour « a variable set of representations of the outsider according to equally variable parameters : family or place of distant origin, social status, religion, but also gender and age », La Rocca 2015, p. 411 (avec bibl.).

[90] Cf. § 1 : *Non ignari peregrinos suscipitis nec erudiendos animatis. Expertis manus necessitatibus frequenter adhibetur, dum ad eloquentiae palmam feriato ore eos qui titubant invitatis.*

[91] Voir, sur le rôle clé joué par les personnalités religieuses dans l'éducation des jeunes orphelins entre autres, Marconi 2020 (parfois péremptoire).

[92] § 3 : *ad comitatenses excubias* […] *dignitas adepta vos evocet.*

voient ce qu'il y a de bon à Rome et, presque insensibles aux paroles, que du moins elles soient portées au bien par les beaux exemples dont vous donnerez le spectacle »[93]. Il y a donc d'un côté Rome, de l'autre, le reste du royaume ostrogoth (et, avant son annexion à celui-ci, la *Provincia*) dont le regard admiratif est tourné vers la Ville et ses dignes représentants. Ces derniers incarnent de manière exemplaire l'ancien idéal romain qu'Ennode avait à cœur de perpétuer au sein du royaume ostrogoth.

De la Ville à la *Romanitas*, le pas est en effet vite franchi, ainsi qu'en témoigne, dans une lettre adressée à Arator (*Epist.*, 8, 11 = 387 V.), face à l'obstination de ce dernier à garder le silence (à propos des noces d'un dénommé Maxime), le regret que son mutisme « fasse perdre son prix à une éloquence façonnée pour faire l'ornement de Rome »[94]. La valorisation de l'*eloquentia*, qui rapproche cette épître des lettres de recommandation évoquées précédemment, n'est pas fortuite : la gloire escomptée tient essentiellement aux « feux » oratoires qui, seuls, permettaient dans l'Italie ostrogothique aux membres de l'ancienne aristocratie sénatoriale d'illustrer leur noble naissance. L'épître 8, 1 (= 370 V.) adressée à Boèce à l'occasion de son élévation au consulat en 510 est notable à cet égard. À l'occasion de son inscription dans les Fastes consulaires, Ennode place l'excellence langagière au centre de son éloge de Boèce :

Les anciens avaient coutume d'acquérir les dignités curiales en peinant au combat et de briller de l'éclat des honneurs au mépris de leurs jours. Mais maintenant que Rome est devenue le prix des vainqueurs, il faut un autre genre de mérite. Notre candidat, après un combat décisif manifeste, obtient un triomphe mérité, sans avoir jamais vu la guerre. C'est en vertu de son jugement qu'il a exigé les lauriers, et il n'a pas estimé nécessaire de se mesurer à des gens armés. Il a brillé au milieu des glaives de Cicéron et de Démosthène, et il a réuni la pénétration de ces deux orateurs de premier plan, comme s'il était né en pleine paix des arts[95].

[93] § 3 : *Videant bona Romanae civitatis provinciae et, quae monitis vix instituuntur, per bona quae vobis deus contulit formentur exemplis.* Voir, sur le rôle joué par Barbara à la cour de Ravenne, Vitiello 2006, p. 408 *et passim.*

[94] § 1 : *Miror cur devenustes turpi silentio ad Romanum decorem politi in te bona colloquii* […].

[95] § 3 : *Fuerit in more veteribus curulium celsitudinem campi sudore mercari et contemptu lucis honorum sole fulgere: sed aliud genus virtutis quaeritur, postquam praemium facta est Roma victorum. Noster candidatus post manifestam decertationem debitum triumphum,*

Or, non content d'imiter l'éloquence des Anciens, Boèce la surpasse : en lui sont « réunis et le mérite personnel de l'éloquence latine et l'éclat d'une lignée où la pourpre est de tradition »[96]. On a rapproché cet éloge des formules officielles de ladite *formula consulatus* documentée par les *Variae* de Cassiodore[97], mais le parallèle est également net avec l'épître 8, 2 de Sidoine célébrant l'un des derniers défenseurs de la culture, Johannes, pour être « resté seul comme professeur sur toute l'étendue de la Gaule, au milieu des tempêtes de la dernière guerre » et avoir « permis à la langue des Latins de gagner le port, alors que leurs armes avaient fait naufrage »[98]. Le fondement de la similitude est évident : Johannes fait lui aussi figure de « second Démosthène » et de « second Cicéron »[99] et c'est grâce à lui que ses « contemporains et descendants […] pourront préserver les marques de leurs anciennes origines : maintenant en effet qu'ont été abolis les degrés des dignités auxquelles on avait l'habitude de distinguer les grands des humbles, le seul signe de noblesse sera désormais la connaissance des lettres »[100]. C'est dire la valeur de la culture latine dans un contexte politique peu propice[101] même si Sidoine comme Ennode, faisant œuvre de conciliateurs entre l'élite romaine et les nouveaux dirigeants, prennent soin de ne pas jamais parler « barbares » à propos des nouveaux maîtres de l'ancien empire romain d'Occident. Par rapport à Sidoine, le propos d'Ennode s'inscrit néanmoins dans un cadre plus strictement « romain » conforme à l'importance que revêt, à ses yeux, la ville de Rome d'un point

*dum numquam viderit bella, sortitur. Iudicio exegit laureas et congredi non necessarium duxit armatis. Inter Ciceronis gladios et Demosthenis enituit et utriusque propositi acumina quasi natus in ipsa artium pace collegit.*

[96] § 6 : *Tibi utrumque in peculio est, Latiaris scientia et vena purpurarum.*

[97] *Variae*, 6, 1, cf. l'étude de l'épître proposée par Meurer 2019, p. 276 (l'épître 8, 1 est étudiée aux p. 274-8).

[98] Texte édité et trad. par Loyen 1970, § 1 : *teque per Gallias uno magistro sub hac tempestate bellorum Latina tenuerunt ora portum, cum pertulerint arma naufragium.*

[99] § 2 : *alterum* […] *Demosthenen, alterum* […] *Tullium.*

[100] Texte et trad. Loyen 1970, § 2 : *vel aequavi vel posteri nostri* […] *natalium vetustorum signa retinebunt: nam iam remotis gradibus dignitatum, per quas solebat ultimo a quoque summus quisque discerni, solum erit posthac nobilitatis indicium litteras nosse.*

[101] Voir, sur le contexte à l'arrière-plan de l'épître d'Ennode, Urlacher-Becht 2012, en part. p. 216-9.

de vue culturel et pédagogique ; le lien étroit ainsi établi entre *Latinitas*[102], *Romanitas* et *Roma* n'a pas son équivalent chez Sidoine et Avit sans doute parce que Rome était devenue difficilement accessible depuis l'Auvergne du temps de Sidoine (cf. *Epist.*, 9, 14) ; quant à Avit, il attachait un autre idéal à la Ville, la considérant désormais comme la capitale du catholicisme[103]. Rome, en tant que centre politique et culturel, fait en revanche partie de l'univers de référence d'Ennode : c'est là que continue de siéger le Sénat, même si le roi des Ostrogoths en Italie, Théodoric le Grand, s'était établi à Ravenne ; c'est là qu'habitent ses amis et proches, comme le sénateur Faustus Niger ; c'est aussi et surtout là que se trouvent les meilleurs lettrés, les cercles littéraires les plus brillants[104] et que se concentrent les écoles[105]. Ce rayonnement de la Ville éclipse, dès lors, toutes les provinces, dont la *Provincia*, rarement évoquée comme *Gallica*.

Le même constat ressort du troisième et dernier groupe de lettres où Ennode évoque ses propres origines. Certes, dans l'épître 1, 2 (= 5 V., à Florus), Ennode rappelle avec une autodérision évidente son origine gauloise pour justifier ironiquement le silence épistolaire de son destinataire : « Mais un Gaulois comme moi n'a droit qu'au silence : c'est tout ce qu'il mérite ! »[106]. Cependant, dans d'autres passages mettant en œuvre une stratégie d'autodépréciation comparable, Ennode joue clairement de son

[102] Les deux notions sont souvent évoquées conjointement par Ennode, quand Sidoine et Avit privilégient la notion moins connotée de *Latinitas*. Voir sur « la *latinitas*, expressione di una scelta politica » chez Ennode, Marconi p. 115-28, dans le sillage de Gioanni 2004 et 2006, p. cxxviii-cxxxi.

[103] Cf. *supra*, n. 63.

[104] Comme celui de dame Barbara où Ennode aspire à briller par l'entremise du jeune Béatus dans l'épître 7, 29 (= 362 V.). Voir, sur le modèle de femme cultivée incarnée par cette dernière dans les lettres d'Ennode et ladite *Paraenesis didascalica*, Di Paola Lo Castro 2020, p. 509-10.

[105] Voir, sur la diminution du nombre de centres d'instruction dans l'Italie ostrogothique, Marconi 2012/2013. De l'idéalisation à l'idéologie, il n'y a cependant qu'un pas. De fait, en présentant Rome comme l'unique centre de culture, Ennode se conforme à l'idéologie de l'époque telle qu'elle est également représentée chez Cassiodore : voir à ce sujet Vitiellio 2006 (en particulier les références indiquées p. 412, n. 55).

[106] § 4 (avec la phrase précédente, qui éclaire bien le contraste entre la curie romaine où évolue son destinataire et sa propre origine gauloise) : *Tecum decertet de mediis curiae sinibus eductus: circa Gallum prosapia conticisce.*

origine provinciale (et non gauloise), en faisant un usage très intéressé de la topique de la *rusticitas*, en référence au *rus* où il vit (*vs* l'*urbanitas* de l'*Vrbs*). Ainsi, dans l'épître 7, 19 (= 331 V.) congratulant le jeune Simplicianus pour le succès de sa première récitation à Rome, Ennode présente ses propres compliments comme ceux d'un « plouc », écrivant :

Après avoir fait briller l'éclat de votre éloquence et reçu déjà dans Rome les éloges que vous mérite votre science des lettres, vous désiriez y ajouter les miens. Voici donc ce témoignage de mon affection, bien que le suffrage d'un rustique (*rusticantis*) provincial ne soit pas de grand prix[107].

Cette indifférence apparente à l'origine géographique de ses destinataires gallo-romains est toutefois démentie par un groupe d'épîtres où Ennode exploite finement un thème lié à l'univers gaulois : la question du monachisme.

### 2.2. *Ennode et l'idéal monastique gaulois*

L'idéal monastique n'est évidemment pas typiquement gaulois même s'il trouva, en Gaule, un terrain de développement extrêmement favorable[108]. Les *opera* d'Ennode offrent plusieurs témoignages de la diffusion du modèle ascétique en Italie : on pense notamment, outre l'évocation

[107] § 2 : *Quamvis dicendi splendore nituisses et in illa urbe litterarum scientia astipulante lauderis, mei quoque desideras adiumenta praeconii. Adcessit tibi fructus diligentiae meae, etsi nulla tribuuntur rusticantis ornamenta testimonii.* Le même procédé, emblématique de l'humour d'Ennode, se retrouve dans l'épître 1, 6 (= 10 V.) où un Romain de souche enrichit les provinces par son éloquence : cf. cette apostrophe aux *provinciae* qui contraste ensuite aussi avec l'enrichissement résultant de la langue de Faustus (cf. le jeu sur les termes *cultura, uber…*) : « vous croîtrez, provinces (*provinciae*), par la culture des lettres. […] Sol fertile et toi, terre qui te vantes de la richesse de tes vignes […] tu n'auras rien de commun avec les plus grandes si le Seigneur Faustus, essence de l'éloquence romaine, ne s'approche pas de toi avec sérénité. » (trad. Gioanni 2006). Cette charge humoristique évidente tient en grande partie au caractère privé de la plupart des lettres d'Ennode, non destinées à être publiées ; c'est pourquoi Ennode s'y autorise une liberté langagière dont il ne faut surtout pas être dupe lors de la lecture (voir à ce sujet Urlacher-Becht 2018 et Leflaëc - Urlacher-Becht 2023).

[108] Voir en part. De Vogüé 2007.

du monastère fondé par Faustus[109], aux épîtres relatives au mariage de Maxime[110] et d'Arator[111] après que l'un et l'autre eurent longtemps refusé toute union au nom de cet idéal[112]. Il reste que la question du monachisme fait l'objet d'un traitement tout à fait remarquable dans trois épîtres toutes adressées, justement, à des destinataires gaulois. Ce ne saurait être un hasard et ces épîtres méritent, à ce titre, d'être étudiées en détails, d'autant plus que deux d'entre elles font l'objet d'un traitement rhétorique digne d'intérêt d'un point de vue méthodologique.

La première est une lettre très élogieuse (7, 14 = 319 V.) adressée à Archotamia, une noble matrone gallo-romaine dont le fils était moine à Lérins[113]. Le ton laudatif transparaît d'emblée dans les lignes liminaires :

*Vous avez à ce point surpassé* l'illustration de votre race *par l'éclat de vos mœurs que la bonté de vos œuvres rejaillit même sur* ceux qui ne vous sont pas liés par la parenté. Qui donc ne serait prêt à *témoigner un profond respect à* une âme qui s'élève dans le culte de Dieu aux sommets de la perfection ? C'est tenir son cœur fermé à la grâce du Rédempteur que de ne pas admirer ceux qui servent Dieu fidèlement[114].

L'éloge affiché d'Archotamia culmine avec l'idée d'excellence morale qui fait d'elle une digne servante du Christ. Dans la suite, Ennode déve-

[109] Ennod., *Epist.*, 9, 18, 1 (= 442 V.), cf. les autres indices concordants sur l'intérêt pour la vie ascétique parmi les membres mêmes de l'élite italienne liés à Ennode, Marconi 2013, p. 55-6.

[110] Voir, outre le *Carm.* 1, 4 (= 388 V.), les *Epist.*, 7, 20-22 (= 334-335 et 337 V.) et 8, 11 (= 387 V. à propos de Maxime à Arator).

[111] Voir *Epist.*, 9, 1 (= 422 V.) et, sur la position d'Arator face au mariage, Zarini 2009, p. 329-30.

[112] Voir les autres témoignages réunis par Marconi 2013, p. 51-8 ainsi que les nuances de Wasyl 2018.

[113] Voir, sur les liens ténus d'Ennode avec Lérins et les rares évocations de ce monastère dans ses *opera*, Gioanni 2007, p. 138-9.

[114] *Ita supra claritatem generis morum luce profecistis, ut quos etiam vobis non nectit propinquitas, actuum vestrorum bona subiciant. Quis enim non perfectam reverentiam sit paratus impendere animae in dei cultura sublimi? Quia peregrinum se facit a redemptoris gratia qui deo non suscipit obsequentes…* (l'épître est citée dans la traduction de Léglise 1906 ; les modifications apportées sont signalées en italique). Voir sur cet exorde qui donne à entendre non la voix de l'*amicus*, mais celle du diacre, Schröder 2007, p. 270.

loppe d'abord le thème de manière impersonnelle (§ 2), avant de revenir à Archotamia et à son vénérable fils, « habitant de Lérins » (*Lirinensis habitator*) qui « trouve en sa sainte mère le modèle à imiter, bien qu'elle n'ait point quitté le monde » (*de sancta matre discat, etiam quae urbana domicilia non reliquit* § 4). La relative à sens concessif *etiam quae…* permet d'introduire une première note discordante : à la différence de son fils, moine à Lérins, Archotamia, elle, n'a pas quitté le monde. Suit une ample métaphore filée de la guerre qui permet d'opposer les combats bravement menés dans le siècle à une fuite lâche loin de celui-ci, en référence au retrait du monde au profit d'une *vita contemplativa* :

Si votre piété daigne m'en croire, il y a plus de mérite à vaincre le siècle de haute lutte qu'à le fuir. *Le fait de fuir le combat révèle la crainte, et on ne peut nullement se fier à* la valeur d'un adversaire qui se retire avant d'en venir aux mains[115].

Le ton sentencieux du propos est remarquable[116]. Ennode procède de la sorte à un renversement notable des valeurs traditionnelles, en ce que c'est la représentante du *sexus infirmior* qui remporte la palme[117]. L'ambivalence de l'image est fort suggestive : dans le contexte guerrier du propos, il s'agit évidemment, à un premier niveau, de la palme du général vainqueur, mais on pense forcément à la palme remportée par les saints. Ce détournement des images traditionnelles relève-t-il d'une simple stratégie d'éloge[118] ou d'une critique subversive du monachisme lérinien ? La mention explicite de Lérins (alors que le fils d'Archotamia n'est pas nommé) nous fait pencher en faveur de la seconde hypothèse. En outre, si Ennode avait voulu mettre en balance la grandeur de ce centre avec celle encore supérieure d'Archotamia, Lérins aurait fait l'objet d'une caractérisation positive dans le cadre d'une stratégie de surenchère, ce qui n'est pas le cas. Pour autant, il ne s'agit pas forcément d'une critique du monachisme

[115] § 4 : *Si mihi credit pietas tua, plus est in acie vicisse saeculum quam vitasse. Resignat timorem fuga certaminis, nec spes est ulla virtutis, quando ante congressionem declinatur adversarius.*

[116] Cf. en particulier le caractère bien frappé de l'expression *plus est... vitasse*.

[117] Cf. la fin du § 5 : *Sed vobis quantum sexus infirmior, tantum debetur potissima de palmae adeptione laudatio.*

[118] C'est l'hypothèse privilégiée par Marconi 2013, p. 50.

en général, mais plutôt de la vie recluse, au profit d'un ascétisme militant dans le monde[119].

Ce dilemme entre une consécration totale à Dieu ou une vie dans le siècle est au centre d'une épître à une autre de ses cousines résidant en Gaule, la veuve Camilla (*Epist.*, 9, 9 = 431 V.), suite à sa demande d'enseigner à son jeune fils les études libérales. Ennode commence par refuser sa demande fort de la voie normale suivie par les clercs, en accord avec Dieu lui-même : « l'auteur de notre salut ne rejette pas ceux qui s'empressent de venir à lui des études séculières, mais il ne souffre pas qu'on s'éloigne de son éclat pour aller à elles »[120]. De fait, Camilla avait d'abord voué son fils à un engagement ecclésiastique, avant de se raviser et de décider de lui faire donner une éducation libérale. Au nom des liens du sang qui l'attachent à sa parente et compte tenu de la situation personnelle de Camilla (sans doute tombée dans une grande misère)[121], Ennode finit cependant par accepter de se charger de la formation de son jeune neveu. Nous avons déjà étudié ailleurs le paradoxe inhérent à cette missive, en montrant que celui-ci est emblématique d'une stratégie argumentative de type concessif dont use à maintes reprises Ennode pour se défendre de contrevenir, en dépit de son engagement religieux, à l'idéal ascétique très en vogue à son époque[122]. On s'intéressera ici à un autre aspect peu perceptible à la première lecture : le regard très critique que porte Ennode sur la destinée initiale de cet enfant.

Le jeu des pronoms au centre de la première phrase est digne d'intérêt à cet égard : *Intercepisti nostrum nescio quem secuta consilium*[123]. La 1ère personne du pluriel (*nostrum… consilium*) fait référence à une décision

[119] Gioanni 2009b, p. 160 et, sur les deux conceptions de l'ascétisme qui s'affrontaient en Gaule aux Ve et VIe s., Gioanni 2000, en part. p. 154-6 ; Marconi 2013, p. 50-1 est plus circonspecte. La valorisation de l'engagement épiscopal ailleurs dans les œuvres d'Ennode va clairement dans le sens d'un engagement dans le monde, au service de la communauté chrétienne ; voir le témoignage majeur de la *Vie d'Épiphane de Pavie* et, dans l'œuvre poétique, les portraits des évêques de Milan étudiés par Urlacher-Becht 2014, p. 223-64.

[120] § 1 : *Properantes ad se de disciplinis saecularibus salutis opifex non refutat, sed ire ad illas quemquam de suo nitore non patitur.* Sur l'anormalité de la situation consistant à confier l'instruction d'un *lector* à un *rhetor*, voir Marconi 2012/2013, p. 22-3.

[121] Cf. le témoignage de l'épître 9, 29 (= 457 V.), en part. § 4.

[122] Voir Urlacher-Becht 2008, p. 246-7.

[123] « *Tu as*, je ne sais sous quelle inspiration, entravé l'exécution de nos projets. »

manifestement prise d'un commun accord par Ennode et Camilla, en vertu de laquelle ce jeune enfant devait (*debuit*) d'abord se former aux études libérales, avant de servir Dieu. Or Camilla semble avoir brisé cet accord (*intercepisti*, 2e personne du singulier), en engageant prématurément son fils dans la vie ecclésiastique/monastique, d'où l'incompréhension d'Ennode, exprimée à la 1ère personne (*nescio*). De fait, ce dernier fut visiblement irrité par ce revirement et le signifie à Camilla en la mettant face à ses contradictions : le monde et le siècle sont incompatibles avec Dieu, à tout le moins dans le sens choisi par sa cousine[124]. Ennode finit certes par revenir sur son refus, mais c'est l'occasion d'une leçon assez subtile sur les vraies valeurs qui passe inaperçue à une première lecture. Ennode critique en filigrane les vaines prétentions de sa cousine, en lui rappelant l'importance qu'il accorde au mérite et non aux titres : c'est un clin d'œil évident aux *religionis tituli* évoqués au début du texte, renforcé par l'utilisation du verbe *insignisti*[125]. De même, il vante ironiquement à la fin de l'épître la « pieuse direction » dont il va faire bénéficier son jeune parent avec l'aide de la faveur céleste dans le cadre de son instruction séculière, avant d'inciter sa cousine à ne pas oublier de prier[126]. Le jeu de renversement est évident : la vraie piété n'est pas là où on l'attend. Gardons-nous cependant là encore d'en conclure à une récusation de l'idéal monastique, car la critique formulée par Ennode est motivée par les revirements et surtout la trahison de Camilla plutôt que par le choix d'une conversion radicale ; l'objet de la critique n'est donc pas l'idéal monastique, mais l'attitude de sa

[124] Cf. *supra*, n. 122.

[125] § 2 : *Si iudicium meum consulis, volo ad me pertinentes magis merito sanctos esse quam titulo. Vere animum meum de quietis statione ad cogitationum pelagus expulisti*, « Si vous tenez compte de mon opinion, je veux que ceux qui me touchent soient saints plus par le mérite que par le titre. En vérité *tu as poussé mon esprit hors de son état de quiétude, vers un abîme de pensées.* » – Cf. § 1 : *ante iudicii convenientis tempora religionis titulis insignisti*, « *tu l'as* revêtu des livrées de la religion avant l'âge requis *pour prendre une telle décision* ». L'expression *religionis titulis* renverrait ici, selon Marconi 2013, p. 101-2, au statut de *lector* ou d'*exceptor* du jeune fils de Camilla.

[126] § 3 : *Domina, ut supra, salutem debitam dicens precor, ut nunc geminam sollicitudinem pro utrisque suscipias et deo nos commendare adsiduis precibus non omittas*, « Chère dame, en vous adressant, comme toujours, les salutations que je vous dois, je vous prie de nous avoir maintenant tous les deux en une même sollicitude, et de ne pas omettre de nous recommander à Dieu par des prières assidues ».

cousine, qui fait l'objet d'une discrète mais sévère critique. Cette stratégie rhétorique qui n'apparaît qu'à une lecture attentive montre les précautions qu'implique la lecture des lettres d'Ennode.

La troisième épître liée à la question de l'ascétisme gaulois offre la meilleure illustration des « pièges de la rhétorique »[127] d'Ennode tout en mettant en lumière la coloration très « gauloise » du thème qui nous occupe. Il s'agit de l'épître 2, 6 (= 39 V.) adressée à Julien Pomère (Julianus Pomerius), un rhéteur d'origine africaine établi dans le sud-est de la Gaule, à Arles[128]. Il est l'un des représentants majeurs du courant ascétique en Gaule, auteur, entre autres, du fameux *De vita contemplativa* dont la composition est difficile à situer par rapport à l'épître. On ignore, de même, si Pomère était déjà abbé lors de l'écriture de cette lettre ; en tout cas, sa notoriété et son autorité en matière religieuse ne font aucun doute[129]. Sous couvert d'un discours élogieux et déférent, Ennode fait, dans cette lettre, un usage très intéressé de la topique du nécessaire renoncement aux occupations mondaines dès lors qu'on fait profession de clerc[130]. Le développement prend la forme d'une condamnation des (vaines) discussions sur l'éloquence et la valeur littéraire au profit de l'étude de la doctrine : elle fut souvent lue au pied de la lettre, de même que la demande subséquente d'Ennode à être instruit sur les matières ecclésiastiques ainsi que son injonction à Pomère d'abandonner les sujets profanes, semblables à la frivolité de Pénélope. G. Marconi envisage, forte de cette lettre, que les deux hommes sont restés en contact au cours des années suivante et qu'Ennode aurait donc connu directement le programme de réforme spirituelle de Pomère et l'avait peut-être assimilé sur certains points[131]. Si ce n'est pas inconcevable, l'épître 2, 6 constitue néanmoins, selon nous, un témoignage insuffisant, car Ennode y fait un usage très intéressé des préconisations

[127] Urlacher-Becht 2014, p. 31.

[128] Cf. *Vitae Caesarii Episcopi Arelatensis libri duo* 1, 9, ed. B. Krusch (Hannover, 1896), p. 460 : *Erat autem ipsis personis familiarissimus quidam Pomerius nomine, scientia rhetor, Afer genere, quem ibi singularem et clarum grammaticae artis doctrina reddebat.* – Nous citons la traduction de Gioanni 2006. Pour une analyse détaillée de l'épître, voir Schröder 2006, p. 189-95.

[129] Ennode y fait référence dans le § 6 cité *infra*, n. 137.

[130] Voir à ce sujet Urlacher-Becht 2014, p. 10-1.

[131] Marconi 2013, p. 49. Déjà Leyser 2000 (p. 70, n. 24) avait avancé l'hypothèse qu'Ennode avait concouru à la diffusion de l'œuvre de Pomère en Italie.

des rigoristes comme Pomère, qui permet de retourner sans y paraître leurs arguments contre eux.

De fait, la charge rhétorique de cette lettre apparaît nette si l'on resitue cette condamnation de la rhétorique et de la science profane dans son contexte tel qu'on peut le reconstruire à partir des méandres du texte d'Ennode. L'épître débute par un éloge de la « science éclatante » (*scientiae lux* § 1) de Pomère qu'Ennode aimerait faire passer de Gaule en Italie dans toute leur excellence : « je veux être le premier à <vous> envoyer des lettres afin que les qualités de la Gaule puissent migrer en Italie sans rien perdre dans le transport de leur beauté formelle »[132]. Il est malaisé de dire si Ennode songeait aux œuvres de Pomère ou à sa correspondance ; cependant, la seconde hypothèse est fort probante puisqu'il apparaît dans la suite qu'Ennode répond par cette épître à une missive de Pomère. Après avoir fait profession de modestie, Ennode note l'origine de cette perfection, qui tient aux « deux bibliothèques » (§ 2 *utriusque bybliothecae*) dont Pomère a nourri son esprit, sans doute les littératures profane et religieuse. Puis, laissant en apparence ces sujets, il en vient au véritable objet de sa lettre : la critique dont fut victime l'une de ses épîtres mal limée :

J'en viens donc à ce que tu m'as fait savoir en dépit de la très grande distance. Si j'en crois les assertions du vénérable Félix, porteur de la présente, toi, nourrisson du Rhône, tu t'acharnais à chercher dans mes lettres dictées sans application l'harmonieuse symétrie de Rome et la veine fluide de Latium. Un lecteur attentif et zélé a trouvé, semble-t-il, ce que devait polir la lime, alors qu'il parcourait des lignes qui n'avaient pas été travaillées[133].

La réponse d'Ennode s'articule en plusieurs temps. Oubliant toute *humilitas*, Ennode commence par citer un distique de Claudien rappelant qu'Homère lui-même ne fut pas à l'abri des traits acérés de la critique (§ 4). Puis, sans transition, il procède à ce qui s'apparente à un éloge de la *Latinitas* qui rassemble tous ceux qui la cultivent, même hors d'Italie : « ainsi donc, même si la latinité soutient les gens de son pays et ceux qui

[132] § 1 : *Volo esse paginarum praevius destinator ut Galliarum bona ad Italiam migrent sine ullo formae suae translata dispendio.*

[133] § 3 : *Ad illud venio in quo me seiunctissimus instruxisti. Quantum habuit praesentium portitoris sancti Felicis adsertio, in epistulis meis sine cura dictatis Romanam aequalitatem et Latiaris undae venam alumnus Rhodani perquirebas.*

fréquentent les palestres de ses études, c'est chose admirable à dire qu'elle aime aussi les étrangers (*extraneos*) »[134]. Or compte tenu de l'opposition structurante dans les lignes qui précèdent entre l'Italie et la Gaule, il est évident qu'Ennode compte Pomère parmi les *extranei* ! C'est là une première manière de remettre son détracteur à sa place. Le troisième argument aboutit au même résultat : Ennode déclare vouloir se consacrer désormais à la seule étude, ce qui l'empêcherait de répliquer aux coups de griffe reçus[135]. Mais en signifiant son propre goût pour les matières ecclésiastiques, il rappelle de manière à peine voilée à Pomère quels sont les sujets vraiment dignes d'intérêt de la part d'un fervent chrétien voire d'un abbé, et dénonce discrètement la vanité des « discours » profanes[136]. Bref, sous couvert d'adhérer à l'idéal défendu par son destinataire, Ennode le retourne contre lui, et répond ainsi fort habilement aux critiques dont il fut victime. Compte tenu de la dimension rhétorique de la lettre, il est évidemment difficile d'en tirer, une nouvelle fois, des conclusions assurées sur la spiritualité d'Ennode ; en tout cas, son désir de nouer un contact rapproché avec la Gaule est bien moins évident qu'il le dit, et Ennode excellait manifestement à s'associer ou se désolidariser des Gaulois selon les contextes et la relation qu'il entretenait avec ses destinataires. Tout particulièrement quand sa parole a été trahie ou sa fierté piquée au vif, il n'hésite pas à se retrancher derrière son vêtement ecclésiastique et les obligations de sa fonction, ni à retourner les penchants ascétiques de ses destinataires gaulois contre eux.

[134] § 4 : *Ergo etsi indigenas et inter studiorum suorum palaestra versatos fulcit latinitas, mirum dictu quod amat extraneos.* On notera ici l'emploi d'*extraneus* en référence à celui qui reste étranger *vs peregrinus* qui désigne ailleurs celui qui va étudier à Rome (cf. *supra*).

[135] § 6 : *Nunc vale, mi domine, et circa me ecclesiasticae magis disciplinae exerce fautorem. Scribe vel manda, Melchisedech parentes quos habuerit, explanationem arcae, circumcisionis secretum et quae propheticis mysteriis includuntur. Ista quae sunt saecularium schemata respuantur, caducis intenta persuasionibus, telae similia Penelopae*, « Mais à présent, salut, mon cher Seigneur, et, à mon égard, joue plutôt le rôle de défenseur de l'enseignement de l'Église. Écris-moi et fais-moi savoir qui furent les parents de Melchisédech, quelle est l'exégèse de l'arche, le symbole de la circoncision et le contenu des mystères prophétiques. Que toutes les méprisables figures des profanes soient rejetées, elles qui sont tendues vers des croyances dépassées et semblables à la trame de Pénélope ! »

[136] Cf. l'invitation finale à rejeter les *saecularium schemata* (en référence aux figures rhétoriques).

* * *

Dans les trois correspondances étudiées, les lettres engageant, par l'identité de leur destinataire et/ou le sujet traité, la Gaule et l'Italie illustrent donc des aspects variés de la relation entre ces deux contrées à la fin du Ve et au début du VIe siècle. D'un point de vue politique tout d'abord, l'épître 1, 5 de Sidoine montre qu'il y a peu à dire avant la rupture du *foedus* par Euric, sinon que la liberté de mouvement est devenue aisée au sein d'un espace politiquement unifié, même si cette unité est fragile. Ennode reste relativement discret à ce sujet, d'autant plus qu'en fait de *Gallia*, il évoque surtout la Provence, plus proche de l'Italie et d'ailleurs réintégrée au *regnum Italiae* en 511[137]. Cependant, la correspondance d'Avit montre qu'une fois la rupture consommée, les difficultés de communication entre les deux contrées sont nombreuses : comme l'illustrent ses épîtres relatives aux schismes laurentien et acacien, les Gaulois sont dans l'expectative et l'ignorance, et se tournent désormais vers l'autorité papale, tels les membres d'un même corps vers leur tête. La *Latinitas* n'a pas perdu son éclat pour autant. Alors que l'épître de Sidoine rend un hommage implicite à la culture romaine en multipliant les réminiscences littéraires dans la section italienne de son récit, chez Avit, les lettres latines continuent non seulement d'être cultivées par l'élite gallo-romaine, mais sont aussi goûtées par les souverains burgondes. Quant à Ennode, il exalte à maintes Rome en tant que ville de formation et idéal de culture, convoitée à ce titre par les *peregrini* ou les *externi* (par rapport à Rome) – ses jeunes parents issus de la *Provincia* font partie de ces « étrangers » au même titre que les autres « provinciaux ». Il joue par ailleurs lui-même de sa maîtrise oratoire dans ses épîtres non seulement pour éblouir ses destinataires, mais aussi pour s'imposer face à eux. C'est très net dans deux des lettres liées aux penchants monastiques de ses destinataires gallo-romains où Ennode met habilement en scène sa posture ecclésiastique pour leur signifier, sans y paraître, sa contrariété à propos de questions privées. Ce mélange très rhétorique des genres montre les précautions qu'implique la lecture de ces épîtres ornées : on ne saurait être dupe des stratégies rhétoriques déployées à des fins tantôt célébratives tantôt critiques, sur fond de réflexion politico-religieuse ou dans le cadre de circonstances plus personnelles, mettant en jeu l'identité ou la renommée de l'auteur et/ou de ses protégés.

[137] Ennode y fait allusion dans l'épître 9, 23 (= 447 V.) : voir Delaplace 2000, p. 88.

En ce sens, les ornements langagiers, loin d'être un vain artifice, laissent entrevoir les méandres de la grande et de la petite Histoire.

## *Bibliographie*

### *Ouvrages à caractère de source*

Gioanni 2006: S. Gioanni, Ennode de Pavie. *Lettres (livres I-II)*, I, Paris 2006.

Gioanni 2010: S. Gioanni, Ennode de Pavie. *Lettres (livres III-IV)*, I, Paris 2010.

Léglise 1906: S. Léglise, *Œuvres complètes de Saint Ennodius, Vol. 1 : Lettres. Texte latin et traduction française*, Paris 1906.

Loyen 1970: A. Loyen, *Lettres livres 1-9* (t. 2-3), Paris 1970.

Malaspina - Reydellet 2016: Avit de Vienne. *Lettres*, introduction et texte établi par E. Malaspina ; traduction et notes par M. Reydellet, Paris 2016.

Reydellet 2016: Malaspina - Reydellet 2016.

Vogel 1885: F. von Vogel, *Magni Felicis Ennodi Opera*, Berlin, Weidmann 1885 (*MGH AA 7*).

### *Études secondaires*

Cecconi 2007: G. Cecconi, *Mobilità studentesca nella tarda Antichità : controllo amministrativo e controllo sociale*, dans G. Poumarède (dir.), *Résidences d'ambassadeurs et immunités diplomatiques (XVI^e^-XX^e^ siècle). La mobilité intellectuelle en Méditerranée, de l'antiquité à l'époque moderne*, *MEFRIM*, 119-1, 2007, p. 137-64.

Chastagnol 1976: A. Chastagnol, *La fin du monde antique*, Paris 1976.

De Vogüé 2007: A. de Vogüé, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité. Première partie, Le monachisme latin*, tome 11, *La Gaule franque et l'Espagne wisigothique (VI^e^-VII^e^ siècle)*, Paris 2007.

Delaplace 2000: C. Delaplace, *La « Guerre de Provence » (507-511), un épisode oublié de la domination ostrogothique en Occident*, dans F. Prévot (dir.), *Romanité et cité chrétienne. Permanences et mutations, intégration et exclusion du I^er^ au VI^e^ siècle. Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris 2000, p. 77-89.

Di Paola Lo Castro 2019: L. Di Paola Lo Castro, Feminae religiosae *e* viduae *nella Corrispondenza di Ennodio*, dans S. Condorelli, M. Onorato (dir.), Verborum uiolis multicoloribus. *Studi in onore di Giovanni Cupaiuolo*, Naples 2019, p. 217-46.

Di Paola Lo Castro 2020: L. Di Paola Lo Castro, *Ancora sulle figure femminili nell'Epistolario di Ennodio di Pavia*, dans *KOINΩNIA*, 44-1, 2020, p. 493-514.

Drinkwater - Elton 1992: J. Drinkwater, H. Elton (dir.), *Fifth Century Gaul: a Crisis of Identity?*, Cambridge 1992.

Duchesne 1925: L. Duchesne, *L'Église au VIe s.*, Paris 1925.

Eigler 1997: U. Eigler, *Horaz und Sidonius Apollinaris. Zwei Reisen und Rom*, dans *JbAC*, 40, 1997, p. 168-77.

Fascione 2019: S. Fascione, *Gli « altri » al potere. Romani e barbari nella Gallia di Sidonio Apollinare*, Bari 2019.

Favrod 1997: J. Favrod, *Histoire politique du Royaume Burgonde (443-534)*, Lausanne 1997.

Fournier - Stoehr-Monjou 2014: M. Fournier, A. Stoehr-Monjou, *Cartographie géo-littéraire et géo-historique de la mobilité aristocratique au Ve siècle d'après la correspondance de Sidoine Apollinaire: du voyage officiel au voyage épistolaire*, dans *Belgeo*, 2, 2014 [publié en ligne : https://journals.openedition.org/belgeo/12689?lang=de].

Fournier - Stoehr-Monjou 2015: M. Fournier, A. Stoehr-Monjou, *Représentation idéologique de l'espace dans la* Lettre *I, 5 de Sidoine Apollinaire : cartographie géo-littéraire d'un voyage de Lyon à Rome*, dans P. Voisin, M. de Béchillon, *L'espace dans l'antiquité. Utilisation, fonction, représentation*, Paris 2015, p. 267-85.

Gioanni 2000: S. Gioanni, *Moines et évêques en Gaume aux Ve et VIe siècles : la controverse entre Augustin et les moines provençaux*, dans *Médiévales*, 38 (L'invention de l'histoire), Printemps 2000, p. 149-61.

Gioanni 2007: S. Gioanni, *Une figure suspecte de la sainteté lérinienne. Saint Antoine d'après la* Vita Antoni *d'Ennode de Pavie*, dans *RecAug*, 35, 2007, p. 133-87.

Gioanni 2009a: S. Gioanni, *La* lux romana *dans la Correspondance d'Ennode de Pavie : l'écriture éblouissante de la romanité après la chute de l'Empire romain d'Occident*, dans R. Delmaire, J. Desmulliez, J.-P. Gatier (dir.), *Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive. Actes du colloque international, Université Charles-de-Gaulle-Lisse 3 (20-22 novembre 2003)*, Lyon 2009, p. 293-310.

Gioanni 2009b: S. Gioanni, *« Être véritablement moine » : les représentations de l'identité ascétique dans la pastorale lérinienne (Ve-VIe siècles)*, dans Y. Codou, M. Lauwers (dir.), *Lérins, une île sainte dans l'Occident médiéval*, Turnhout 2009, p. 141-65.

Gualandri 1979: I. Gualandri, Furtiva lectio. *Studi su Sidonio Apollinare*, Milan 1979.

Hanaghan 2017: M. Hanaghan, *Latent Criticism of Anthemius and Ricimer in Sidonius Apollinaris'* Epistulae *1.5*, dans *CQ*, 67-2, 2017, p. 631-49.

Harries 1994: J. D. Harries, *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome. AD 407-485*, Oxford 1994.

Kaufmann 1995: F.-M. Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, Francfort-sur-le-Main 1995.

Kelly - van Waarden 2020: G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020.

Kelly 2020: G. Kelly, *Dating the Works of Sidonius*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 166-94.

Knox 2019: D. K. Knox, *The Impact of the Laurentian Schism on Ennodius of Pavia's Participation in Episcopal Networks*, dans C. A. Cvetković, P. Gemeinhardt (dir.), *Episcopal Networks in Late Antiquity. Connection and Communication across Boundaries*, Berlin-Boston 2019, p. 207-26.

Köhler 1995: H. Köhler, *C. Sollius Apollinaris Sidonius. Briefe Buch I,* Einleitung-Text und Kommentar, Heidelberg 1995.

Kulikowsi 2020: M. Kulikowsi, *Sidonius' Political World*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 197-213.

La Rocca 2015: C. La Rocca, *Foreign Dangers: Activities, Responsibilities and the Problem of Women abroad*, dans *EME*, 23, 2015, p. 410-35.

Leflaëc - Urlacher-Becht 2023: A. Leflaëc, C. Urlacher-Becht, *Le détournement du texte biblique dans les épîtres de l'Antiquité tardive (IVe-VIe s.) : modalités et limites du jeu*, dans É. Wolff (dir.), *Les jeux sur les mots, les lettres et les sons dans les textes latins* (Actes du colloque de Paris Nanterre, 14-15 octobre 2021), Bordeaux 2023, p. 323-50.

Leyser 2000: C. Leyser, *Authority and Ascetism from Augustine to Gregory the Great*, Oxford 2000.

Marconi 2012/13: G. Marconi, *Istruzione laica ed educazione religiosa nell'Italia del VI secolo. Considerazioni su Ennodio e Cassiodoro*, dans *AIIS*, 27, 2012/2013, p. 3-48.

Marconi 2013: G. Marconi, *Ennodio e la nobiltà gallo-romana nell'Italia ostrogota*, Spolète 2013.

Marconi 2020: G. Marconi, *L'insegnamento della cultura cristiana nell'Italia ostrogota: l'apporto di Ennodio, diacono della chiesa di Milano*, dans *ΚΟΙΝΩΝΙΑ*, 44-2, 2020, p. 973-1001.

Mathisen 1992: R.W. Mathisen, *Fifth-century Visitors to Italy: Business or*

*Pleasure?*, dans J. Drinkwater, H. Elton (dir.), *Fifth Century Gaul: a Crisis of Identity?*, Cambridge 1992, p. 228-38.

Mathisen 2020: R.W. Mathisen, *A Prosopography of Sidonius*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 76-154.

Mathisen - Shanzer 2011: R.W. Mathisen, D. Shanzer (dir.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World: Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, Farnham 2011.

Mathisen 2018: R.W. Mathisen, *« Roman » Identity in Late Antiquity, with Special Attention to Gaul*, dans W. Pohl *et al.* (dir.), *Transformations of Romanness. Early Medieval Regions and Identities*, Berlin 2018, p. 255-74.

Mazzoli 2006: G. Mazzoli, *Sidonio, Orazio e la* lex saturae, in L. Cristante (dir.), *Il calamo della memoria. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità. Trieste, 27-28 Aprile 2006. Atti del II convegno Incontri triestini di filologia classica 5 (2005-2006)*, Trieste 2006, p. 171-84.

Meurer 2019: T. Meurer, *Vergangenes verhandeln. Spätantike Statusdiskurse senatorischer Eliten in Gallien und Italien*, Berlin 2019.

Mratschek 2020: S. Mratschek, *Creating Culture and Presenting the Self in Sidonius*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 237-60.

Piacente 2005: L. Piacente, *In viaggio con Sidonio Apollinare*, dans A. Gargano, M. Squillante (dir.), *Il viaggio nella letteratura occidentale tra mito e simbolo*, Naples 2005, p. 95-106.

Pietri 1998: L. Pietri, *Les débuts de la contre-offensive catholique en Gaule et en Espagne, A : La chrétienté gauloise de la division à l'unité retrouvée*, dans L. Pietri (dir.), *Histoire du christianisme*, III : *Les Églises d'Orient et d'Occident (432-610)*, Paris 1998, p. 321-73.

Pietri 2008: L. Pietri, *Quel latin à l'adresse des Grecs ? Les réflexions d'un expert gaulois des relations avec l'Orient, Avit de Vienne*, dans D. Auger, É. Wolff (dir.), *Culture et christianisme. Mélanges offerts à Jean Bouffartigue*, Paris 2008, p. 247-57.

Pietri 2009: L. Pietri, *Les lettres d'Avit de Vienne. La correspondance d'un évêque « politique »*, dans R. Delmaire, J. Desmulliez, P.-L. Gatier (dir.), *Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive. Actes du colloque international, université Charles-de-Gaulle-Lille 3 (20-22 novembre 2003)*, Lyon 2009, p. 311-31.

Reydellet 1981: M. Reydellet, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome 1981.

Schäfer 1991: C. Schäfer, *Der weströmische Senat als Träger antiker Kontinuität unter den Ostgotenkönigen (490-540 n. Chr.)*, St. Katharinen 1991.

Schröder 2007: B.-J. Schröder, *Bildung und Briefe im 6. Jahrhundert : Studien zum Mailänder Diakon Magnus Felix Ennodius*, Berlin-New York 2007.

Shanzer 1996: D. Shanzer, *Two Clocks and a Wedding: Theodoric's Diplomatic Relations with the Burgundians*, dans *Romanobarbarica*, 14, 1996-1997, p. 225-58.

Shanzer 1998: D. Shanzer, *Dating the Baptism of Clovis: the Bishop of Vienne vs the Bishop of Tours*, dans *EME*, 7, 1998, p. 29-57.

Shanzer - Wood 2002: D. Shanzer, I. Wood, *Avitus of Vienne. Letters and Selected Prose*, Liverpool, Liverpool University Press 2002.

Soler 2005: J. Soler, *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris 2005.

Stein 1949: E. Stein, *Histoire du Bas Empire 476-565*, II, trad. J. R. Palanque, Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949.

Stoehr-Monjou 2020: A. Stoehr-Monjou, *Jeux de mémoire dans les récits de voyage de Sidoine Apollinaire (en particulier* epist. *1, 5)*, dans F. Galtier (dir.), *Voyage et mémoire. Les enjeux mémoriels dans les récits de voyage de l'antiquité romaine*, dans *Viatica*, H.S. 4, Juin 2020 (publication en ligne : https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=2059).

Thraede 1970: K. Thraede, *Grundzüge griechisch-römischer Brieftopik*, Munich 1970.

Urlacher-Becht 2008: C. Urlacher-Becht, *L'attitude des chrétiens face à la culture classique : l'exemple d'Ennode de Pavie (473/4-521)*, dans A. Bandry (dir.), *Éducation, culture, littérature*, Paris 2008, p. 243-59.

Urlacher-Becht 2012: C. Urlacher-Becht, *Trois témoins privilégiés de l'état de la culture dans l'Italie de Théodoric : Ennode de Pavie, Cassiodore et Boèce*, dans *VL*, 185-186, 2012, p. 203-36.

Urlacher-Becht 2014: C. Urlacher-Becht, *Ennode de Pavie, chantre officiel de l'Église de Milan*, Paris 2014.

Urlacher-Becht 2018: C. Urlacher-Becht, *Hercule vainqueur d'Antée : deux lectures de ce "combat fameux" dans les œuvres d'Ennode de Pavie*, in J. Goeken, F. Chapot, M. Pfaff (dir.), *Figures mythiques et discours religieux dans l'Empire gréco-romain. Actes du colloque de Strasbourg, 21-22 novembre 2014*, Turnhout 2018, p. 167-77.

van Waarden 2010: J. A. van Waarden, *Writing to Survive : a Commentary on Sidonius Apollinaris Letters Book 7. Volume 1. The Episcopal Letters 1-11*, Louvain 2010.

Vitiello 2006: M. Vitiello, *"Nourished at the Breast of Rome" : the Queens of*

*Ostrogothic Italy and the Education of the Roman Elite*, dans *RhM*, n.f. 149, 2006, p. 398-412.

Wasyl 2018: A. M. Wasyl, *The Future Bishop and Pasiphae: Asceticism, Corporeality, and the Secular in Ennodius's Poetry*, dans *Athenaeum*, 106, 2018, p. 607-18.

Wolff 2012: É. Wolff, *La description par Sidoine de son voyage à Rome (*Lettres *I, 5),* dans *Itineraria*, 11, 2012, p. 1-12.

Wolff 2016: É. Wolff, *Sidoine Apollinaire voyageur*, in G. Cantino Wataghin, J.-P. Caillet (dir.), *Le voyage dans l'Antiquité tardive : réalités et images*, *Antiquité tardive*, 24, 2016, p. 193-201.

Zarini 2009: V. Zarini, *Ennode et Arator : une relation pédagogique et son intérêt littéraire*, in P. Galand-Hallyn, V. Zarini (dir.), *Manifestes littéraires dans la latinité tardive : poétique et rhétorique*, Paris 2009, p. 325-42.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 355-411

# Presentazione, percezione e interpretazione dei rapporti tra Italia e Gallia nelle fonti letterarie tra V e VI sec. d.C.: qualche esempio dalle lettere dei papi Leone Magno e Gregorio Magno e dai *Libri historiarum* di Gregorio di Tours

Luciana Furbetta

**Abstract** The paper analyses the presentation and interpretation of the political relations between Italy and Gaul during the 5th and 6th centuries AD emerging from the literary sources. Starting from the results of a screening of the *Libri historiarum* by Gregory of Tours (with attention to *lib. hist*. 2, 1; 3, 20; 9 and 10), the *registrum* of Gregory the Great (esp. *epist*. 5, 58 and 11, 50) and the letters of Leo the Great (esp. n. 10; 11; 41) in comparison with the hagiographical sources (such as the *Vita sancti Hilarii* and the *Vita sancti Germani*), the analysis outlines the ways in which the topic of political contact is included, with attention to the dynamics of conflict and the relations between the episcopal seats of Gaul and the papacy.

**Keywords**: Gregory of Tours; Leo the Great; Gregory the Great; Political relationships; Epistolaries

**Parole chiave**: Gregorio di Tours; Leone Magno; Gregorio Magno; Contatti politici; Epistolari

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 01.09.2023
Accepted 02.02.2024
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Luciana Furbetta (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_04

# Presentazione, percezione e interpretazione dei rapporti tra Italia e Gallia nelle fonti letterarie tra V e VI sec. d.C.: qualche esempio dalle lettere dei papi Leone Magno e Gregorio Magno e dai *Libri historiarum* di Gregorio di Tours

Luciana Furbetta

Il tema di questo contributo è indubbiamente ampio e si lega alla domanda su quale immagine e quale cognizione dei rapporti tra Italia e Gallia tra V e VI sec. d.C. emergano dalle fonti letterarie; con quale consapevolezza o orientamento ideologico – se è possibile individuarne uno – questi rapporti vengano presentati. Al di là dei possibili *clichés* e delle differenti strategie retoriche autoriali, ci si può infatti chiedere quali dati effettivi si presentino alla lettura dei testi, quali aspetti dell'attualità si riflettano nell'elaborazione letteraria e, tramite il filtro di essa, vengano consegnati alla fruizione di un pubblico. In merito, si impongono due precisazioni: una relativa a che cosa intendere per rapporti e l'altra relativa alle fonti analizzate. Per quanto riguarda il tema: 'rapporto', il dato immediato e che funziona da *fil rouge* è quello del rapporto politico, che si concretizza con evidenza nei testi perlopiù sotto forma di resoconto di contatti o di scambi diplomatici. Una relazione che presuppone e riassume anche i concetti di movimento, incontro culturale, circolazione fisica di persone e messaggi scritti, resoconti verbali con tutte le implicazioni che ne derivano a livello di presentazione e costruzione dei testi stessi. Per questi ultimi invece, tenendo in considerazione le maggiori tipologie di fonti letterarie, la selezione qui proposta privilegia per la Gallia la storiografia e, nello specifico, i *Libri historiarum* di Gregorio di Tours, per l'Italia la produzione della cancelleria papale relativa al pontificato di Leone Magno e qualche dato ricavato dal *registrum* di Gregorio Magno. Si proporranno quindi – senza una rigida successione cronologica – i risultati di una schedatura dei testi, nel tentativo di approdare all'individuazione di dati utili per delineare un quadro d'insieme e delle modalità con le quali, nei due ambiti socioculturali, viene inserito e rientra il tema del rapporto, del contatto politico tra Italia e Gallia.

## 1. *Gallia e Italia nei* Libri historiarum *di Gregorio di Tours*

I *Libri historiarum* (= *LH*) di Gregorio di Tours sono un'opera costellata di riferimenti continui e, talvolta anche molto confusi, a spostamenti di individui, di re, di eserciti, di un movimento convulso e un proliferare di messaggi e ambascerie. Una circolazione a tutto campo, all'interno della quale l'autore stesso a volte sembra perdere il filo narrativo. Si tratta tuttavia di un movimento e di rapporti che interessano quasi esclusivamente la storia interna, locale, con una focalizzazione sulle vicende e sugli intrighi delle corti e dei re franchi[1]. La fonte è quindi del tutto particolare e problematica, perché ha prospettiva e chiave di lettura, per così dire viziate a priori, dove storia, politica degli uomini e politica di Dio (quindi storia della Chiesa) entrano pesantemente in simbiosi con una notevole componente ascrivibile alla categoria del meraviglioso[2]. Sul piano strettamente narrativo, Roma e l'Italia occupano uno spazio quantitativamente minore rispetto anche ai riferimenti ai contatti dei re franchi con l'Oriente. Tuttavia, passando al setaccio i dieci libri, si individuano pochi passi dove l'autore si riferisce in maniera esplicita al rapporto Gallia-Italia. Si possono così riconoscere ed enucleare tipologie di rapporti differenti, riassumibili in: movimento fisico di soggetti implicati in contatti di carattere politico, ma legati al mondo ecclesiastico e perlopiù vescovi, ambascerie e spedizioni militari. A queste forme di movimento e rapporto (che possono assumere differenti gradi di evidenza descrittiva) nell'economia della narrazione si affiancano alcuni passi dove l'autore menziona il contesto politico italiano e le sue ripercussioni nell'assetto del mondo franco, si riferisce ai rapporti di forza tra le due realtà, descrive gli spazi dell'Italia visti dalla Gallia. Nei singoli casi entrano spesso in combinazione più elementi con una focalizzazione autoriale che da presentazione si fa in qualche misura lettura orientata, in una forma del tutto particolare di interpretazione degli eventi riportati.

I passi sono distribuiti in tutti e dieci i libri e possono essere ordinati come segue per tipologie di rapporti descritti, o cui l'autore si riferisce più o meno estesamente[3]:

[1] Per un quadro d'insieme su contenuto, impostazione e caratteristiche stilistiche dell'opera si rimanda a Heinzelmann 2001, cap. III; Murray 2016.

[2] In merito si veda la sintesi in: Furbetta 2016 (con bibliografia).

[3] Il risultato della schedatura dei singoli libri viene qui riportato indicando la tipologia del rapporto descritto e il passo, del quale si dà solo un rapido cenno per inquadrarne il

a) Rapporto tra vescovi e papato e relazioni tra sedi episcopali di Gallia e Roma

2, 1: viaggio e permanenza a Roma del vescovo Brizio e suo ritorno a Tours

5, 20: i vescovi Salonio e Sagittario si recano a Roma dal papa, che invia ordini a re Gontrano. Ritorno in Gallia dei due

10, 1: ritorno da Roma a Tours di un diacono che riferisce a Gregorio sulla condizione della città

b) Interpretazione del ruolo politico e militare dell'Italia in questioni di politica locale o relative all'assetto di potere interno al mondo franco

4, 9: l'Italia sottomessa ai Franchi passa sotto il dominio imperiale

6, 6: arrivo dei Longobardi dall'Italia[4]

7, 36: Gundebaldo fa riferimento all'intervento di Narsete, ricordando come è arrivato al potere[5]

9, 20: l'Italia è chiamata in causa nel rapporto tra Gontrano e Childeber-

contenuto. I dati sono elaborati, commentati e messi in correlazione tra loro nei paragrafi successivi (ai punti a e b viene conferito maggiore sviluppo rispettivamente nei par. 1.1 e 1.2). Per questo lavoro prendo in considerazione solo i *loci* dove il rapporto tra Italia e Gallia ha uno sviluppo narrativo (anche solo minimale) ed escludo i passi dove l'autore accenna all'Italia o dove si hanno solo rapide menzioni di città.

[4] Il dato storico è inserito all'interno di un episodio di carattere agiografico relativo a Ospizio, il quale profetizza l'arrivo dei crudeli invasori ed esorta tutti alla fuga. La previsione si avvera e Ospizio rischia di essere ucciso da due soldati longobardi, che poi riesce a portare sulla retta via. In questo caso si accentua la percezione negativa dell'evento e si ha una visione, per così dire viziata dal punto di vista cristiano, con un'interpretazione del rapporto di forza tra le due realtà in ottica gallocentrica e la miracolosa azione del santo.

[5] Si tratta di una menzione tra le righe del generale bizantino e della sua presenza in Italia, dalla quale si può cogliere quanto (tra le maglie della narrazione) sia consistente la presenza della cognizione da parte dell'autore dell'influenza del contesto italiano nella politica franca ben prima della fine del VI secolo. Il riferimento è velato e asettico e da un punto di vista narrativo inserito all'interno di un discorso incentrato su un *flashback*; la presenza del contesto italiano non è argomento in primo piano, ma rientra in una serie di eventi richiamati da Gundebaldo, che ricorda come il padre Clotario lo aveva in odio. I rapporti strategici con l'Italia e l'impero e altri dati indicati nel capitolo rientrano tra i *loci* dove si può scorgere la consapevolezza dell'interazione tra Italia e Gallia e viceversa e l'importanza per la stabilità dei rapporti interni ai *regna* franchi dei contatti con il contesto politico italiano.

to e in particolare per la situazione politica incerta data la presenza dei Longobardi

c) Legazioni, invio di intermediari, circolazione di persone
2, 16: Namazio, una volta costruita la chiesa all'interno delle mura di Clermont, invia a Bologna sacerdoti per ottenere le reliquie dei santi Agricola e Vitale
3, 31: riferimento alla legazione inviata da Childeberto, Clotario e Teodeberto a Teodato per chiedere spiegazioni sull'uccisione di Amalasunta. Si ottiene l'invio di una somma di denaro
9, 29: legazioni longobarde al fine di evitare la guerra con i Franchi

d) Spedizioni militari e contatti di natura bellica
3, 32: Teodeberto e Bucceleno in Italia contro Belisario e Narsete
4, 42: arrivo dall'Italia dei Longobardi e dei Sassoni
4, 44-45: Longobardi dall'Italia sconfitti da Mummolo
6, 42: Childeberto parte per l'Italia e ottiene aiuto economico dall'imperatore Maurizio per fronteggiare i Longobardi
8, 18: Childeberto invia soldati a Roma per risolvere una questione aperta con l'imperatore Maurizio (vd. *LH*, 6, 42)
9, 25: spedizione e scontro contro i Longobardi. I Franchi subiscono una dura sconfitta
10, 3: resoconto (secondo la testimonianza di Gripone) dei preparativi della spedizione in Italia contro i Longobardi da parte di Childeberto[6]

e) Viaggi o pellegrinaggi:
2, 5: Aravazio da Tongres a Roma per ottenere risposta da San Pietro e per scongiurare l'invasione degli Unni nelle Gallie. Ritorno da Roma a Tongres
2, 11: Eparchio Avito da Piacenza a Brioude si reca in pellegrinaggio alla basilica di San Giuliano d'Arvernia

f) Riferimento o descrizione di spazi fisici/geografici dell'Italia 'visti' dalla Gallia e percezione della realtà italiana
2, 7: riferimento alla caduta di Aquileia e alla situazione disastrosa dell'Italia sotto la pressione degli Unni

[6] Gregorio descrive in maniera precisa gli schieramenti, gli spostamenti degli eserciti e soprattutto inserisce (sotto forma di discorso diretto) la richiesta di pace da parte longobarda.

3, 32: terre malsane dell'Italia che causano perdite a Teodeberto
4, 41: riferimento alla presenza dei Longobardi e al passaggio e stanziamento in Italia
10, 1: la città di Roma afflitta dalla peste inguinaria (cfr. *supra* punto a)

### 1.1. *Vescovi e papato: le relazioni tra sedi episcopali di Gallia e Roma osservate da Tours*

Per quanto riguarda il riferimento al rapporto tra i vescovi di Gallia e il papato (o più in generale Roma e l'Italia), benchè si tratti di una realtà che interessa Gregorio in prima persona, il dato numerico e il peso dei passi rintracciabili nella narrazione è piuttosto modesto. Il tipo di relazione riportata è incentrata prevalentemente sul viaggio dalla Gallia a Roma (e viceversa) di vescovi per definire questioni legate alla loro controversa nomina episcopale o all'esercizio di essa. Nello specifico, solo due passi hanno uno sviluppo narrativo che consente di valutare il grado della presenza di una percezione e interpretazione del rapporto tra Gallia e Italia.

Il primo passo (*LH*, 2, 1) coincide con l'inizio del resoconto di eventi immediatamente successivi alla morte di san Martino e il personaggio in questione è Brizio, successore al seggio di Tours. La narrazione, piuttosto estesa, è riassumibile come segue:

Situazione iniziale: Martino e Brizio suo successore.

Antefatto: Brizio deride Martino, che gli predice l'onere della carica e molte sofferenze.

Evento principale: Brizio diventa vescovo e grazie all'intervento di Dio confuta tutte le accuse mosse dal popolo.

Nucleo centrale dell'episodio: Brizio viene ingiustamente deposto:

*Illis vero non credentibus, sed contradicentibus, trahitur, calumniatur, eicitur, ut sermo sancti adimpleretur: "Noveris, te in episcopatu multa adversa passurum". Hunc enim eiectum, Iustinianum in episcopatu constituunt*[7].

[7] Il testo dei *LH* è sempre citato secondo l'edizione Krusch-Levison 1937-51 (si veda però anche Oldoni 1981 con annotazioni).

Brizio a Roma

*Denique Brictius Romanae urbis papam expetiit, flens et eiulans atque dicens: "Merito haec patior, quia peccavi in sanctum Dei et eum delerum et amentem saepe vocavi; cuius videns virtutes non credidi". Post cuius abscessum aiunt Toronici sacerdoti suo: "Vade post eum et exere negotium tuum, quia, si eum prosecutus non fueris, a nostro omnium contemptu humiliaberis". Iustinianus vero egressus a Turonus, Vircellis Italiae civitatem adgressus, iudicio Dei percussus, obiit peregrinus. Toronici eius obitum audientes et in sua malitia perdurantes, Armentium in eius loco constituunt. At Brictius episcopus Romam veniens, cuncta quae pertulerat papae refert.*

Espiazione delle colpe e soggiorno a Roma e poi in Italia:

*Qui ad sedem apostolicam resedens, plerumque missarum solemnia caelebravit ibi, quicquid in sanctum Dei deliquerat deflens.*

Viaggio di ritorno a Tours:

*Septimo igitur regressus anno a Roma, cum auctoritate papae illius Toronus redire disponit; et veniens ad vicum cui nomen est Laudiacum, sexto ab urbe miliario, mansionem accepit. Armentius vero febre corripitur, media autem nocte spiritum exalavit. Quod protinus Brictio episcopo per visum revelatum est; qui ait suis: "Surgite velocius, ut ad tumulandum fratrem nostrum, Turonicum pontificem, occurramus". Cumque illi venientes portam civitatis ingrederent, ecce! Istum per aliam portam mortuum efferebant.*

Epilogo: Brizio è nuovamente vescovo di Tours.

L'evento più importante dell'episodio e quello che motiva la necessità del viaggio a Roma e della visita al papa è costituito dall'avveramento di quanto previsto da san Martino. Le mille difficoltà e le calunnie cui viene sottoposto il neovescovo Brizio lo portano a un allontanamento ingiusto dalla carica stessa e provocano una sostituzione. Per volere popolare[8] viene infatti nominato il presbitero Giustiniano. Brizio è quindi costretto a

[8] L'autore dà solo uno spaccato dell'episodio e allude a una vera rincorsa al candidato più gradito e a una *audentia episcopalis*, con la quale viene deposto Brizio.

rivolgersi direttamente al papa per salvaguardare i propri diritti e tutelare la diocesi di Tours. Il resoconto dell'episodio è dilatato e incentrato sulla resa narrativa degli spostamenti dai ritmi quasi convulsi nella confusione generale: alla partenza di Brizio segue immediatamente, a mo' di inseguimento, il viaggio del neoeletto vescovo Giustiniano. Questi, nelle intenzioni del popolo, deve precedere l'incontro di Brizio con il papa e il criptico riferimento al necessario adempimento del *negotium* da parte di Giustiniano sottintende forse un'azione più dura nei confronti di Brizio e la richiesta di legittimazione di Giustianiano stesso. Egli però muore dopo essere arrivato a Vercelli e appena la notizia giunge a Tours viene subito nominato, con le medesime modalità, Armenzio. Nel frattempo, stando al racconto di Gregorio, Brizio dopo aver parlato con il papa, rimane in città per espiare le precedenti colpe e solo dopo sette anni intraprende il viaggio di ritorno a Tours. L'autore passa quindi a descrivere una tappa intermedia del tragitto. Brizio si ferma a Montlouis, gli appare una visione grazie alla quale apprende che è deceduto Armenzio e dunque decide di affrettarsi. Il rientro a Tours avviene quindi mentre si stanno svolgendo le esequie di Giustiniano. L'episodio si conclude poi con il reintegro di Brizio nella carica, che egli mantiene per tutti i suoi ultimi sette anni di vita.

Se ci si sofferma sul passo si evince come esso sia strutturato quasi esclusivamente sulla resa narrativa del movimento, del succedersi di eventi e notizie e da pause di carattere più descrittivo che riguardano però o il soggiorno a Roma o singole tappe del viaggio. Da un punto di vista strettamente narrativo, a livello di presentazione dell'episodio, Roma e il papa non hanno alcun rilievo specifico. La loro presenza incide pochissimo e gli esigui dati inseriti sono privi di adesione, in positivo o in negativo. La lente del racconto non è rivolta all'*auctoritas* del pontefice (che non è nemmeno nominato) e alla sua decisione in merito al reintegro in carica o meno, quanto all'attuazione sia di quello che aveva predetto san Martino[9], sia all'*iter* spirituale che Brizio stesso compie prima di ottenere definitivamente la carica ed esserne degno, in quanto successore legittimo del santo vescovo. Dell'incontro con il papa e del soggiorno romano e italiano (ma qui imprecisato)[10] a Gregorio interessa infatti mettere in

[9] Questi deriso in vita da Brizio gli aveva profetizzato che sarebbe stato – tra sofferenze – suo successore.

[10] Il dato è invece presente in *LH*, 10, 31 *Brictius ordinatur episcopus anno Archadii et Honori secundo, cum pariter regnarent. Fuit autem civis Turonicus. Cui XXXIII. episcopa-*

rilievo i due interventi del protagonista, la penitenza che lo condurrà a un grado di somiglianza con la santità di Martino e poi gli offici sacri, cui si dedica. Tutto è cioè in funzione dell'avveramento delle parole di san Martino, della condanna moderata (ma presente) della reazione di Tours e del popolo alla scelta del vescovo e della ricerca del modello di santità: ossia di un nuovo Martino nel successore. Il legame con Roma e il potere decisionale del papa nel dirimere la contesa rimangono sullo sfondo della scena e sono elementi trattati senza particolare rilievo, inseriti tra gli altri nella successione del racconto stesso[11]. Quest'ultimo è calato all'interno di una parentesi che presenta tratti in comune con i «medaglioni agiografici»[12], che Gregorio cuce e collega nel resoconto dei *gesta*. Da un punto di vista narrativo infatti, nelle movenze di esordio il racconto è costruito sull'immagine di Brizio come un anti-Martino e come un vescovo subito perseguitato. La narrazione sembra assumere un'impostazione iniziale agiografica, che declina verso il resoconto di taglio cronachistico, in una dinamica di causa-effetto, dove solo l'espiazione consente un ripristino della situazione iniziale. Si ricalibra così il ruolo di Brizio come successore legittimo all'episcopato. Di fondo, tutto è finalizzato all'affermazione del modello di santità di Martino nei suoi epigoni e l'*auctoritas* del papa in questo non ha evidenza specifica, né l'intervento del pontefice assume un ruolo effettivo nello svolgimento delle azioni. La potenziale ingerenza del potere del papato è tutta implicita e racchiusa nella rincorsa del neoletto vescovo Giustiniano nel tentativo di impedire a Brizio l'arrivo a Roma. La città e quanto essa rappresenta funzionano così da corollario a una vicenda che, di per sé, sembrerebbe ridursi a contese tra pretendenti alla carica episcopale in balìa degli umori popolari e di avversari politici sobillatori.

*tus anno crimen adulterii est inpactum a civibus Turonicis, expulsumque eum, Iustinianum episcopum ordinaverunt. Brictius vero ad papam Urbis dirigit. Iustinianus autem post eum abiens, apud urbem Vercellensim obiit. Turonici iterum malignantes, Armentium statuerunt. Brictius vero septem apud papam Urbis annis degens, idoneus inventus a crimine, ad urbem suam redire iussus est. Hic aedificavit basilicam parvulam super corpus beati Martini, in qua et ipse sepultus est. Cumque portam ingrederetur, Armentius per aliam portam mortuus efferebatur; quo sepulto, cathedram suam recepit. Hunc ferunt instituisse ecclesias per vicos, id est Calatonno, Bricca, Rotomago, Briotreide, Cainone. Fueruntque omnes anni episcopatus eius XLVII, obiitque et sepultus est in basilicam, quam super sanctum Martinum aedificavit.*

[11] Per un quadro d'insieme sull'approccio adottato dall'autore in tutte le sue opere nel riferirsi al papato e i silenzi che si rilevano nella narrazione, si veda: Noble 2002.

[12] Definizione questa di Boesch Gajano 1977.

Nella testimonianza del movimento fisico e, per così dire, ideologico nel ricorso alla sede romana, tra Gallia e Italia e viceversa, non c'è una profondità critica, né l'autore suggerisce un'interpretazione dell'episodio e della sua esemplarità in relazione al meccanismo di nomina, riconoscimento e tutela dei diritti della carica episcopale. L'occhio e la voce dell'autore si fermano sul dato evenemenziale con un'ottica gallocentrica, anzi turonense, subordinando la presenza e l'azione del papato e di Roma al progresso interiore del personaggio Brizio.

A questo passo si può accostare il lungo e dettagliato capitolo 20 del quinto libro[13], nel quale si tratta di una sorta di insurrezione contro i vescovi Salonio e Sagittario, motivata dalla condotta addirittura feroce dei due, che vengono quindi rimossi. La decisione viene presa in un sinodo convocato a Lione da re Gontrano sotto la tutela del vescovo Nicezio. Salonio e Sagittario vengono così privati della carica, ma decidono di far ricorso al re e gli chiedono un'autorizzazione per recarsi a Roma e far appello all'autorità papale. Gontrano acconsente, consegna loro alcune lettere e l'autore inserisce, senza passaggi intermedi, l'azione di papa Giovanni. Questa volta, Gregorio si sofferma sull'azione diretta del papa, che scrive al re e gli impone di reintegrare i due vescovi annullando di fatto la decisione del sinodo. Gontrano esegue le direttive del papa, si limita a un rimprovero e su questo punto si inserisce la voce dell'autore che glossa l'azione con una nota di deplorazione, perché ai due non viene dato nessun castigo. Riassumendo, dallo schema si evince come vi sia una parallela e coerente circolazione di contenuti e testi che crea una forma di legame tra *auctoritates* (re-papa), Gallia-Italia e viceversa. Una circolazione strettamente connessa con lo spostamento fisico dei due protagonisti e che costituisce anche l'unica forma di azione concreta concessa alle due sfere di potere, ma senza particolare enfasi nella presentazione della successione degli eventi:

Situazione iniziale: malcontento e insurrezione contro i vescovi Salonio e Sagittario:

*Igitur contra Salonium Sagittariumque episcopos tumultus exoritur.*

[13] Libro che complessivamente riguarda gli anni di regno di Childeberto, che inizia nel dicembre del 575.

Antefatto: dopo la nomina i due vescovi degenerano nella condotta e si macchiano di differenti crimini:

*Hi enim a sancto Nicetio Lugdunensi episcopo educati, diaconatus officio sunt sortiti; huiusque tempore Salonius Ebredunensis urbis, Sagittarius autem Vappinsis ecclesiae sacerdotes statuuntur. Sed, adsumpto episcopatu in proprio relati arbitrio, coeperunt in pervasionibus, caedibus, homicidiis, adulteriis diversisque in sceleribus insano furore crassari, ita ut quodam tempore, celebrante Victore Tricassinorum episcopo sollemnitatem natalicii sui, emissa cohorte, cum gladiis et sagittis inruerent super eum. Venientesque sciderunt vestimenta eius, ministros ceciderunt, vasa vel omne apparatum prandii auferentes, relinquentes episcopum in grandi contumelia.*

Evento principale: re Gontrano convoca un concilio per giudicare il comportamento sconveniente di Salonio e di Sagittario. I vescovi riuniti sotto la guida di Nicezio decidono di togliere la carica ai due:

*Quod cum rex Guntchramnus comperisset, congregari synodum apud urbem Lugdunensim iussit. Coniunctique episcopi cum patriarcha Nicetio beato, discussis causis, invenerunt eos de his sceleribus quibus accusabantur valde convictos; praeceperuntque, ut qui talia commiserant episcopatus honore privarentur.*

Nucleo centrale dell'episodio: i due si rivolgono al re e chiedono l'autorizzazione a recarsi a Roma per sottoporre la questione al pontefice. Il re acconsente rilasciando le lettere necessarie:

*At illi, cum adhuc propitium sibi regem esse nossent, ad eum accedunt, inplorantes se iniuste remotos, sibique tribui licentiam, ut ad papam urbis Romae accedere debeant. Rex vero annuens petitionibus eorum, datis epistolis, eos abire permisit.*

Visita a Roma e intervento diretto del pontefice. Papa Giovanni valuta le richieste dei due vescovi e impone il reintegro nella carica inviando lettere a re Gontrano:

*Qui accedentes coram papa Iohanne exponunt se nullius rationis existentibus causis dimotos. Ille vero ad regem epistolas dirigit, in quibus locis suis eosdem restitui iubet.*

Il re esegue le disposizioni del papa e i due vescovi rientrano nelle loro sedi:

*Quod rex sine mora, castigatos prius verbis multis, implevit. Sed nulla, quod peius est, fuit emendatio subsecuta.*

Il capitolo prosegue con la lunga dimostrazione di come entrambi i vescovi reintegrati continuino nella loro condotta scellerata, fino a nuovi ammonimenti, finti pentimenti e peccati capitali durante tutta la loro vita. L'autore insiste dunque sul successivo intervento del re, mentre il papa e Roma scompaiono. La presentazione dell'intervento del pontefice rimane così racchiusa nella prima parte della narrazione e si riduce al resoconto d'insieme. Nel testo – apparentemente neutro nel delineare le dinamiche della vicenda – si insinua un giudizio implicito contro la decisione del papa e contro Gontrano, che si rimette ad essa ancor prima di valutare la questione (perché autorizza il viaggio) e poi rinuncia a prendere decisioni autonome anche in merito alla punizione. Una riammissione alla carica quasi senza reali conseguenze e che non appare condivisa dall'autore. Questi introduce nel testo – in maniera del tutto nascosta – una forma di disappunto, orientando (o tentando di orientare) il giudizio del lettore sull'episodio. Non ci sono infatti affermazioni di principio, né giudizi espliciti o commenti, perché l'interpretazione dell'intera vicenda e degli effetti negativi dell'intervento papale sono affidati al prosieguo della narrazione e all'insistenza nel dettagliare tutte le azioni sconvenienti dei due vescovi reintegrati. Azioni conseguenti al perdono e al reintegro immotivato imposto dal papa sconfessando la decisione sinodale.

Per quanto sia difficile con un testo con queste caratteristiche strutturali e stilistiche stabilire costanti e anche confronti interni, se si fanno interagire i due passi non si può non notare la modalità differente di presentazione. Anche qui il motivo della pessima condotta (presunta, come nel caso di Brizio, o reale come in questo passo) è la causa dell'estromissione della carica, ma non entra in gioco alcun modello di santità, quanto la gestione effettiva del potere. L'autore fa emergere dalla narrazione l'allargamento indebito di funzioni e di prerogative dei due vescovi, sottolinea sia la successione dei fatti che riguardano sedi e soprattutto figure istituzionali, sia il valore dello scambio di corrispondenza e documenti di autorizzazione o di comunicazione e imposizione. Non ci sono discorsi diretti che possano attirare l'attenzione del lettore sui due vescovi. C'è invece – a differenza dell'altro passo – una maggiore focalizzazione sulla responsabilità del pontefice, sulla determinazione nel risolvere la questione e una sorta di enfasi sulla mancanza di scelta decisionale di Gontrano, che attua la richiesta del papa. L'autore presenta qui un vincolo con l'Italia molto

più stretto e problematico, dove la bilancia del giudizio pende verso la ricerca non certo di modelli di santità o di affermazione spirituale di una sede rispetto a un'altra, ma piuttosto verso il controllo, l'affermazione e l'esercizio di una libera *auctoritas* che vuole nel re una figura, cui rivolgersi e confidare per la corretta gestione degli equilibri della chiesa di Gallia e dei suoi esponenti. Una figura, che si mostra però braccio del volere del papa, preferendo venir meno alla cura dell'integrità morale del clero locale a favore del rapporto con la sede di Roma. Sembra così profilarsi nella riflessione – e quindi nella presentazione e nell'interpretazione degli eventi data dall'autore nel corso dell'opera – una sorta di declino (dall'età di san Martino in poi) interno alla storia della chiesa di Gallia sempre più in mano ai re, alle ambizioni dei singoli vescovi, al consenso fluttuante dei più e alle confuse strategie del momento.

L'apice del mutare della cognizione del rapporto tra vescovi di Gallia e Roma è però nel decimo libro, quando l'autore riporta la nomina di papa Gregorio Magno. A lui è dedicato il capitolo iniziale e con esso la narrazione torna circolarmente a un modello di santità, con un ideale *pendant* rispetto al primo libro e alla figura di san Martino:

*Anno igitur quinto decimo Childeberthi regis diaconus noster ab urbe Roma sanctorum cum pigneribus veniens, sic retulit, quod anno superiore, mense nono, tanta inundatio Tiberis fluvius Romam urbem obtexerit, ut aedes antiquae deruerent, horrea etiam eclesiae subversa sint, in quibus nonnulla milia modiorum tritici periere. Multitudo etiam serpentium cum magno dracone in modo trabis validae per huius fluvii alveum in mare discendit; sed suffocatae bestiae inter salsos maris turbidi fluctus et litori eiectae sunt. Subsecuta est de vestigio cladis, quam inguinariam vocant. Nam medio mense XI. adveniens, primum omnium iuxta illud, quod in Ezechiel profeta legitur: A sanctoario meo incipite, Pelagium papam perculit et sine mora extinxit. Quo defuncto, magna stragis populi de hoc morbo facta est. Sed quia eclesia Dei absque rectorem esse non poterat, Gregorium diaconem plebs omnis elegit.*

*Hic enim de senatoribus primis, ab adulescentia devotus Deo…*

*Unde factum est, ut epistulam ad imperatorem Mauricium dirigeret, cuius filium ex lavacro sancto susciperat, coniurans et multa praece deposcens, ne umquam consensum praeberet populis, ut hunc huius honoris gloria sublimaret. Sed praefectus urbis Romae Germanus eius anticipavit nuntium, et conpraehensum, disruptis*

*epistulis, consensum, quod populus fecerat, imperatori direxit. At ille gratias Deo agens pro amicitia diaconi, quod repperisset locum honoris eius, data praeceptione, ipsum iussit institui.*

*Cumque in hoc restaret, ut benediceretur, et lues populum devastaret, verbum ad plebem pro agenda paenitentia in hoc modo exorsus est: Oratio Gregorii Papae ad plebem…*

*Asserebat autem diaconus noster, qui aderat, in unius horae spatio, dum voces plebs ad Dominum supplicationis emisit, octoaginta homines ad terram conruisse et spiritum exalasse. Sed non distitit sacerdos dandus praedicare populo, ne ab oratione cessarent. Ab hoc etiam diaconus noster reliquias sanctorum, ut diximus, sumpsit, dum adhuc in diaconato degeret. Cumque latibula fugae praepararet, capitur, trahitur et ad beati apostoli Petri basilica deducitur, ibique ad pontificalis gratiae officium consecratus, papa Urbis datus est. Sed nec distetit diaconus noster, nisi ad episcopatum eius de Porto rediret et, qualiter ordinatus fuerit, praesenti contemplatione suspiceret.*

L'autore riferisce di fatto il contenuto di quanto egli ha appreso da un suo diacono di ritorno da Roma e il capitolo inizia con una descrizione delle condizioni della città, nella quale imperversa la peste inguinaria, a causa della quale muore anche papa Pelagio. Il popolo bisognoso di una guida elegge all'unanimità Gregorio. Le tappe che portano alla nomina papale sono riassunte nell'episodio del piccolo benevolo inganno ideato dal prefetto di Roma: Germano. Questi intercetta la legazione con la quale Gregorio chiedeva all'imperatore di non accettare la proposta della sua nomina. Germano ruba la missiva e la distrugge e quindi l'imperatore stabilisce l'insediamento secondo la volontà del popolo, legittimando la nomina di Gregorio. Il resoconto è completato dall'inserimento della predica che egli tenne in un momento di massimo accanimento della peste e il testo è inserito come documento, citato in maniera fedele e costituisce non solo una testimonianza oggettiva dell'operato in città, ma anche la prova delle qualità retoriche del papa, completandone così la presentazione e l'elogio. Alla fine del capitolo c'è poi una certa insistenza sull'esattezza dei fatti riportati dal diacono rientrato in Gallia (che ha assistito personalmente anche alla predica) e quindi un implicito invito a prestar fede a quanto riferito. Nel capitolo si intrecciano sostanzialmente una dimensione informativa sugli eventi che colpiscono Roma e una dimensione descrittiva con la rassegna di particolari – frutto di osservazione

diretta del diacono – relativi alla situazione concreta della città. Questo elemento rientra in una sporadica, ma presente, attenzione nei *LH* agli spazi fisici dell'Italia (soprattutto della città Roma) visti dalla Gallia[14]. Percezione e interpretazione dell'azione del papa trapelano in senso pienamente positivo con una venatura encomiastica. A tutto ciò si combina anche il riferimento a un altro tipo di scambio, legato alla circolazione degli oggetti tra diocesi lontane. Si tratta nello specifico di reliquie[15] che il papa invia come inizio ufficiale dei contatti con i Franchi. Trova così conferma un dato che emerge dal *registrum* di Gregorio Magno stesso, che fa dell'invio di reliquie (soprattutto in Oriente) un mezzo politico di comunicazione e di relazione. Nella visione di Gregorio di Tours, l'ultimo spaccato di storia della chiesa tra Gallia e Italia riparte in sostanza con l'avvento di un papa che di santità e capacità politica fa un punto di forza e di dialogo con il contesto franco in un'ottica di collaborazione. Il passo è perciò interessante anche ai fini dell'interpretazione del ruolo politico di Roma nelle questioni che riguardano le diocesi di Gallia. Un dato questo la cui percezione nella consapevolezza dell'autore permane in tutta l'opera e che trapela anche dal capitolo conclusivo, dove egli ricorda tutti i pre-

[14] In merito, si può accostare il riferimento in *LH*, 2, 7 alla città di Aquileia distrutta dagli Unni. In quest'ultimo caso (cfr. *supra* punto f), si tratta però di una percezione lontana, quasi estranea e priva di una qualsiasi forma di adesione emotiva o di rilievo narrativo. Il dato è infatti inserito come passaggio obbligato per la resa della successione logica e storica degli eventi, mentre in 10, 1 l'insistenza sulla condizione di Roma afflitta dalla peste è finalizzata a mettere in rilievo la cura e il sostegno profusi da Gregorio Magno nei confronti del popolo di fedeli. Un altro riferimento, molto distaccato, è in 4, 41, quando Gregorio ricorda l'arrivo di Alboino e la progressiva riduzione alla distruzione dell'Italia sotto la *potestas* longobarda e si riferisce alla spoliazione di edifici sacri (*Alboenus vero Langobardorum rex, qui Chlothosindam, regis Chlothari filiam, habebat, relecta regione sua, Italiam cum omni illa Langobardorum gente petiit. Nam, commoto exercitu, cum uxoribus et liberis abierunt, illuc commanere deliberantes. Quam regionem ingressi, maxime per annos septem pervagantes, spoliatis eclesiis, sacerdotibus interfectis, in suam redigunt potestatem*).

[15] Un'altra testimonianza, in contesto differente e riferita ai tempi di san Martino, si trova in *LH*, 10, 31 (*Eustochius ordinatur episcopus, vir sanctus et timens Deum, ex genere senatorio. Hunc ferunt instituisse ecclesias per vicos Brixis, Iciodoro, Lucas, Dolus. Aedificavit etiam ecclesiam infra muros civitatis, in qua reliquias sanctorum Gervasi et Protasi martyris condidit, quae sancto Martino de Italia sunt delatae, sicut sanctus Paulinus in epistola sua meminit*).

decessori al seggio di Tours, riferendosi esplicitamente alla relazione tra Italia e Gallia sia nell'invio di uomini degni della carica come Catiano[16], sia come luogo dal quale proviene il grande Martino[17].

All'interno delle relazioni tra diocesi di Gallia e Italia può essere considerato anche l'operato di figure come Aravazio vescovo di Tongres che presagisce l'arrivo degli Unni in Gallia, si reca a Roma per pregare sulla tomba dell'apostolo Pietro per ottenere una risposta da Dio e implorare l'intervento salvifico (cfr. *LH*, 2, 5). Il passo è costruito alla maniera di un racconto agiografico e si dilunga nel riportare la risposta ottenuta per manifestazione del santo e l'ordine di intraprendere il viaggio di ritorno in patria. Il passo si può collocare tra quelli repertoriati (cfr. *supra* punto e) per la tipologia del viaggio (o del pellegrinaggio[18]), ma al di là del dato narrativo, il riferimento al ricorso – qui totalmente compreso in una prospettiva fideistica – alla sede di Roma simbolo della cristianità è strettamente connesso con la contingenza politica e con la necessità di proteggere la patria da attacchi esterni. L'idea di sudditanza spirituale sottintesa nella narrazione costituisce una chiave di lettura che, a sua volta, consente di inserire la storia della diocesi di Tours e della chiesa di Gallia in una prospettiva universale rappresentata dal cuore dell'ex impero, pur in una crescente autonomia locale, maggiormente evidente nella narrazione dal quinto libro in poi.

### 1.2. *Spedizioni militari in Italia e dinamiche di guerra: appunti di lettura dei* Libri historiarum

Nei *LH*, il rapporto tra Gallia e Italia non è limitato a questioni ecclesiastiche o a contatti e spostamenti di personaggi legati alla Chiesa, ma trova-

[16] *LH*, 10, 31 *Catianus episcopus anno imperii Decii primo a Romanae sedis papa transmissus est.*

[17] *LH*, 10, 31 *Sanctus Martinus anno VIII. Valentis et Valentiniani episcopus ordinatur. Fuit autem de regione Pannoniae, civitate Sabariae. Qui ob amorem Dei apud urbem Mediolanensem Italiae primo monasterium constituit; sed ab haereticis, eo quod sanctam Trinitatem intrepidus praedicaret, virgis caesus atque expulsus de Italia, in Galliis accessit.*

[18] Cfr. *LH*, 2, 11 dove si riferisce del pellegrinaggio di Eparchio Avito da Piacenza a Brioude per offrire voti a San Giuliano d'Arvernia.

no spazio anche relazioni strategico-militari esterne. Queste sono trattate in maniera abbastanza divergente nei differenti libri, con un'oscillazione tra presentazione cronachistica degli eventi e tiepida percezione delle dinamiche di causa effetto e del loro risvolto nell'assetto interno del mondo franco. Un buon esempio è in 3, 32, dove l'autore riferisce della spedizione in Italia condotta da Teodeberto I nel 539 e più tardi da Bucceleno, il quale si scontra prima con Belisario e successivamente con Narsete:

*Theudobertus vero in Italia abiit et exinde multum adquisivit. Sed quia loca illa, ut fertur, morbida sunt, exercitus eius in diversis febribus corruens vexabatur; multi enim ex his in illis locis mortui sunt. Quod videns Theudobertus ex ea reversus est, multa secum expolia ipse vel sui deferentes. Dicitur tamen tunc temporis usque Ticinum accessisse civitatem, in qua Buccelenum rursum dirixit. Qui, minorem illam Italiam captam atque in ditionibus regis antedicti redactam, maiorem petiit; in qua contra Belsuarium multis vicibus pugnans, victuriam obtenuit. Cumque imperator vidisset, quod Belsuarius crebrius vinceretur, amoto eo, Narsitem in eius loco statuit; Belsuarium vero comitem stabuli quasi pro humilitate, quod prius fuerat, posuit. Buccelenus vero contra Narsitem magna certamina gessit. Captam omnem Italiam, usque in mare terminum dilatavit; thesauros vero magnus ad Theudobertum de Italia dirixit. Quod cum Narsis imperatori posuisset in notitiam, imperator, conductis praetio gentibus, Narsiti solatium mittit, confligensque postea victus abscessit. Deinceps vero Buccelenus Siciliam occupavit; de qua etiam tributa exigens, regi transmisit. Magna enim ei felicitas in his conditionibus fuit.*

L'adesione dell'autore ai successi militari non è esplicita, ma la percezione che deriva al lettore è indubbiamente positiva, con una forma di enfasi data dalla scelta dei sintagmi: *multis vicibus pugnans, victuriam obtenuit* (in riferimento alle vittorie contro Belisario) e *magna certamina gessit* (per i successi contro Narsete). Un'adesione e sostanziale ammirazione per l'impresa al di fuori dei confini di Gallia si avvertono anche nella scelta lessicale della proposizione: *thesauros vero magnus ad Theudobertum de Italia dirixit*, con la quale Gregorio suggella il successo militare e la sua ricaduta economica per i Franchi e poi nella venatura ironica con la quale egli sottolinea come l'imperatore destituì Belisario dalla carica: *Belsuarium vero comitem stabuli quasi pro humilitate, quod prius fuerat, posuit*. La presentazione della spedizione è dunque orientata positivamente con una forma di elogio indiretto della politica franca nel tentativo di espansione del controllo della penisola. In merito, nello slancio narrativo e nella scarsa esattezza nella resa delle dinamiche belliche, Gregorio pone sullo

stesso piano, senza distinzione e con una sorta di conflazione le due spedizioni di Bucceleno. La prima avvenne nel 539 fronteggiando Belisario dopo la ritirata di Teodeberto, che giunse fino a Pavia e poi fu costretto a ripiegare a causa dalle perdite e della condizione sanitaria precaria del suo esercito. La seconda si colloca nel 552 durante il regno del figlio del re: Teodevaldo e portò, dopo il consolidamento delle conquiste nel settore padano (vd. il riferimento nel testo all'*Italia minor*), a un tentativo di dominio della parte meridionale della penisola (cioè l'*Italia maior*) con vittorie contro Narsete. L'amplificazione dei successi dell'esercito dei Franchi è poi evidente nella parte finale del capitolo, dove l'autore riferisce della conquista della Sicilia, che in realtà non fu mai occupata da Bucceleno[19]. Questi infatti dovette fronteggiare Narsete nei pressi di Volturno e la campagna terminò con la morte del duca e la vittoria dei Bizantini nel 554-55. Quest'ultima fase è correttamente inquadrata dall'autore in *LH*, 4, 9, dove la sconfitta di Bucceleno è laconicamente glossata da una considerazione che tradisce l'adesione di Gregorio alla politica franca e l'amara constatazione dell'irrimediabile perdita del territorio italiano:

*Sub eo* (*scil. Theodovaldo*) *enim et Buccelenus, cum totam Italiam in Francorum regno redigisset, a Narsitae interfectus est, Italiam ad partem imperatoris captam, nec fuit qui eam ultra reciperet.*

L'Italia – presentata come sottomessa completamente ai Franchi – passa così sotto il dominio imperiale e il breve riferimento aggiunge un tassello in più alla percezione del cambiamento radicale della realtà e dell'assetto politico italiano e del suo ruolo negli equilibri interni al mondo franco[20]. Per quanto articolato, il resoconto non è ancorato a un'escavazione (né a una semplice esposizione) delle dinamiche di causa-effetto e l'azione militare è inserita in una successione priva di concreti orientamenti interpretativi. Se la movenza e l'impostazione d'insieme rispondono a un taglio cronachistico, d'altra parte non si rileva una cura nella connessione logico-causale-temporale delle azioni intraprese dal re e dal suo generale e si constata un sostanziale distacco da quelle che altre fonti delineano

[19] Sulla questione: Piazza 2014.

[20] Il passo può essere inoltre repertoriato tra quelli indicati al punto b e contiene nella parte iniziale un riferimento di carattere geografico sulle caratteristiche del territorio italiano, in particolare sull'area padana, ed è perciò ascrivibile anche alla tipologia (f).

come strategie militari di più ampio respiro da parte dei Franchi[21]. All'autore interessa, in sostanza, sottolineare il dato positivo della conquista e dell'estensione dell'*auctoritas* franca (quindi della Gallia) in Italia, ma senza imprimere un orientamento critico, una vera interpretazione personale alla lettura dell'episodio. Mancano tuttavia l'asciuttezza narrativa e l'impostazione logica nelle dinamiche di causa-effetto, scansione temporale richieste a una cronaca; il testo di Gregorio si colloca, per così dire a metà, scivolando – anche nelle sezioni che non mostrano addentellati con il genere agiografico – in una coloritura elogiativa e in una dimensione venata da una forma di sostanziale accettazione degli eventi e dei loro esiti[22].

Una sensibile differenza nel *modus* di presentazione dei rapporti tra Italia e Gallia si rileva nel libro quarto[23], dove nei capitoli 41-6 Gregorio si riferisce alla minaccia dei Longobardi e a una serie di azioni militari. Nel cap. 41 l'autore introduce l'ingresso in Italia e lo stanziamento a partire dalla discesa di Alboino. Il passo dà un breve spaccato sull'esito della conquista da un punto di vista spaziale/geografico con il riferimento alla spoliazione di basiliche e luoghi di culto (cfr. *supra* punto f e n. 14). Nel cap. 42, con altrettanta disinvoltura narrativa, Gregorio inserisce una rassegna sugli spostamenti dei Longobardi dall'Italia alla Gallia, le azioni vittoriose sui Burgundi e il ritorno nella penisola con il bottino. I riferimenti – esposti in maniera neutrale – sono funzionali a introdurre la figura di Mummolo, delineato come un eroe nazionale, campione della difesa della patria contro gli invasori. Il resoconto delle azioni di contrasto e contenimento delle truppe longobarde e sassoni perde le caratteristiche della cronaca distaccata e impersonale e si colora di toni che ricordano l'epica, con la resa di *tableaux* incentrati sulla grandezza delle gesta del protagonista. L'ordine degli eventi si fa nello stesso tempo lineare (con il

[21] Basti l'esempio di Agazia che presenta la prima spedizione di Bucceleno come una risposta alla richiesta di alleanza che i Goti avrebbero intrattenuto con Teodebaldo per contrastare la pressione dei bizantini (cfr. Agat., *Hist.*, 1, 5, 1-10; vd. Frendo 1975, *ad loc.*).

[22] Per un quadro d'insieme sulle modalità narrative nei *LH*, il rapporto con le fonti e lo stile dell'autore: Oldoni 1972.

[23] Per un commento del libro si rimanda a Hilchenbach 2009. Su questi passi e sulle modalità di trattazione delle invasioni longobarde e, in generale, sulla presentazione dei Longobardi, errori e omissioni da parte di Gregorio vd. Pohl 2002.

riferimento agli spostamenti degli eserciti) e convulso nella resa dell'incalzare delle reazioni dei Franchi e degli interventi di Mummolo:

*Igitur prorumpentibus Langobardis in Galliis, Amatus patricius, qui nuper Celsi successor extiterat, contra eos abiit, cummissumque bellum, terga vertit ceciditque ibi. Tantumque tunc stragem Langobardi feruntur fecisse de Burgundionibus, ut non possit colligi numerus occisorum; oneratique praeda, discesserunt iterum in Italiam. Quibus discedentibus, Eunius, qui et Mummolus, arcessitus a rege, patriciatus culmine meruit. Inruentibus iterum Langobardis in Gallias et usque Mustias Calmes accedentibus, quod adiacit civitati Ebredonense, Mummolus exercitum movit et cum Burgundionibus illuc proficiscetur. Circumdatisque Langobardis cum exercitu, factis etiam concidibus, per divia silvarum, inruit super eos, multus interfecit, nonnullus coepit et rege direxit. Quos ille per loca dispersos custodire praecepit, paucis quodadmodo per fugam lapsis, qui patriae nunciarent.* […] *Post haec Saxones, qui cum Langobardis in Italiam venerant, iterum prorumpunt in Galliis et infra territurium Regensim, id est apud Stablonem villam castra ponunt, discurrentes per villas urbium vicinarum, diripientes praedas, captivos abducentes vel etiam cuncta vastantes. Quod cum Mummolus conperisset, exercitum movet, inruensque super eos, multa ex his milia interficit et usque ad vesperum caedere non distitit, donec nox finem faceret. Ignarus enim reppererat homines et nihil de his quae accesserunt autumantes. Mane autem facto, statuunt Saxones exercitum, praeparantes se ad bellum; sed, intercurrentibus nuntiis, pacem fecerunt, datisque muneribus Mummolo, relicta universa regionis praeda cum captivis, discesserunt, iurantes prius, quod ad subiectionem regum solaciumque Francorum redire deberent in Galliis. Igitur regressi Saxones in Italiam, adsumptis secum uxoribus atque parvolis vel omni suppellectile facultatis, redire in Galliis distinant, scilicet ut a Sigybertho rege collecti in loco unde egressi fuerant stabilirentur.*

La vittoriosa azione di Mummolo è riportata con enfasi sulla strategia del personaggio e con attenzione all'impatto emotivo sui Longobardi, tratteggiati come un nemico che teme la forza dei Franchi. In merito, la presentazione segue un crescendo che si accompagna con i dettagli delle successive spedizioni e le relative operazioni di contrasto. Se nel par. 42 Gregorio si è riferito anche alla presenza dei Sassoni combinando il resoconto della duplice pressione nemica, nel prosieguo della narrazione si concentra nello specifico (par. 44) sui movimenti dei duchi longobardi (Amone, Zabano e Rodano), che minacciano il territorio dei Franchi e sul diffondersi della notizia della capacità di Mummolo di sconfiggere il nemico:

*Quae cum Mummolo perlata fuissent, exercitum movit et Rodano, qui Gratianopolitanam urbem debellabat, occurrit. Sed cum Eseram fluvium exercitus laboriose transiret, nutu Dei animal amnem ingreditur, vadum ostendit, et sic populus* [*liberi*] *in ulteriorem ripam egreditur*[24]*. Quod videntes Langobardi nec morati, evaginatis gladiis hos adpetunt, cummissoque bello, in tantum caesi sunt, ut Rhodanus sauciatus lancia ad montium excelsa confugiret. Exinde cum quingentis viris, qui ei remanserant, per divia silvarum prorumpens, ad Zabanem pervenit, qui tunc urbem Valentiam obsedebat, narravitque omnia quae acta fuerat. Tunc datis pariter cunctis in praeda, ad Ebredunensem urbem regressi sunt, ibique eis cum innumero exercitu Mummolus in faciem venit. Commissoque proelio, Langobardorum phalangae usque ad internitionem caesae, cum paucis duces in Italiam sunt regressi. Cumque usque Sigusium urbem perlati fuissent et eos incolae loci durae susciperent, praesertim cum Sisinnius magister militum a parte inperatoris in hac urbe resident, simolatus Mummoli puer in conspectu Zabanis Sisinnio litteras protulit salutemque ex nomine Mummoli dedit, dicens: "En ipsum in proximo!" Quod audiens Zaban, curso veloci ab urbe ipsa digressus praeteriit. His auditis Amo, collecta omni praeda in itenere, proficiscitur; sed resistentibus nivibus, relicta praeda, vix cum paucis erumpere potuit. Exterriti enim erant virtute Mummoli.*

In questi passi relativi a Mummolo – indipendentemente dalla loro estensione – Gregorio mostra dunque maggiore adesione e introduce nella narrazione elementi, perlopiù di carattere elogiativo, che producono una forma di condizionamento nel lettore. Questi viene implicitamente indotto a una profonda ammirazione per la resistenza e le capacità militari (accompagnate dal favore di Dio) dei Franchi guidati da Mummolo. Si nota cioè un'impostazione differente sia rispetto alla presentazione delle altre tipologie di rapporti, sia rispetto al resoconto di spedizioni presenti nei libri precedenti (perlopiù relative a operazioni militari interne al mondo franco).

La centralità del problema della presenza dei Longobardi è un dato di fatto, del quale Gregorio mostra di avere percezione e consapevolezza anche nel raccordare le fila della narrazione da libro a libro. In *LH*, 8, 18 ad esempio, egli introduce – all'apparenza cripticamente – la decisione di re Childeberto di inviare un esercito in Italia (nel 585) per tentare di

[24] Si noti qui l'inserimento di una manifestazione particolare, a metà tra il meraviglioso e il *signum* divino che mostra la via ai Franchi, anticipando implicitamente le sorti favorevoli per Mummolo e il suo esercito.

risolvere una situazione in sospeso con l'impero d'Oriente. Il riferimento: «*Childebertus vero rex, inpellentibus missis imperialibus, qui aurum, quod anno superiore datum fuerat, requirebat, exercitum in Italia diregit. Sonus enim erat*[25]*, sororem suam Ingundem iam Constantinopoli fuisset translata*» si comprende solo se si richiama quanto narrato in 6, 42, quando Gregorio aveva menzionato l'importante aiuto economico fornito dall'imperatore Maurizio per fronteggiare i Longobardi: «*Childeberthus vero rex in Italia abiit. Quod cum audissent Langobardi, timentis, ne ab eius exercitu caederintur, subdedirunt se dicioni eius, multa ei dantes munera ac promittentes se parte eius esse fidelis atque subiectus*». Anticipazioni e posposizioni dell'ordine narrativo permangono come tratto peculiare dello stile di Gregorio,[26] ma rispetto all'andamento complessivo, l'elevazione di tono, la resa descrittiva e la *climax* nel delineare l'attivo coinvolgimento di generali e re franchi nell'area italiana (e anche in patria) contro i Longobardi si combinano all'esplicitazione della percezione e dell'interpretazione – a tratti meno nascoste nelle pieghe del testo – degli eventi con una focalizzazione esterna all'ottica strettamente turonense[27]. Negli ultimi libri aumenta la necessità di ordine causale e la tipologia di movimenti e di contatti tra i due contesti si sovrappongono e completano. Così ad esempio in *LH*, 9, 20 la gestione del rapporto politico e militare con i Longobardi interferisce nell'equilibrio di potere tra re Gontrano e il nipote Childeberto, in prima linea nel fronteggiare la delicata questione italiana. Childeberto richiede a Gontrano sostegno contro i Longobardi, per riconquistare i territori italiani che furono di Sigeberto. Gontrano nega

[25] A ulteriore conferma dell'impressione d'insieme per i passi relativi alle spedizioni italiane dei Franchi, si noti l'accortezza dell'autore nell'inserire dettagli ed elementi utili per una possibile spiegazione o chiarimento delle ragioni della decisione dei re e riferimenti alla triangolazione: Gallia-Italia-Impero d'Oriente e viceversa nei rapporti politici riferiti. Si rileva dunque una particolare, ma decisa, presa di posizione narrativa nel fornire al lettore una chiave di interpretazione degli eventi.

[26] In merito è ancora valido lo studio di Bonnet 1890.

[27] Sulla compresenza – nonostante una visione 'gallocentrica' di Gregorio – di una configurazione costante nei testi dell'autore di un «espace gaulois», la cui consapevolezza condiziona l'impostazione e l'ottica d'insieme, e l'interesse particolare per gli spostamenti, l'arrivo di viaggiatori (soprattutto dalla penisola iberica in Gallia e a Tours), il Mediterraneo e l'Italia, la circolazione di merci e gli scambi commerciali nel sud della Gallia: Guyon 1997; Perrin 1997; Lebecq 1997; Loseby 2016; 2023.

aiuti per timore della peste che affligge l'Italia e che avrebbe decimato le truppe. Il contenuto del passo rende bene l'idea dell'importanza strategica dello spazio italiano e delle strategie territoriali a esso connesse all'interno stesso dell'equilibrio politico tra le corti franche ed è in qualche misura indizio di una forma di interpretazione in chiave sociopolitica e strategico-militare da parte dell'autore che introduce il riferimento in un brano interamente incentrato su questioni politiche interne al *regnum* franco. Inoltre, il richiamo alla peste e al pericolo legato al clima malsano dei luoghi degli stanziamenti settentrionali dei Longobardi fornisce un tassello in più sull'osservazione distaccata delle condizioni della penisola e collima con i dati già ricordati, offrendo un ulteriore esempio di osservazione dal *côté* di Gallia dell'*espace* italiano[28].

L'importanza del raggiungimento di un accordo con i Longobardi (o tramite vittoria o per trattati) è sempre percepito dall'autore e a volte esplicitato all'interno di riferimenti a contatti diretti dei re franchi con l'imperatore. In 9, 25 Gregorio riporta laconicamente la sconfitta subita da Childeberto:

*Igitur Childebertus rex cum petentibus Langobardis sororem suam regi eorum esse coniugem, acceptis muneribus, promisisset, advenientibus Gothorum legatis ipsam, eo quod gentem illam ad fidem catholicam conversam fuisse cognoscerit, repromisit ac legationem ad imperatorem direxit, ut, quod prius non fecerat, nunc contra Langobardorum gentem debellans, cum eius consilio eos ab Italia removerit. Nihilominus et exercitum suum ad regionem ipsam capessendam direxit. Commotis ducibus cum exercitum illic abeuntibus, confligunt pariter. Sed nostris valde caesis, multi prostrati, nonnulli capti, plurimi etiam per fugam lapsi, vix patriae redierunt. Tantaque ibi fuit stragis de Francorum exercitu, ut olim simile non recolatur.*

Il seguito delle trattative e degli interventi militari in Italia è affidato a un resoconto molto dettagliato con un'impronta cronachistica presente in 10, 3. Passo nel quale Gregorio si sofferma anche sulla richiesta di pace e promessa di sottomissione trasmesse (tramite ambasciatori) al re Gontra-

[28] Il passo rientra anche nella tipologia (f) e costituisce un ulteriore esempio di come Gregorio non rimanga fossilizzato – diversamente da quanto normalmente sostenuto dalla critica – sulla condizione locale. Il riferimento alla peste e alla poca salubrità del territorio italiano che mina la resa e le condizioni dell'esercito franco costringendolo al rimpatrio è anche in *LH*, 10, 3.

no e quindi al nipote Childeberto. Proposte che rientrano in una strategia di possibile pacificazione e che sono riportate direttamente in 9, 29:

*Interea Childeberthus rex exercitum commovit et Italiam ad debellandam Langobardorum gentem cum isdem pergere parat. Sed Langobardi, his auditis, legatus cum muneribus mittunt, dicentes: "Sit amicitia inter nos, et non pereamus ac dissolvamus certum ditioni tuae tributum. Ac ubicumque necessarium contra inimicus fuerit, ferre auxilium non pegebit". Haec Childeberthus rex audiens, ad Gunthchramnum regem legatus dirigit, qui ea quae ab his offerebantur in eius auribus intimaret. Sed ille non obvius de hac coniventia, consilium ad confirmandam pacem praebuit. Childeberthus vero rex iussit exercitum in loco resedere misitque legatus ad Langobardus, ut, si haec quae promiserant confirmabant, exercitus reverteretur ad propria. Sed minime est inpletum.*

La glossa finale da parte dell'autore ha una funzione, di fatto, prolettica rispetto al prosieguo della narrazione, che approda al dettagliato resoconto in 10, 3.

Tutti i passi qui presentati mostrano la costante tensione tra un resoconto privo di chiavi di lettura e volto al documentare i contatti tra Italia e Gallia (perlopiù incentrati sulla questione della presenza e pressione longobarda) e la resa emotiva, a tratti di tenore quasi epico, della capacità militare dei Franchi e di eroi come Mummolo o di re strateghi come Childeberto nel controllo e nel rapporto diplomatico e militare in relazione alla questione politica italiana e l'*auctoritas* vantata dai Franchi sul territorio. Accenti ed enfasi che non appannano la consapevolezza dell'importanza della stabilizzazione del contesto italiano ai fini dei rapporti stessi tra regno dei Franchi e impero d'Oriente. In quest'ottica, anche se nella maggior parte dei passi non si rilevano interpretazioni o particolari indirizzi critici per orientare il lettore, selezione, combinazione e presentazione dei dati consentono di cogliere la consapevolezza dell'autore e il suo sforzo nel superare l'ottica esclusivamente gallocentrica/turonense nel delineare e connettere le dinamiche dei rapporti con il contesto politico italiano.

## 2. *Il complicato rapporto tra la Gallia e il papato: qualche dato dal dossier di Gregorio Magno*

La complessiva sospensione di un'interpretazione delle conseguenze degli eventi e dei contatti legati nello specifico alla presenza e all'azione

dei Longobardi nelle pagine dei *LH* sorprende relativamente se ci si sofferma a considerare la percezione dei rapporti tra Franchi e chiesa visti dal *côté* italiano. Il ruolo dei Franchi in Italia a sostegno del papa contro i Longobardi (che sarà nodo importante per l'assetto politico tra le due realtà), è di fatto assente – o meglio silente – nel *dossier* epistolare relativo ai contatti con la Gallia, ricostruibile dal *registrum* di Gregorio Magno. Questi è tutt'altro che indifferente al problema della presenza del popolo germanico, ma nello scambio di missive, inviati papali, disposizioni e questioni di coordinamento ecclesiastico o di rapporti tra diocesi o scambi con i re franchi tratta di altre questioni. Per quanto conservato nel *registrum*, solo 68 missive e il *Liber responsionum* riguardano i rapporti con la Gallia (o presentano riferimenti a essi) e si tratta di un numero scarso se si considera la quantità di lettere pervenute, ma significativo in termini complessivi di interesse per la politica estera di una singola realtà territoriale, rispetto alle problematiche affrontate nel *registrum* stesso. Il «projet gaulois» di Gregorio[29] si evolve in un arco temporale ristretto: dalla consacrazione (3 settembre 590) ai primi quattro anni (mese di agosto del 595) del pontificato. La Gallia è una realtà che Gregorio conosce meglio nel periodo precedente, quando è apocrisario a Costantinopoli (578-86) e ha continui contatti con ambasciatori franchi e quando al rientro a Roma è testimone delle manovre dell'imperatore che tenta di assicurarsi l'alleanza della corte d'Austrasia contro i Longobardi. Si tratta di una conoscenza che riguarda eminentemente la strategia politica e la diplomazia e non questioni interne alla chiesa. In quest'ultimo caso infatti, non si hanno che dati incrociabili con le testimonianze di testi come i *LH* e casi come quello del diacono turonense Agilulfo (vd. *supra LH*, 10,1) giunto a Roma per ricevere le reliquie richieste proprio dal vescovo Gregorio di Tours. Da un punto di vista di gestione del *patrimoniolum* della chiesa di Roma in Gallia manca una rete operativa a livello di diocesi locali di figure legate alla santa sede. Il papato aveva potuto contare come *defensor* in Provenza su Dinamio (vd. *Epist.* 3, 33) e su Sapaudo (586) come vicario ad Arles, ma dopo questi e dai tempi di Cesario[30], di fatto il seggio apostolico rimaneva privo in Gallia di interlocutori e intermediari effettivi e attivi.

[29] Per uno studio complessivo si rimanda a Pietri 1991; 2014. Tra la mole della bibliografia che si interessa ai rapporti con la chiesa di Gallia è utile la sintesi in: Delaruelle 1960.

[30] Cesario fu insignito del *pallium* da papa Simmaco e fu intermediario in quello che è

La situazione era simile anche per il movimento contrario: il ricorso *ad limina* era diventato sporadico e a opera di figure di scarso spessore politico[31] e i re franchi non comunicavano direttamente con il papa e con Roma, ma ricorrevano a figure come il vescovo di Milano Laurenzio o al patrizio Venanzio di Siracusa. Questa scarsa fluidità nei contatti e nella circolazione di notizie, corrispondenti, intermediari sostanzia una sorta di autonomia di fatto delle diocesi di Gallia[32] e uno scollamento tra la sovranità franca e i suoi rapporti diplomatici esterni. Il riflesso nella strategia di contenimento delle pretese dei Longobardi è palpabile, ma Gregorio lo tratta, per così dire 'in casa', privilegiando come terreno di dialogo il tema della missione di evangelizzazione degli Angli, puntando a una collaborazione con i re e soprattutto sul ruolo delle regine[33]. Alla Gallia viene così implicitamente conferita una centralità logistica e morale, che si fonda sul fatto che i Franchi sono cattolici[34] e come tali interlocutori potenzialmente

il primo contatto diretto assoluto tra la sede di Roma e la corte franca costituito dall'invio della lettera di papa Vigilio a re Teodeberto.

[31] Un'eccezione è costituita da Aunacharius d'Auxerre corrispondente di Pelagio II (cfr. *Epist*. 2 e 7), con il quale però papa Gregorio non sembra intrattenere contatti. Per la politica papale in Gallia nel periodo giustinianeo vd. Azzara 1997, pp. 67-87.

[32] La distanza e la crescente propensione a una politica autonoma della chiesa di Gallia si riverberano anche in molteplici aspetti culturali. Basti pensare all'ambito letterario con il proliferare di agiografie che testimoniano la tendenza a un particolarismo e alla costruzione di una memoria cristiana nazionale sull'esempio del grande san Martino, che eclissa in Gallia il culto di santi fondatori della romanità come lo stesso san Pietro, il cui rilievo diventa minimo. Si può annoverare tra le implicazioni socioculturali anche la polemica pelagiana (o semipelagiana), che trova in Provenza terreno fertile e la cui portata trascende l'ambito dottrinario-teologico e si allarga alle *élites* dalle quali provengono i vescovi e che sostanziano il tessuto ecclesiastico e le relazioni con il potere laico e l'amministrazione.

[33] Per uno studio sui rapporti tra Gregorio Magno e le figure femminili (imperatrici e regine) al potere e sul loro ruolo si veda Consolino 1991, con particolare attenzione alle dinamiche di comunicazione e agli equilibri politici tra Italia e Gallia. Sulla linea politica seguita dal papa nei confronti del regno dei Longobardi: Pohl 2014 (con bibliografia).

[34] «La monarchie franque a un caractère sacral; elle vit en contact étroit avec son épiscopat. Aussi veut-elle un primat des Gaules pour "l'espace franc" : ainsi s'explique que le concile de Mâcon de 585 ait donné à l'archevêque de Lyon qui, pur un temps, succède à Arles, une autorité supérieure», così Delaruelle 1960, p. 155. Non è questa la sede per approfondire l'importanza del concilio di Mâcon e delle relazioni che intrattiene la sede

attivi nella comunicazione tra Roma e i popoli ancora da evangelizzare. Senza addentrarsi in questa sede sulla gestione dei contatti con i re e la chiesa locale, si può notare come dopo l'elezione papale venga ristabilito il vicariato di Arles con il sostegno proprio di re Childeberto e la richiesta di Virgilio di Arles. Questi venne insignito del *pallium* con l'invio nel 595 dei preti Sabiniano e Giovanni e ricevette contestualmente le lettere che l'abilitavano per tutte le chiese di Austrasia e Borgogna a diffondere *litterae formatae* per i chierici pellegrini o che intraprendevano viaggi lontano dai confini territoriali, nonché a convocare concili per dirimere questioni di fede o contese grazie all'ausilio dei dodici vescovi, cfr. *Epist.* 5, 58 (in particolare la seconda parte del testo):

*Quibusdam namque narrantibus agnovi quod in Galliarum vel Germaniae partibus nullus ad sacrum ordinem sine commodi datione perveniat. Quod si ita est, flens dico, gemens denuntio quia, cum sacerdotalis ordo intus cecidit, foris quoque diu stare non poterit. Scimus quippe ex evangelio quid redemptor noster per semetipsum fecerit, quia ingressus templum cathedras vendentium columbas evertit. Columbas enim vendere est de Spiritu Sancto, quem Deus omnipotens consubstantialem sibi per impositionem manuum hominibus tribuit, commodum temporale percipere. Ex quo, ut praedixi, malo iam innuitur quid sequatur, quia qui in templo dei columbas vendere praesumpserunt, eorum Deo iudice cathedrae ceciderunt. Qui videlicet error in subditis cum augmento propagatur. Nam ipse quoque qui ad sacrum honorem perducitur, iam in ipsa provectus sui radice vitiatus, paratior est aliis venundare quod emit. Et ubi est quod scriptum est: gratis accepistis, gratis date? Et cum prima contra sanctam ecclesiam simoniaca haeresis sit exorta, cur non perpenditur, cur non videtur quia eum quem quis cum pretio ordinat provehendo agit, ut haereticus fiat? Alia quoque nobis est res valde detestabilis nuntiata, quod quidam ex laico habitu per appetitum gloriae temporalis defunctis episcopis tonsurantur et fiunt subito sacerdotes. Qua in re iam notum est qualis ad sacerdotium venit, qui repente de laico habitu ad sacrum transit ducatum; et qui miles numquam exstitit, dux religiosorum fieri non pertimescit. Quam iste suam praedi-*

di Arles con Roma, quello che interessa qui è sottolineare come lo strumento del concilio in quanto tale venga utilizzato in maniera bilaterale per creare una forma di collegamento interno autonomo o, al contrario, da parte di Roma e di Gregorio Magno in particolare, per ristabilire un filo diretto con la Gallia e i Franchi. Uno dei primi passi in tal senso è proprio l'attribuzione del *pallium* e del vicariato di Arles a Siagrio vescovo d'Autun e uomo legato alla corte franca.

*cationem habiturus est, qui fortasse numquam audivit alienam? Aut quando aliena mala corrigat, qui nec deflevit sua? Et cum ad sacros ordines Paulus apostolus neophytum venire prohibeat, sciendum nobis est quia, sicut tunc neophytus vocabatur, qui adhuc nova erat plantatus in fide, ita nunc inter neophytos deputamus, qui adhuc novus est in sancta conversatione. Scimus autem quod aedificati parietes non prius tignorum pondus accipiunt, nisi a novitatis suae humore siccentur, ne, si ante pondera quam solidentur accipiant, cunctam simul fabricam ad terram deponant. Et cum ad aedificium arbusta succidimus, ut prius viriditatis humor exsiccari debeat, exspectamus, ne, si eis adhuc recentibus fabricae pondus imponitur, ex ipsa novitate curventur et confracta citius corruant, quae immature in altum levata videbantur. Cur ergo hoc non subtiliter in hominibus custoditur, quod in lignis quoque ac lapidibus tanta consideratione perpenditur? Qua de re necesse est ut vestra fraternitas praecellentissimum filium nostrum Childebertum regem admonere studeat ut huius peccati maculam a regno suo funditus repellat, quatenus omnipotens Deus tanto illi apud se maiora retribuat, quanto eum conspicit et amare quod ipse diligit et vitare quod odit. Itaque fraternitati tuae vices nostras in ecclesiis, quae sub regno sunt praecellentissimi filii nostri Childeberti iuxta antiquum morem deo auctore committimus, singulis siquidem metropolitis secundum priscam consuetudinem proprio honore servato. Pallium quoque transmisimus, quo fraternitas tua intra ecclesiam ad sola missarum sollemnia utatur. Sicubi autem longius episcoporum quisquam pergere forte voluerit, sine tuae sanctitatis auctoritate ei ad loca alia transire non liceat. Si qua vero inquisitio de fide vel fortasse aliarum rerum inter episcopos causa emerserit, quae discerni difficilius possit, collectis duodecim episcopis ventiletur atque decidatur. Sin autem decidi nequiverit, discussa veritate ad nostrum iudicium referatur. Omnipotens autem Deus sua vos protectione custodiat honoremque perceptum vos in moribus servare concedat.*
*Data die xii mensis augusti indictione xiii*[35].

Queste, come altre successive, sono le tappe del progetto di riordino intrapreso da Gregorio. L'approfondimento della conoscenza dei meccanismi interni alla chiesa di Gallia lo portarono a intervenire in particolare sul coinvolgimento attivo dei re franchi e alla consapevolezza che gli *episcopi Galliarum* venivano riconosciuti *in Franciis*[36] e come tali erano figure strettamente legate ai sovrani. Su questi il papa accentuò la pressione in

[35] Il testo delle lettere di Gregorio è citato secondo l'edizione Norberg 1982; per annotazioni e brevi note di commento si rimanda a Recchia 1996-99.

[36] Per una puntualizzazione sull'uso ricorrente nelle epistole di definizioni come *Fran-*

vista di consolidare una cooperazione, facendo leva sull'importanza per lo stesso *regnum Francorum* di una corretta condotta dei vescovi. Una convinzione che Gregorio esplicita ad esempio a Teodeberto nella prima parte di *Epist.* 11, 50:

*Gregorius Theodeberto regi francorum*
*Qui paternae adhortationis verba libenti animo suscipit et sinu cordis amplectitur, emendatorem se vitiorum fore procul dubio profitetur. Ex qua re satis nos excellentiae vestrae certos reddit absoluta promissio. Nam eius quem idoneum ad solvendum esse cognoscimus verba pro pignore retinemus. Itaque excellentia vestra Dei nostri mandatis inhaerens studium ad congregandam synodum pro sua mercede adhibere dignetur, ut omne a sacerdotibus corporale vitium et simoniaca haeresis, quae prima in ecclesiis iniqua ambitione surrexit, potestatis vestrae imminente censura concilii definitione tollatur et abscisa radicitus amputetur, ne, si plus illic aurum quam Deus diligitur, qui modo tranquillus in praeceptis suis despicitur, iratus in vindicta postmodum sentiatur. Et haec quidem quia pro vobis loquimur, idcirco imminere saepius non cessamus, ut prodesse excellentissimis ac dulcissimis filiis nostris vel importunitate possimus. Nam vestro regno per omnia proficit, si quod contra Deum in illis partibus geritur emendatione vestrae excellentiae corrigatur.*

In merito, la circolazione di persone, messaggi, oggetti (se si considera il ruolo politico dello scambio di doni e reliquie[37]) si configura come l'essenza stessa del rapporto tra Italia e Gallia ed è presente in tutte le lettere nelle quali Gregorio si occupa e preoccupa di questioni legate al territorio, alle diocesi e alla gestione dei re franchi.

Senza indagare le complesse dinamiche che muovono l'azione politica e diplomatica del papa con i Franchi, è sufficiente ricavare un quadro d'insieme a partire da una veloce schedatura dei testi più significativi del *registrum* e ordinando le epistole per tipologie di rapporti/contatti intrattenuti:

Questioni di politica interna alla chiesa di Gallia:
1, 45 (giugno 591): il papa dirime una questione di politica e gestione in-

*corum episcopi* e similari per sottolineare la forte appartenenza alla chiesa locale si veda Pietri 1991, p. 79, n. 70.

[37] Per una sintesi: Rapisarda 1991.

terna, locale, esortando i vescovi Virgilio di Arles e Teodoro di Marsiglia a non obbligare gli ebrei a battezzarsi contro volontà;

5, 58 (agosto 595): Gregorio affida, in sua vece, a Virgilio tutte le questioni relative alla gestione ecclesiastica in Gallia sotto il regno di Childeberto;

5, 59 (agosto 595): il papa comunica ai vescovi di Gallia di aver affidato le proprie veci al vescovo di Arles Virgilio;

5, 60 (agosto 595): il papa comunica al re Childeberto che a Virgilio metropolita di Arles sono state affidate le proprie veci;

6, 56 (luglio 596): questione della gestione e della riscossione delle *pensiones* del patrimonio della chiesa percepite dal predecessore di Virgilio di Arles. Il papa chiede a Protasio vescovo di Aix che solleciti Virgilio in tal senso. Raccomandazione per il presbitero Candido;

7, 12 (ottobre 596): concessione di privilegi al monastero di san Cassiano a Marsiglia;

7, 21 (maggio 597): il papa incarica Candido rettore del patrimonio della chiesa di Gallia di riscattare degli schiavi cristiani presso i Caldei di Narbonne;

9, 215 (luglio 599): il papa chiede a Siagrio di Autun di attivarsi perché i re franchi restituiscano a Ursicino vescovo di Torino i terreni dei quali era stato privato;

9, 217 (luglio 599): esortazione a Virgilio vescovo di Arles a preservare i privilegi concessi da papa Vigilio al monastero;

9, 219 (luglio 599): esortazione ai vescovi Siagrio di Autun, Eterio di Lione, Virgilio di Arles, Desiderio di Vienne a organizzare un sinodo per reprimere la simonia, proibire ai laici l'accesso all'episcopato e la convivenza tra chierici e donne. Il papa impone poi di celebrare un sinodo ogni anno e indica le decisioni da trattare alla presenza di Arigio di Gap e dell'abate Cirillo;

11, 10 (ottobre 600): il papa rimprovera Sereno vescovo di Marsiglia per la distruzione di immagini sacre della sua chiesa e lo esorta a sedare la reazione del popolo;

11, 56 (luglio 601): all'abate Mellito su questioni locali ed evangelizzazione degli Angli.

Scambi materiali (oggetti, reliquie, messaggi) e consolidamento dei rapporti politici:

3, 33 (aprile 593): Gregorio comunica a Dinamio di aver avuto tramite Ilario il pagamento derivante dal reddito del patrimonio e invia come dono una croce con reliquie;

6, 50 (luglio 596): invio a Saintes di reliquie;

6, 57 (luglio 596): ringraziamento a Stefano abate di Lerino con invio di piatti e cucchiai in segno di carità per i poveri;

6, 58 (luglio 596): invio a Brunechilde di reliquie dei santi Pietro e Paolo;

9, 221 (luglio 599): il papa chiede a Desiderio di Vienne (che vuole l'uso del pallio come da tradizione dei suoi predecessori) di inviare il documento del privilegio, perché negli archivi di Roma non si trova una copia;

11, 40 (giugno 601): il papa esorta Eterio vescovo di Lione a convocare un sinodo per estirpare la simonia e chiede l'invio a Roma della lettera dei privilegi della chiesa di Lione che non è presente nell'archivio romano. Il papa dice inoltre di non aver reperito gli scritti di sant'Ireneo e raccomanda i monaci inviati da Agostino;

11, 43 (giugno 601): invio di reliquie di san Pietro al patrizio Asclepiodoto al quale raccomanda Candido e il patrimonio della chiesa di Roma;

13, 9 (novembre 602): dietro richiesta della regina Brunechilde e del nipote Teoderico il papa invia all'abate Senatore dei privilegi per l'ospizio di Autun;

13, 10 (novembre 602): dietro richiesta della regina Brunechilde e del nipote Teoderico il papa invia all'abbadessa Talassia dei privilegi per il monastero di santa Maria ad Autun;

13, 11 (novembre 602): dietro richiesta della regina Brunechilde e del nipote Teoderico il papa invia all'abate Lupo dei privilegi per la chiesa di san Martino ad Autun.

Rapporti politici e contatti tra Gregorio e le corti franche:

8, 4 (settembre 597): il papa comunica alla regina Brunechilde l'incarico conferito al presbitero Candido che deve consegnare il pallio a Siagrio di Autun. Il papa esorta la regina dei Franchi a punire la simonia, reprimere le eresie e l'idolatria, a ricondurre gli scismatici all'unità della chiesa, a non scegliere tra i laici i vescovi. Gregorio ringrazia per la benevolenza accordata al monaco Agostino e invia il codice richiesto dalla regina;

9, 214 (luglio 599): richiesta a Brunechilde di convocare un sinodo alla presenza del legato papale Ciriaco e sotto la guida di Siagrio vescovo di Autun, perché venga proibito ai laici di accedere all'episcopato e l'acquisto degli ordini sacri. Il papa chiede inoltre che la regina sancisca per legge che ai giudei è proibito avere schiavi cristiani e la informa di aver inviato il pallio a Siagrio;

9, 216 (luglio 599): il papa estende a re Teoderico e a re Teodeberto la richiesta formulata alla regina Brunechilde (vd. *Epist.*, 9, 214);

9, 223 (luglio 599): il papa concede a Siagrio di Autun – che aveva aiutato l'apostolo Agostino – l'uso del pallio e impone che abbia priorità la chiesa di Lione. Il papa ordina quindi di provvedere a convocare il sinodo;

11, 46 (giugno 601): a Brunechilde per chiedere licenza per mandare un legato che avrà il compito di punire i sacerdoti non retti nella condotta;

11, 47 (giugno 601): esortazione al re Teoderico perché convochi un sinodo per sradicare la simonia. Ringraziamenti al re per l'aiuto prestato al vescovo Agostino e raccomandazione per i suoi monaci;

11, 48 (giugno 601): a Brunechilde ringraziandola per l'aiuto prestato ad Agostino per l'evangelizzazione degli Angli e raccomandazione per i monaci che con il presbitero Lorenzo e l'abate Mellito si recano in Anglia;

11, 49 (giugno 601): a Brunechilde esortandola a convocare un sinodo per risolvere il problema della simonia;

11, 50 (giugno 601): a re Teodeberto per la convocazione del sinodo e per ringraziarlo del supporto al vescovo Agostino con raccomandazione per i monaci inviati in Anglia;

11, 51 (giugno 601): ringraziamento a Clotario per il sostegno all'opera di evangelizzazione di Agostino. Raccomandazione per i monaci inviati in Anglia insieme al presbitero Lorenzo e all'abate Mellito e riferimento alla questione del sinodo per la repressione della simonia;

13, 5 (novembre 602): a Brunechilde su questioni varie comprese una serie di missive segrete e l'indicazione di non ammettere alla sacra consacrazione i coniugati due volte. Il papa annuncia che invierà un suo legato per presiedere al convocando sinodo;

13, 7 (novembre 602): elogio di Teoderico per l'aiuto alla nonna Brunechilde. Il papa conferma di aver ricevuto i mandati segreti e auspica duratura pace con Roma.

Azione diretta del papa tramite scambio epistolare:

4, 28 (marzo 595): lettera al *defensor* Candido perché dia un sussidio ad Albino, il figlio cieco di un colono;

6, 5 (settembre 595): a Brunechilde, commendatizia per il presbitero Candido, che dovrà amministrare il patrimonio della Chiesa di Roma;

6, 6 (settembre 595): commendatizia per il presbitero Candido al re Cariberto e invio delle chiavi di san Pietro;

6, 10 (settembre 595): raccomandazioni al presbitero Candido (rettore del patrimonio di Gallia) di utilizzare il denaro per acquistare vestiti per i poveri e per riscattare giovani prigionieri angli da educare poi in monastero;

6, 51 (luglio 596): il papa raccomanda ai re Teoderico e Teodeberto il monaco Agostino per l'evangelizzazione degli Angli e il presbitero Candido, che deve amministrare il patrimonio della chiesa di Roma;

6, 52 (luglio 596): il papa raccomanda il monaco Agostino e il presbitero Candido ai vescovi Eterio di Lione, Pelagio di Tours e Sereno di Marsiglia;

6, 54 (luglio 596): il papa raccomanda il monaco Agostino e il presbitero Candido al vescovo Virgilio di Arles ordinando di consegnare a Candido le *pensiones* raccolte;

6, 55 (luglio 596): il papa raccomanda il monaco Agostino e il presbitero Candido ai vescovi Desiderio di Vienne e Siagrio di Autun;

6, 59 (luglio 596): il papa raccomanda il monaco Agostino e il presbitero Candido ad Arigio, patrizio della Gallia;

6, 60 (luglio 596): il papa raccomanda il monaco Agostino e il presbitero Candido alla regina Brunechilde;

9, 209 (luglio 599): il papa raccomanda a Sereno vescovo di Marsiglia l'abate Ciriaco e indica di preservare il popolo dall'idolatria senza distruggere le immagini sacre;

9, 212 (luglio 599): raccomandazione di Ilario a Wantilono e Arigio;

9, 213 (luglio 599): a Brunechilde, raccomandazione per Ilario;

9, 220 (luglio 599): il papa consola Arigio di Gap per i suoi lutti, concede l'uso delle dalmatiche, raccomanda la presenza al sinodo che dovrà convocare Siagrio di Autun e chiede di avere un resoconto dei lavori;

9, 222 (luglio 599): raccomandazione del presbitero Aurelio al *rector* Candido;

9, 224 (luglio 599): il papa ordina a Siagrio di Autun di far rientrare in Italia i vescovi Mena e Teodoro;

9, 226 (luglio 599): il papa raccomanda Ilario ad Asclepiodoto;

9, 227 (luglio 599): per Ursicino da presentare ai re Teoderico e Teodeberto perché ristabiliscano i diritti del vescovo;

11, 38 (giugno 601): esortazione a Virgilio di Arles a convocare un sinodo per estirpare la simonia e a richiamare all'ordine Sereno di Marsiglia. Il papa raccomanda inoltre i monaci inviati da Agostino;

11, 42 (giugno 601): ad Arigio di Gap per il sinodo da convocare per condannare la simonia e raccomandazione per i monaci di Agostino;

13, 6 (novembre 602): mandato a Eterio di Lione perché possa ordinare presbiteri e diaconi. Indicazione nel caso di malattia mentale di un vescovo: se ci sono momenti di lucidità esso deve essere indotto ad abdicare, altrimenti bisogna porre un vicario da consacrare dopo la morte del vescovo.

Da questa sintetica e parziale schedatura[38] si evince la capillarità e anche la gradualità degli interventi di Gregorio, il quale tende a entrare in questioni sia di politica ecclesiastica interna alla chiesa di Gallia, sia di politica e diplomazia estera incentrata sull'azione volta alla cristianizzazione per tramite dei re franchi. Il dialogo e i contatti assidui, soprattutto con le regine, contribuiscono a creare una simbiosi di intenti e obiettivi che consente al papa di mantenere un equilibrio e un sostanziale controllo delle dinamiche interne ed esterne, ma anche una posizione di forza nel ripristino costante dell'*auctoritas* papale. Da un punto di vista narrativo: presentazione, percezione e lettura dei dati e degli eventi esposti coincidono nella forma epistolare, dalla quale traspaiono – pur nella forma ufficiale che si confà alla comunicazione tra soggetti di potere – il carattere e i principi che animano la politica di Gregorio[39].

## 3. *Italia e Gallia sotto la 'lente' del Papato: la testimonianza di alcune epistole di Leone Magno*

Riconnettendo i dati che emergono e considerando come vengono presentate e percepite nell'insieme, nei differenti testi, la collaborazione o, al contrario, le tensioni che si creano su più fronti e a fasi alterne tra i due contesti sociopolitici, anche nell'ambito di questioni ecclesiastiche, nei *LH* lo scivolamento verso una sempre maggior delega di potere ai re e l'interazione tra vescovi e corte/realtà locale rivela – pur attraverso il filtro autoriale – la persistenza di tratti che caratterizzano la storia della chiesa di Gallia nel corso di questi secoli e le sue relazioni esterne. Si constata principalmente la presenza e la cognizione di una spinta autonomistica rispetto alla sede apostolica. Un dato che – come si vede dalla schedatura proposta – trova riscontro nel *registrum* di Gregorio Magno, il quale

[38] Senza pretese di esaustività, sono qui schedate con pochi dati contenutistici solo le epistole che trattano in maniera più estesa di questioni relative ai rapporti tra Italia e Gallia (o sono incentrate esclusivamente su di essi). Sono escluse missive rivolte a esponenti di Gallia focalizzate su questioni di carattere privato (cfr. e.g. *Epist.* 11, 34 a Desiderio di Vienne per ammonirlo perché egli insegna ancora la grammatica leggendo testi profani).

[39] Per il rapporto tra Gregorio e i *regna*: Azzara 2008; Dalle Carbonare 2008. Per una visione d'insieme sull'esplicitazione del potere papale in relazione ai rapporti tra Occidente e Oriente: Azzara 1997, pp. 89-158; Boesch Gajano 2004, in part. cap. V e VI.

cerca di attenuare sia le pretese della chiesa di Gallia, sia il potenziale e progressivo scollamento del potere dei re con la sede di Roma, facendo del *regnum* dei Franchi la base di appoggio per la *propagatio fidei*. Di fatto, il papa cercò di ritornare – con toni più consoni al mutato assetto e alla tipologia di potere laico in essere – alla politica che era stata invece portata avanti con fermezza circa un secolo prima da Leone Magno[40] e che aveva segnato i rapporti tra Gallia e Italia.

Di Leone sono conservate numerose lettere, dalle quali emerge la continuità dei suoi rapporti con la Gallia ancor prima della nomina, quando egli era diacono[41]. Nel 439-40 fu infatti inviato in Gallia dal papa (dietro suggerimento della stessa corte imperiale di Ravenna) per una missione di pace tra due autorità romane in conflitto tra loro: il patrizio Ezio e il prefetto Albino e – stando alla notizia di Prospero[42] – la missione diplomatica diede esito positivo[43]. Mentre Leone era in Gallia, nel 19 agosto del 440 giunse la notizia della morte di Sisto III e della scelta del popolo che lo aveva nominato nuovo pontefice. Si tratta dell'inizio di un intenso rapporto di scambio e collaborazione con la Gallia, condizionato dalla difesa incessante della vera fede e dall'affermazione e interpretazione del ruolo del pontefice come successore di Pietro e dell'*auctoritas* che ne deriva. Leone fu infatti un papa che si confrontò con il problema delle numerose migrazioni di popolazioni barbariche, con la fragilità delle frontiere, ma soprat-

[40] Su caratteri, obiettivi e scelte politiche dei due pontefici a confronto si veda: Sodi - Maritano 2015.

[41] Nel 430 egli intrattenne infatti contatti con Cassiano e lo esortò a comporre il *De incarnatione Domini* contro Nestorio. Fonti locali (sulle quali non ci si sofferma in questa sede) come il *Chronicon* di Prospero di Aquitania testimoniano inoltre legami stretti su questioni soprattutto dottrinali, come l'intervento (nel 439) presso Sisto III contro l'eretico Giuliano di Eclano, vicino a posizioni pelagiane. Leone fu anche mediatore per Cirillo presso papa Celestino al fine di arginare le pretese del vescovo di Gerusalemme Giovenale.

[42] Per i rapporti tra Prospero di Aquitania e Leone, soprattutto su posizioni di natura dottrinale, vd. James 1993; Salzman 2015.

[43] Cfr. Prosp., *Chron. ad ann.*, 440 (ed. Mommsen 1892) *Defuncto Xysto episcopo XL amplius diebus Romana ecclesia sine antistite fuit, mirabili pace atque patientia praesentiam diaconi Leonis expectans, quem tunc inter Aetium et Albinum amicitias redintegrantem Galliae detinebant, quasi ideo longius esset abductus, ut et electi meritum et eligentium iudicium probaretur. Igitur Leo diaconus legatione publica accitus et gaudenti patriae praesentatus XLIII Romanae ecclesiae episcopus ordinatur.*

tutto con lo sciame pericoloso delle eresie, che da Oriente minacciavano la stabilità della Chiesa e la Gallia stessa. Quest'ultima era segnata in particolare dalle ambizioni (dottrinali e non solo) dei vescovi e da questioni, come quella provenzale, che condizionavano anche i rapporti con Roma e l'Oriente. In ambito di giurisdizione ecclesiastica Leone intervenne con decisione, considerando il vescovo di Roma come fulcro di tutta l'unità della Chiesa sulla base dei testi evangelici, ma ciò avvenne nel rispetto e nel rafforzamento dei diritti degli altri vescovi, che sotto la sua tutela costituivano il *collegium caritatis*. In quest'ottica, egli valorizzò concili e sinodi conferendo responsabilità alle autorità imperiali e ai vescovi[44].

Nelle Gallie l'intervento più deciso riguarda Ilario di Arles, il quale aveva prevaricato l'autorità papale arrogandosi indebitamente prerogative convocando sinodi, consacrando e deponendo autonomamente vescovi in diverse città e nominando anche i successori. Tutte azioni che si concretizzavano nell'esercizio da parte di Ilario di un *primatus* su tutte le diocesi di Gallia e che costituiva la premessa per un allargamento di potere decisionale. Questa è la presentazione e l'interpretazione della condotta di Ilario nelle fonti soprattutto romane o legate all'*entourage* italiano. I papi Bonifacio I e Celestino I avevano tentato di limitare le sue pretese, ma Ilario continuava ad agire come vicario papale per le Gallie oltre i limiti di quanto concesso alla propria giurisdizione[45].

[44] Per un profilo completo sull'operato in tal senso e, più in generale, sulla politica intrapresa da Leone Magno: Wessel 2008 (con bibliografia; per gli aspetti trattati in queste pagine si veda in part. il cap. I).

[45] Cfr. Zosimo, *Epist.*, 1 (*PL* 20, 642-645) relativamente ai privilegi della chiesa di Arles al tempo del vescovo Patroclo: 1. *Placuit apostolicae sedi, ut si quis ex qualibet Galliarum parte, sub quolibet ecclesiastico gradu, ad nos Romam venire contendit, vel alio terrarum ire disponit, non aliter proficiscatur, nisi metropolitani Arelatensis episcopi formatas acceperit, quibus sacerdotium suum, vel locum ecclesiasticum quem habet, scriptorum eius adstipulatione perdoceat. Quod ea gratia statuimus, quia plurimi se episcopos, presbyteros, sive ecclesiasticos simulantes, quia nullum documentum formatarum exstat per quod valeant confutari, in nomen venerationis irrepunt, et indebitam reverentiam promerentur. Quisquis igitur, fratres charissimi, praetermissa supradicti formata, sive episcopus, sive presbyter, sive diaconus, aut deinceps inferiori gradu sit, ad nos venerit, sciat se omnino suscipi non posse. Quam auctoritatem ubique nos misisse manifestum est: ut cunctis regionibus innotescat, id quod statuimus omnimodis esse servandum. Si quis autem haec salubriter constituta temerare tentaverit, sponte sua se a nostra noverit communione discretum. Hoc autem pri-*

Lo scontro tra Ilario e Leone esplose con toni piuttosto aspri nel 444-45, a seguito della deposizione del vescovo di Besançon, Celidonio. Il motivo della deposizione risiedeva nel fatto che la nomina di Celidonio non si poteva ritenere legittima per due impedimenti canonici: prima dell'episcopato egli aveva sposato una vedova e in qualità di funzionario aveva emanato delle condanne a morte. Ilario insieme ai vescovi (tra cui Germano di Auxerre), alla presenza di testimoni, aveva affrontato la questione risolvendola in un sinodo a Besançon. L'esito fu l'allontanamento di Celidonio; una decisione presentata come pienamente conforme con la disciplina ecclesiastica e i canoni da una fonte quale la *Vita sancti Hilarii* e anche dai *Concilia Galliae* (cfr. Munier 1963, p. 105). Celidonio si appellò direttamente a Roma e al papa e contemporaneamente anche Ilario domandò al pontefice di rispettare la decisione presa dal sinodo e di preservare le norme ecclesiastiche contro gli abusi dei singoli, senza cedere a richieste personali. Leone convocò quindi un concilio a Roma per dare la possibilità a entrambi di ribadire le proprie ragioni e il risultato fu una sconfitta di Ilario. Le fonti

*vilegium formatarum sancto Patroclo fratri et coepiscopo nostro meritorum eius specialiter contemplatione concessimus.* 2. *Iussimus autem praecipuam, sicuti semper habuit, metropolitanus episcopus Arelatensium civitatis in ordinandis sacerdotibus teneat auctoritatem. Viennensem, Narbonensem primam et Narbonensem secundam provincias ad pontificium suum revocet. Quisquis vero posthac contra apostolicae sedis statuta et praecepta maiorum, omisso metropolitano episcopo, in provinciis supradictis quemquam ordinare praesumpserit, vel is qui ordinari se illicite siverit, uterque sacerdotio se carere cognoscat. Quomodo enim potest auctoritatem summi pontificis obtinere, qui quae erant pontificis servare contempsit?* 3. *Omnes sane admonemus, ut quique finibus territoriisque suis contenti sint: nam barbara et impia ista confusio est aliena praesumere. De qua re ne ad nos querela ulterius redeat admonemus. Dedit enim exemplum Arelatensis ecclesia, quae sibi Citharistam et Gargarium paroecias in territorio suo sitas incorporari iure desiderat: ne de caetero ullus sacerdos in alterius sacerdotis praesumat iniuriam. Sane quoniam metropolitanae Arelatensium urbi vetus privilegium minime derogandum est, ad quam primum ex hac sede Trophimus summus antistes, ex cuius fonte totae Galliae fidei rivulos acceperunt, directus est; idcirco quascumque paroecias in quibuslibet territoriis, etiam extra provincias suas, ut antiquitus habuit, intemerata auctoritate possideat. Ad cuius notitiam, si quid illic negotiorum emerserit, referri censemus, nisi magnitudo causae etiam nostrum requirat examen. Data XI kalendas Apriles (Anno 417, Martii 22) Honorio augusto XI et Constantio II consulibus* e l'anonimo autore della *Vita sancti Romani* 18 (cfr. *passim*).

che servono a ricostruire la vicenda[46] sono la lettera 10 di papa Leone e i capp. 21-2 della *Vita Sancti Hilarii*[47] e sono testi nei quali l'episodio viene presentato con una strategia precisa di lettura, finalizzata a fornire un'interpretazione dell'operato di Ilario e del papa. L'epistola di Leone è del giugno del 445 ed è indirizzata ai vescovi della provincia di Vienne:

1. […] *Sed huius muneris sacramentum ita Dominus ad omnium apostolorum officium pertinere voluit, ut in beatissimo Petro apostolorum omnium summo, principaliter collocarit; et ab ipso quasi quodam capite, dona sua velit in corpus omne manare, ut exsortem se mysterii intelligeret esse divini, qui ausus fuisset a Petri soliditate recedere. Hunc enim in consortium individuae unitatis assumptum, id quod ipse erat, voluit nominari, dicendo: Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam et aeterni templi aedificatio, mirabili munere gratiae Dei, in Petri soliditate consisteret; hac Ecclesiam suam firmitate corroborans, ut illam nec humana temeritas posset appetere, nec portae contra illam inferi praevalerent. Verum hanc petrae istius sacratissimam firmitatem, Deo, ut diximus, aedificante constructam, nimis impia vult praesumptione violare quisquis eius potestatem tentat infringere, favendo cupiditatibus suis, et id, quod accepit a veteribus, non sequendo: cum nulli se subditum legi, nullis institutionis Dominicae credit regulis contineri, a vestro nostroque, per novae usurpationis ambitum, more desciscens, praesumendo illicita, et quae custodire debuit, negligendo*[48].

Nella parte iniziale, Leone impone come chiave di lettura di tutto il testo il privilegio e la superiorità di Pietro, quindi del vescovo di Roma (cioè di sé stesso) in quanto suo legittimo successore. Gli elementi chiave sui quali è costruito il discorso rivolto ai vescovi è la *firmitas* della chiesa di Roma, perché affidata al successore dell'apostolo, il *consortium* di azione e intenti che essa persegue e la repressione degli atti di *praesumptio* sacrilega di chi osa abbattere tale autorità favorendo la propria ambizione e respingendo le norme dei Padri. Il preambolo insinua nei destinatari l'ombra della sovversione nell'atto di Ilario, del quale il papa si appresta a parlare. Tuttavia il caso singolo viene immediatamente proitettato in una dimensione

[46] Per la quale si veda Heinzelmann 1992; Wessel 2008, pp. 53-96.

[47] Un testo di attribuzione incerta, che una parte della critica ritiene di Onorato di Marsiglia e redatto in seguito all'*affaire*, intorno alla fine del V secolo, inizi VI (sulla questione si rimanda a Jacob 1995, p. 11-22).

[48] Il testo è citato secondo Migne 1865.

universale in riferimento alla politica papale verso tutte le chiese di Gallia. Una politica tesa al riordino, alla collaborazione, ma preservando la tradizione senza inserire nuove norme e rinnovando le vecchie:

2. […] *Verum haec nos, Deo, ut credimus, aspirante, servata circa vos nostrae charitatis gratia, quam sanctitati vestrae apostolica semper sedes, ut meministis, impendit, nitimur consilio maturiore corrigere, et vestrarum Ecclesiarum statum communicato vobiscum labore, componere, non nova instituentes, sed vetera renovantes: ut in status consuetudine, quae nobis a nostris patribus est tradita, perduremus, et Deo nostro per boni operis ministerium, remotis perturbationum scandalis, placeamus. Nobiscum itaque vestra fraternitas recognoscat apostolicam sedem, pro sui reverentia a vestrae etiam provinciae sacerdotibus, innumeris relationibus esse consultam, et per diversarum, quemadmodum vetus consuetudo poscebat, appellationem causarum, aut retractata, aut confirmata fuisse iudicia: adeo ut servata unitate spiritus in vinculo pacis, commeantibus hinc inde litteris, quod sancte agebatur, perpetuae proficeret charitati quoniam sollicitudo nostra, non sua quaerens, sed quae sunt Christi, dignitatem divinitus datam nec Ecclesiis, nec Ecclesiarum sacerdotibus abrogabat. Sed hunc tramitem semper inter maiores nostros et bene tentum, et salubriter custoditum Hilarius Ecclesiarum statum, et concordiam sacerdotum novis praesumptionibus turbaturus excessit; ita suae vos cupiens subdere potestati, ut se beato apostolo Petro non patiatur esse subiectum, ordinationis sibi omnium per Gallias Ecclesiarum vindicans, et debitam metropolitanis sacerdotibus in suam transferens dignitatem; ipsius quoque beatissimi Petri reverentiam verbis arrogantioribus minuendo: cui cum prae caeteris solvendi et ligandi tradita sit potestas, pascendarum tamen ovium cura specialius mandata est. Cui quisquis principatum aestimat denegandum, illius quidem nullo modo potest minuere dignitatem; sed inflatus spiritu superbiae suae, semetipsum in inferna demergit.*

Leone ricorda poi estesamente l'intensa attività di consultazione tra le diocesi e la sede apostolica che avveniva perlopiù tramite circolari e convocazioni conciliari. Il nodo tematico sul quale insiste il pontefice è il ristabilire la giurisdizione ecclesiastica, il cui ruolo preminente spetta a Roma e deve avvenire nel rispetto e nel rafforzamento dei diritti degli altri vescovi sotto la giurisdizione del papa. In merito, Leone valorizza concili e sinodi conferendo responsabilità alle autorità imperiali e soprattutto ai vescovi. In questo contesto, il tipo di confronto con la chiesa di Gallia[49] è

[49] Testimoniato ad esempio (per questioni non solo dottrinali, ma anche per la gestione delle singole sedi o per problemi specifici) dalle *Epist*., 40 (del 22 agosto 449 con la quale

turbato dalle velleità autonomistiche di Ilario. Dall'epistola (cfr. par. 3) si evince l'eccessiva animosità del vescovo di Arles e l'attacco (percepito dal papa contro la sua autorità), che provoca un netto rifiuto da parte di Leone e quindi il ripristino dei diritti di Celidonio:

3. *Quae igitur apud nos in causa Celidonii episcopi gesta confecta sint, et quae Hilarius dixerit, dum cum eodem, praesente supradicto episcopo, audiretur, inditus chartis rerum ordo demonstrat. Ubi postquam Hilarius rationabile, quod*

Leone esprime la sua gioia per l'elezione episcopale di Ravennio, successore di Ilario e al quale augura di dimostrarsi meritevole della stima che gli viene dimostrata); 41 (forse del 22 agosto 449, indirizzata a Ravennio vescovo di Arles con il quale si congratula per la sua elezione a vescovo raccomandando di osservare le virtù episcopali ed esortandolo a scrivergli con frequenza); 42 (del 26 agosto 449, il papa informa Ravennio riguardo Petroniano: una sorta di girovago che si spacciava in Gallia come diacono. Il papa interviene con il consiglio di allontanarlo dalle chiese e dalla comunione); 67 (del 5 maggio 450, Leone invia a Ravennio il *Tomo a Flaviano* da lui scritto e chiede al vescovo di diffonderlo a tutte le diocesi di Gallia unitamente alla lettera di Cirillo. Aggiunge anche che i legati gli riferiranno indicazioni non scritte); 96 (del luglio 451, il papa comunica a Ravennio il giorno della celebrazione della Pasqua dell'anno 452); 99 (forse del mese di dicembre 451, il papa riceve da Ravennio e dai vescovi della Gallia una missiva con la quale i vescovi si scusano per il ritardo nella loro risposta e confermano al papa che la lettera a Flaviano è stata accolta in tutta la Gallia come simbolo di fede e riconoscimento della corretta interpretazione del mistero dell'incarnazione. Esprimono quindi l'intenzione di scrivere all'imperatore per congratularsi per la sua fede e sottoscrivono la lettera in quaranta dichiarandosi pronti a difendere con ogni sacrificio il bene della fede); 102 (del 27 gennaio 452, indirizzata ai vescovi delle Gallie con i ringraziamenti per l'invio dei loro scritti. Leone si riferisce inoltre al concilio di Calcedonia, alle eresie di Nestorio ed Eutiche che devono essere condannate allo stesso modo, fa riferimento al fatto che il concilio abbia accolto la sua lettera e quindi condannato Dioscoro. Raccomanda che si preghi per i legati e per il loro ritorno salvi. Infine, il papa chiede che si diffonda il tutto anche presso i vescovi di Spagna); 103 (del febbraio o marzo 452, il papa trasmette ai vescovi di Gallia gli atti del concilio di Calcedonia); 138 (del 28 luglio 454, Leone comunica ai vescovi delle Gallie e di Spagna il giorno in cui si deve celebrare la festa di Pasqua dell'anno 455) e 167 (del 458 o 459, Leone lascia a Rustico vescovo di Narbona il compito di procedere nei confronti dei preti Sabiniano e Leone, incoraggiandolo alla fermezza nell'esercizio della carica episcopale, ma senza durezza. Nella lettera il papa risponde a 19 interrogativi che Rustico gli aveva posto per il tramite dell'arcidiacono). Per l'impegno di Leone contro le eresie e tutte le implicazioni connesse all'azione politica e spirituale intrapresa dal papa: Casula 2002.

*in sanctorum concilio sacerdotum posset respondere non habuit, ad ea se occulta cordis ipsius transtulerunt, quae nullus laicorum dicere, nullus sacerdotum posset audire. Doluimus, fateor, fratres, et hunc eius mentis tumorem medelis patientiae nostrae curare tentavimus. Nolebamus etenim ea illi exacerbare vulnera, quae suae animae insolentibus subinde sermonibus infligebat, et quem susceperamus ut fratrem delinire magis ipsum, quamvis ipse se suis responsionibus innodaret, quam contristare nostris interlocutionibus, nitebamur. Absolutus est Celidonius episcopus, quoniam se iniuste sacerdotio fuisse deiectum, manifesta testium responsione, ipso etiam praesente, monstraverat; ita ut, quod Hilarius nobiscum residens posset opponere, non haberet. Remotum est ergo iudicium, quod prolatum in hac sententia legebatur, quod tamquam viduae maritus sacerdotium tenere non posset. Quod nos quidem servantes legatia constituta, sollicitius voluimus custodiri, non solum circa sacerdotes, sed circa clericos quoque minoris officii: ne ad sacram militiam hi permittantur accedere quibus sit tale coniugium, vel qui contra apostolicam disciplinam non unius tantum uxoris viri fuisse monstrentur. Sed sicut eos, quos factum suum non potest excusare, aut non admittendos, aut si fuerint, decernimus removendos, ita quibus hoc falso obiicitur, habita necesse est examinatione purgemus, et suum officium perdere non sinamus. Mansisset namque in illum prolata sententia, si obiectorum veritas exstitisset. Redditus itaque est Ecclesiae suae, et huic, quam amittere non debuit, dignitati coepiscopus noster Celidonius, sicut gestorum series, et post decursam cognitionem sententia, quae a nobis est prolata, testatur.*

La sconfitta di Ilario e di tutti i vescovi che l'avevano sostenuto nel sinodo è accentuata nella lettera dai toni utilizzati dal papa, il quale presenta Ilario come un 'malato', al quale tentare di sanare misericordiosamente le ferite provocate dall'ambizione. Le pretese da monarca assoluto del vescovo di Arles sono messe in risalto anche dalla *Vita sancti Romani abbatis* (di un anonimo e riferibile all'area di Condat)[50], evidentemente filopapale come estrazione e che, nel pur scarno resoconto dell'episodio, insinua la condanna delle azioni di Ilario definendole 'monarchiche' negli intenti, cfr.:

18. *Audita namque memoratorum fama, sanctus Hilarius Arelatensis episcopus, missis in causa clericis, beatissimum Romanum haud longe sibi a Vesontionensi urbe fecit occurrere, cuius incitamentum vitamque dignissima praedicatione sustollens, inposito honore presbyterii, ad monasterium honorifice repedare permisit. Siquidem antedictus Hilarius venerabilem Caelidonium supradictae metropolis*

[50] Sul testo si veda l'introduzione a cura di Martine 1968.

*patriarcham, patricio praefectorioque fultus favore, indebitam sibi per Gallias vindicans monarchiam, a sede episcopali memoratum Caelidonium nulla exsistente ratione deiecerat.*

19. *Ob quod in audientia beatissimi papae Leonis Romae male gessisse convictus, restituto quoque in episcopatu Caelidonio, apostolica auctoritate ob usurpationem inlicitam regulariter est increpatus. Exstat denique exinde antedicti ac venerabilis papae ad Galliae episcopos cum examinatione gestorum inserta canonibus epistula regularis, in qua priscum per Gallias metropolitanorum privilegium, calcata Hilarii superfluitate, restituit*[51].

Al contrario, nei capp. 11-2 della *Vita Sancti Hilarii* – in una sezione interamente dedicata all'elogio delle sue virtù – Ilario è presentato come un ministro umile e dedito al soccorso dei miseri, al rigore e figura esemplare:

11. […] *In meditatione iugiter permanere; verbi ministerio indesinenter insistere; multiplicibus caelestis sapientiae mysteriis saginari; Deum proximumque diligere; sacerdotes Domini non solum verbis, sed factis accendere; zeli superni aemulatione flagrare; instituere monasteria, aedificare templa, digna sacerdotia consecrare; propriis non solum manibus, sed nec periculis temperare. Suscipere orphanos, confirmare monachos, accersire saeculares, institutione sua pontifices ordinare; ita quotidianam sui actus discutere rationem, ut superno iudici tamquam multiplicatum dispensationis suae talentum niteretur ingerere. Ita viscera eius misericordia quatiebat et pietas, ac si solus ad redimendum paginis caelestibus urgeretur. Tractavit, secum deliberavit, effecit, ut sacra ministeria captivis potius solatia quam praestarent ecclesiis ornamenta* […]. 12. […] *Constat ergo humilitatis culmina proprio eum comparasse despectu, et celsum perinde virtutum meruisse fastigium. Sed forte haec tanta et tam multiplicia verae humilitatis exempla aliquod superbiae supercilium generarunt, et non potius sublimis humilitatis compararunt celsa praeconia. Extitit rigidus, sed superbis; extitit terribilis saeculi iniquitate turgentibus, cenodoxiae vanitate tumentibus. Ceterum congregationi sanctae et consummatis viris non solum cor atque animum, sed et corpus quoque promptissime prosternebat*[52].

In questi passi si evince il tipo di strategia narrativa, che da una parte si colloca in linea con quanto richiesto dal racconto agiografico, dall'altra

[51] Il testo è citato seguendo Martine 1968.

[52] Il testo è citato seguendo Jacob 1995.

appare come finemente studiata – rasentando un po' anche la manipolazione del testo – per orientare e condizionare l'opinione dei destinatari lettori. Letta a specchio con i testi di Leone, l'immagine di Ilario che emerge è totalmente antitetica e si crea nelle fonti di area gallica e di area italiana un'evidente dicotomia nella presentazione e nella chiave di lettura nell'interpretazione dei fatti proposte ai lettori. L'epistola di Leone infatti rincara, per così dire, la dose e aggiunge anche un altro caso che il papa ha dovuto giudicare: quello del vescovo Proietto. Questi, anziano e malato, era stato deposto in maniera coatta da Ilario, che lo aveva sostituito con un successore di sua scelta. Proietto subendo la decisione si era messo in contatto con il papa facendo leva sul consenso dei fedeli e inviandogli lettere e lamentele nei confronti del comportamento autocratico del vescovo di Arles. Leone ricorse prima a un'ammonizione nei confronti di Ilario, perché egli non aveva rispettato la tradizione secondo la quale un vescovo poteva essere sostituito solo in sede sinodale e in caso di morte o per colpa accertata, mentre Ilario aveva agito arbitrariamente dando prova di crudeltà:

5. […] *Nos tamen, quod vobis credimus Deo iudice placiturum, in commune cunctis fratribus consulentes, et male ordinatum submoveri, et episcopum Proiectum in suo sacerdotio permanere debere decrevimus: id statuentes ut si quisquam fratrum nostrorum in quacumque provincia decesserit, is sibi ordinationem vindicet sacerdotis, quem illius provinciae metropolitanum esse constiterit. Duae, ut videmus, causae transactae sunt, in quibus tamen multa sunt quae praeter rationem ecclesiasticam videantur esse commissa, et iusti iudicii debeant exspectare censuram. Sed nos diutius hic non possumus immorari, cum ad alia quae nobis cum vestra sanctitate sollicitius conferenda sunt provocemur.*

6. *Militaris manus, ut didicimus, per provincias sequitur sacerdotem, et armati praesidii praesumptione suffulto ad invadendas per tumultum famulatur ecclesias, quae proprios amiserint sacerdotes. Trahuntur ordinandi ante hoc officium, his quibus praeficiendi sunt civitatibus ignorati. Ut enim notus qui fuerit et probatus per pacem petitur, ita per vim necesse est, qui ignotus adducitur, imponatur. Obtestor et obsecro, et sub Dei vos invocatione convenio, prohibete, fratres, talia, et omnem dissensionis materiam de vestris provinciis removete. Certe nos ante Deum absolvimus, qui vos, ne permittatis ultra haec fieri, convenimus. Per pacem et quietem sacerdotes qui futuri sunt postulentur. Teneatur subscriptio clericorum, honoratorum testimonium, ordinis consensus et plebis. Qui praefuturus est omnibus, ab omnibus eligatur. Ordinationem sibi, ut ante iam diximus, singuli metropolitani*

*suarum provinciarum cum his qui caeteros sacerdotii antiquitate praeveniunt, restituto sibi per nos iure defendant. Alienum ius alter sibi non audeat vindicare. Suis limitibus, suis terminis sit unusquisque contentus, et privilegium sibi debitum in alium transferre se posse, noverit non licere. Quod si quis negligens apostolicas sanctiones, plus gratiae tribuens personali, sui honoris desertor esse voluerit, privilegium suum in alium transferre posse se credens, non is cui cesserit, sed is qui intra provinciam antiquitate episcopali caeteros praevenit sacerdotes, ordinandi sibi vindicet potestatem. Non passim, sed die legitimo ordinatio celebretur; nec sibi constare status sui noverit firmitatem, qui non die sabbati vespere, quod lucescit in prima sabbati, vel ipso Dominico die fuerit ordinatus. Solum enim maiores nostri resurrectionis Dominicae diem hoc honore dignum iudicaverunt, ut sacerdotes qui sumuntur hoc die potissimum tribuantur.*

7. *Suis unaquaeque provincia sit contenta conciliis, nec ultra Hilarius audeat conventus indicere synodales, et sacerdotum Domini iudicia, se interserendo turbare. Qui non tantum noverit se ab alieno iure depulsum, sed etiam Viennensis provinciae, quam male usurpaverat, potestate privatum. Dignum est enim, fratres, antiquitatis statuta reparari, cum is qui sibi ordinationem provinciae indebitae vindicabat, talis in praesenti etiam probatus fuerit exstitisse, ut cum ipse frequentius temerariis et insolentibus verbis sententiam damnationis expeteret, suae tantum civitatis illi sacerdotium, pro sedis apostolicae pietate, praeceptio nostra servaverit. Non ergo intersit ulli ordinationi; non ordinet, qui meriti sui conscius, cum quaereretur ad causam, turpi fuga se credidit subtrahendum, exsors apostolicae communionis, cuius particeps esse non meruit: Deo, ut credimus, hoc agente, qui illum, inopinantibus nobis, et ad iudicia nostra pertraxit, et inter examinationes habitas, ne communionis nostrae consors fieret, ut abscederet latenter, effecit.*

9. *Unde quia nostra longe alia videtur intentio, nam omnium Ecclesiarum statum et concordiam custodiri cupimus sacerdotum, ad unitatem vos vinculo charitatis hortantes et obtestamur, et affectione congrua commonemus, ut ea quae a nobis Deo inspirante et beatissimo Petro apostolo, discussis probatisque nunc omnibus causis decreta sunt, pro vestra pace et dignitate servetis: certi non tam nostro quam vestro honori proficere, quod talia statuisse cognoscimur. Non enim nobis ordinationes vestrarum provinciarum defendimus, quod potest forsitan ad depravandos vestrae sanctitatis animos Hilarius pro suo more mentiri; sed vobis per nostram sollicitudinem vindicamus, ne quid ulterius liceat novitati, nec praesumptori locus ultra iam pateat privilegia vestra cassandi. Nostrae etiam gratulationi hoc solum crescere profitemur, si et apostolicae sedis diligentia apud vos illibata servetur, et per sacerdotalis disciplinae custodiam honori vestro perire, quod suum est, impro-*

*bis usurpationibus non sinamus. Et quoniam honoranda est semper antiquitas, fratrem et coepiscopum nostrum Leontium probabilem sacerdotem, hac, si vobis placet, dignitate volumus decorari: ut praeter eius consensum alterius provinciae non indicatur a vestra sanctitate concilium, et a vobis omnibus, quemadmodum vetustas eius et probitas exigit, honoretur, metropolitanis privilegii sui dignitate servata. Aequum est enim, nec ulli de fratribus fieri videtur iniuria, si his qui sacerdotii vetustate praecedunt, pro aetatis suae merito in suis provinciis a sacerdotibus caeteris deferatur. Deus vos incolumes custodiat, fratres charissimi.*

Anche in questo caso, la presentazione del vescovo di Arles assume toni accesi e la focalizzazione della narrazione ritorna sempre sugli stessi nodi concettuali con un'insistenza sulla *praesumptio*, sull'*usurpatio*, in antitesi rispetto alla norma salvaguardata dall'*auctoritas* dell'intervento papale, che approda a una limitazione della sfera di azione di Ilario. Questi sarà solo vescovo di Arles, non convocherà sinodi, nè potrà imporvi sue iniziative, non potrà deporre o nominare vescovi (cfr. par. 7). Leone calibra il testo in maniera tale che da questioni e provvedimenti circoscritti al 'caso Ilario' si arrivi all'esplicitazione del fine dell'intervento papale a vantaggio di tutta la chiesa di Gallia (cfr. par. 9) e insiste a più riprese (cfr. e.g. par. 6[53]) sulla necessità che i vescovi non assecondino le pretese di chi vuole prevaricare la concordia, ma agiscano in maniera conforme attuando le disposizioni del papa. Disposizioni queste che ottennero un riconoscimento totale da parte dell'impero proprio in sede giurisdizionale. In merito, l'epistola 11 di Leone riporta l'editto di Valentiniano III al governatore delle Gallie contro l'abuso di Ilario definito: «offensivo per la maestà imperiale e il rispetto per la sede apostolica», con una diffida per i vescovi di portare innovazioni contro quanto sancito dalla Sede Apostolica:

*Imperatores Thedosius et Valentinianus Augusti Aetio viro illustri, comiti et magistro utriusque militiae et patricio.*

*Certum est et nobis et imperio nostro unicum esse praesidium in supernae Divinitatis favore, ad quem promerendum praecipue Christiana fides et veneranda nobis religio suffragatur. Cum igitur sedis apostolicae primatum sancti Petri meritum,*

[53] Nel presente contributo vengono presentati solo alcuni estratti dell'epistola di Leone, tutta incentrata sulla dimostrazione della fallacia e della pericolosità di una dicotomia tra intervento papale/di Roma e condotte autonomistiche di vescovi come Ilario di Arles.

*qui princeps est episcopalis coronae, et Romanae dignitas civitatis, sacrae etiam synodi firmarit auctoritas, ne quid praeter auctoritatem sedis istius inlicitum praesumptio altentare nitatur. Tunc enim demum Ecclesiarum pax ubique servabitur, si rectorem suum agnoscat universitas. Haec cum hactenus inviolabiliter fuerint custodita, Hilarius Arelatensis, sicut venerabilis viri Leonis Romani papae fideli relatione comperimus, contumaci ausu inlicita quaedam praesumendo tentavit, et ideo transalpinas Ecclesias abominabilis tumultus invasit, quod recens maxime testatur exemplum. Hilarius enim, qui episcopus Arelatensis vocatur, Ecclesiae Romanae urbis inconsulto pontifice, iudicia, sive ordinationes episcoporum sola temeritate usurpans invasit. Nam alios incompetenter removit, indecenter alios invitis et repugnantibus civibus ordinavit. Qui quidem, quoniam non facile ab his qui non elegerant recipiebantur, manum sibi contrahebat armatam, et claustra murorum in hostilem morem vel obsidione cingebat, vel aggressione reserabat, et ad sedem quietis, pacem praedicaturos per bella ducebat. His talibus et contra imperii maiestatem, et contra reverentiam apostolicae sedis admissis, per ordinem religiosi viri Urbis papae cognitione discussis, certa in eum et de his quos male ordinaverat lata sententia est. Et erat quidem ipsa sententia per Gallias etiam sine imperiali sanctione valitura. Quid enim tanti pontificis auctoritati in Ecclesiis non liceret? Sed nostram quoque praeceptionem haec ratio probavit, ne ulterius nec Hilario, quem adhuc episcopum nuncupari sola mansueti praesulis permittit humanitas, nec cuiquam alteri ecclesiasticis rebus arma miscere, aut praeceptis Romani antistitis liceat obviare. Ausibus enim talibus fides et reverentia nostri violatur imperii. Nec hoc solum, quod est maximi criminis, submovemus, verum ne levis saltem inter Ecclesias turba nascatur, vel in aliquo minui religionis disciplina videatur, hoc perenni sanctione censemus, ne quid tam episcopis Gallicanis quam aliarum provinciarum contra consuetudinem veterem liceat sine viri venerabilis papae Urbis aeternae auctoritate tentare. Sed hoc illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit vel sanxerit apostolicae sedis auctoritas: ita ut quisquis episcoporum ad judicium Romani antistitis evocatus venire neglexerit, per moderatorem eiusdem provinciae adesse cogatur: per omnia servatis, quae divi parentes nostri Romanae Ecclesiae contulerunt Aeti P. K. A. Unde inlustris et praeclara magnificentia tua praesentis edictalis legis auctoritate faciet, quae sunt superius statuta servari, decem librarum auri multa protinus exigenda ab unoquoque iudice qui passus fuerit praecepta nostra violari. Et manu divina: Divinitas te servet per multos annos, parens karissime. Dat. VIII id. Jul. Romae Valentiniano A. VI et Nomo v. c. coss.*

Si ha quindi un riconoscimento dell'*auctoritas* di Leone anche in ambito politico-giurisdizionale sia sulla questione specifica, che sul piano di principio generale.

Tornando alla *Vita sancti Hilarii*, può essere interessante osservare che oltre a una presentazione in termini antitetici ed esclusivamente positivi di tutto l'*affaire* del sinodo di Besançon e del ricorso di Celidonio, essa tenta anche di mettere in luce e di suggerire una certa buona fede di Ilario, condizionando l'opinione sul suo operato e sul rapporto con Roma e il papato. Stando al testo, questi avrebbe infatti cercato una riconciliazione con Leone attraverso una fitta mediazione diplomatica, perché al rientro ad Arles egli avrebbe inviato a Roma, senza risultati, prima il presbitero Ravennio, poi i vescovi Nettario e Costanzo e successivamente Ausiliario, ex prefetto delle Gallie. La strategia di costruzione dei cap. 21-2 della *Vita* è quindi tutta fondata sull'esaltazione dell'*humilitas*, della correttezza dell'azione di Ilario per preservare la norma canonica, sulla morigeratezza nel rivolgersi alla presenza del papa, del quale egli, inviando rappresentanti per ricomporre i rapporti, tenta di calmare l'impeto:

21. *In excursibus autem quis, ut dignum est, explicabit, quantum eius praesentia profectum contulerit civitatibus gallicanis sanctum Germanum saepius expetendo, cum quo sacerdotum ministrorumque vitam, nec non profectus excessusque tractabat? Ubi eius adventus innotuit, flammata ad utrosque nobilium et mediocrium studia convolarunt, astruentes Celidonium internuptam suo adhibuisse consortio – quod apostolicae sedis auctoritas et canonum prohibent statuta –, simul ingerentes saeculi administratione perfunctum capitali aliquos condemnasse sententia. Tantae rei novitate permoti testes imperant praeparari. Conveniunt ex aliis locis probatissimi sacerdotes; res omni ratione prudentiaque discutitur; accusatio testimoniis confirmatur; adhibetur vera simplexque definitio, ut quem scripturarum regulae removebant, voluntate propria se removere deberet. Ille Urbem credidit expetendam, ibique se iniusto rigore astruit condemnatum. Quod ubi comperit vir beatus, quanto studii ardore quantoque zelo superno fuerit inflammatus, ut non hiemis asperitatem, non Alpium stridores attenderit vel fragores, non vitrea glacialis crustae spicula protinus resolvenda, <non> desuper gladii ictui similes expaverit aculeos dependentes,* [*vi frigoris*] *terrore mortiferi geli concreto<s> velut vibratam dexteram imitantes! Verum ille inconcussa fidei radice constanter animatus, praesertim qui ad tantam voluntarius venerat paupertatem, ut pedibus iter aggrediens et conficere non timeret, intrepidus urbem Romam sine equo, sine sagmario* [*vel sago*]*, omni difficultate superata festinus intravit.*

22. *Apostolorum martyrumque occursu peracto beato Leoni papae ilico se praesentat, cum reverentia inpendens obsequium, et cum humilitate deposcens, ut ecclesiarum statum more solito ordinaret, adstruens aliquos apud Gallias publicam merito*

*excepisse sententiam et in Urbe sacris altaribus interesse. Rogat atque constringit, ut si suggestionem suam libenter excepit, secrete iubeat emendare: se ad officia, non ad causam venisse; protestandi ordine, non accusandi, quae sunt acta suggerere. Porro autem si aliud velit, se non futurum esse molestum. Et quia tantorum virorum, praesertim iam ad supernam ratiam vocatorum, nec in narratione audeo iudicia ventilare hoc breviter tetigisse sufficiet: quod solus tantos sustinuit, quod nequaquam minantes expavit, quod inquirentes edocuit, quod altercantes vicit, quod potentibus non cessit, quod in discrimine vitae positus communioni eius, quem cum tantis viris damnaverat, coniungi nullatenus adquievit, quod custodibus appositis hiemis rigore saeviente, quos ratione non flexerat, credidit relinquendos. In civitate recessu, licet corporali infirmitate fractus, tamen perfectione sanctus et pietate promptissimus, totum se ad placandum tunc animum sancti Leonis inclinata humilitate convertit, misso primitus sancto Ravennio tunc presbytero, postmodum proprio successore, deinde sanctum Nectarium sanctumque Constantium praecipuos sacerdotes. Et quia quantum in hac causa dictaverit, huic operi nulla possum ratione connectere, Auxiliaris tunc praefecti quae fuerit sententia credidi inserendam, cuius haec verba sunt: "Sanctos Nectarium et Constantium sacerdotes, de beatitudinis tuae parte venientes, digna admiratione suscepi. Cum his saepius sum locutus de virtute animi atque constantia contemptuque rerum humanarum, quo inter fragilitates nostras semper beatus es. Nam quid potest in hac corporea vita esse secundum, quae cum sit misera, tamen non potest esse perpetua? Locutus sum etiam cum sancto papa Leone. Hoc loco, credo, aliquantum animo perhorrescis; sed cum propositi tui tenax sis et semper aequalis, nulloque commotionis felle rapiaris, sicut nullis extolleris illecebris gaudiorum, ego nec minimum quidem factum beatitudinis tuae arrogantiae memini contagione fuscari. Sed impatienter ferunt homines, si sic loquamur, quomodo nobis conscii sumus. Aures praeterea Romanorum quadam teneritudine plus trahuntur, in qua si se sanctitas tua subinde demittat, plurimum tu, nihil perditurus, adquires. Da mihi hoc, et exiguas nubes parvae mutationis serenitate compesce".*

Incrociando i dati con le epistole che Leone invia a Ravennio (successore di Ilario), si coglie appieno la dissonanza tra le fonti romane e quelle di area gallica. La volontà del pontefice di non concedere più spazio a pretese autonomistiche e a mantenere un controllo molto diretto sulla diocesi di Arles è il *fil rouge* che collega i documenti superstiti e caratterizza anche tutta la corrispondenza tra Leone e Ravennio. Ad esempio, nella lettera 41 il papa ribadisce i limiti del potere episcopale e il primato della chiesa di Roma sulle Gallie:

[…] *Unde quia non ignoras quid de sinceritate animi tui secundum praecedentem notitiam senserimus, iustissime nos agnoscis exigere ut quod praesumimus hoc probemus, frater charissime. Modestiae igitur tuae non desit auctoritas, constantiam mansuetudo commendet, iustitiam lenitas temperet, patientia contineat libertatem; et declinata superbia, cui proximum est ut decidat, ametur humilitas, cui semper debetur ut crescat. Ecclesiasticarum legum non ignara est dilectio tua, ut intra earum regulas atque mensuras omnia potestatis tuae iura contineas. Iusto quippe ideo dicitur lex non esse posita, quia normam praeceptionis implet iudicio voluntatis, cum verus recti amor in semetipso non habeat et apostolicas auctoritates, et canonicas sanctiones. Quarum devotus sectator et diligens exsecutor in eorum procul dubio consortio gloriaberis, qui de creditorum sibi profectibus talentorum audire meruerunt: Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Ut autem fiduciam dilectionis erga te nostrae habere non dubites, saepius nos de processu actuum tuorum facias certiores: quoniam iudicii nostri memores cupimus semper de tuis profectibus in Domino gloriari. Deus te incolumen custodiat, frater charissime.*

Con l'*Epist.*, 66 Leone pone fine alle discordie con la sede di Arles, rispondendo (il 5 maggio del 450) alla domanda dei vescovi, che erano ricorsi a lui (cfr. *Epist.*, 65) per richiedere la restituzione a Ravennio di quanto era stato tolto in termini di prerogative al suo predecessore:

*Dilectissimis fratribus, Constantino, Armentario, Audentio, Severiano, Valeriano, Urso, Stephano, Nectario Constantio Maximo, Asclepio, Theodoro Iusto Ingenuo, Augustali, Superventori, Ynantio, Fonteio, Palladio, Leo papa.*

1. *Lectis dilectionis vestrae litteris, quas ad nos filii nostri Petronius presbyter et Regulus diaconus detulerunt, quam benevolum fratri et coepiscopo nostro Ravennio impendatis affectum evidenter agnovimus: siquidem postulatis ut ei quod decessor ipsius merito nimiae praesumptionis amiserat, reformetur. Sed petitionem fraternitatis vestrae Viennensis episcopus, missis litteris et legatis, sua suggestione praevenerat, conquerens Arelatensem episcopum ordinationem sibi Vasensis antistitis usurpasse. Cum itaque nobis ita et paternarum reverentia sanctionum, et omnium vestrum servanda sit gratia, ut in Ecclesiarum privilegiis nihil convelli, nihil patiamur excidi, consequens fuit ut ad conservandam intra Viennensem provinciam pacem, adhiberetur justitiae moderatio, quae nec antiquitatis usum, nec desideria vestra negligeret.*

2. *Consideratis enim allegationibus utriusque partis praesentium clericorum, ita*

*semper intra provinciam vestram, et Viennensem et Arelatensem civitates claras fuisse reperimus, ut quarumdam causarum alterna ratione, nunc illa in ecclesiasticis privilegiis, nunc ista praecelleret, cum tamen eisdem commune ius quondam fuisse a gentibus proderetur. Unde Viennensem civitatem, quantum ad ecclesiasticam iustitiam pertinet, inhonoratam penitus esse non patimur; praesertim cum de receptione privilegii, auctoritate iam nostrae dispositionis utatur; quam potestatem Hilario episcopo ablatam, Viennensi episcopo credidimus deputandam. Qui ne repente semetipso factus videatur inferior, vicinis sibi quatuor oppidis praesidebit, id est Valentiae, et Tarantasiae, et Genavae, et Gratianopoli, ut cum eis ipsa Vienna sit quinta, ad cujus episcopum omnium praedictarum Ecclesiarum sollicitudo pertineat. Reliquae vero civitates eiusdem provinciae, sub Arelatensis antistitis auctoritate et ordinatione consistant: quem pro modestiae suae temperantia, ita futurum credimus studiosum charitatis et pacis, ut nequaquam sibi credat ablatum, quod fratri videat esse concessum.*
*Data III non. Maii, Valentiniano Aug. 7 et Avieno v. c. conss.*

Il riferimento alla *nimia praesumptio* di Ilario permane nella memoria quasi come monito per impostare il nuovo rapporto tra chiesa di Gallia e Roma. In merito, lo scarto nella presentazione e interpretazione del ruolo e dell'agire di Ilario nelle fonti è accentuato.

Nella *Vita sancti Hilarii* si constata un *renversement* dell'operato e della condotta del vescovo di Arles rispetto a quanto presentato nelle lettere di papa Leone, suggerendo come interpretazione l'immagine di un uomo santo, che rappresenta la chiesa di Gallia, non solo baluardo della tradizione e rispettosa del potere papale, ma quasi vittima di esso. In quest'ottica, l'episodio di Proietto non può comparire, perché in quel caso il comportamento di Ilario era difficilmente difendibile. Anche sotto questo aspetto, dal caso particolare il quadro si ricompone in un sentire collettivo e omissioni o aggiustamenti nella presentazione e nella lettura dei rapporti tra la sede di Roma e la Gallia e, nello specifico la sede di Arles e i vescovi sostenitori di Ilario, si configurano come studiate intrusioni all'interno di narrazioni anche di tutt'altro respiro e fine. In merito, basta considerare la *Vita sancti Germani* composta da Costanzo di Lione qualche anno prima della *Vita* di Ilario. Nel testo non compare la questione del concilio di Besançon, dove Germano aveva appoggiato il vescovo di Arles condividendo indirettamente l'indebita assunzione di prerogative che spettavano alla sede di Roma. Il silenzio da parte dell'autore è forse studiato e dettato verosimilmente dalla volontà di non destare l'attenzione dei lettori su un

episodio imbarazzante che aveva creato una conflittualità con la sede di Roma e che vedeva Germano – del quale la vita testimonia la grandezza e l'autenticità della santità nella memoria collettiva – coinvolto in una decisione sconfessata dal pontefice. Un silenzio non diversamente spiegabile se si considera che la *Vita* riporta il viaggio di Germano ad Arles e la visita a Ilario e anche un suo breve elogio:

23. […] *Itaque advenientem beatissimum virum urbs Arelatensis relegiosa gratulatione suscepit, apostolicum instar sui temporis sacerdotem suscipiens. Inlustrabatur eo tempore civitas Hilario sacerdote multimoda virtute pretioso; erat enim fide igneus torrens caelestis eloquii et praeceptionis divinae operarius indefessus. Qui venerabilem sanctum affectu ut patrem, reverentia ut apostolum sublimabat*[54].

La scelta di Costanzo – che comunque non rinuncia a dar seguito alla memoria di una gloria locale come il vescovo di Arles – è tanto più significativa se si confronta la testimonianza proprio della *Vita sancti Hilarii* in merito all'assiduità dei contatti tra Ilario e Germano nel confronto su questioni di gestione interna alla politica ecclesiastica di Gallia e sulla questione di Celidonio (cfr. *supra* il cap. 21). Senza addentrarsi qui nell'analisi del testo, la scelta di Costanzo – che compone la *Vita sancti Germani* una trentina di anni dopo la morte del santo[55] – sembra dunque essere condizionata, o più semplicemente, riflettere la posizione di quell'*élite* galloromana – dalla quale provenivano vescovi come Sidonio Apollinare e anche uomini legati al contesto lerinese, «pépinière des éveques et des savants»[56] – coinvolta nell'amministrazione e legata ai vertici politici, che non vedeva di buon occhio l'eccessiva intromissione papale nelle questioni di interesse interno alla Gallia. Nella *Vita sancti Germani*, al netto delle possibili interpretazioni proposte dalla critica, Costanzo tace anche su un dato rilevante testimoniato invece nel *Chronicon* di Prospero, il quale riferisce che Germano venne inviato in Britannia da

[54] Il testo è citato secondo l'edizione Borius 1965 adottando per riferirsi ai passi anche la paragrafatura utilizzata dall'editore.

[55] Per un quadro d'insieme sulla *Vita sancti Germani* e sul suo valore storico si rimanda all'introduzione di Borius 1965 (per note ai singoli passi qui menzionati oltre a Borius 1965 vd. Arborio Mella 2015) e soprattutto a Miele 1996.

[56] Per il contesto lerinese: Pricoco 1978; Codou - Lauwers 2009.

papa Celestino *vice sua* per la missione antipelagiana[57]. In ogni caso, dalla presentazione e percezione autoriale dei rapporti tra la Gallia e l'Italia, si scivola verso un'interpretazione gallocentrica in funzione di un orientamento critico da proporre ai lettori, la cui attenzione viene polarizzata sul ruolo di mediatore spirituale (e anche politico) della figura di Germano. Costanzo si sofferma diffusamente sugli spostamenti del santo mettendo in evidenza particolarmente il primo e secondo viaggio per la missione antipelagiana in Britannia (cfr. par. 12-8; 25-7), poi il rientro in Gallia e la visita ad Arles (cfr. par. 19-24) e il viaggio a Ravenna con i miracoli compiuti in Italia e la visita a corte da Galla Placidia (cfr. par. 28-41). L'autore fa dunque del santo una figura di dialogo, di mediazione tra la cura spirituale, il messaggio delle Scritture, l'azione di Dio e la quotidianità del potere della chiesa e dei re[58].

La considerazione di dati che, come questi, si ricavano anche da fonti di natura differente rispetto alle epistole della cancelliera papale o di testi come i *LH* di Gregorio di Tours consentono così di integrare il percorso che si è tentato di delineare e di riflettere anche sul valore dei testi agiografici nella creazione di una consapevolezza, di una percezione e persino di un'interpretazione di eventi oggettivi. Eventi che talvolta appaiono evanescenti e diluiti nell'ambientazione della storia della vita di santi uomini, ma che sono presenti e interagiscono non solo con la storiografia – della quale i testi agiografici rappresentano nel VII-IX secolo una sorta di estensione e completamento – ma anche con documenti di tutt'altro tenore e specificità.

In merito, ricomponendo i dati che si ricavano dal lavoro di schedatura di fonti indubbiamente particolari e delicate da valutare (soprattutto l'opera di Gregorio di Tours), il risultato dello *screening* qui proposto può a tratti risultare deludente e poco consistente da un punto di vista contenutistico e informativo. Tuttavia, esso dimostra come il tema del rapporto

[57] Sulla tendenziosità e lo studiato filtro retorico in merito al ruolo del pontefice sia nella pianificazione della spedizione in Britannia, sia nell'omissione del supporto fornito a Ilario e della questione di Proietto con il confronto con la testimonianza di Prospero si veda Miele 2016, pp. 221-26.

[58] Per le peculiarità narrative del testo, forme e funzioni della comunicazione nel delineare la figura e il ruolo del santo e l'importanza del modello della *Vita Martini* composta da Sulpicio Severo ci si permette di rinviare a Furbetta 2019 (con bibliografia).

tra Italia e Gallia (e viceversa) – che nella consapevolezza autoriale rappresenta una realtà con la quale confrontarsi e che fa parte dell'attualità – subisca nel V e VI secolo, nell'elaborazione del testo scritto, una forma di razionalizzazione e di interiorizzazione in funzione di una comprensione che può assumere i contorni o di distaccata presentazione o di vera e propria interpretazione. Quest'ultima, più o meno neutrale, può prendere corpo in un orientamento critico – scoperto o implicito, politicamente condizionato o meno – che un'indagine di questo tipo consente di valorizzare a partire dall'analisi (da estendere a un *corpus* di testi più ampio e differenziato) della costruzione del testo letterario e di tutte le sue implicazioni narrative e ideologiche.

## *Bibliografia primaria*

Arborio Mella 2015: E. Arborio Mella, *Costanzo di Lione. Vita di Germano di Auxerre*, Roma 2015.

Borius 1965: R. Borius (éd.), *Constance de Lyon, Vie de saint Germain d'Auxerre*, Paris 1965 (*SC* 112).

Frendo 1975: Agathias Scholasticus. *The Histories*, translated with an introduction and short explanatory notes by J.D. Frendo, Berlin 1975.

Jacob 1995: *Honorat de Marseille*, *La vie d'Hilaire d'Arles*. Texte latin de Samuel Cavallin, introduction, traduction et notes par P.-A. Jacob, Paris 1995 (*SC* 404).

Krusch - Levison 1937-51: *Gregorius Turonensis, Historiarum libri X*, ed. B. Krusch, W. Levison, Berolini 1937-51 (MGH SSRM I,1).

Martine 1968: *Vie des Pères du Jura*. Introduction, texte critique, lexique, traduction et notes par F. Martine, Paris 1968 (*SC* 142).

Migne 1865: J.P. Migne (ed.), *Sancti Leonis Magni Romani Pontificis Opera omnia*, Parisiis 1865 (*PL* 54-56).

Mommsen 1892: *Chronica minora saec*. IV, V, VI, VII, vol. 1, ed. Th. Mommsen, Berolini 1892 (MGH AA, IX).

Munier 1963: *Concilia Galliae* A. 314-A. 506, cura et studio C. Munier, Turnhout 1963.

Norberg 1982: *S. Gregorii Magni Registrum epistularum*, edidit D. Norberg, Turnhout 1982.

Oldoni 1981: *Gregorio di Tours. La storia dei Franchi*, a cura di M. Oldoni, voll. I-II, Milano 1981.

Recchia 1996-99: Gregorio Magno, *Lettere*, a cura di V. Recchia, Roma 1996-99.

## *Bibliografia secondaria*

Azzara 1997: C. Azzara, *L'ideologia del potere regio nel papato altomedievale (secoli VI-VIII)*, Spoleto 1997.

Azzara 2008: C. Azzara, *Gregorio Magno e il potere regio*, in *Gregorio Magno, l'impero e i «regna»*, a cura di C. Azzara, Firenze 2008, pp. 3-14.

Boesch Gajano 1977: S. Boesch Gajano, *Il santo nella visione storiografica di Gregorio di Tours*, in *Gregorio di Tours* (10-13 ott. 1971), Convegno del Centro studi sulla spiritualità medievale, XII, Accademia Tudertina, Todi 1977, pp. 29-91.

Boesch Gajano 2004: S. Boesch Gajano, *Gregorio Magno. Alle origini del Medioevo*, Roma 2004.

Bonnet 1890: M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris 1890.

Casula 2002: L. Casula, *Leone Magno: il conflitto tra ortodossia ed eresia nel quinto secolo*, Roma 2002.

Codou - Lauwers 2009 : *Lérins, une île sainte de l'Antiquité au Moyen Âge*, éd. par Y. Codou, M. Lauwers, Turnhout 2009.

Consolino 1991: F.E. Consolino, *Il papa e le regine: potere femminile e politica ecclesiastica nell'epistolario di Gregorio Magno*, in *Gregorio Magno e il suo tempo.* XIX Incontro di studiosi dell'antichità cristiana in collaborazione con l'École Française de Rome, Roma, 9-12 maggio 1990, Roma 1991, pp. 225-49.

Dalle Carbonare 2008: M. Dalle Carbonare, *Gregorio Magno e i regni dei Franchi e degli Angli*, in *Gregorio Magno, l'impero e i «regna»*, a cura di C. Azzara, Firenze 2008, pp. 29-57.

Delaruelle 1960: É. Delaruelle, *L'Église romaine et ses relations avec l'Église franque jusqu'en 800,* in *Le chiese nei regni dell'Europa occidentale e i loro rapporti con Roma sino all'800*. Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo VII (Spoleto 7-13 aprile 1959), vol. I, Spoleto 1960, pp. 143-84.

Furbetta 2016: L. Furbetta, Admirantesque qui aderant: *aspetti e percezione del meraviglioso nei* Libri historiarum *di Gregorio di Tours*, in *Aspetti del meraviglioso nelle letterature medievali. Medioevo latino, romanzo, germanico e celtico*, ed. by F.E. Consolino, F. Marzella, L. Spetia, Turnhout 2016, pp. 35-45.

Furbetta 2019: L. Furbetta, *Forme e funzioni della 'comunicazione' nella costruzione di un testo agiografico. (Note di lettura sulla* vita Martini *di Sulpicio*

*Severo, la* vita Germani *di Costanzo di Lione e la* vita I sancti Amandi*)*, in *Le vie della comunicazione nel medioevo. Livelli, soggetti e spazi d'intervento nei cambiamenti sociali e politici*, a cura di M. Bottazzi, P. Buffo, C. Ciccopiedi, Trieste 2019, pp. 45-100.

Guyon 1997: J. Guyon, *Grégoire de Tours et le Midi de la Gaule*, in *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*. Actes du congrès international, Tours, 3-5 novembre 1994, textes réunis par N. Gauthier et H. Galinié, Tours 1997, pp. 27-34.

Heinzelmann 1992: M. Heinzelmann, *The 'affair' of Hilary of Arles (445) and Gallo-Roman identity in the fifth century*, in *Fifth-century Gaul: a crisis of identity?*, ed. by J. Drinkwater, H. Elton, Cambridge 1992, pp. 239-51.

Heinzelmann 2001: M. Heinzelmann, *Gregory of Tours. History and Society in the sixth century*, Cambridge 2001.

Hilchenbach 2009: K.P. Hilchenbach, *Das vierte Buch der Historien von Gregor von Tours. Edition mit sprachwissenschaftlich-textkritischem und historischem Kommentar*, vol. I-II, Bern 2009.

James 1993: N.W. James, *Leo the Great and Prosper of Aquitaine: a Fifth Century Pope and his adviser*, «The Journal of Theological Studies», 44,2, 1993, pp. 554-84.

Lebecq 1997: S. Lebecq, *Grégoire de Tours et la vie d'échanges dans la Gaule du VIe siècle*, in *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*. Actes du congrès international, Tours, 3-5 novembre 1994, textes réunis par N. Gauthier et H. Galinié, Tours 1997, pp. 169-76.

Loseby 2016: S.T. Loseby, *Gregory of Tours, Italy and the Empire*, in *A Companion to Gregory of Tours*, ed. A. Callander Murray, Leiden-Boston 2016, pp. 462-97.

Loseby 2023: S.T. Loseby, *Maritime Exchange between Italy and Gaul in Late Antiquity and its Mediterranean Contexts*, «ASNP», Classe di Lettere e Filosofia, 15/1, s. V/2023, pp. 85-135.

Miele 1996: M. Miele, *La* vita Germani *di Costanzo di Lione: realtà storica e prospettive storiografiche nella Gallia del quinto secolo*, Roma 1996.

Murray 2016: A.C. Murray, *The Composition of the Histories of Gregory of Tours and Its Bearing on the Political Narrative*, in *A Companion to Gregory of Tours*, ed. A. Callander Murray, Leiden-Boston 2016, pp. 42-101.

Noble 2002: Th. F.X. Noble, *Gregory of Tours and the Roman Church*, in *The world of Gregory of Tours*, ed. by K. Mitchell, I. Wood, Leiden-Boston-Köln 2002, pp. 145-61.

Oldoni 1972: M. Oldoni, *Gregorio di Tours e i* 'Libri Historiarum'*: letture e fonti, metodi e ragioni*, «Studi Medievali», XIII,3, 1972, pp. 563-700.

Perrin 1997: M-Y. Perrin, *Grégoire de Tours et l'espace extra-gaulois : le gal-*

*locentrisme grégorien revisité*, in *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*. Actes du congrès international, Tours, 3-5 novembre 1994, textes réunis par N. Gauthier et H. Galinié, Tours 1997, pp. 35-45.

Piazza 2014: E. Piazza, *Tracce di Sicilia in Gregorio di Tours*, «RCCM», 56/1, 2014, pp. 163-172.

Pietri 1991: L. Pietri, *Grégoire Le Grand et la Gaule: le projet pour la réforme de l'Église gauloise*, in *Gregorio Magno e il suo tempo*. XIX Incontro di studiosi dell'antichità cristiana in collaborazione con l'École Française de Rome, Roma, 9-12 maggio 1990, Roma 1991, pp. 109-28.

Pietri 2014: L. Pietri, *Grégoire le Grand et les souverains du* Regnum Francorum, in *Gregorio Magno e le origini dell'Europa*, Atti del Convegno internazionale, Firenze, 13-17 maggio 2006, sotto la direzione di C. Leonardi, Firenze 2014, pp. 191-204.

Pohl 2002: W. Pohl, *Gregory of Tours and Contemporary Perceptions of Lombard Italy*, in *The world of Gregory of Tours*, ed. by K. Mitchell, I. Wood, Leiden-Boston-Köln 2002, pp. 131-43.

Pohl 2008: W. Pohl, *Gregorio Magno e il regno dei Longobardi*, in *Gregorio Magno, l'impero e i «regna»*, a cura di C. Azzara, Firenze 2008, pp. 15-28.

Pohl 2014: W. Pohl, *Gregorio Magno e i barbari*, in *Gregorio Magno e le origini dell'Europa*, Atti del Convegno internazionale, Firenze, 13-17 maggio 2006, sotto la direzione di C. Leonardi, Firenze 2015, pp. 171-80.

Pricoco 1978: S. Pricoco, *L'isola dei santi: il cenobio di Lerino e il cenobio del monachesimo gallico*, Roma 1978.

Rapisarda 1991: G. Rapisarda, *I doni nell'epistolario di Gregorio Magno*, in *Gregorio Magno e il suo tempo*. XIX Incontro di studiosi dell'antichità cristiana in collaborazione con l'École Française de Rome, Roma, 9-12 maggio 1990, Roma 1991, pp. 285-300.

Salzman 2015: M.R. Salzman, *Reconsidering a Relationship: Pope Leo of Rome and Prosper of Aquitaine*, in *The Bishop of Rome in Late Antiquity*, ed. G.D. Dunn, London-New York 2015, pp. 109-25.

Sodi - Maritano 2015: M. Sodi, M. Maritano (ed.), *Leone I e Gregorio I. Attualità di due 'grandi' promotori di cultura*, Città del Vaticano 2015.

Wessel 2008: S. Wessel, *Leo the Great and the spiritual Rebuilding of a universal Rome*, Leiden-Boston 2008.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 413-444

# Filologia e letteratura. Gli studi latini di Gian Biagio Conte

Michael Reeve, Richard Tarrant

**Abstract** Michael Reeve and Richard Tarrant presented these papers in June 2022 at a conference celebrating Gian Biagio Conte's 80th birthday at the Scuola Normale Superiore in Pisa. The papers offer a critical assessment of Conte's major contribution to the philological analysis and literary interpretation of several Latin authors, while also providing a lively portrait of the philologist at work.

**Keywords**: Gian Biagio Conte; Latin Literature; Classical Philology; History of classical scholarship, Virgil

**Parole chiave:** Gian Biagio Conte, Letteratura latina, Filologia classica, Storia degli studi classici, Virgilio

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 25.09.2023
Accepted 15.11.2023
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 M. Reeve, G. Rosati, A. Schiesaro, R. Tarrant (CC BY-NC-SA 4.0)
DOI: 10.2422/2464-9201.202302_05

# Filologia e letteratura. Gli studi latini di Gian Biagio Conte

Michael Reeve, Richard Tarrant[1]

## Gianpiero Rosati, Alessandro Schiesaro: *Premessa*

I testi qui di seguito pubblicati sono stati presentati come interventi orali dai rispettivi autori in occasione della cerimonia svoltasi nella Sala Azzurra della Scuola Normale Superiore il 15 giugno 2022 per celebrare, sotto il titolo *Gli studi latini di Gian Biagio Conte*, gli 80 anni del dedicatario, a lungo professore, e ora emerito, presso la Scuola. La data a suo tempo fissata era in realtà il 30 settembre 2021, cioè quella effettiva del genetliaco, ma le varie vicende legate alla pandemia avevano costretto a posticipare l'evento, che ha visto un'intensa partecipazione (anche a distanza) di allievi, colleghi e amici.

A parlare dell'attività di ricerca di Conte gli organizzatori (i sottoscritti, che gli sono succeduti nell'insegnamento di Letteratura latina alla Scuola Normale) hanno deciso di invitare due tra i protagonisti degli studi di filologia e letteratura latina dell'ultimo mezzo secolo, generazionalmente vicini al celebrato e suoi amici e sodali di lunga data, Michael Reeve e Richard Tarrant. La scelta riflette il profilo di studioso di Gian Biagio Conte, che si può sommariamente – e tutt'altro che nettamente – distinguere in due fasi: una prima stagione dedicata alla critica letteraria (quella, diciamo, tra *Memoria dei poeti*, del 1974, e *The Hidden Author*, 1996) e la seconda, che vede prevalere un intenso lavoro di carattere filologico culminato nell'edizione teubneriana dell'*Eneide*, del 2009 (una seconda edizione è apparsa nel 2019), seguita nel 2013 da quella delle *Georgiche*, e nell'ultimo decennio da una serie di ripensamenti e riflessioni sui testi virgiliani ma anche su problemi di metodo filologico (e non solo). Due stu-

[1] Gianpiero Rosati e Alessandro Schiesaro hanno curato la *Premessa*; i paragrafi 1. *Letteratura* e 2. *Filologia* sono stati scritti rispettivamente da Richard Tarrant e da Michael Reeve.

diosi come Reeve e Tarrant, diversi ma in qualche modo complementari, ci sono sembrati per varie ragioni particolarmente adatti a una rilettura critica dell'opera complessiva di Conte: a loro i nostri ringraziamenti per aver voluto partecipare di persona all'evento, e averci poi consentito di ospitare sugli «Annali» della Scuola le loro riflessioni.

## 1. Richard Tarrant: *Letteratura*

Non è facile riassumere in un discorso piuttosto breve l'opera di uno studioso la cui attività dura da più di cinquanta anni. Non darò un racconto cronologico degli scritti di GB, e neanche seguirò l'evoluzione del suo pensiero. Invece mi soffermerò su alcune tematiche principali della sua critica e su qualche esempio rappresentativo della sua opera. Inoltre, tenterò di segnalare alcuni aspetti della scrittura di GB che riflettono la sua comprensione della letteratura antica.

*In principio erat Verbum*. La critica di GB si è sempre concentrata sul testo; senz'altro un testo storicamente situato, ma in primo piano visto come il prodotto di un sistema letterario. (Devo confessare che, quando ho pensato a questo *incipit*, avevo dimenticato che si trova all'inizio del secondo capitolo di *Memoria dei poeti*)[2].

### 1.1 *Teoria*

«Non sono nato come teoreta, e la teoria non è il mio mestiere… Sono un filologo, che è contento del suo mestiere, e che cerca solo di spiegarsi tanti fatti che incontra nei testi»[3].

Siccome si tratta di uno dei più importanti teorici letterari dei nostri tempi, questa affermazione potrebbe sembrare eccessivamente modesta. Tuttavia credo che sia essenzialmente giusta, in quanto GB non si è mai interessato alla teoria intesa in termini astratti, ma soltanto per l'aiuto che

[2] G. B. Conte, *Memoria dei poeti e sistema letterario. Catullo Virgilio Ovidio Lucano*, Torino 19741, p. 17, Palermo 20123, trad. inglese id., *The Rhetoric of Imitation. Genre and Poetic Memory in Virgil and Other Latin Poets*, edited by C. Segal, Ithaca and London 1986, p. 40.

[3] G. B. Conte, *La "retorica dell'imitazione" come retorica della cultura: qualche ripensamento*, «Filologia Antica e Moderna», 2, 1992, p. 43, trad. inglese id., *The Rhetoric of Imitation,* p. 131.

può dargli come filologo che mira a conoscere come i testi funzionano e come trasmettono il loro significato.

Questo interesse fondamentalmente pragmatico ha indotto GB ad adottare un atteggiamento eclettico nei confronti dei modelli teorici. Non è un formalista, uno strutturalista, o un critico *reader-response*, benché elementi di tutti questi metodi si trovino nella sua critica. In questo senso egli ha seguito fedelmente l'auto-descrizione di Orazio, *nullius addictus iurare in uerba magistri*[4].

Recentemente GB ha perfino descritto i suoi interessi teorici come una malattia dalla quale è stato guarito. Come ha scritto nella prefazione al volumetto *Dell'imitazione* con l'auto-ironia che a lui è consueta, «credevo di essere ormai guarito dal morbo (giovanile) della teoria letteraria, ma evidentemente non ero del tutto immunizzato»[5].

Durante tutta la sua carriera GB ha costantemente resistito a metodi teorici che erano di moda, ma che a lui apparivano poco utili, come per esempio il decostruzionismo, arrivando perfino a definirsi «un critico predecostruzionista»[6].

Mentre non negherei che in tempi più recenti il pensiero di GB sia divenuto meno teorico, non vorrei constatare una divisione netta fra un primo Conte teorico e un secondo Conte post-teorico. Come ho detto, per GB la teoria è stata sempre un mezzo per guidare l'interpretazione, non fine a sé stessa; e, d'altra parte, la sua attività critica non si è mai svolta in un vuoto teorico: ha sempre avuto un solido fondamento teorico, sia esplicito che implicito.

Sul piano teorico i contributi più significativi di GB si sono concentrati sui temi del genere letterario e dell'intertestualità, dove le sue idee sono state profondamente trasformative: in ambedue i casi egli ha largamente ampliato l'ambito dei concetti, mentre allo stesso tempo ha fornito una definizione molto più precisa della loro funzione.

[4] Hor. *Epist.* I. 1. 14.

[5] G. B. Conte, *Dell'imitazione. Furto e originalità*, Pisa 2014, p. 7, trad. inglese id., *Stealing the Club from Hercules. On Imitation in Latin Poetry*, Berlin and Boston 2017, p. 1.

[6] G. B. Conte, *Empirical and Theoretical Approaches to Literary Genre*, in *The Interpretation of Roman Poetry: Empiricism or Hermeneutics?*, edited by K. Galinski, Frankfurt am Main 1992, p. 114; poi in id., *Il genere tra empirismo e teoria*, in id., *Generi e lettori. Lucrezio, l'elegia d'amore, l'enciclopedia di Plinio*, Milano 19911, p. 159, trad. inglese in id., *The Rhetoric of Imitation*, p. 118.

Nel caso dell'intertestualità, GB ha dimostrato che, lungi da essere un aspetto occasionale e quasi incidentale della letteratura, ne è infatti un elemento essenziale. Come ha scritto, «se accettiamo di credere che la letteratura è fatta di testi che assorbono e trasformano altri testi, l'intertestualità, lungi dall'essere un curioso effetto d'eco, diventa la condizione stessa della leggibilità letteraria»[7].

In questo campo di studio GB è chiaramente debitore all'articolo fondamentale di Giorgio Pasquali sull'arte allusiva[8], ma il suo modo di affrontare il problema diverge da quello di Pasquali in un aspetto importante. Pasquali ha studiato quasi esclusivamente l'allusione consapevole, una forma di *aemulatio* quale si dispiega nella poesia ellenistica ed è stata poi assorbita dai poeti romani. Per GB, l'allusione di questo tipo è invece soltanto una piccola parte di un fenomeno di imitazione molto più diffuso.

Allo stesso tempo GB ha insistito con pieno diritto che l'intertestualità non è un gioco senza regole: «le memorie letterarie non vagano libere, obbediscono ad un progetto che le chiama a sé e che le rende pertinenti»[9].

Di conseguenza ha recentemente protestato (in *Dell'imitazione*) contro letture intertestuali che a lui appaiono poco fondate nei testi: «cercare sensi cui non corrispondano segni adeguati […] non è tra i compiti della filologia»[10].

Un esempio da lui citato[11] è l'idea che nelle prime parole di Giunone nell'*Eneide* (1.37) *mene incepto desistere uictam* siamo invitati a sentire un'eco della parola Μῆνιν con cui si apre l'*Iliade*. Questa idea viene respinta da GB per ragioni prosodiche e fonetiche che trovo completamente convincenti, ma è stata recentemente riproposta, insieme ad un tentativo di rispondere agli argomenti di GB, da Joseph Farrell nell'Appendice al suo nuovo libro *Juno's Aeneid*[12]. Si tratta di un esempio che dimostra

[7] G. B. Conte, *La "retorica dell'imitazione"*, p. 47 (trad. inglese p. 137).

[8] G. Pasquali, *Arte allusiva*, «L'Italia che scrive», 25, 1942, pp. 185-7, ristampato in id., *Stravaganze quarte e supreme*, Venezia 1951, pp. 11-20, ora in id., *Pagine stravaganti di un filologo*, a cura di C. F. Russo, Firenze 1994, II, pp. 275-82.

[9] G. B. Conte, *La "retorica dell'imitazione"*, p. 43 (trad. inglese p. 132).

[10] G. B. Conte, *Dell'imitazione*, p. 105 (trad. inglese p. 60).

[11] Ivi, p. 96 (trad. inglese p. 55).

[12] J. Farrell, *Juno's Aeneid. A Battle for Heroic Identity*, Princeton and Oxford 2021, pp. 293-7.

come le tendenze rispetto alle quali GB si trova in disaccordo sono vive e attive.

Definire lo scopo e le funzioni dell'intertestualità implica necessariamente affrontare il problema dell'intenzionalità, cosa che GB ha fatto più volte con un'onestà invidiabile. Nei suoi primi scritti ha tentato di depurare l'imitazione letteraria dall'intenzionalità. Come ha detto, «insistendo sul concetto di sistema letterario e sull'analogia con la figura retorica, cercavo appunto di depurare il concetto di imitazione da ogni eccesso di intenzionalismo»[13].

Nel corso dei suoi studi sull'imitazione letteraria, GB è giunto a riconoscere una gamma di modalità che vanno dall'evocazione diretta di un testo anteriore (l'allusione in senso stretto), per esempio quando Catullo echeggia il lamento di Calvo per la morte di Quintilia nella consolazione a Calvo[14], a somiglianze che risultano dal fatto che due testi fanno parte dello stesso *corpus* o sistema letterario. Somiglianze di questo tipo ovviamente non richiedono alcuna intenzionalità, ed è importante osservare che per GB questa è la forma più frequente di imitazione letteraria.

Per quanto riguarda il genere, GB ha proposto una definizione molto ampia. Per lui i vari generi non sono una serie di caselle in cui i testi vanno ordinati, e neanche un elemento superficiale. Invece «i vari generi letterari sono linguaggi che interpretano il mondo empirico […] offrono modelli diversi di vita e di cultura»[15]. «Essi [*scilicet* i generi] non agiscono nei testi *ante rem* o *post rem*, ma *in re*»[16]. «Non è che un genere aggiunga nuovi dati di conoscenza, ma fa vedere le cose da un punto di vista nuovo»[17].

Allo stesso tempo GB ha dimostrato una conoscenza storicamente fondata del modo in cui i generi venivano definiti e del loro sviluppo: «tutto lo sviluppo della produzione letteraria da Catullo ad Ovidio può essere

[13] G. B. Conte, *Dell'imitazione*, p. 79 (trad. inglese pp. 44-5).

[14] Catul. XCVI. Cfr. G. B. Conte, *La "retorica dell'imitazione"*, p. 46 (trad. inglese pp. 135-6).

[15] Traduzione dell'autore. La citazione originale proviene da G. B. Conte, *Latin Literature: a History*, translated by J. B. Solodow, revised by D. Fowler and G. W. Most, foreword by E. Fantham, Baltimore and London 1994, p. 4: «The various literary genres are languages that interpret the empirical world […] offering […] different models of life and culture».

[16] G. B. Conte, *Generi e lettori*, p. 153 (trad. inglese p. 112).

[17] Ivi, p. 168 (trad. inglese p. 126).

considerato come un processo di costruzione dei generi»[18]. In questo processo, i poeti romani tipicamente mirano a dare una definizione più precisa di forme ereditate dalla poesia ellenistica. Così, per esempio, Virgilio nelle *Bucoliche* ha scelto dal *corpus* molto vario di Teocrito soltanto quegli elementi che potevano contribuire alla costruzione di un genere specificamente bucolico.

Nel corso della loro evoluzione i generi spesso continuano a vivere attraverso una diffusione in altre forme di discorso e possono quindi influenzare opere che non appartengono allo stesso genere. GB cita come esempio Lucrezio[19]: la cui poesia didascalica non ha trovato una continuazione autentica, ma nelle *Epistole* Orazio, nel ruolo di maestro, invita i suoi destinatari a raggiungere un rifugio filosofico che traspone la sublimità lucreziana in dimensioni più modeste.

Questi interessi di GB per il genere e l'intertestualità si uniscono e vengono attivati nelle sue riflessioni sul ruolo del lettore, che costituisce un altro campo di studio in cui ha offerto un contributo decisivo. L'idea più significativa è che ogni testo letterario presupponga un lettore con una certa competenza, e che il testo stesso operi per creare quel lettore orientandone le risposte. Qui c'è un legame evidente con il metodo critico della *reader-response*, ma la posizione di GB è ugualmente distinta e chiara, in quanto respinge la nozione del lettore come interprete, secondo lui adoperata per riempire il vuoto creato quando è venuta meno la fiducia nella capacità del testo di imporre un'interpretazione definitiva. Secondo GB è legittimo vedere il lettore come il mezzo che attualizza il testo, ma soltanto se si riconosce che il testo è stato costruito in un certo modo precisamente affinché il lettore possa riceverlo e correttamente decifrarlo. Il ruolo del lettore è perciò analogo a quello di un musicista di fronte ad una partitura, un confronto proposto da GB stesso[20]: il musicista interpreta l'opera correttamente seguendo le istruzioni della partitura, e non gli è lecito suonare forte dove la partitura legge piano, o sostituire un allegro all'adagio segnato dalla partitura.

Il lettore così concepito da GB si trova di fronte a un testo già fornito di

[18] G. B. Conte, *Empirical and Theoretical*, p. 111 e id., *Generi e lettori*, 155-156 (trad. inglese p. 115).

[19] G. B. Conte, *Latin Literature*, pp. 6-7.

[20] G. B. Conte, *Generi e lettori*, p. 7 (trad. inglese p. XX): «È questa competenza [del lettore, *NDA*] la forza che vigila sulla corretta esecuzione di una partitura testuale».

un grande deposito di memorie poetiche, alcune delle quali verranno attualizzate da quel testo. È chiaro che un lettore di questo tipo può trovarsi solamente in un ambito culturale assai raffinato e sofisticato – ma un tale ambito culturale è precisamente quello che esisteva a Roma nei tempi di Catullo, di Virgilio, di Orazio, e di Ovidio.

Per concludere questa parte del mio discorso, vorrei citare un detto di GB particolarmente significativo. «Probabilmente nessun critico o filologo, per quanto sia totalmente empirico o sottilmente teorico, riuscirà a fare a meno di quella vecchia, elementare trinità che sottende ogni modello di comprensione: intendo dire l'autore, il testo e il lettore»[21].

GB ha osservato inoltre che una concentrazione eccessiva su una qualsiasi entità risulta in interpretazioni deformate, speculazioni inutili, o caos interpretativo. Il suo ambito preferito, ha detto GB, è «dal testo al lettore». Nella seconda parte di questo intervento, vedremo come GB ha applicato questo modello a numerosi testi specifici, con risultati sempre istruttivi.

1.2

Molti capitoli ed articoli di GB hanno ormai acquisito la posizione di 'classici' della critica e, come tutti i classici, hanno la capacità di ricompensare letture ripetute e di aprire nuove prospettive. Per cominciare mi soffermerò su alcuni esempi della sua critica virgiliana che mostrano con chiarezza eccezionale la combinazione unica delle sue doti di lettore e interprete.

Il primo di questi esempi è la sua interpretazione[22] della decima *Ecloga* come confronto fra due generi, la poesia bucolica e l'elegia amatoria. Questo modo di leggere il poema è il contrario del concetto di contaminazione dei generi, la *Kreuzung der Gattungen*, perché, al contrario, «il bucolico e l'elegiaco si contrappongono»[23]. Come spiega GB, «non è però che la bucolica rinunci alla propria individualità letteraria, contaminandosi in qualche modo con l'elegia; che anzi l'egloga decima fonda il suo senso

[21] Ivi, p. 5 (trad. inglese p. XIX).

[22] G. B. Conte, *Il genere e i suoi confini: interpretazione della decima egloga*, in id., *Il genere e i suoi confini. Cinque studi sulla poesia di Virgilio*, Torino 19801, pp. 11-43, Milano 19842, pp. 13-42, trad. inglese in id., *The Rhetoric of Imitation*, pp. 100-29.

[23] Ivi, p. 18 (seconda ed. p. 20, trad. inglese p. 106).

proprio sull'ostentata diversità fra i due generi»[24]. Grazie a questa concentrazione di generi, GB ha potuto quasi totalmente sgomberare il campo da questioni che avevano preoccupato interpreti anteriori, per esempio i tentativi di scoprire nel poema il 'vero' Gallo o perfino di recuperarne versi genuini, benché GB stesso proponga una possibilità allettante a riguardo.

Il suo *Aristeo, Orfeo, e le* Georgiche[25] riesce in una maniera brillante ad interpretare l'*epyllion* nel contesto complessivo delle *Georgiche*. Anche in questo caso GB mette in evidenza il contrasto costituito dal testo fra due modi di vita. Il parallelismo fra Orfeo e Aristeo mostra l'opposizione di due atteggiamenti, fra un *georgos* pio e un amante tradito dal *furor*. Dal modo in cui questo parallelismo viene sviluppato, cioè con il successo finale di Aristeo e il fallimento di Orfeo, GB conclude che la morale dell'episodio è che gli ordinamenti degli dèi devono esse scrupolosamente seguiti, «e ciò» – aggiunge – «non è senza evidente accordo con l'ideologia delle *Georgiche*»[26].

A questo punto vorrei proporre un *friendly amendment*, come si dice in inglese, cioè l'idea che l'opposizione fra Orfeo e Aristeo contenga un aspetto dinamico. All'inizio dell'*epyllion* Aristeo è un potenziale aggressore, il cui inseguimento erotico di Euridice ne accelera la morte; è solo dopo che ha imparato che le proprie azioni hanno causato la perdita delle sue api che mostra le qualità giustamente sottolineate da GB, cioè l'ubbidienza ai precetti divini e la tenacia nell'eseguirli. Dall'altra parte Orfeo figura inizialmente come un amante devoto, che si mostra tenace nel tentativo di recuperare Euridice e che viene ricompensato dagli dèi dell'oltretomba con la possibilità di successo. In modo un po' schematico potremmo dire che Aristeo passa dal *furor* erotico alla *pietas*, mentre Orfeo si muove nella direzione opposta.

Se GB avesse prodotto soltanto i suoi scritti sull'*Eneide*, il suo posto nel Pantheon della critica sarebbe già assicurato. Su quasi ogni aspetto im-

[24] Ivi, p. 31 (seconda ed. p. 38, trad. inglese p. 126).

[25] G. B. Conte, *Aristeo, Orfeo e le* Georgiche. *Struttura narrativa e funzione didascalica di un mito*, inserito nel passaggio dalla prima alla seconda edizione di id., *Il genere e i suoi confini*, pp. 43-54 (trad. inglese pp. 130-40). Cfr. poi id., *Aristeo, Orfeo e le* Georgiche*: una seconda volta*, «SCO», 46.1, 1996, pp. 103-28, ristampato in id., *Virgilio. L'epica del sentimento*, Torino 20021, 20072, pp. 65-89, trad. inglese in id., *The Poetry of Pathos: Studies in Virgilian Epic*, edited by S. Harrison, Oxford 2007, pp.123-49.

[26] G. B. Conte, *Il genere e i suoi confini*, p. 48 (seconda ed. p. 48, trad. inglese p. 135).

portante dell'epica di Virgilio – sull'assimilazione e reinterpretazione di Omero, sull'arricchimento dell'*epos* attraverso altri generi, sulla presenza di punti di vista diversi, sul trattamento complesso dei personaggi, sullo stile – GB ha detto cose profondamente illuminanti. Complessivamente i suoi scritti costituiscono il più importante contributo allo studio dell'*Eneide* dopo il libro di Richard Heinze, *Virgils epische Technik*, apparso oltre un secolo fa[27].

In questa occasione mi limiterò a toccare alcuni aspetti della sua ricchissima interpretazione.

Sul piano del genere letterario GB ha messo in evidenza come il poema ha incorporato altri modi di significazione accanto a quelli propri della norma epica, mostrando come l'*Eneide* presenta una 'contaminazione' con altri codici letterari, in particolare con la tragedia, ma anche con la filosofia e con la poesia ellenistica. Si può aggiungere anche la storiografia, come ha fatto Andreola Rossi nel libro *Contexts of War*[28], che utilizza con profitto il lavoro di GB sui codici di genere.

Al livello della narrazione, questa pluralità di prospettive di genere si somma a un modo di vedere che GB chiama 'policentrico', che dà voce a una gamma di personaggi: «Il mondo di Enea, il mondo di Didone, quello di Turno, quello di Mezentio, quello di Giuturna, sono dimensioni coesistenti proprio perché a nessuno di essi il poeta nega quella motivazione autonoma e personale che l'ideologia della norma epico-storica aveva loro negato»[29].

La coesistenza di punti di visto molteplici e contrari rischia ovviamente la disintegrazione, che tuttavia deve essere evitata affinché l'epica possa essere salvata. Riconoscendo questa necessità, GB ha dato un significato nuovo ai termini *empatheia* e *sympatheia* che erano stati applicati alla tecnica narrativa virgiliana da critici anteriori, compreso Heinze. Secondo la formulazione di GB, l'*empatheia* rompe l'obiettività epica attraverso una visione del mondo frammentata in punti di vista soggettivi. Dall'altra parte la *sympatheia*, cioè la presenza nella narrazione di un narratore emo-

[27] R. Heinze, *Virgils epische Technik*. Stuttgar 19031, trad. italiana id., *La tecnica epica di Virgilio*, a cura di V. Citti, Bologna 1996.

[28] A. F. Rossi, *Contexts of War: Manipulation of Genre in Virgilian Battle Narrative*, Ann Arbor 2004.

[29] G. B. Conte, *Saggio di interpretazione dell'*Eneide*: ideologia e forma del contenuto*, in id., *Il genere e i suoi confini*, p. 60 (seconda ed. p. 71, trad. inglese p. 157).

zionalmente coinvolto, è per Virgilio il mezzo con cui saldare insieme i frammenti separati. In un modo che può sembrare paradossale, è proprio il carattere soggettivo della narrazione virgiliana che garantisce la validità oggettiva del racconto.

Sulla questione molto discussa della caratterizzazione di Enea, GB ha proposto una soluzione molto elegante, cioè che Enea ha una doppia funzione che nasce da una doppia posizione letteraria: è un personaggio come gli altri, con una consapevolezza ristretta, ma allo stesso tempo è anche l'agente di una Verità cosmica. «Nella sua funzione di oggettività egli è dalla parte del Fato – e del poeta che del Fato narra la realizzazione […] Enea può realizzare la sua tensione verso lo status di personaggio solo nelle intermittenze di quella sua funzione epica oggettiva: sarà personaggio là dove non può essere il protagonista»[30]. Questa distinzione mi sembra uno strumento ermeneutico utilissimo, purché non sia applicata in una maniera rigida o meccanica.

Un aspetto della lettura dell'*Eneide* di GB che trovo particolarmente prezioso è l'importanza data alla contraddizione, vista non come un segno di confusione o di ambivalenza, ma come una posizione deliberatamente scelta. «In lui [*scilicet* Virgilio] la contraddizione non comporta superamento, non conosce (anche se la desidera) la necessità di una soluzione progressiva»[31]. Questa prospettiva, insieme con l'enfasi che GB dà al carattere 'policentrico' del poema, permette a GB di evitare l'opposizione polarizzata di letture 'ottimistiche' e 'pessimistiche', che, come dice, possiedono una validità limitata ma non possono fare giustizia alla complessità dell'epopea. La sua enfasi sulla capacità del poema di mantenere una tensione fra punti di vista opposti mi pare profondamente soddisfacente, e ha molto influenzato il mio lavoro di commentatore del libro dodicesimo.

È anche una posizione che, simile alla tensione che descrive, è difficile da mantenere. GB ha talvolta sostenuto che le opposizioni del poema sono infatti risolte ad un livello superiore, in favore di una lettura conforme all'ideologia romana ed augustea.

Infine, un esempio di reinterpretazione virgiliana di Omero che è caro a GB e che illustra bene la sua abilità di vedere le implicazioni più grandi di un piccolo dettaglio. Il racconto che Enea fornisce della caduta di Troia parla delle cinquanta camere nuziali nel palazzo di Priamo: *quinquaginta*

[30] G. B. Conte, *Il genere e i suoi confini,* p. 75 (seconda ed. p. 89, trad. inglese pp. 175-6).

[31] Ivi, p. 61 (seconda ed. p. 72, trad. inglese p. 158).

*illi thalami, spes tanta nepotum* (*En.* 2.503). Il verso è palesemente modellato su una simile descrizione nell'*Iliade* (6.244). La prima metà del verso di Virgilio è una copia precisa del verso corrispondente omerico, ma dove Omero ha aggiunto un dettaglio della costruzione del palazzo, Virgilio conclude con un ricordo patetico delle speranze per il futuro contenute in quelle camere, speranze che non saranno mai compiute. Come GB scrive, «più il nuovo testo aderisce ad Omero […], più risalta la nuova voce, moderna e dolorante, riflessiva e piena di soggettività patetica»[32]. «Nella variazione *spes tanta nepotum* stanno – condensati per connotazione – molti dei motivi peculiari su cui è costruita l'intera compagine del testo virgiliano»[33]. GB osserva anche che *illi* funziona come «il segnale della memoria»[34], designando queste camere come quelle già menzionate da Omero.

*L'Autore nascosto* (*The Hidden Author*)[35], la versione pubblicata delle Sather Lectures tenute a Berkeley nel 1994, costituisce il tentativo più importante in tempi recenti di formulare un'interpretazione complessiva del *Satyricon* di Petronio. Al suo centro troviamo un'analisi interamente convincente del narratore Encolpio. È stato da lungo riconosciuto che Encolpio è un 'narratore inattendibile'. È merito di GB di aver dimostrato il fondamento della sua prospettiva inattendibile, da lui definita una tendenza 'mitomaniaca', cioè l'inclinazione a vedere gli avvenimenti della propria esperienza attraverso la lente della letteratura classica, ora nel ruolo di Achille privato di Briseide, ora come Odisseo durante il soggiorno presso Circe. Nel racconto di Encolpio queste proiezioni eroiche vengono sistematicamente smantellate dal confronto con la realtà sordida della sua vita quotidiana, e lo scarto ironico che così si apre tra le visioni di Encolpio e la sua esperienza reale costituisce un giudizio su di lui pronunciato dall'autore nascosto, Petronio. Allargando l'angolo visuale, GB mostra inoltre come un riutilizzo degradato della letteratura classica sia caratteristico della cultura scolastica che ha generato Encolpio, i cui valori egli pretende di criticare ma di cui è in realtà l'incarnazione perfetta.

[32] G. B. Conte, *Dell'imitazione*, p. 47 (trad. inglese p. 26).

[33] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, pp. 96-7 (seconda ed. pp. 96-7, trad. inglese p. 29).

[34] Ivi, p. 96 (seconda ed. p. 96, trad. inglese p. 28).

[35] G. B. Conte, *L'autore nascosto: un'interpretazione del «Satyricon»*, Bologna 19971, trad. inglese id., *The Hidden Author: an Interpretation of Petronius'* Satyricon, edited by E. Fantham, Berkeley 19961.

Indagando la distanza ironica fra le delusioni di Encolpio e la realtà della sua vita, GB crea un ritratto di Petronio, l'autore nascosto, e rivela anche lo scopo della sua impresa, «il tema ideologico serio che regge il *Satyricon*: vale a dire la polemica per la riaffermazione dei grandi valori letterari, divenuti ora materia quotidiana di personaggi degradati, personaggi resi ottusi dalla scuola di declamazione e dalla moda delle *recitationes*»[36].

A un livello più specifico, la prospettiva scolastica riduce la letteratura del passato ad un repertorio di categorie classificate, una serie di *dossiers* (per esempio un atto auto-sacrificale, i tentativi di suicidio falliti). Qualcosa di simile si può osservare già nelle *Metamorfosi* di Ovidio, con l'accumulazione deliberata di storie simili, per esempio la serie di storie nei primi libri in cui gli dèi inseguono donne mortali, o gli episodi nei libri intermedi in cui una donna si trova di fronte ad una scelta dolorosa fra l'amore e qualche forma di dovere. E si rammenti che Ovidio è proprio il primo poeta ad uscire dalle scuole di declamazione. Ma Ovidio ha saputo evitare il rischio di appiattire i suoi miti, usando queste storie giustapposte precisamente per mettere in evidenza le differenze fra i loro personaggi, per mostrare, per esempio, come Medea sia allo stesso tempo simile a Scilla e totalmente diversa da lei.

La maggioranza dei critici ha opposto resistenza all'idea che nessuna parte del *Satyricon* rifletta direttamente le opinioni di Petronio, e perciò ha cercato luoghi in cui si possa rintracciare la prospettiva dell'autore. GB è riuscito a tener testa a tutti questi tentativi, e lo ha fatto con particolare genialità nella discussione del breve poema che comincia *quid me constricta spectatis fronte Catones* (132.15). Questo poema viene interpretato da GB come un'arringa di Encolpio, ancora una manifestazione della sua tendenza a mettere una veste di autorità magniloquente. Il lettore come Catone non è il lettore desiderato da Petronio, ma quello immaginato da Encolpio, un prodotto delle scuole che facilmente si invoca come modello di censura. Una fine adatta ad un libro che è tanto piacevole quanto illuminante.

Il concetto di un 'autore nascosto' ha una pertinenza particolare nel caso di una narrazione in prima persona che non riflette i pensieri del suo autore, ma mi chiedo se possa avere un significato più ampio per l'opera di GB. In un certo senso tutti gli autori sono nascosti, e GB ci ha spesso avvertito di non fare congetture troppo affrettate sulle loro intenzioni. Eppure gli

[36] G. B. Conte, *L'autore nascosto*, p. 63 (trad. inglese p. 59).

autori senza dubbio esistono e fanno parte di quella 'vecchia, elementare trinità' che GB ha così ben descritto.

1.3 *Stile*

In questo breve riassunto della critica di GB ho spesso citato le sue parole, in parte perché esprimono il suo pensiero molto più precisamente di quello che possa fare una mia parafrasi, ma anche per illustrare le caratteristiche del suo modo di scrivere. Pochi filologi vengono apprezzati per il loro stile, ma GB è uno di quei pochi. È incredibilmente citabile, e sono tentato di passare il tempo che mi resta divertendovi con esempi della sua prosa. Mi limiterò ad offrire qualche esempio in più:

«Una composizione che risultasse di soli elementi originali, si condannerebbe evidentemente ad essere incomprensibile»[37].

«Il mito per i poeti è come se fosse una parola contenuta nel dizionario: quando esce dal dizionario ed entra nel testo, essa acquista una sola delle sue possibili accezioni»[38].

«Il testo dell'*Eneide* […] non dispensa appagamento, ma inquietudine e problemi»[39].

«Sempre l'orologio del commentatore cammina più lento, è sempre un po' in ritardo»[40].

«I lettori d'altronde non leggono le intenzioni degli autori, leggono i testi»[41].

«La caccia alle intenzioni allusive è un vizio forse inguaribile del filologo»[42].

«L'illusione naturalistica, la *naturalistic fallacy*, tende a credere che esi-

[37] G. B. Conte, *Memoria dei poeti*, p. 69 (trad. inglese p. 91).

[38] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, p. 76 (seconda ed. p. 76, trad. inglese p. 134).

[39] La citazione compare nel capitolo di G. B. Conte, *La strategia della contraddizione: sulla forma drammatica dell'Eneide*, aggiunto nel passaggio dalla prima alla seconda edizione di id., *L'epica del sentimento*, p. 139 (trad. inglese p. 166).

[40] La citazione compare nel capitolo di G. B. Conte, *Verso una nuova esegesi virgiliana. Revisioni e propositi*, in *Virgilio e noi.* None giornate filologiche genovesi. 23-24 febbraio 1981, Genova 1981, p. 80, ristampato nel passaggio dalla prima alla seconda edizione di id., *Il genere e i suoi confini*, p. 141, trad. inglese in id., *The Poetry of Pathos*, p. 192.

[41] G. B. Conte, *La "retorica dell'imitazione"*, p. 45 (trad. inglese p. 134).

[42] Ivi, p. 47 (trad. inglese p. 137).

stano […] fatti nudi: ma i fatti che ci interessano sono sempre, per così dire, vestiti»[43].

«I dubbi, di solito, mi attirano più delle certezze»[44].

### 1.4 *Meta*

Nella prossima parte della mia relazione vorrei indicare alcuni aspetti dell'attività critica e dello stile di GB che riflettono aspetti del suo modo di trattare la letteratura antica.

*Sistematicità* L'elemento più importante del pensiero strutturalista nell'opera di GB è la concezione della letteratura come sistema; come ha scritto recentemente, in anni anteriori si era preoccupato «di dare una sistemazione organica alle diverse forme di imitazione letteraria»[45].

GB dà credito al suo maestro Gianfranco Contini per aver inculcato in lui questa concezione, e GB ha fatto un lungo passo in avanti, affermando che «agli occhi di ogni nuovo poeta l'intero *corpus* della tradizione letteraria greco-latina, esso pure, costituiva di fatto un sistema»[46].

La nozione di letteratura come sistema ha avuto un ruolo meno cospicuo nell'opera più recente di GB, ma l'interesse per un metodo sistematico è stato costante. L'aggettivo «sistematico» ricorre spesso nei suoi scritti, e assume sempre una connotazione positiva. Alcuni dei suoi saggi mirano a essere trattamenti sistematici – per esempio il capitolo sull'enallage in Virgilio[47] – mentre altri aprono la via ad un tale trattamento. Per esempio, in un saggio intitolato *Fra stilistica e critica del testo*[48], dopo una breve discussione delle cosiddette «code paraformulari» virgiliane, GB aggiunge che «gli esempi potrebbero (e dovrebbero) moltiplicarsi fino ad un'analisi sistematica»[49]. Mi sembra probabile che la potente attrazione esercitata

[43] G. B. Conte, *Empirical and Theoretical*, p. 106, poi in id., *Generi e lettori*, p. 148 (trad. inglese p. 108).

[44] G. B. Conte, *Dell'imitazione*, p. 88 (trad. inglese p. 50).

[45] Ivi, p. 8 (trad. inglese p. 1).

[46] Ivi, p. 74 (trad. inglese p. 42).

[47] G. B. Conte, *Anatomia di uno stile: l'enallage e il nuovo sublime*, in id., *L'epica del sentimento*, pp. 5-63 (seconda ed. pp. 5-63, trad. inglese pp. 58-122).

[48] G. B. Conte, *Fra stilistica e critica del testo: Eneide. 10, 24*, in id., *L'epica del sentimento*, pp. 139-45 (seconda ed. pp. 157-63, trad. inglese pp. 212-8).

[49] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, p. 144 (seconda ed. p. 162, trad. inglese p. 218).

da un metodo sistematico possa spiegare un'altra caratteristica cospicua degli scritti di GB, cioè la sua abitudine di incominciare una discussione con una sezione generale che fornisca il contesto per le osservazioni specifiche che seguono. L'assunto di fondo è che l'analisi dettagliata di un testo acquista il suo pieno valore soltanto quando viene fatta, per così dire, sistematicamente, come una manifestazione particolare di un fenomeno più grande.

*Metafore e analogie* GB ha sempre nutrito un interesse acuto per come le figure retoriche funzionano nei testi. Quell'interesse trova il suo complemento nei suoi scritti. Se ricordate la piccola scelta di frasi citabili che ho presentato poco fa, vedrete che parecchie contengono un linguaggio metaforico, per esempio «l'orologio del commentatore», «la caccia ad allusioni», «un vizio inguaribile», «fatti nudi» contro «fatti vestiti».

Mi permetto di darvi qualche esempio di più di questa predilezione per espressioni figurate.

«È necessario che la *trasparenza* propria del discorso puramente comunicativo si offuschi, così come un vetro diventa visibile quando si appanna»[50].

«La contraddizione […] [*scilicet* viene vista] come una specie di zizzania inclusa nell'orto del consenso»[51].

«Passare attraverso la storia della critica è un buon modo per entrare nel testo, un modo indiretto: si passa non dall'ingresso principale ma dalla porta di servizio»[52].

«Non si può togliere il guscio dell'interpretazione per trovarvi dentro la polpa della realtà»[53].

«Una volta […] mi è capitato di definire un commento come una rete gettata sul testo: in quanto certe cose le lascia passare, altre le trattiene»[54].

A proposito delle parole *ibant obscuri sola sub nocte per umbram*[55]: «La lingua […] è la più usuale possibile: l'enallage reagisce a questa usualità

[50] G. B. Conte, *Memoria dei poeti*, p. 23 (trad. inglese p. 46).

[51] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, seconda ed. p. 125 (trad. inglese p. 150).

[52] *Ibidem*, (trad. inglese p. 151).

[53] G. B. Conte, *L'autore nascosto,* p. 172 (trad. inglese p. 172).

[54] G. B. Conte, *Il genere e i suoi confini*, seconda ed. p. 158 (trad. inglese p. 210).

[55] Verg. *Aen*. VI. 268.

con una vampata espressiva che brucia le scorie di una lingua intenzionalmente povera di sfarzi, e così la sublima»[56].

A proposito di poeti come Sofocle e Virgilio che fanno uso della lingua in modi fortemente innovativi: «la lingua sa farsi opaca […] trasporta il pensiero ma anche mette in scena sé stessa, mira anzi a raddoppiare la forza del pensiero aggiungendo una sua forza di riserva, come uno scudiero fedele che porta le armi ma vuole anche combattere insieme»[57].

Un aspetto che mi colpisce di queste espressioni è che, mentre devono essere progettate con cura in anticipo, nel momento in cui le si legge sembrano sorgere spontaneamente; il loro effetto immediato è tale da nascondere il pensiero che le ha generate. Quell'effetto è una sorte di *enargeia*, che dà vita ad osservazioni che altrimenti possono rimanere astratte.

*La tradizione* Sarebbe difficile esagerare l'importanza della tradizione nel metodo critico di GB, secondo il quale ogni nuovo atto poetico si presenta come una parte di una tradizione, rispettando le norme ed i valori del discorso poetico. In una estrema formulazione ha detto che «più che dai poeti la letteratura era "parlata" dal sovrastante sistema della tradizione»[58].

Perciò non è affatto sorprendente che la pratica critica di GB sia impregnata di una profonda coscienza della tradizione scientifica e del proprio posto all'interno di quella tradizione. Questa coscienza si mostra soprattutto nei suoi scritti su Virgilio, dove la discussione viene costantemente portata avanti nel contesto di una tradizione di commenti che si estende da Servio e Tiberio Claudio Donato nella tarda antichità attraverso gli studiosi nel Seicento e Settecento come La Cerda (i cui meriti GB è stato uno dei primi a riconoscere nei tempi recenti), ai giganti della *Wissenschaft* tedesca come Norden. La vediamo anche negli studi acutissimi che ha pubblicato su grandi virgilianisti come Heinsius, come Heinze, Heyne, Ribbeck e Sabbadini, a breve anche Mynors[59]. La vediamo nelle frequenti

[56] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, p. 40 (seconda ed. p. 40, trad. inglese p. 96).

[57] Ivi, p. 5 (seconda ed. p. 5, trad. inglese p. 58).

[58] G. B. Conte, *Dell'imitazione*, p. 79 (trad. inglese p. 45).

[59] Per Heinsius, Heyne, Ribbeck e Sabbadini, cfr. i primi tre capitoli di G. B. Conte, *Parerga virgiliani. Critica del testo e dello stile*, Pisa 2020, trad. inglese id., *Virgilian Parerga. Textual Criticism and Stylistic Analysis*, Berlin and Boston 2021. Per Heinze, id., «*Defensor Vergilii*»: *considerazioni su Richard Heinze*, introduzione all'ed. italiana di R. Heinze, *op.*

citazioni che fa di Friedrich Klingner, con cui ha studiato a Monaco negli anni sessanta e di cui ricorda i seminari «indimenticabili», dove, insieme ai suoi condiscepoli, era «incantato» dalle intuizioni del maestro. Ha spesso citato la descrizione klingneriana dell'arte verbale di Virgilio: «la massima libertà con il massimo ordine». Il capitolo che GB ha dedicato all'uso virgiliano dell'enallage – a mio avviso uno dei suoi studi più impressionanti – si può leggere come una dimostrazione del *dictum* di Klingner.

*La creazione del lettore* Un'idea particolarmente affascinante di GB sulla comunicazione letteraria è che il testo letterario effettivamente crei il suo lettore, attivando precisamente quelle competenze che sono necessarie affinché il testo venga correttamente interpretato. Vorrei suggerire che gli scritti di GB hanno un effetto simile; mentre si segue il filo del suo pensiero e la linea dell'argomentazione si diventa lettori capaci di riconoscere la validità dell'interpretazione proposta. Questa almeno è stata la mia esperienza leggendo e rileggendo l'opera di GB nei mesi passati. In un certo senso leggere GB costituisce una sorta di *Bildung*, un processo di formazione intellettuale. Questo effetto è in parte il frutto del carattere profondamente umanistico di tutti i suoi scritti, e in particolare della sua familiarità totale con la storia intellettuale dell'Europa dal Settecento al Novecento. I suoi scritti offrono al lettore un insegnamento 'in miniatura' sulle correnti più influenti del pensiero sulla letteratura e le arti. Verso la fine del capitolo sull'enallage virgiliana, GB esorta così i suoi lettori: «ogni lettore dell'*Eneide* si armi di un ideale sismografo, e si tenga pronto a registrare tutte le vibrazioni del testo e della sua crosta linguistica»[60] (ancora un'altra bellissima metafora contiana). Ciò che GB non ha detto – ma che è certamente vero – è che il lettore che ha seguito la sua discussione con la giusta attenzione è stato già dotato dello strumento necessario per quell'indagine.

L'enorme influsso che GB ha avuto e continua ad avere nel mondo degli studi classici è dovuto soprattutto alla forza delle sue idee e interpretazioni, ma almeno nella sfera anglofona è stato accresciuto dall'opera di traduzione e divulgazione promossa da una serie di studiosi notevoli: Charles

*cit.*, pp. 9-23, ristampato in G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, pp. 125-38 (seconda ed. 143-155, trad. inglese pp. 170-83). Per Mynors, cfr. ora id., *On the critical text of Mynors' Virgil*, in «MD» 88, 2022, pp. 67-85.

[60] G. B. Conte, *L'epica del sentimento*, p. 61 (seconda ed. p. 61, trad. inglese p. 120).

Segal, Elaine Fantham, Glenn Most, Oliver Lyne, e Stephen Harrison, e, per quanto riguarda la versione inglese della storia della letteratura latina[61], si devono aggiungere la collaborazione di Don Fowler e la traduzione di Joseph Solodow. Il fatto che tanti studiosi di prestigio abbiano voluto promuovere l'opera di GB e associarsi ai suoi progetti – una circostanza unica nella mia esperienza – è una testimonianza della sua posizione in questo campo di studi e anche della sua capacità di formare amicizie solidissime, una capacità di cui io stesso ho molto approfittato per più di trenta anni.

Prima di concludere, vorrei accennare a due altri contributi di GB allo sviluppo degli studi classici, in Italia e anche nella sfera internazionale. Fare giustizia alla sua importanza come insegnante richiederebbe un'altra lezione; basti ricordare che all'Università degli Studi di Pisa e poi qui alla Scuola Normale ha assistito alla formazione di molti dei più eminenti studiosi e critici del nostro tempo, di cui un buon numero sono presenti oggi con noi. L'altro contributo è la creazione della rivista *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, che ha diretto dalla sua fondazione nel 1978 e che adesso ha raggiunto un totale di 87 volumi semestrali. *MD* occupa un posto singolare fra i periodici dedicati agli studi classici per la combinazione di opere filologiche di alto livello e saggi di un carattere più letterario. In questo rispetto *MD* rispecchia perfettamente gli interessi del suo fondatore.

L'anno scorso, rileggendo *L'autore nascosto*, sono stato colpito dalla frequenza con cui ricorre l'aggettivo «great» (grande). Di solito viene detto rispetto ai testi classici di periodi anteriori: «i grandi testi epici e tragici», «i grandi autori classici del passato», «la letteratura grande del passato», «i modelli grandi della letteratura sublime», «questi grandi modelli letterari», «i valori grandi letterari». Come indica una di queste citazioni, 'grande' spesso si colloca accanto alla nozione di sublime, ed i due concetti sono strettamente connessi. Questi due termini hanno un'importanza particolare ne *L'autore nascosto* perché in quel libro GB ha voluto mettere la letteratura grande e sublime del passato in opposizione alla versione degradata e trivializzata di essa propagata da Encolpio e gli altri *scholastici*. Ma mi sono chiesto se la grandezza e il sublime possano avere una presenza più ampia negli scritti critici di GB; questi sono i 'valori letterari' da lui più apprezzati, il contesto naturale per la sua attività di interpre-

[61] Cfr. *supra* n. 14.

te. (Si ricordi che il saggio dello ps-Longino *Sul sublime* è stato un suo compagno costante durante tutta la sua carriera.) Uno *scholasticus* come Encolpio può aspirare al grande e al sublime, ma può arrivare soltanto ad una pseudo-sublimità. Invece «un filologo che è contento del suo mestiere e che mira soltanto ad esplicare ciò che incontra nei testi» può sperare di avere contatto con la sublimità vera; e un grande filologo – e non si può dubitare che GB sia fra i grandi – può fornire quel contatto anche a noi.

## 2. Michael Reeve: *Filologia*

Non mi ricordo quando ho avuto la grande fortuna di conoscere GB di persona, ma probabilmente a Oxford, poco prima di spostarmi a Cambridge nel 1984, e forse più precisamente in casa di Oswyn Murray, in quella zona del centro di Oxford dove abitano alcuni *fellows* di Balliol College. Lettere da Gian Biagio ne ho ricevute poi alcune dall''85 al '99, assieme a qualche estratto, e le ho consultate adesso per rimediare ai difetti della mia memoria. Cito da una mandatami nell''88 poco dopo un estratto del 1987 nel quale proponeva una bella congettura al *Persa* di Plauto sia per sanare un guasto metrico che per restituire a Pegnio una spiritosaggine nella sua schermaglia dialogica con Sofoclidisca:

> Sono contento che ti sia piaciuta la mia congettura plautina, ma contento soprattutto perché mi conferma che tu sei un maledettissimo filologo inglese: *curse it*! Voi inglesi non siete soddisfatti se non quando migliorate l'autore (in questo caso Plauto)! Insomma io sono piuttosto convinto che sia una correzione troppo bella per essere vera, che rischia di migliorare Plauto piuttosto che di sanare il testo corrotto. Perché l'ho pubblicata? Risposta: per far fronte al compito odioso di dover partecipare a tutte queste miscellanee-Festschriften che infestano il mondo filologico internazionale (e italiano in particolare). Era un fondo di cassetto, dimenticato lì da alcuni anni e riesumato per entrare in quella tomba faraonica che è stata la miscellanea ---. (Sopprimo il nome del destinatario per non offendere altri colleghi forse qui presenti che hanno contribuito ai cinque volumi di quella miscellanea).

Degna di un episodio petroniano o apuleiano, e tipica del maestro della metafora che è Gian Biagio, mi pare la frase «riesumato per entrare in quella tomba». Ancora GB nella stessa lettera:

Hai qualcosa da mandarmi per *MD*? una nota sconvolgente, almeno? un epocale contributo ciclopico? una discussione feroce e carognesca?

Un altro *fellow* di Balliol è stato così incauto da criticare un lavoro di GB, che in una lettera del '90 mi scrisse questo:

la sua mi sembra una critica 'da gentleman', fatta tenendo un bicchiere di sherry in una mano e un po' di positivismo nell'altra (nota bene: io amo lo sherry).

Fra gli estratti ne trovo uno che risale ben oltre la nostra amicizia. È del '71 e riguarda un epigramma di Catullo in cui GB cerca di salvare il testo tràdito cambiando una sola lettera e inserendo delle virgolette[62]. La proposta è riemersa più di 40 anni dopo in *Ope ingenii* senza alcun cenno alla prima pubblicazione – se non per dimenticanza, forse per trasformare la congettura da giovanile in matura[63].

Dalle lettere siamo passati nel '99 alle *mail*, e ne conservo centinaia. Deliziosa la sua autoironia. In una relazione tenuta a Brescia, Alessandro Perutelli aveva trattato del linguaggio di Igino[64]:

Igino – mi scrisse GB – non era certo di Brescia, anzi non so proprio se il liberto di Augusto fosse spagnolo o alessandrino: dovrei guardare il manuale del Conte[65] o direttamente Svetonio, che è molto più attendibile del Conte.

Tre note di GB su Petronio per *MD* erano venute «un po' troppo verbose», «contrariamente al mio gusto e al mio stile»[66]:

[62] G. B. Conte, *Catullo 107. 7-8*, «SCO» 19/20, 1970/1971, pp. 338-42.

[63] G. B. Conte, Ope ingenii. *Esperienze di critica testuale*, Pisa 2013, pp. 26-8, trad. inglese id., Ope ingenii. *Experiences of Textual Criticism*, Berlin and Boston 2013, pp. 17-8.

[64] A. Perutelli, *Elvio Cinna e il suo esegeta*, «AevAnt» 8, 1995, pp. 189-98, poi in id., Frustula poetarum. *Contributi ai poeti latini in frammenti*, Bologna 2002, pp. 125-34.

[65] G. B. Conte, *Letteratura latina. Manuale storico dalle origini alla fine dell'impero romano*, Firenze 1987, trad. inglese id., *Latin Literature: a History*, translated by J. B. Solodow, revised by D. Fowler and G. W. Most, foreword by E. Fantham, Baltimore and London 1994. Cfr. in seguito id., *Profilo storico della letteratura latina: dalle origini alla tarda età imperiale*, Firenze 2004[1]; id., *Letteratura latina*, voll. 2., Milano 2012[1].

[66] G. B. Conte, *Tre congetture a Petronio*, «MD» 43, 1999, pp. 203-11.

io che amo la *breviloquentia*, soprattutto nelle congetture: la forma asciutta serve anche a dare quell'arrogante perentorietà che ammutolisce il lettore.

Devo a Gian Biagio qualche bel ricordo di Pasquali, di Campana, di Timpanaro, di Traina.

Pasquali quando sentiva che qualcuno stava per sposarsi chiedeva sempre 'contro chi?'.

(noi, quando si era studenti con Campana, si diceva sprezzantemente pallografia, dove 'pallografia' rimandava all'esclamazione volgare e goliardica 'che palle!', cioè che cose noiose).

Quando Timpanaro fece settant'anni, depressissimo (come solo lui riusciva ad esserlo) mi raccomandò "arrivaci più tardi che puoi".

Ancora a proposito di Timpanaro:

tu devi capire che Timpanaro, ora che è morto, è stato quasi beatificato, ed ognuno vuole un pezzetto di reliquia benedetta. E tutti, offrendosi come *laudatores*, sperano di essere di riflesso anche *laudati*.

Quello della depressione, della vecchiaia, delle malattie, persino della morte, è un tema che ricorre da un paio d'anni, ma sempre con una buona dose di umorismo e talvolta con una specie di autoironia più vicina allo *humor* nero:

(mail del 27 dicembre 2008) Noi... [vuol dire GB e Giuliana] siamo stati in grande confusione, con figlie che ci trattano da vecchi e nipoti che ci trattano da giovani ed esigono performances atletiche [non so se queste siano 'performances' inglesi o 'performances' francesi].

(del 2009) qualche volta vorrei fuggire, ma non credo che in qualche certosa (*o sola beatitudo, o beata solitudo*) sarebbero disposti a darmi asilo: ed oggettivamente è troppo tardi per convertirmi: forse l'ateismo compiuto che professo dalla prima giovinezza avrebbe potuto assicurarmi un posto di cardinale nei ranghi della Chiesa, ma ora è tardi: dovrei rifarmi tutto il guardaroba e poi non amo il colore della porpora.

(del 2016) come mai, mi chiedi, riesco a lavorare così rapidamente? La risposta è che non faccio nient'altro. Ogni volta che scrivo qualcosa ho paura che sia l'ultima: un proverbio pugliese dei miei avi sentenzia che "la morte deve trovarci vivi".

(della primavera del '18) Certi medici sono come Ribbeck: bravi ma vedono problemi mortali dappertutto.

(sempre nella primavera di quell'anno, a proposito di un esame clinico a cui si era sottoposto) Non so ancora se dall'esame risulterà che la mia scatola cranica è vuota o se c'è qua e là un po' di Virgilio.

Così siamo arrivati a Virgilio. Avrei potuto fare una tappa sull'interpretazione di Lucrezio, Lucano, o Petronio, e da Petronio anche nel testo, ma c'è troppo da dire su Virgilio. Dopo decenni di libri e saggi dedicati all'interpretazione di Virgilio GB ha accettato il compito di preparare per la *Bibliotheca Teubneriana* una nuova edizione, purché gli fosse consentito di limitarsi all'*Eneide*, ma, quando uscì nel 2009[67], la sua efficienza nel portarla a termine ha così sorpreso lui stesso che è passato subito alle altre opere, e nello spazio di quattro anni erano pronte *Bucoliche* e *Georgiche*, anche se con la collaborazione di Silvia Ottaviano per le *Bucoliche*[68]. Invitato a partecipare alla presentazione, svoltasi a Berlino, ho tenuto una relazione sotto il titolo *Tam culta novalia*, relazione stesa in inglese perché il mio tedesco era troppo arrugginito, mentre GB, in onore non solo del luogo ma anche degli studi virgiliani del suo maestro a Monaco di Baviera, Friedrich Klingner, ha parlato in un tedesco che immagino fosse Bayrisch. Ci siamo divertiti parecchio, grazie anche a Claudia, venuta per accompagnare il padre; ma sono rimasto totalmente serio nei complimenti che ho fatto sia a GB che alla *Teubneriana* per essersi procurata da lui l'edizione, di gran lunga superiore a quelle che l'avevano preceduta nella stessa collana.

La secolare tradizione di edizioni e commenti, cui alludevo nel titolo *Tam culta novalia*, non diventa mai per lui un peso opprimente. Qualsiasi apparato critico consiste di informazioni e giudizi in proporzione variabile, e la quantità di informazione disponibile nei codici di Virgilio è

[67] G. B. Conte, *P. Vergilius Maro.* Aeneis, Berlin and New York 2009.

[68] G. B. Conte, S. Ottaviano, *P. Vergilius Maro.* Bucolica. Georgica, Berlin and Boston 2013.

così abbondante da richiedere giudizio già nella scelta delle lezioni da includere. GB ci offre novità ricavate non solo dai codici carolingi ma anche da codici più recenti scritti in un'area periferica, cioè rimossa dalle principali correnti culturali dell'Europa occidentale: l'Italia meridionale. Prima della *Storia della tradizione e critica del testo* di Pasquali, libro uscito nel 1934[69], pochissimi editori avrebbero avuto l'idea di un'indagine condotta in ottica geografica, anziché cronologica, per valutare se i codici delle aree periferiche avessero conservato lezioni antiche o addirittura originarie altrove perdute. Se apri però a qualunque pagina l'edizione, trovi quasi sempre più testo che apparato, perché GB esclude *lectiones singulares* che nessuno mai sognerebbe di mettere nel testo. Inoltre, grazie alla tipografia, le lezioni dei codici non sono mai sommerse neanche sotto le spiegazioni più estese, scritte queste in un latino chiaro ed economico che crea l'impressione di un atteggiamento tutt'altro che dogmatico, come se l'editore invitasse il lettore a fermarsi per un attimo e riflettere sotto la sua guida. Notevole la sua indipendenza in un passo dove tutti i codici tranne P hanno *montisque per altos* ma da P accetta *montisque per arduos* con sinizesi[70]. A quanto sappia non c'è altrove alcun caso di *arduus* in sinizesi, e confesso che avevo sempre annoverato *arduos* fra le stranezze di P; ma mi ha fatto riflettere. Concede spazio anche a soluzioni alternative, comprese congetture stimolanti proposte da altri studiosi. Insomma, riesce a offrire la più felice mescolanza di informazioni e ragionamenti di cui disponiamo in un'edizione di Virgilio.

Per gran parte della sua carriera GB ha vissuto con Virgilio, e questa dimestichezza si rivela spesso nelle sue osservazioni. A 3.456, per esempio, se proseguo con le *Georgiche*, *meliora … omnia* 'vulgarem sermonem redolet, quod ab hoc loco mihi alienum videtur'[71], e perciò adotta *meliora … omina*; a 4.361 distingue tra *in speciem* e *in faciem*[72]. È molto attento anche a lezioni che poeti più tardi evidentemente avevano sotto gli occhi nei loro esemplari di Virgilio, ma non fino al punto di difendere sempre una lezione che si può ricondurre al di là dei codici antichi; a 1.332 per esempio, *aut Athon aut Rhodopen*, tutti i codici hanno l'accusativo *Athon* con la *o* breve, e così anche i codici di Valerio Flacco a 1.664, ma GB accetta la

[69] G. Pasquali, *Storia della tradizione e critica del testo*, Firenze 1934[1].

[70] Verg. *Georg.* III. 535.

[71] Conte-Ottaviano, *ad loc.*

[72] Conte-Ottaviano, *ad loc.*

congettura *Atho* con la *o* breve davanti a *aut* come davanti a ἢ nel passo di Teocrito che Virgilio aveva in mente[73]. Si soleva attribuire la congettura a Heinsius[74], ma GB la riporta a Valeriano negli anni 20 del '500[75], e Matteo Venier l'ha trovata in un incunabolo veneto del 1487, che la mette nel testo senza spiegazione alcuna[76]. Va da sé che non sono i soli successori a far luce sulle scelte di Virgilio ma anche i predecessori. A 4.412, *tam tu nate magis*, dopo il *quanto* del verso precedente, i codici antichi hanno o *tantu* o *tanto*, e, invece di domandarsi '*Utrum in alterum abiturum erat?*', gli editori più antichi accettarono *tanto*, sopravvissuto in alcune edizioni anche quando Ribbeck aveva proposto *tam tu* con un cenno al commento di Donato a Terenzio[77]. Certo, nella citazione dalle *Georgiche* i codici di Donato sono corrotti, ma quel che egli dice sulla coppia *tantum … quam* in Terenzio mostra che nel suo testo di Virgilio trovava *quanto* seguito da *tam*. Oltre a Donato, Ribbeck citò un passo dell'*Eneide*[78], che però non aiuta perché la coppia lì è *tam … quam …*; GB invece cita due passi di Lucrezio nei quali è *quanto … tam …*[79].

Non intendo discutere due passi delle *Georgiche* su cui non sono d'accordo con GB, uno nel quale la sua interpretazione di una lezione sana che accetta mi pare esclusa, un altro nel quale ho difeso il testo tràdito contro una sua congettura che poco fa è arrivata alla quinta discussione fra le sue pubblicazioni[80]. A proposito di essa dovrà bastare questo da una sua mail del 2013:

[73] Theocr. VII. 77.

[74] N. Heinsius, *P. Vergilii Maronis opera*, Amstelodami 1676.

[75] I. Pierius Valerianus, *Castigationes et varietates Virgilianae lectionis*, Roma 1521.

[76] M. Venier, *Per una storia del testo di Virgilio: nella prima età del libro a stampa (1469-1519)*, Udine 2001, p. 74.

[77] O. Ribbeck, *P. Vergili Maronis opera*, vol. I: *Bucolica et Georgica*, Lipsiae 1859[1], 1894[2]. Don. *Ad Ter. Hec.* 417.

[78] Verg. *Aen*. VII. 787-88.

[79] Lucr. IV. 81-83; V. 452-4.

[80] M. D. Reeve, *An* et *in Virgil: Georgics 3, 157-165*, «Rationes Rerum» 16, 2020, pp. 411-25. Le discussioni di Conte sono, nell'ordine, Conte-Ottaviano, *ad loc.*; G. B. Conte, *Ope ingenii*, pp. 107-10 (trad. inglese pp. 95-8); id., Marginalia. *Note critiche all'edizione teubneriana di Virgilio*, Firenze 2016, pp. 22-9, trad. inglese id., *Critical Notes on Virgil: Editing the Teubner Text of the "Georgics" and the "Aeneid"*, Berlin and Boston 2016, pp. 8-14; id., *Una postilla su Georg. 3, 159*, «MD» 80, 2018, pp. 229-30; id., *Amicus Plato. O*

Sono solo preoccupato perché siamo quasi coetanei e se tu, invecchiando, diventi conservatore, temo che succederà anche a me.

Invece vorrei soffermarmi su un passo nel quale GB potrebbe aver ragione, ma da parte mia avrei citato una congettura recente che non menziona. Si tratta del penultimo verso del primo libro, dove Virgilio descrive quel che fanno i carri quando si lanciano fuori dai cancelli: *ut cum carceribus sese effudere quadrigae / addunt in spatia, et frustra retinacula tendens / fertur equis auriga neque audit currus habenas* (*Georg.* 1.512-14). Come gran parte dei suoi predecessori, GB mette nel testo *addunt in spatia* e suppone che questa frase sia un termine tecnico del mondo delle corse. L'idea risale agli *scholia Bernensia*[81], che hanno il lemma *addunt in spatio* e dicono *propria vox circi*; ma il resto della spiegazione che ne danno, *equi enim cursus spatio addere dicuntur*, è così oscuro da ispirare poca fiducia. Ora, nella letteratura latina giunta fino a noi le corse di carri non sono un tema particolarmente raro, e ci si aspetterebbe che questo termine tecnico, se tale fosse, comparisse anche da qualche altra parte. Inoltre, nei due codici antichi che tramandano il passo, M ed R, manca la preposizione *in*: M ha *addunt spatio*, R *addunt spatia*. Nell'apparato GB accenna alla citazione della similitudine in Quintiliano[82], in cui nei due codici che contano c'è *in* con le varianti *spatia* e *spatio*, e dal libro 16 di Silio Italico Geymonat aggiunge *in spatio addebant*[83], cui alcuni lettori nel '400, quando Silio riemerse, hanno sostituito *in spatia* sulla base, pare, del loro testo di Virgilio; ma anche *in spatia*, che significherebbe 'di spazio in spazio', 'di tratto in tratto', poggia su un senso di *in* testimoniato soltanto in espressioni di tempo come *in dies*, *in noctes*, *in horas*. Mi chiedo dunque se il testo di Virgilio noto a Quintiliano e Silio fosse già corrotto – cioè se abbiamo a che fare con un altro caso come *Athon*. Nel 1976 Martin Pulbrook, congetturatore prolifico ma spesso indisciplinato, propose *invadunt spatia*[84]. Non andrebbe tenuta aperta la possibilità che questa sua freccia colga nel

*del perché dissento da Michael Reeve a proposito di Verg. Georg. 3, 159*, «MD» 86, 2021, pp. 133-8.

[81] Schol. Bern. *ad Georg.* I 513.

[82] Quint. VIII. 3. 78.

[83] M. Geymonat, *P. Vergili Maronis Opera*, Torino 1973[1], 2008[2], *ad loc.* Sil. XVI. 373.

[84] M. Pulbrook, *Eleven emendations in Latin poets*, «Hermathena» 120, 1976, pp. 39-40.

segno? Va benissimo *invadunt* per senso e sintassi, e ha in comune con *addunt* o *addunt in* un numero sufficiente di lettere per spiegare almeno parzialmente la corruttela. Certo, *invadunt* non dice esplicitamente che i carri vanno sempre più veloci, ma abbiamo una scelta tra questo svantaggio e lo svantaggio di una frase che consiste di due elementi non testimoniati altrove, frase inoltre che evidentemente si faceva soltanto finta di capire nell'antichità stessa. Prima però di farvi pensare che io e Pulbrook, come l'auriga, abbiamo perso il controllo, torno a GB e passo dalle *Georgiche* all'*Eneide*.

I suoi ripensamenti hanno portato nel 2019, dieci anni dopo la prima edizione, a una seconda[85], e sono sicuro che per lui i suoi lavori sul poema rimarranno sempre *work in progress*. All'inizio della prefazione dei *Parerga* usciti un anno fa, dice che «tra la prima edizione teubneriana dell'*Eneide* (2009) e la seconda (2019) ho avuto modo di rimeditare il testo virgiliano»[86]. In realtà, «modo di rimeditare il testo» l'aveva avuto già parecchio prima. Fra le sue cose sull'*Eneide* una che mi piace moltissimo è quella presentata nel 1981 a Genova per il bimillenario della morte di Virgilio[87]. Sì, riguarda l'interpretazione, non la critica del testo, e sono sempre incerto se qui in Italia l'interpretazione faccia parte della filologia o sia un'attività diversa; ma in questo contributo GB comincia con un riconoscimento dei meriti di vari commentatori dal '500 in poi, un tipo di rassegna che serve da preludio alle sue valutazioni dettagliate di una successione apostolica di editori di Virgilio – Heinsius, Heyne, Ribbeck, Sabbadini –, come a dire *quintus ab his ego sum*[88]. Più oltre nel contributo discute in maniera indimenticabile l'ultimo discorso di Mezenzio, la

[85] G. B. Conte, *P. Vergilius Maro.* Aeneis, Editio altera, Berlin and Boston 2019.

[86] G. B. Conte, *Parerga virgiliani. Critica del testo e dello stile*, Pisa 2020, p. 9, trad. inglese id., *Virgilian Parerga. Textual Criticism and Stylistic Analysis*, Berlin and Boston 2021, *Preface.*

[87] G. B. Conte, *Verso una nuova esegesi virgiliana: revisioni e propositi*, in *Virgilio e noi.* None giornate filologiche genovesi. 23-24 febbraio 1981, Genova 1981, pp. 73-98, ristampato soltanto nella seconda edizione di id., *Il genere e i suoi confini. Cinque studi sulla poesia di Virgilio*, Torino 1980[1], Milano 1984[2], pp. 135-59, trad. inglese in id., *The Poetry of Pathos: Studies in Virgilian Epic,* edited by S. Harrison, Oxford 2007, pp. 184-211.

[88] Ora, aggiungo nel 2023, *sextus*: G. B. Conte, *On the critical text of Mynors' Virgil*, «MD» 88, 2022, pp. 67-85. Spero che GB non guasti il metro proseguendo con qualcun altro.

«doppia enallage e doppia sinestesia» di *auras / suspiciens hausit caelum* (10.898-9), e il senso di *ingenti . . . umbra tegit* nello stesso libro (10.541) in confronto con eventuali modelli omerici. All'enallage ha dedicato nel 2002 un saggio più esteso[89], che assieme a quello recente su *Un marchio di stile virgiliano: la coordinazione sintattica nell'*Eneide[90] costituisce uno dei migliori apprezzamenti che abbiamo dello stile di Virgilio. Di quest'ultimo saggio, uscito su *MD* nel 2018 e poi in traduzione inglese nei *Parerga*, ho avuto un assaggio anticipato nel 2015, quando mi mandò un abbozzo sul soggetto di *sese occulat* nel verso 12.53 (*feminea tegat et variis sese occulat umbris*)[91]. L'allegato era accompagnato da questo messaggio:

Ho dimenticato di mandarti una strana nota (strana per un editore, che dovrebbe tacere). È molto breve. Mi spiace dissentire da Traina (ma si sarà abituato) e da Richard Tarrant (che è tanto caro ma stubborn oltremodo).

Non so se la mia risposta l'abbia spinto ad allargare il discorso, ma eccola:

Sono d'accordo con te su *sese occulat*, tranne che non cambierei l'interpunzione. Forse potresti citare qualche caso di una frase relativa che contiene due verbi, uno che richiede e riceve il pronome diciamo nell'acc., l'altro che lo richiede ma non lo riceve nel nominativo. Certo, qui non si tratta soltanto di slittamento del caso bensì del riferimento del pronome relativo, più audace, ma un fenomeno affine, direi.

Poco dopo gli ho mandato diciotto casi virgiliani di slittamento del caso. Di paratassi omerica purtroppo niente. Dobbiamo tutti ringraziare GB per aver così sovranamente sviluppato in quella direzione un discorso che si vede nascere nel 2002 nella sua discussione di *inundant sanguine fossae*[92].

[89] G. B. Conte, *Anatomia di uno stile: l'enallage e il nuovo sublime*, in id., *Virgilio. L'epica del sentimento*, Torino 2002[1], 2007[2] pp. 5-63, trad. inglese in id., *The Poetry of Pathos,* pp. 58-122.

[90] G. B. Conte, *Un marchio di stile virgiliano: la coordinazione sintattica nell'Eneide*, «MD» 80, 2018, pp. 99-119, ristampato in id., *Parerga*, pp. 93-112 (trad. inglese pp. 67-81).

[91] Abbozzo poi pubblicato come G. B. Conte, *Aen. 12, 53 sese occulat* in id., *Marginalia*, pp. 78-81 (trad. inglese pp. 55-9).

[92] G. B. Conte, *Fra stilistica e critica del testo: Eneide. 10, 24*, in id., *Il genere e i suoi*

Per inciso sia detto che a me Richard Tarrant non è mai sembrato «stubborn», ma può sentirsi fortunato per non essere finito fra gente cui GB conferisce epiteti come *supercilious*, *hasty*, *superficial*, e alle loro obiezioni altri come *captious*, *futile*, *myopic*, cioè colleghi che hanno in comune soltanto la sfortuna di non essere d'accordo con lui e talvolta, secondo me, hanno perfettamente ragione, come quando spiegano perché non reggono i paralleli sintattici che adduce per il tormentato *quis … quando* del verso 10.366[93], o quando contro la sua interpunzione del verso 9.463 *suscitat aeratasque acies* osservano che essa non solo fa sì che Turno chiami alle armi truppe già armate ma anche dà a *viros*, voce abbastanza comune nell'*Eneide*, il senso poco convincente di *velites*[94]. Preferisco il tono del seguente giudizio su un collega altrove caratterizzato come «obstinate»:

Lo conosci? Sembra simpatico. Mi pare più sospettoso di un siciliano sposato con una sposa giovane e bella. Sospettoso nei confronti dei testi, ovviamente, non della moglie.

Se osassi chiamare l'editore Conte *tenacem propositi virum*, potrebbe ribattere a giusto titolo che la frase, se intesa come rimprovero, è smentita dalla risolutezza con cui ripensa, ripensa, ripensa. Auguri, GB, per la terza edizione; ma in questo momento ricordo con piacere altri suoi pareri sul testo di Virgilio comunicatimi nelle *mail*. Questo ad esempio nel 2011:

Mi pare che i Carolingi siano più utili per le *Georgiche* di quanto non lo siano per le *Bucoliche* e l'*Eneide*. Le *Georgiche* (come mostra bene il Palatino che ha molte mani correttrici per *Buc.* ed *En.* ma quasi nessuna per le *Georgiche*) erano probabilmente meno lette e i codici delle *Georgiche* di conseguenza furono meno contaminati.

o quest'altro del 2011 a proposito del verso 2.535 delle *Georgiche* (*sep-*

*confini*, pp. 139-45 (seconda ed. pp. 157-63; trad. inglese pp. 212-8) e già ID., *Fra ripetizione e imitazione. Virgilio, Eneide 10,24*, «RFIC» 101, 1983, pp. 150-7.

[93] G. B. CONTE, *Aeneis*, *ad loc.*; ID., *Marginalia*, pp. 76-7 (trad. inglese pp. 51-2); ID., *Parerga*, pp. 85-8 (trad. inglese pp. 62-4).

[94] G. B. CONTE, *Aeneis*, *ad loc.*; ID., *Ope ingenii*, pp. 19-29 (trad. inglese pp. 10-1); ID., *Marginalia*, pp. 72-5 (trad. inglese pp. 52-4).

*temque una sibi muro circumdabit arces*), che lascia nel testo pure scrivendo nell'apparato che Peerlkamp lo *seclusit collato* un verso dell'*Eneide*[95]:

mi pare, questa volta, di peccare di pavidità … Nell'*Eneide* (discorso di Anchise nel sesto) il verso è del tutto appropriato e suona bello e orgoglioso; qui, nelle *Georgiche*, non mi pare così adatto. Mi piacerebbe di più se Virgilio nell'elogio della vita campestre e dell'Italia delle origini dicesse *sic fortis Etruria crevit / scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma*[96] – *full stop*, senza aggiungere – in paratassi – *septemque una* etc. Mi pare che sarebbe più forte finire con la menzione di *pulcherrima Roma*, che non guadagna molto dalla menzione della sua cerchia di mura, che invece è più pertinente nel discorso di Anchise. O mi sbaglio e travedo? Nell'*Eneide*, tra l'altro, in Versspitze c'è la parola *Roma* che potrebbe aver costituito l'esca necessaria per l'interpolazione.

o questo nel 2015 a proposito dell'episodio di Elena:

le ragioni ipotizzate da Servio per l'eliminazione operata da Vario sono quelle stesse che dà Enea stesso nel TESTO (*etsi nullum memorabile nomen feminea in poena est nec habet uictoria laudem*)[97]. Enea sa e dice proprio quello che Fenice non sapeva e non diceva. Enea preparava il giudizio di espunzione di Vario.

Col cenno a Fenice GB allude alla somiglianza segnalata nell''82 da Stephanie West tra il problema dell'autenticità dell'episodio virgiliano e uno ζήτημα alessandrino intorno a quattro versi dell'autobiografia di Fenice nel libro 9 dell'*Iliade*, versi che mancano nei codici ma secondo Plutarco furono espunti da Aristarco[98]; secondo essi Fenice, maledetto dal padre a causa della concubina, pensò di ucciderlo con una spada acuta, ma «qualcuno fra gli immortali» mise un freno alla sua rabbia, ammonendolo che perderebbe la stima della gente e fra gli Achei sarebbe chiamato parricida.

Per quanto riguarda GB filologo, *hic finis fandi*, almeno per me (infatti

[95] P. Hofman Peerlkamp, *Ad Virgilium*, «Mnemosyne» 10, 1861, p. 162. Verg. *Aen.* VI. 781-83.

[96] Verg. *Georg.* II. 533b-34.

[97] Verg. *Aen.* II. 583b-84.

[98] S. West, *Crime prevention and ancient editors (Iliad 9. 458-461)*, «LCM» 8, 1982, pp. 84-6. Plut. *Aud. Poet.* 26F.

a proposito di questa locuzione Tiberio Donato dice *finem verbis impositum ad omnium personam pertinere intelligendum est; nam nullus dehinc aliquid dixit*)[99]; ma c'è anche GB in quanto amico mio, fra i più simpatici e generosi che ho mai avuto sia nel mondo accademico sia in quello fuori. In molte *mail* trovo lo stesso rimpianto: «perché non sei venuto a trovarci?» quando sapeva che ero stato, diciamo, a Firenze o a Siena o altrove per vedere codici. È un sollievo non essere l'unico amico di GB a correre il rischio di deluderlo in questa maniera. Dopo una menzione di Richard Tarrant mi scrisse questo nel marzo del 2016:

> Mi ha promesso che in giugno verrà a trovarmi a Pisa (deve andare a Cuma, forse per incontrare la Sibilla: non so se il consulto gli potrà essere davvero di aiuto nella edizione OCT di Orazio).

Questa di oggi è la visita che se mancata mi avrebbe rattristato più di qualunque altra. Con o senza la pipa, GB, stammi bene.

[99] Claud. Don. *Aen.* X 115, vol. II p. 307, 21-3.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 445-478

# Scultori, committenti e marmi per gli apostoli lateranensi: nuovi documenti

Vittoria Brunetti

**Abstract** Carved by the leading sculptors based in Rome and placed in its Cathedral, the Lateran Apostles represent the main artistic enterprise of the pontificate of Clement XI (1700-1721). It is well known that, to achieve this magnificent (and expensive) decoration, cardinals, bishops and catholic princes were asked by the pope to pay for the colossal statues. A special committee, led by Cardinal Benedetto Pamphili, supervised every stage of the enterprise (1702-1718). Unpublished documents found in the Vatican Apostolic Library shed light on the early stages of the commission, identifying the patrons initially involved and ascertaining the difficulties in choosing the first group of sculptors as well as the early negotiations for the purchase and delivery of the marble from Carrara.

**Keywords**: Clement XI; Roman Baroque sculpture; Apostles; Lateran
**Parole chiave**: Clemente XI; Scultura barocca romana; Apostoli; Laterano

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 30.06.2023
Accepted 01.09.2023
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Vittoria Brunetti (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_06

# Scultori, committenti e marmi per gli apostoli lateranensi: nuovi documenti

Vittoria Brunetti

Nel 1702 Clemente XI decise che era giunto il momento di completare la decorazione di San Giovanni in Laterano. In occasione dei preparativi del giubileo del 1650, Innocenzo X aveva commissionato il restauro della basilica a Francesco Borromini, che previde anche la realizzazione di 12 tabernacoli per ospitare un ciclo di altrettante statue, mai realizzate[1].

Papa Albani, legato al progetto anche da motivi di natura familiare – lo zio Annibale Albani aveva avuto un ruolo nella scelta delle scene dal Vecchio e Nuovo Testamento per i rilievi in stucco del registro mediano[2] –, volle collocare nelle nicchie dodici colossi marmorei raffiguranti gli *Apostoli* (fig. 1). La decisione, oltre a riportare in auge la committenza papale e lo sfarzo di Roma, certamente teneva conto dell'interesse clementino per le basiliche paleocristiane e di una preesistenza – i tabernacoli – che faceva comodo alle esigue casse dello stato Pontificio. Un dato di fatto che indusse il pontefice a cercare il *placet* di cardinali, vescovi e

Desidero ringraziare Francesca Romana Gaja per avermi segnalato il volume della Biblioteca Apostolica Vaticana e indicato la presenza di materiale riguardante il ciclo degli apostoli del Laterano. Un sentito ringraziamento va anche a Giulia Daniele, Anne-Lise Desmas, Davide Lipari e soprattutto a Lucia Simonato. Sono grata alla dott.ssa Claudia Montuschi e al personale della Biblioteca Apostolica Vaticana per avermi permesso di visionare il manoscritto.

[1] Il programma iconografico previsto da Virgilio Spada e altri intendenti non fu univoco. Cfr. A. Roca De Amicis, *L'opera di Borromini in San Giovanni in Laterano. Gli anni della fabbrica (1646-1650)*, Roma 1995, pp. 133-6.

[2] M. Conforti, *Planning the lateran Apostles*, «Studies in Italian art and architecture», 1, 1980, pp. 243-4; Roca De Amicis, *L'opera di Borromini*, pp. 132-3; L. Simonato, *Ritratto di un cardinale di fine Seicento. Gianfrancesco Albani tra carriera ecclesiastica, orgoglio civico e interessi artistici*, in *Il cardinale Gianfrancesco Albani e le arti tra Roma e Urbino. Il ritratto ritrovato*, catalogo della mostra, Cinisello Balsamo 2017, pp. 17-9.

1. Francesco Panini (dis.), Francesco Barbazza (inc.), *Veduta interna della sagrosanta basilica di San Giovanni in Laterano o sia Costantiniana fatta da papa Innocenzo X restaurare e adornare col disegno e direzione del Cavaliere Francesco Borromino*. Roma, Istituto Centrale per la Grafica (inv. S-CL2182_434), per gentile concessione del Ministero della cultura.

principi cattolici per il finanziamento delle statue[3] e a mettere in moto una complessa macchina organizzativa: una congregazione di suoi sodali – composta dall'arciprete della basilica, il cardinal Benedetto Pamphili, dal conte Giulio Bussi, da monsignor Curzio Origo e dal fratello Orazio Albani –, preposta alla selezione degli scultori e all'approvazione dei modelli[4]; la consulenza di Carlo Fontana in merito al rapporto tra nicchie e figure; infine la direzione 'artistica' di Maratti, incaricato di fornire agli scultori una serie di disegni[5], da cui avrebbero tratto spunto entro i limiti del proprio gusto[6].

[3] M. Conforti, *The lateran apostles*, Cambridge, Mass., Harvard University, PhD Dissertation, 1977, pp. 90-1.

[4] Conforti, *Planning the lateran Apostles*, pp. 244-5.

[5] F. den Broeder *The Lateran Apostles, the major sculpture commission in eighteenth-century Rome*, «Apollo», 85, 1967, 63, *passim*; Conforti, *The lateran apostles*, pp. 86-7. Nella scelta degli scultori la Congregazione si avvalse della consulenza di Fontana, Filippo Leti, Maratti e, negli ultimi anni di vita del pittore, di Giuseppe Ghezzi e Luigi Garzi. Ivi, p. 106.

[6] A.-L. Desmas, *Why Legros rather than Foggini carved the 'St Bartholomew' for the Lat-*

Come ha ricostruito Michael Conforti, il processo di valutazione degli artisti e della loro opera era particolarmente complesso: ai primi disegni di Maratti seguivano alcuni bozzetti realizzati dagli scultori, dai quali il pittore – forse aiutato da Giovanni Paolo Melchiorri – avrebbe tratto il disegno finale, poi convertito nel modello di presentazione 'da provare' dentro una nicchia di legno realizzata in scala. Sarebbe poi seguito un modello a grandezza naturale, da porre in opera ed eventualmente modificare *in situ*; infine la traduzione in marmo, anche questa passibile di modifiche, seppur minime, una volta collocata nella nicchia[7]. Come anticipato, proprio il rapporto tra statue e nicchie era affidato alle cure di Fontana, autore di ben due relazioni sull'argomento, una nel marzo e una nell'ottobre del 1703[8]. In questo intervallo di tempo, su disegno di Maratti, venne prodotto da Melchiorri un modello in chiaroscuro, messo in prova in una nicchia e risultato, a detta di Francesco Valesio, «piccolo e secco»[9]. Il rigido sistema

*eran. New documents for the statue in the nave*, «The Burlington Magazine», 146, 2004, pp. 796-805; J. Montagu, *Carlo Maratti e la scultura*, in *Maratti e l'Europa. Convegno Internazionale di Studi su Carlo Maratti nel terzo centenario della morte (1713-2013)*, atti del convegno, Roma 2015, pp. 60-3.

[7] Conforti, *The lateran apostles*, pp. 99-101, 113-6; Conforti, *Planning the lateran Apostles*, pp. 245-6.

[8] M. Loret, *La collocazione delle statue degli Apostoli a San Giovanni in Laterano da una lettera di Carlo Fontana*, «Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi», s. II, 2, 1935, pp. 75-7; Conforti, *Planning the lateran Apostles*, pp. 251-5.

[9] E. Scatassa, *I papi e l'arte in un diario romano*, «Arte e Storia», s. VI, 35, 1916, p. 335; F. Valesio, *Diario di Roma*, a cura di G. Scano, G. Graglia, II, 1702-1703, Milano 1977, p. 595. Fontana mise in relazione l'altezza delle statue a quella dei fusi delle colonne, sostenendo che le prime dovessero essere inferiori ai secondi ed enumerando alcuni esempi presenti nelle chiese di Roma. Nella prima relazione immaginò un'altezza di 16 palmi per le statue e 2 ½ per i piedistalli; nella seconda, a seguito del fallimento della prova di Melchiorri, aumentò l'altezza delle statue a 18 palmi, riducendo quella dei piedistalli a mezzo palmo. Quello che l'architetto non aveva preso in considerazione, oltre a un leggero aumento d'altezza nella traduzione marmorea, era l'ingombro causato dagli ampi panneggi degli *Apostoli*; Conforti, *Planning the lateran Apostles*, pp. 247-9. Agli sforzi dell'architetto non doveva essere estraneo, a mio giudizio, lo smacco ricevuto in occasione della messa in opera dei modelli del Battesimo per l'omonima cappella petrina, rifiutati da Innocenzo XII sia per ragioni proporzionali che economiche. Si vedano A. Braham, H. Hager, *Carlo Fontana: the drawings at Windsor Castle*, London 1977, p. 40; C. Giometti, *Il modello del*

di assegnazione fu in parte sabotato dalla difficoltà di coniugare il parere della congregazione e la volontà dei finanziatori, a cui era stato permesso – con una mossa azzardata, foriera di non pochi problemi – non solo di scegliere, se gradito, lo scultore, ma anche il soggetto dell'*Apostolo*, creando inevitabili sovrapposizioni[10]. A questo si aggiunsero i ritiri di alcuni artisti come Giovan Battista Foggini (agosto 1704), impossibilitato a spostarsi da Firenze per realizzare il modello 1:1 – oltre che poco incline a confrontarsi a fine carriera nell'agone romano con artisti giovani e competitivi, laddove nel capoluogo toscano era celebrato come primo scultore del Granduca –, e Jean-Baptiste Théodon, anch'egli ritiratosi nella primavera del 1704, prima di iniziare la traduzione del modello in grande, perché determinato a rientrare in patria (cosa che fece nel giugno del 1705)[11]. La selezione degli artisti continuò col passare degli anni e vide come tappa fondamentale il 'concorso' dei modelli in grande nella primavera del 1706 – ovvero la loro messa in prova nei tabernacoli –, che di fatto determinò un'ulteriore scrematura: il *San Giacomo Maggiore* di Anton Francesco Andreozzi incontrò lo sfavore della commissione (evento cui seguì, al principio del 1711, la morte del Medici, suo patrono), così come venne rifiutato il *San Pietro* di Francesco Moratti – sostituitosi a Théodon –, anche se gli fu permessa la traduzione in marmo del *San Simone*. Erano presenti anche Lorenzo Ottoni con il *San Taddeo*, Pierre-Étienne Monnot con il *San Paolo*, Giuseppe Mazzuoli con il *San Filippo*, Pierre Legros con i *Santi Tommaso* e *Bartolomeo*, Angelo De' Rossi con il *San Giacomo Minore* e Camillo Rusconi con il *Sant'Andrea*. Di fatto il concorso sancì il successo di quest'ultimo che, oltre a ricevere i 150

*Battesimo di Domenico Guidi e proposte per una committenza Albani a Guidi e Ottoni*, in *Sculture romane del Settecento, III. La professione dello scultore*, a cura di E. Debenedetti, Roma 2003, p. 54.

[10] Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, pp. 90-8.

[11] Desmas, *Why Legros*, pp. 796-805. Lo scultore francese desiderava partire fin dal 1700, ma il neoeletto Clemente XI lo volle trattenere a Roma. Relativamente alle commissioni 'papali', Théodon poté completare il *Monumento a Cristina di Svezia* e partecipare al cantiere dei bracci dritti del colonnato di San Pietro. R. Enggass, *Early eighteenth-century sculpture in Rome*, University Park 1976, p. 65; Conforti, *The lateran apostles*, p. 118. A ogni modo il testo del chirografo relativo alla commissione del *San Pietro* laterano (20 ottobre 1703) palesa tutte le preoccupazioni del pontefice circa la possibile inadempienza di Théodon. Desmas, *Why Legros*, p. 802.

scudi di premio, ottenne la commissione del *San Giovanni*, inizialmente allogato a Théodon[12].

La necessità di assegnare ancora tre statue ingenerò una competizione spietata, che vide alcuni artisti fare appello a ogni mezzo pur di partecipare: sembra che Pietro Papaleo si fosse offerto di eseguire gratis un *Angelo* per l'oratorio di San Pietro a Trevi nel Lazio (1706-1709), in cambio della raccomandazione di Lucido Leli, intimo del papa[13]; più tardi Vincenzo Felici, quando ormai restava da assegnare solo il *San Giacomo Maggiore* (1713), poi allogato a Rusconi (1715)[14], scrisse direttamente al papa pregandolo, «per l'esperienza di molte opere fatte al confronto di professori», «di volerlo onorare della statua vacante a darsi in San Giovanni in Laterano»[15]. Nell'estate del 1708, infatti, a Monnot era stato consentito di iniziare il modello in grande del *San Pietro*[16], mentre nel 1709 Pietro Balestra – che non aveva mai eseguito il modello in grande del suo *San Matteo* – era stato sostituito da Rusconi[17]. Le assegnazioni finali, la cronologia di esecuzione (dal modello in grande alla messa in opera del marmo) e gli specifici finanziatori, come stabilito in bibliografia, sono di seguito schematicamente riassunti:

- *San Paolo*: Pierre-Étienne Monnot, 1704-1708;
- *San Taddeo*: Lorenzo Ottoni, 1704-1709;
- *San Simone*: Francesco Moratti, 1704-1709;
- *San Filippo*: Giuseppe Mazzuoli, 1705-1711, Johann Philipp von Greiffenclau, principe-vescovo di Würzburg (Erbipoli);
- *San Andrea*: Camillo Rusconi, 1705-1709, Johann Ernst von Thun, arcivescovo di Salisburgo;
- *San Giacomo minore*: Angelo de' Rossi, 1705-1711;
- *San Tommaso*: Pierre Legros, 1705-1711, Pietro II Braganza, re di Portogallo;
- *San Bartolomeo*: Pierre Legros, 1706-1711, monsignore poi cardinale Lorenzo

[12] Conforti, *The lateran apostles*, pp. 120-1. Cfr. ivi, appendice II.A, pp. 263-4.

[13] G. Giansanti, *La vita religiosa ed ecclesiastica a Trevi nel Lazio dal Concilio di Trento (1563) alla fine del secolo XVIII*, a cura di D. Zinanni, Roma 1996, p. 140.

[14] Conforti, *The lateran apostles*, appendice II.A, p. 265.

[15] Segnalato e in parte trascritto in Simonato, *Ritratto di un cardinale*, pp. 40-1 (Villa Imperiale di Pesaro, Archivio Albani, 2-51-133, http://www.archivioalbani.it).

[16] Conforti, *The lateran apostles*, appendice II.A, p. 265.

[17] Cfr. ivi, pp. 106-7, 120, 122.

Corsini;
- *San Giovanni Evangelista*: Camillo Rusconi, 1706-1711, conteso fra tre finanziatori;
- *San Pietro*: Pierre-Étienne Monnot, 1708-1711, Clemente XI Albani;
- *San Matteo*: Camillo Rusconi, 1711-1715, cardinale Luis Manuel Fernández de Portocarrero;
- *San Giacomo Maggiore*: Camillo Rusconi, 1716-1718, Massimiliano II Emanuele, principe elettore di Baviera.

Diverse statue non ebbero un esplicito finanziatore perché alcune donazioni non presupponevano un soggetto specifico[18]; negli altri casi l'apostolo scelto venne indicato nelle lettere di ringraziamento inviate dal pontefice[19], in risposta alla disponibilità manifestata dai vari mecenati (corredata evidentemente dall'indicazione del soggetto), oppure nella causale dei versamenti effettuati qualche tempo dopo al Banco di Santo Spirito[20]. Il *San Giovanni Evangelista*, essendo uno dei santi dedicatari della basilica, venne richiesto sia dal cardinal Pamphili – che, in qualità di arciprete del Laterano, lo patrocinò fin da subito e poi ne scelse l'autore –, sia da João de Melo, vescovo di Coimbra (la cui donazione ascese a soli 2500 scudi), e qualche tempo dopo anche da Hermann Werner von Wolff-Metternich, principe di Paderborn. È uno dei motivi per cui alla fine si rinunciò a inserire nei tabernacoli le iscrizioni che palesassero il committente di ciascuna statua[21]. Bisogna inoltre considerare che il coinvolgimento dei finanziatori avvenne per gradi, così come quello degli scultori, e che – come si vedrà – non fu automatico che alla scelta del soggetto fosse corrisposta anche l'identificazione da parte del mecenate di un artista specifico. Infine, alcuni donatori vennero presi in considerazione ma poi non parteciparo-

[18] Così agirono Carlo di Lorena (con versamenti dal 1705 al 1709), Francesco Luigi del Palatinato-Neuburg, vescovo di Breslavia e Gran Maestro dell'Ordine Teutonico, con un solo versamento nel 1712 e Giovanni V di Braganza (tre versamenti nel 1716). Peraltro non tutti i donatori raggiunsero la somma prevista di 5000 scudi. Cfr. ivi, appendice VI.M, pp. 431-5.

[19] A. Baldeschi, G.M. Crescimbeni, *Stato della santissima chiesa papale lateranense nell'anno MDCCXXIII*, Roma 1723, pp. 25-43.

[20] Si veda Conforti, *The lateran apostles*, appendice VI.M, pp. 431-5. Come è prassi, ognuno di loro si servì di un agente di stanza a Roma.

[21] Ivi, p. 92.

no all'impresa. Sono fino a oggi noti il principe Giambattista Pamphili e il cardinale Leandro Colloredo, menzionati in una lettera inviata il 7 febbraio 1705 dall'abate Giovanni Melchiori, agente dell'arcivescovo di Magonza, per invogliarlo a partecipare[22]; Luigi XIV e monsignor Girolamo Archinto, contattati nel corso degli anni dieci[23]. Invece le lettere di ringraziamento inviate al nuovo arcivescovo di Salisburgo, Franz Anton von Harrach, non trovano un corrispettivo fra le donazioni pecuniarie registrate nel conto del Banco di Spirito Spirito[24].

Alla luce di questo complesso svolgersi degli eventi risulta di estremo interesse il contenuto di un fascicolo rintracciato in un volume miscellaneo della Biblioteca Apostolica Vaticana, che raccoglie documenti e relazioni sei e settecenteschi relativi a diverse chiese e arciconfraternite di Roma[25]. Nelle carte pertinenti a San Giovanni in Laterano – misure e

[22] P. H. Hantsch, A. Scherf, *Quellen zur Geschichte des Barocks in Franken unter dem Einfluß des Hauses Schönborn. Die Zeit des Erzbischofs Lothar Franz und des Bischofs Johann Philipp Franz von Schönborn 1693-1729*, I, Augsburg 1931, p. 92, n. 101; Conforti, *The lateran apostles*, appendice V.19, p. 321. Il vescovo, Franz Lothar von Schönborn, decise di prendere parte all'impresa solo diversi anni dopo, per questo motivo la sua donazione (2400 scudi) venne impiegata per le pitture sovrastanti. Ivi, p. 96. Baldeschi, Crescimbeni, *Stato della santissima chiesa*, pp. 42-3 per la lettera di ringraziamento.

[23] Conforti, *The lateran apostles*, p. 94; appendice V.31-32, 34, pp. 332-4 (con bibliografia). Le fonti e i documenti menzionati dallo studioso fanno sempre riferimento a «monsignor Archinto», e non allo zio cardinale, Giuseppe († 1712). Non è escluso però che quest'ultimo, precedentemente, possa essere stato coinvolto nell'impresa.

[24] Baldeschi, Crescimbeni, *Stato della santissima chiesa*, pp. 37-9 per le lettere del 1709 e del 1717; Conforti, *The lateran apostles*, appendice II.B, p. 267.

[25] Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. Lat. 4591, cc. 137r-164r. L'originale cartaceo è attualmente fuori consultazione per motivi conservativi, ma la scannerizzazione (in bassa risoluzione) è disponibile *online*: https://digi.vatlib.it/view/MSS_Barb.lat.4591. Il manoscritto presenta alcune carte dedicate alla chiesa dei Santi Luca e Martina, tra le quali è presente una relazione sulla scoperta dei corpi dei Santi Martina, Concordio ed Epifanio pubblicata da K. Noehles, *La chiesa dei Santi Luca e Martina nell'opera di Pietro da Cortona*, Roma 1969, pp. 339-40, doc. 29. I tentativi di comprendere l'origine del volume miscellaneo sono stati finora vani: il manoscritto non sembra infatti essere stato oggetto di indagini storiche e codicologiche. Ringrazio la dott.ssa Claudia Montuschi e don Giacomo Cardinali per l'assistenza. Val la pena ricordare, relativamente all'eventuale origine delle carte lateranensi, che il cardinale Pamphili, sovrintendente alla commissione del ciclo degli

stime di lavori al collegio della Penitenziaria, una nota dei «tasti» (saggi di scavo) nella navata della chiesa, entrate e uscite della basilica, e altro materiale di varia datazione – sono raggruppati alcuni documenti, a oggi inediti, concernenti il ciclo dell'apostolato (Appendice): diversi elenchi di scultori associati alle statue e a possibili finanziatori; bozze di contratto per la fornitura di marmi e altre operazioni; infine una lettera inviata dal gesuita Carlo Mauro Bonacina a ignoto destinatario, relativa ai marmi di Legros[26]. Tutti i documenti sembrano riferirsi alle prime fasi dei lavori della congregazione, apparentemente databili tra il 1703 e il 1704. La possibilità che si tratti delle annotazioni di un amatore, incuriosito dallo svolgersi degli eventi, in particolare dalle relazioni tra artisti, soggetti e finanziatori, è invalidata dalla presenza di vere e proprie minute di contratto e formule di pagamento, alcune delle quali molto simili a quelle repertoriate da Conforti nell'archivio del Capitolo Lateranense. Questi elementi lasciano presupporre che si tratti di una serie di bozze appartenute alla congregazione, se non addirittura appunti presi durante le adunanze, a un certo punto confluiti nelle mani dell'anonimo collettore del manoscritto.

Il primo documento [A.1] sembra rispecchiare la situazione delle assegnazioni delle statue ad artisti e finanziatori all'altezza cronologica del 1703. Per due di esse – i *Santi Simone* e *Taddeo* – non sono indicati né l'artista né il mecenate, mentre per altre due è stato formulato almeno il finanziatore: il *San Matteo* è assegnato alla munificenza del misterioso «M.P.» e il *San Tommaso* a quella di Pedro II di Portogallo, che fin da subito desiderò onorare il santo, le cui reliquie erano conservate nella colonia portoghese di Goa[27]. Più in basso è indicata una rosa di scultori papabili e in un'altra carta, connessa all'elenco, una rosa di possibili finanziatori.

La datazione alta nell'ambito della commissione è suggerita *in primis* dalla presenza di alcuni artisti: sono infatti ancora in lizza Théodon, assegnatario del *San Pietro* e del *San Giovanni* (su commissione del papa e del cardinal Pamphili), così come Foggini e Andreozzi con il *San Bartolomeo*

apostoli, fu bibliotecario della Vaticana dal 26 febbraio 1704 alla morte, sopraggiunta il 22 marzo 1730.

[26] Vista la quasi totale assenza di date e la presenza di molte carte originariamente sciolte, si è prudentemente ritenuto di analizzare il contenuto del fascicolo seguendone in linea di massima la cartolazione, ma formulando ipotesi circa le varie cronologie e istituendo eventuali rapporti tra i documenti.

[27] Conforti, *The lateran apostles*, p. 91.

e il *San Giacomo Maggiore* (rispettivamente finanziati da Lorenzo Corsini e Francesco Maria de' Medici). La datazione si può circoscrivere, pur con qualche oscillazione, tra il febbraio del 1703 – quando il cardinale Francesco Maria de' Medici palesò al cardinal Pamphili l'intenzione di presentargli Andreozzi perché eseguisse il *San Giacomo Maggiore* – e il dicembre dello stesso anno, quando il papa ringraziò il vescovo di Würzburg per aver scelto di finanziare il *San Filippo*, qui assegnato invece alla munificenza del cardinale Colloredo. Si può inoltre supporre di anticipare ulteriormente il termine *ante quem* all'ottobre di quell'anno, data in cui è ufficializzata la partecipazione dell'arcivescovo di Salisburgo (inizialmente senza scegliere una statua specifica), che non figura né tra i committenti assegnatari né tra quelli presi in considerazione in calce al documento, come invece il principe di Paderborn (coinvolto al principio dell'anno successivo) e il duca di Lorena, attivo dal 1705. La generica indicazione «Lisbona», tra i possibili committenti in calce può forse alludere all'arcivescovo di quella sede, João de Sousa, che fu nominato solo in ottobre[28]. Tra gli artisti assegnatari figurano anche Monnot, Ottoni e Legros, quest'ultimo con due statue.

Come anticipato, quattro apostoli sono privi dell'artista, ma in calce sono indicati i nomi di tre possibili autori: Rusconi, Mazzuoli e Angelo de' Rossi, che poi effettivamente parteciparono (seppure con statue diverse). La presenza di Rusconi in calce al documento è un'ulteriore conferma, come già sottolineato da Conforti, del graduale e inaspettato peso che lo scultore milanese assunse all'interno del ciclo[29]. Nessuna traccia invece di Francesco Moratti e Pietro Balestra, che evidentemente vennero presi in considerazione solo in un secondo momento.

Sul fronte dei committenti assegnatari si riscontrano alcune proposte molto difformi da quanto si verificò in seguito[30]: figurano infatti non solo il cardinale Colloredo (già noto grazie alla lettera dell'abate Melchiori e in lizza almeno fino al febbraio del 1705), ma anche il cardinale Emma-

[28] Più difficile pensare che, indicando genericamente il Portogallo, ci si intendesse riferire al vescovo di Coimbra che nel 1703 aveva incaricato Antonio de Rego di elargire 2500 per il *San Giovanni Evangelista*. Il pagamento venne effettuato solo nel 1705, quando il vescovo era ormai morto da più di un anno. Non ci sono tracce precedenti di un coinvolgimento ufficiale di de Melo. Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, appendice VI.M.8, p. 432.

[29] Ivi, p. 111.

[30] Cfr. ivi, appendice II.B, pp. 267-8.

nuel Théodose de La Tour d'Auvergne de Bouillon, il cardinale Giuseppe Sacripanti e il marchese genovese Paolo Girolamo Torre. Non stupisce che Bouillon, sodale di Clemente XI fin dai tempi del cardinalato, come dimostra la difesa dell'*Explication des maximes des saints* di François Fénelon nell'ambito della Congregazione del Sant'Uffizio (1697)[31], risulti qui committente di Legros, già impiegato al suo soldo per la realizzazione del monumento dei genitori a Cluny[32]. Come è noto, a seguito di altalenanti rapporti con Luigi XIV, nel 1705 il re confiscò al cardinale terre e beni, rendendo materialmente impossibile il suo coinvolgimento in un'impresa così ambiziosa. Anche Sacripanti era intimo del papa, essendo suo consigliere in materie giuridiche e beneficiali, nonché munifico mecenate in campo artistico[33]. Il nome che più stupisce è quello di Paolo Girolamo Torre: da un lato per una questione di *status*, differente da quello degli altri finanziatori, a cui però ampiamente suppliva sul versante economico, possedendo un banco in Via Giulia; dall'altro perché la sua attività di patrono delle arti, pur nota dalle fonti e apparentemente più orientata alla pittura contemporanea che alla scultura, deve ancora essere enucleata in bibliografia[34]. A differenza di alcuni arcivescovi e principi presi in considerazione, probabilmente mossi più dalla fedeltà al papa che non da un solido interesse artistico, è plausibile che alle ragioni votive Torre, anch'egli intimo di Clemente XI e assiduo prestatore alle mostre di San Salvatore in Lauro, appaiasse l'esigenza di affermarsi a Roma come mecenate. Nel dicembre del 1705 verrà colpito, come riporta Valesio, da un incidente apoplettico (a cui ne seguì un secondo l'anno successivo)[35] e in effetti da

[31] S. Andretta, s.v. *Clemente XI*, in *Enciclopedia dei papi*, Roma 2000, p. 406.

[32] F. Souchal, *French sculptors of the 17th and 18th centuries*, III, Oxford 1981, pp. 278-80, n. 9; M. Jackson Harvey, *Death and Dynasty in the Bouillon Tomb Commissions*, «The Art Bulletin», 74/2, 1992, pp. 185-95. La studiosa ipotizza che il cardinale, oltre che per la comune nazionalità, scelse di coinvolgere Legros a Cluny su influenza dell'ambiente gesuita, cui era legato, e che da tempo promuoveva l'opera dello scultore.

[33] S. Tabacchi, s.v. *Sacripanti, Giuseppe*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, LXXXIX, 2020, p. 563, con bibliografia.

[34] Un primo fondamentale inquadramento, con particolare attenzione alla decorazione di Villa Torre a Porta San Pancrazio (oggi Villa Abamelek), ma con aperture sull'attività di mecenate a Roma e collezionista, è in C. Benocci, *Villa Abamelek*, Milano 2001, pp. 13-24.

[35] Ivi, p. 13.

quella data in poi si può assistere a un generale ridimensionamento delle imprese da lui finanziate.

Non è chiaro se al momento di stilare l'elenco questi committenti avessero dato un assenso ufficioso al pontefice oppure se in qualche modo la congregazione stesse facendo 'i conti senza l'oste', presupponendo il coinvolgimento di mecenati che ritirarono la propria disponibilità o mai la accordarono. Si può forse ipotizzare che a questa altezza cronologica, in attesa di intercettare finanziatori esteri, l'attenzione del papa si fosse orientata verso i suoi sodali.

I due successivi elenchi [A.2-A.3] riguardano solo gli scultori. Prendono in considerazione ventidue artisti ciascuno e sono molto simili, pur con qualche variazione[36]. Con ogni probabilità precedono il primo elenco, che da essi potrebbe essere tratto[37]. In particolare A.2 è introdotto da una frase barrata, leggibile solo osservando il manoscritto cartaceo, che recita: «Regalo di sc. 100 e di sc. 90». Trattandosi di una cancellatura si può solo formulare una cauta ipotesi circa la possibilità che, a differenza di quanto è stato ricostruito[38], una qualche forma di concorso per la primissima selezione degli scultori fosse originariamente prevista, e che tale selezione presupponesse qualche premio[39].

[36] In particolare, in A.2 sono presenti Vincenzo Felici e Ambrogio Parisi, in A.3 i due allievi di Guidi sono assenti e compaiono invece Giuseppe Raffaeli e Michel Maille.

[37] A rigore A.3 è trascritto nello stesso foglio, piegato, di A.1, ma tra le due facciate è stato cucito A.2.

[38] Conforti, *The lateran apostles*, pp. 107-9.

[39] Non c'è alcun indizio che ognuno di questi artisti abbia realizzato un bozzetto; certo una maggior partecipazione potrebbe forse giustificare il gran numero di terrecotte che si connettono al ciclo. Cfr. Ivi, appendice I, pp. 217-46 per un primo censimento (anche se molto è emerso negli anni successivi sul mercato antiquario). Per la fortuna dell'apostolato lateranense si vedano S. Guido, G. Mantella, *Quindici statue di "Antonio Arrighi argentiere di Roma"*, in *L'Apostolato dell'Ordine di San Giovanni nella cattedrale di Malta*, Malta 2018, pp. 80-90; J. Montagu, *A set of "Apostles statuettes": the work of Giovanni Battista Maini?*, in *Aspetti dell'arte del disegno: autori e collezionisti, II*, a cura di E. Debenedetti, Roma 2022, pp. 43-68. Cfr. F. Martin, *Camillo Rusconi. Ein Bildhauer des Spätbarock in Rom*, a cura di B. Laschke-Hubert e S. Nehlig, Berlin, München 2019, pp. 80-7 per un censimento aggiornato delle terrecotte connesse alle statue eseguite da Camillo Rusconi (si segnala anche che nel volume è ripubblicata buona parte dei documenti relativi al ciclo già editi da Conforti). Va altresì notato che Pietro Balestra, per il solo *San Matteo*, eseguì

Più in generale, guardando ai nomi presenti nei due elenchi, sembra che la congregazione abbia annoverato tutti gli artisti presenti sul *parterre* romano, con qualche apertura verso il granducato mediceo; un tipo di censimento che in un certo senso anticipa quello – ben più ampio geograficamente e numericamente – degli artisti della penisola impiegati da Giovanni V di Portogallo nella basilica di Mafra, che per ovvie ragioni numeriche finì per essere decisamente meno selettivo[40].

Troviamo, oltre ai nomi già citati in A.1, altri scultori pienamente inseriti nel panorama urbano – come Girolamo Gramignoli, Pietro Papaleo, Andrea Fucigna, Simone Giorgini, Vincenzo Felici e Ambrogio Parisi (entrambi indicati come allievi di Domenico Guidi), Michel Maille, Francesco Moratti, Pietro Balestra e Bernardino Cametti –, ma anche toscani (nel senso di residenti nel granducato) come Isidoro Franchi e Giovanni Baratta[41]. Buona parte degli artisti in elenco coincidono con quelli attivi, tra il 1702 e il 1703, nel grande cantiere dei bracci dritti del Colonnato di San Pietro[42]: non solo Théodon, Ottoni e Monnot, che certo a Roma si erano già distinti per altri meriti, ma anche Paolo Morelli, Giuseppe Raffaelli, Francesco Gallesini e gli stessi Gramignoli, Giorgini, Fucigna, Baratta e Cametti, probabilmente selezionati tra i più valevoli del cantiere petrino (che d'altronde vide attivi anche artisti che possono definirsi poco più che scalpellini, come Francesco Pincellotti). Nel primo elenco di scultori [A.2] vanno altresì notate due particolarità: la prima, piuttosto sibillina, è la dicitura «se vi siano altri lavori» che introduce i nomi di Rusconi (!), Felici, Parisi e Giorgini[43]; la seconda, più comprensibile, riguarda i segni o meglio le barre (riprodotte per quanto possibile nell'appendice) che accompagnano i nomi dell'elenco, due per ogni scultore a eccezione di una sola barra per De Rossi, Mazzuoli e Rusconi, non a caso i tre artisti presi in considerazione in A.1 per le statue vacanti. L'impressione dunque è

da solo ben trentatré terrecotte tra bozzetti e modelli. Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, appendice VI.K.5, p. 418.

[40] T.M.L. Vale, *A escultura italiana de Mafra*, Lisboa 2002, pp. 49-54.

[41] Sebbene almeno quest'ultimo vantasse un soggiorno romano nei primi anni novanta. F. Freddolini, *Giovanni Baratta 1670-1747. Scultura e industria del marmo tra la Toscana e le corti d'Europa*, Roma 2013, pp. 31-8.

[42] Sul quale si veda *Le statue berniniane del colonnato di San Pietro*, a cura di V. Martinelli, Roma 1987.

[43] Il sospetto è che possa trattarsi di un elenco preesistente.

che i congregati abbiano impiegato la doppia barra sia per gli artisti già coinvolti, sia per quelli ritenuti non idonei. Per quanto riguarda il secondo elenco di scultori [A.3] va innanzitutto chiarito che la numerazione che precede alcuni nomi è redatta a matita, ed è presumibilmente ottocentesca. Ogni nome è corredato da una barra, tranne gli ultimi due – Raffaelli e Maille – gli stessi artisti assenti dal primo elenco [A.2] e forse lì sostituiti da Vincenzo Felici e Ambrogio Parisi.

Non possiamo escludere che manchino alcuni fogli che testimoniavano ulteriori passaggi del processo selettivo, tanto più che tra le «proposizioni da considerarsi» nell'ultimo dei documenti del fascicolo [A.16] si afferma «che delli tre residuali scultori non si prenda veruno impegno, ma provisto il Mazzoli, che è della prima riga, gli altri due si scelghino tra li migliori della seconda riga»[44].

Procedendo nell'analisi del fascicolo e appaiando documentazione affine si può notare come un secondo elenco di terne composte da statua, committente e artista [A.5] costituisca di fatto la bozza del primo [A.1] – si veda l'errore di ripetere l'apostolo *San Matteo* e la sostituzione con il *San Giovanni* –, successivamente postillata a matita da un anonimo, che sembra offrire una possibile chiave di lettura alla sigla M.P. del temporaneo committente del *San Matteo*, appuntando più in basso «monsignor Pignatelli»: un altro sodale di papa Albani che, di li a poco, sarebbe divenuto cardinale (dicembre 1703). Poco si sa delle sue propensioni artistiche, anche se ritengo possa aver commissionato, per ragioni di gratitudine, una coppia di busti raffiguranti lo zio pontefice, Innocenzo XII, e appunto Clemente XI (Napoli, Museo di Villa Pignatelli), il secondo dei quali attribuibile a Lorenzo Ottoni[45].

Il successivo elenco di committenti, artisti e statue [A.6] prende in considerazione solo nove apostoli, lasciando quindi in sospeso tre delle quattro statue prive di assegnazione nella prima prova (*San Taddeo*, *San Simone* e *San Matteo*), laddove il *San Tommaso* ha guadagnato (come ormai definitivo) lo scalpello di Legros; due degli scultori che inizialmente

[44] Una dimostrazione che Mazzuoli venne selezionato come primo tra gli scultori 'residuali'. Poiché nelle carte rintracciate non ci sono documenti che prevedano una prima e una seconda riga, è plausibile che ci si riferisca proprio al sistema delle barre.

[45] V. Brunetti, *"Basilicae Vaticanae Sculptor". Lorenzo Ottoni e il sistema della scultura a Roma tra fine Sei e primo Settecento*, tesi di dottorato, Scuola Normale Superiore di Pisa, 2021, pp. 446-7, n. 74 (di prossima pubblicazione con L'Erma di Bretschneider).

erano in calce sono adesso assegnatari di una statua: Rusconi con il *San Filippo* e Angelo de Rossi con il *San Giacomo minore*; circostanza che si spiega con la riduzione delle statue assegnate a Legros da due a una.

La datazione della lista deve a mio giudizio essere successiva all'8 dicembre 1703, quando il principe-vescovo di Wurzburg (Erbipoli) venne ringraziato da Clemente XI per aver deciso di prendere parte all'impresa proprio con la statua di *San Filippo*. Inoltre, è correttamente registrata la partecipazione dell'arcivescovo di Salisburgo (ringraziato a ottobre 1703 senza esplicitare il soggetto scelto), ma già assegnatario del *Sant'Andrea*, sintomo che avesse ufficiosamente comunicato la scelta dell'apostolo al papa, più avanti palesata dalla causale dei suoi versamenti. Scompaiono dall'elenco i cardinali Bouillon e Sacripanti, forse a seguito dalle adesioni degli arcivescovi di Salisburgo ed Erbipoli.

Il repentino scambio di artisti tra alcuni mecenati rispetto all'elenco precedente – se si escludono le volontà già espresse dal papa, dal Medici e dal Corsini su Théodon, Andreozzi, e Foggini – dimostra che almeno in questa fase gli altri finanziatori non avessero indicato insieme al soggetto dell'apostolo anche un artista preferito, ma che fosse appunto la congregazione ad aver selezionato la maggior parte degli artisti. Può forse fare eccezione il caso di Monnot e Colloredo (che poi non finanziò alcuna statua) giacché al momento della restituzione del disegno marattesco del *San Paolo* (1712-1713) lo scultore dichiarò di non averlo con sé, avendolo consegnato a suo tempo proprio al cardinale[46]. Solo in una seconda fase grazie al successo di certi modelli in grande rispetto ad altri, finanziatori e commissione si orientarono su specifici nomi.

La terza prova di assegnazione apostoli/committenti/artisti [A.7], datata 3 gennaio 1704, è firmata da monsignor Fabio degli Abati Olivieri, cugino del papa e già canonico della basilica lateranense. L'assenza di Théodon sembra anticipare agli ultimi giorni del 1703 la decisione dello scultore di abbandonare il ciclo, laddove normalmente si datava alla primavera dell'anno successivo, con il rifiuto di iniziare il modello in grande del *San Pietro*[47]. La lista appare un tentativo di ovviare alla sua rinuncia, ripartendo le sue statue (*San Pietro* e *San Giovanni)* tra gli scultori già selezionati,

[46] M. Loret, *Carlo Maratti e gli scultori delle statue degli Apostoli in San Giovanni in Laterano*, «Archivi d'Italia e rassegna internazionale degli archivi», s. II, 2, 1935, pp. 140-4.

[47] Conforti, *The lateran apostles*, p. 117. Quindi appena un mese e mezzo dopo il chirografo di Clemente XI.

ma ritardando di fatto l'assegnazione definitiva del *San Paolo* a Monnot[48]. Viene il dubbio che l'assegnazione dell'incarico del *San Taddeo* e del *San Simone*, assenti dall'elenco, rispettivamente a Ottoni e Moratti (che non compare mai) fosse ormai data per assodata giacché entrambi, insieme a Monnot (*San Paolo*), avrebbero iniziato a lavorare al modello in grande nel giro di qualche mese[49]. Ottoni, Monnot e Moratti furono infatti i primi artisti a cui venne ordinato di realizzare i modelli 1:1 dei marmi (primavera-estate 1704), prima ancora di aver individuato tutti i finanziatori[50]. La collocazione nei tabernacoli in testa e in coda alla navata (fig. 2) doveva infatti ricoprire una certa importanza tanto per il fedele che entrava, tanto per quello che usciva[51] e – sebbene siamo abituati a considerare il *San*

2. Basilica di San Giovanni in Laterano, interno, particolare dei tabernacoli verso la controfacciata. Foto: Bibliotheca Hertziana – Max-Planck-Institut für Kunstgeschichte, Rom (Fotografo: Arnaldo Vescovo).

[48] Conforti, *The lateran apostles*, appendice II.A, pp. 263-4.

[49] In questo tentativo di ricostruire lo svolgersi degli eventi certamente stona l'elenco di soli committenti in uno dei fogli seguenti [A.10] che si spiega solo con una datazione al 1703, da accoppiarsi quindi a A.1, dacché considera il coinvolgimento del duca di Lorena, come prescritto dalla lista di possibili finanziatori in calce a quel primo elenco, al posto del cardinale Sacripanti (forse incerto sul da farsi).

[50] Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, appendice II.B, pp. 267-8.

[51] Ivi, p. 115.

*Simone* e il *San Taddeo* tra le prove meno riuscite – suscitarono probabilmente grandi aspettative all'inizio del progetto.

In sostanza fino a questa altezza cronologica la congregazione era ancora nel pieno della selezione degli artisti, e non è escluso che lo fu ancora per qualche mese. Anche per queste ragioni quindi si decise di far realizzare i modelli in grande di un numero ristretto di statue.

Tornando all'ultimo elenco, va notato come per Legros al principio del 1704, prima di sostituire Foggini nella commissione del *San Bartolomeo* nell'estate di quell'anno, fosse stata nuovamente ventilata l'esecuzione di una seconda statua: il *San Giovanni* lasciato vacante da Théodon. Non è noto se questa eventualità sia mai stata comunicata a Legros, ma in questo contesto assume valore una lettera inviata da Carlo Mauro Bonacina a un'ignota «Vostra Signoria Illustrissima» [A.14], probabilmente un membro della congregazione, relativa proprio allo scultore francese. La missiva, che innanzitutto conferma la protezione accordata dai gesuiti a Legros, sembrerebbe scritta dalla chiesa del Gesù il 18 luglio 1704 – il condizionale è d'obbligo poiché l'ultima cifra è parzialmente oscurata dalla rilegatura[52]. Il testo, che nell'*incipit* fa riferimento a un allegato (assente), annuncia un imminente soggiorno parigino di circa tre mesi dello scultore[53]; in vista del quale, a detta di Bonacina, sarebbe stato opportuno richiedere a Legros i modelli «per i marmi» e obbligarlo a firmare un accordo che al contempo lo rassicurasse della commissione e gli imponesse di adeguarsi a quanto richiesto agli altri scultori. Se l'interpretazione della data è corretta, i marmi menzionati da Bonacina potrebbero essere identificati con quelli destinati al *San Tommaso* e al *San Giovanni*, a meno che il plurale «marmi» non si riferisca a più blocchi per ciascuna statua, come inizialmente stabilito dalla congregazione[54]. Il gesuita, dopo essersi spinto a descrivere le difficoltà della traduzione in marmo di quello che sembra il *San Tommaso* (fig. 3) e quasi scusandosi di questa interferenza, dichiara al suo interlocutore che, qualora lo volesse, egli potrebbe convincere l'artista a portare i suoi ossequi a «Sua Eminenza», da identificare con il cardinal Pamphili, presidente della congregazione ma anche – si noti – committente *de facto* del *San Giovanni*. Il gesuita suggerisce che

[52] Concorrono all'interpretazione della data la cronologia generale del fascicolo e il riferimento al *San Tommaso*.

[53] A oggi ignoto alla bibliografia.

[54] Cfr. *infra*.

3. Pierre Legros, *San Tommaso*, Roma, San Giovanni in Laterano. Bibliotheca Hertziana – Max-Planck-Institut für Kunstgeschichte, Rom (Fotografo: Marco Leotta).

con l'occasione allo scultore si sarebbero potuti richiedere i modelli in legno, i disegni e la già citata sottoscrizione, in modo da far sbozzare i marmi durante la sua assenza. Non è chiaro se questo materiale preparatorio – disegni e smusci[55] – riguardi solo il *San Tommaso* o anche eventualmente il *San Giovanni*, ma è evidente che la rivendicazione di un'ideazione autonoma delle proprie statue da parte di Legros, che prescindesse quindi dal disegno fornito da Maratti, dovesse essere già emersa prima della specifica *querelle* sul *San Bartolomeo*, messa in luce da Anne-Lise Desmas[56].

Bonacina ricorda poi come la trovata sarebbe stata assai gradita al Re di Portogallo che, tramite l'agente Antonio de Rego, aveva versato «con ogni prontezza» la cifra di 5000 scudi pattuita per il *San Tommaso* e avrebbe desiderato vedere la statua messa in opera tra le prime nella navata di San Giovanni; in effetti il versamento del sovrano portoghese, in un'unica soluzione, è tra i primi ad essere effettuato, il 4 gennaio 1704[57]. Poiché Filippo Leti fu inviato a Carrara insieme a Paolo Campi per «riconoscere» i marmi del *San Tommaso* e del *San Giovanni* solo nel 1707[58], è evidente che il piano di Bonacina saltò o non fu accolto dal congregato. Un anno prima, a seguito della messa in opera dei modelli nei tabernacoli, Rusconi aveva ottenuto il santo evangelista per volontà del Pamphili. Se davvero il coinvolgimento di Legros per questa statua fu per un certo tempo reale, non stupisce l'enorme disappunto del francese, quando al ritorno dal secondo soggiorno parigino (1715) vide l'ennesima opera – il *San Giacomo maggiore* – affidata a Rusconi[59]. Anche per questa si era ventilato il suo nome, quando nel 1713 ne venne offerto il finanziamento a Luigi XIV[60].

[55] Sui modelli in legno o smusci si veda Conforti, *The lateran apostles*, appendice I.39, pp. 249-50.

[56] Desmas, *Why Legros*, p. 799. D'altronde lo palesa già Valesio nel maggio del 1703, pur esagerando i termini della questione ed estendendo la ritrosia alla direzione marattesca ad altri artisti coinvolti: «gli scultori di qualche grido si sono fatti intendere che se hanno a fare essi le statue, ne vogliono fare con proprio modello e non assoggettarsi a disegni di detto Carlo Maratta»; Valesio, *Diario di Roma*, p. 595.

[57] Conforti, *The lateran apostles*, appendice VI. M1, p. 431.

[58] Ivi, appendice II, p. 276.

[59] Cfr. Ivi, appendice V.34, p. 334; V.42-43, pp. 339-40 (con bibliografia).

[60] Cfr. *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, publiée d'apres les manuscrits des Archives nationales par M. Anatole de Montaiglon; sous le patronage de la direction des Beaux-Arts, IV, Paris 1893, pp. 230-1,

Come è noto altri committenti si unirono man mano all'impresa: il cardinale Portocarrero, che aderì nel 1708[61] e dall'anno successivo decise di finanziare il *San Matteo* (che passò da Balestra a Rusconi, probabilmente su suggerimento della congregazione)[62]; Giovanni V di Portogallo che nel 1716 effettuò una donazione libera; l'elettore di Baviera responsabile a partire del 1718 del finanziamento del *San Giacomo maggiore* (già affidato a Rusconi) al posto del defunto cardinal de' Medici. Altri patroni vennero chiamati in causa nel corso degli anni, come il già citato Luigi XIV che, dopo un primo timido coinvolgimento, si rifiutò di favorire il prestigio di Roma e di paragonarsi a personalità meno potenti di lui[63].

Se dal punto di vista della scelta degli scultori è stato dimostrato che il coinvolgimento degli artisti d'Oltralpe nelle statue-chiave del ciclo non fu il risultato di un 'inchino alla Francia' nell'ambito della guerra di successione spagnola[64], bensì il frutto di una serie di concause[65], come ricorda Conforti la questione del coinvolgimento dei vari committenti non può prescindere da quelle complesse vicende: lo studioso giustifica la dilatazione dei pagamenti del principe di Wurzburg e il mancato completamento della somma pattuita proprio con il progressivo atteggiamento filofrancese (suo malgrado) del pontefice[66]. E ancora la vigile attesa (dal

240; Conforti, *The lateran apostles*, appendice V.22-23, pp. 322-4. Si veda anche ivi, appendice V.34, p. 334; V.42-43, pp. 339-40 (con bibliografia).

[61] Baldeschi, Crescimbeni, *Stato della santissima chiesa*, pp. 35-6.

[62] È possibile che non sia stata l'assenza di un mecenate o la concomitanza di altri impegni a determinare l'abbandono di Balestra (Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, p. 120): forse nessuna delle trentatré terrecotte (tra bozzetti e modelli) approntate dallo scultore senese passò al rigoroso vaglio della Congregazione. Non a caso il suo nome non compare tra gli artisti coinvolti nel ciclo menzionati da F. Posterla (*Roma sacra e moderna*, Roma 1707, p. 585) – con soggetti diversi da quelli in parte già assegnati – nel 1707.

[63] Cfr. Conforti, *The lateran apostles*, pp. 93-8; Desmas, *Why Legros*, pp. 803-4.

[64] C.M.S. Johns, *French connections to Papal art patronage in the Rome of Clement XI*, «Storia dell'arte», 67, 1989, pp. 279-85.

[65] Desmas, *Why Legros*, p. 803. La libertà nelle assegnazioni delle statue nei documenti della Biblioteca Apostolica Vaticana certamente lo conferma.

[66] D'altronde con l'elezione di Giuseppe I (maggio 1705) i rapporti del papa si complicarono ulteriormente (Andretta, s.v. *Clemente XI*, p. 408) e non sembra un caso che l'ultimo versamento del principe si dati all'aprile di quell'anno. Conforti, *The lateran apostles*, appendice II, p. 267.

1705 al 1718) di Franz Lothar von Schonburg, arcivescovo di Magonza, prima di prendere parte all'impresa sarebbe da ascrivere alla necessità che le acque si calmassero. Altri ancora nel corso della guerra non erano materialmente in grado di aderire all'iniziativa[67]. Dunque, sebbene la questione vada approfondita tenendo conto della più aggiornata indagine storiografica, non si può escludere che la progressiva scomparsa dagli elenchi dei cardinali Bouillon e Colloredo, entrambi sgraditi a Versailles[68], più che dipendere dalla loro volontà fosse un modo per non irritare Luigi XIV.

Ma il fascicolo in esame non dimostra solo le difficoltà della congregazione con la selezione di artisti e committenti: è evidente infatti che lo sforzo dei sodali del papa fosse concentrato a pianificare ogni singolo aspetto pratico e burocratico dell'impresa, dall'ideazione della formula per i pagamenti al Banco di Santo Spirito [A.9] allo spinoso problema della fornitura dei marmi [A. 4, 11-15].

I documenti testimoniano del lungo processo di definizione delle misure esatte dei marmi, della loro qualità e dei doveri imposti ai fornitori. La bozza di lettera inviata al principe di Carrara – Carlo II Cybo Malaspina – nel luglio 1704 [A.12] rivela che il mercante di marmi Giovanni Martino Frugoni doveva aver mandato un primo preventivo relativo a dei blocchi di altezza pari a 19 palmi invece che 20, troppo pochi forse per garantire agio agli scultori incaricati di eseguire statue di 18 palmi. Nella missiva si richiede che nel nuovo preventivo il fornitore si assuma gli onori della «conduttura», richiedendo contestualmente al principe di fornire altri nominativi per istituire una sorta di gara d'appalto.

Cronologicamente, il documento successivo dovrebbe essere la proposta di Frugoni [A.13], strutturata in capitoli e relativa a blocchi di palmi 20x10x7 «per quanto inteso dal fornitore» e probabilmente trasmessa sempre dal principe. Frugoni si impegnava a fornire marmi della massima qualità provenienti dalle cave del Polvaccio entro due anni dalla data dell'ordine (con l'impegno di cercare di anticipare il più possibile), a coprire i costi dello sbarco e delle tasse relative e a provvedere al trasporto negli studi degli scultori e alle sistemazioni sui cavalletti – dalla cui fornitura però si sganciava. Si impegnava anche a mettere in opera le statue nelle nicchie, lavoro delicatissimo, per il quale si accreditava come altamente qualificato, forte della pregressa esperienza nelle più importanti commis-

[67] Ivi, pp. 97-8.

[68] Andretta, s.v. *Clemente XI*, pp. 406-7.

sioni romane. Il documento si interrompe al quinto capitolo perché evidentemente si sono persi i fogli successivi, ma è possibile ricostruirlo grazie a un'altra versione del tutto simile (almeno fino a quel punto) pubblicata da Edward J. Olszewski[69]. Il documento, conservato presso l'Archivio Storico del Vicariato, nei capitoli successivi offre diverse altre specifiche, tra cui il costo di ogni blocco (2800 scudi) e le modalità del pagamento (in quattro *tranche* corrispondenti a diverse fasi del lavoro); Frugoni ventilava anche la possibilità che la committenza richiedesse due pezzi di marmo per statua, pur ricordando la delicatezza di un'operazione del genere, soprattutto nella fase di giuntura; il mercante pretendeva però che gli scultori eseguissero i modelletti in legno o gesso «smusciati», con l'indicazione della scala, per favorire il lavoro di sbozzatura, spingendo inoltre per il completamento di un muro al porto di Ripa Grande che favorisse lo sbarco dei blocchi. Riportava inoltre le misure precedentemente fornitegli dalla congregazione, pari a palmi 19x11x6 e 2/3 (cfr. A.12) e aggiungeva un nuovo capitolo, il quindicesimo, registrando le ultime dimensioni comunicategli dalla congregazione (palmi 20x11x8) e calcolando un aumento del costo a 3000 scudi per blocco (a patto che la congregazione gli avesse affidato tutte e 12 le statue). Nel sedicesimo capitolo, evidentemente aggiunto in terza battuta, Frugoni afferma di aver stabilito con il conte Giulio Bussi il prezzo di ogni blocco per 2970 scudi, facendosi carico anche del trasporto dei modelli in grande dalle nicchie del Laterano allo studio degli scultori[70]. Il documento dimostra una serrata contrattazione tra la congregazione e il fornitore, testimoniata anche dal fascicolo in esame[71].

Tra i documenti della Biblioteca Apostolica Vaticana segue infatti una bozza della congregazione [A.11] che prescrive l'aumento della dimensione dei blocchi fino a palmi 20x11x9, menzionando la possibilità di ri-

[69] E.J. Olszewski, *Giovanni Martino Frugone, Marble Merchant, and a Contract for the Apostle Statues in the Nave of St John Lateran*, « The Burlington Magazine», 128, 1986, pp. 659-66. Lo studioso data il contratto al 1703.

[70] Si veda ivi, p. 663 per l'utilizzo dell'unità di misura della carrettata, cui fa riferimento sia il contratto dell'Archivio Storico del Vicariato che il documento A.15 del fascicolo nel volume della Biblioteca Apostolica Vaticana.

[71] Una conferma indiretta viene dalla lettera inviata il 6 settembre 1704 inviata da Filippo Patrizi a Lorenzo Corsini, che riporta come in quel momento la congregazione stesse trattando con un mercante per condizioni simili a quelle qui esaminate. Desmas, *Why Legros*, p. 799 e appendice 3, p. 805.

durne il peso tramite l'utilizzo di modelli in gesso o legno (i famosi smusci), eseguiti a Roma e funzionali a fornire indicazioni per una sbozzatura più accurata. Il documento è però barrato, sintomo che la congregazione potrebbe aver avuto un ripensamento. Suppongo infatti che la proposta finale di accordo – che portò Frugoni ad aggiungere nuovi capitoli all'offerta precedente – sia quella espressa in 14 punti [A.13], con relativa bozza preparatoria [A.14]. Le misure dei blocchi sono state infatti nuovamente riviste e ascendono ora proprio a 20 palmi x 10 x almeno 8 di profondità. La congregazione cerca di accelerare i tempi stipulando un primo accordo per sei marmi, chiarendo che entro ottobre (1705?) il fornitore avrebbe dovuto farne giungere a Roma almeno tre. Le specifiche sulla qualità dei marmi si fanno molto più particolareggiate rispetto a quelle già espresse da Frugoni, inoltre non si accetta che i blocchi provengano genericamente dalle cave del Polvaccio, ma ci si riserva di identificare la cava migliore al momento dell'accordo formale. Le condizioni di trasporto sono le stesse avanzate da Frugoni, ma si specificano i termini del controllo della qualità al momento dello sbarco a Ripa Grande, con la designazione di periti di parte e la prescrizione di controlli specifici. Si fa infine riferimento al pagamento – in quattro *tranche* col progredire del lavoro, ma senza indicare alcuna cifra. Sul finale si torna ancora sulle condizioni del trasporto, menzionando ogni singolo passaggio, dalla cava a San Giovanni in Laterano, e richiedendo la formalizzazione dell'accordo tramite contratto, nonché la necessità di identificare almeno due contraenti della controparte per motivi di tutela. In quella che ritengo sia la bozza [A.14] la congregazione si spinge a tratteggiare la formula di accettazione da parte dei mercanti, a indicare alcune specifiche sui prezzi e a stilare un dettagliato elenco dei vantaggi derivati dall'affidare ai fornitori tutte le operazioni accessorie. Il commento finale relativo ai due principali rischi che si sarebbero corsi nel sobbarcarsi queste operazioni fa quasi sorridere: «Uno è di non uscirne con onore, et un solo sbaglio che succeda subito si dirà "Ha voluto far da sé, bisogna che ognun faccia l'arte sua". L'altro è di spendere molto più. Experientia docet».

Sembrerebbe però che Frugoni, sordo alle cavillose richieste dei congregati, si sia limitato, come detto, ad aggiungere nuovi capitoli alla proposta precedente. Evidentemente gli accordi non andarono a buon fine: lo studio di Conforti ha infatti dimostrato che l'appalto dei marmi fu ottenuto da Giovanni Battista Boldrini[72], che fece arrivare i primi tre blocchi

[72] Conforti, *The lateran apostles*, p. 343.

nell'estate del 1706, mentre Frugoni si occupò del trasporto di alcuni modelli e marmi[73]. Il prezzo accettato da Boldrini è effettivamente molto più basso (circa 2400 scudi per blocco), ma non sembra comprendere tutte le clausole di trasporto desiderate dalla congregazione. Lo stesso vale per il controllo della qualità dei marmi che, invece di avvenire al momento dello sbarco a Roma, venne effettuato a Carrara, principalmente da Leti e Campi ma anche dagli stessi scultori[74].

Il fascicolo contenuto nel manoscritto vaticano costituisce un vero e proprio *insight* sui primi passi mossi dalla congregazione nell'ambito della commissione lateranense, palesando l'enorme sforzo organizzativo messo in campo dal pontefice. Da quanto è emerso, fino ai primi mesi del 1704 l'assegnazione degli apostoli era estremamente mutevole, motivo per il quale nella primavera-estate di quell'anno si iniziarono i modelli 1:1 di tre sole statue. Questa indecisione deve aver ritardato anche la realizzazione di bozzetti e modelli. È evidente dunque che gli eventi non si svolsero al ritmo serrato finora immaginato, lasciando spazio a errori e cambi di rotta che rivelano tutta l'umanità dell'impresa.

## *Appendice*

Regesto e parziale trascrizione dei documenti riguardanti gli apostoli lateranensi in Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. Lat. 4591, cc. 137r-164r

[A.1]

c. 137r

«n° 6. Nomi de' scultori, e delle statue assegnate

c. 137v

San Pietro _ il papa _ M[onsù] Teodone
San Paolo_ cardinale di Buglione_ M[onsù] Logrò

[73] Ivi, appendice VI, pp. 345-435 (*passim*). Poiché Conforti non segnala tutti i documenti di trasporto, non è noto se Frugoni se ne sia occupato per tutti gli apostoli. Si veda Desmas, *Why Legros*, pp. 799-800 per la fornitura del marmo del *San Bartolomeo*, a carico di Legros ma compresa nel pagamento pattuito con lo scultore.

[74] Conforti, *The lateran apostles*, appendice VI, pp. 343, 345-435(*passim*). Per il coinvolgimento di Ottoni e Mazzuoli cfr. ivi, pp. 375, 436.

San Filippo_cardinale Colloredo_ M[onsù] Monò
San Giacomo maggiore_cardinale de Medici_Andreozzi
San Bartolomeo_cardinale tesoriero_Fugini
San Andrea_cardinale Sacripante_ M[onsù] Logrò
San Giacomo minore_Paolo Girolamo Torre_Lorenzo Ottoni
San Matteo_M. P._
San Giovanni_cardinale Panfilio_ M[onsù] Teodone
San Simone_
San Taddeo_
San Tommaso_Re di Portogallo_

Rusconi
Mazzuoli
Angelo Rossi

c. 164r

restano senza assegnamento
San Matteo
San Tadeo
San Simone
Speranze[?]
Vescovi Paderborn
Lorena
Lisbona
E uno [?]

[A.2]

c. 138r

~~«Regalo di sc. 100 e di sc. 90~~

M[onsù] Teodone //
M[onsù] Logrò //
M[onsù] Monò //
Andreozzi //
Fugini //
Lorenzo Ottoni //
Girolamo Gramignoli //
Pietro Papaleo //

Francesco Moratti //
Bernardino Cametti romano //
Paolo Morelli //
Pietro Balestra //
Isidoro Franchi fiorentino //
Angelo de Rossi /
Giovanni Baratta //
Francesco Gallesini //
Giuseppe Mazzuoli /
Andrea Fucigna dà Massa detto Carrarino //
Se vi siano altri lavori
Camillo Rusconi /
// Vincenzo [Felici]
// Ambrogio [Parisi]  Scolari del Guidi
Simone Giorgini //»

[A.3]

c. 140r

[*2* -][75]«M[onsù] Teodone /
[*3* -] M[onsù] Logrò /
[*7* -] M[onsù] Monò /
Andreozzi /
Fugini /
[*6* -] Lorenzo Ottoni /
[*4* -] Gioseppe Mazzuoli /
[*1* -] Camillo Rusconi /
[*5* -] Angelo de Rossi /
[*8* -] Pietro Papaleo /
[*9* -] Francesco Moratti /
Bernardino Cametti Romano /
Giovanni Baratta /
Andrea Fucigna dà Massa detto Carrarino
Simone Giorgini /
Girolamo Gramignoli /

[75] La numerazione che precede alcuni dei nomi è redatta a matita ed è presumibilmente ottocentesca. Per riproporla è stato utilizzato il corsivo tra quadre.

Paolo Morelli /
Pietro Balestra /
Isidoro Franchi Fiorentino /
Francesco Gallesini /
Gioseppe Raffaelli
Michele Maglia»

[A.4]

cc. 141r-v

Comunicazione circa la proposta di appalto avanzata da Giovanni Martino Frugoni per la fornitura dei marmi delle statue degli Apostoli lateranensi, di dimensioni «per quanto a inteso» di palmi 20x10x7 ciascuna per un totale di palmi 1400 (carrettate 46 palmi 20)

Capitoli della proposta:

1. Massima qualità del marmo: proveniente dalle cave del Polvazzo a Carrara, «senza peli e altri difetti», pena la sostituzione gratuita.
2. Tempistiche previste per la consegna: entro due anni dalla data dell'ordine, con la promessa di «fare ogni sforzo possibile per farli venire prima».
3. Sbarco e gabella al porto di Ripa Grande a spese del fornitore, e conseguente controllo della qualità del marmo da parte della committenza.
4. «Conduttura» dei marmi nello studio degli scultori e loro «alzatura» su cavalletti «o altri legni», sempre a spese di Frugoni, esclusa la fornitura del legname.
5. Una volta terminate le statue, impegno di Frugoni nel trasporto a San Giovanni e nella messa in opera dentro le nicchie con «tutta la diligenza posibile e inimaginabile», adducendo l'esperienza pregressa presso l'Accademia di Francia, l'altare di Sant'Ignazio al Gesù, e altre statue su cui la committenza può facilmente informarsi.

[A.5][76]

c. 143r

[a sinistra dell'elenco: *Mazzola*]
San Pietro _ il papa _m[onsù] Teodone

[76] Con ogni probabilità si tratta della bozza dell'elenco A.1. Lo si evince dalla correzione dell'apostolo assegnato al cardinal Pamhili. L'elenco è postillato a matita, presumibilmente nell'Ottocento. Le postille sono riportate in corsivo tra quadre.

San Paolo_ cardinale di Buglione_ m[onsù] Logrò
San Filippo_cardinale Colloredo_ m[onsù] Monò
San Giacomo maggiore_cardinale de Medici_Andreozzi
San Bartolomeo_cardinale tesoriero_Fugini
San Andrea_cardinale Sacripante_ m[onsù] Logrò
San Giacomo minore_Paolo Girolamo Torre_Lorenzo Ottoni
San Matteo_M. P._ [*Rusconi/Angelo Rossi*]
San ~~Matteo~~ Giovanni_cardinale Panfilio_ m[onsù] Teodone
San Simone_
San Taddeo_ [*Camillo Rusconi monsignor Pignatelli*]
San Tommaso_Re di Portogallo_ [*Camillo Rusconi ~~Lorenzo Ottoni~~*]

Rusconi
Mazzuoli
Angelo Rossi

[A.6]

c. 145r

«San Pietro _ il papa _ monsù Teodon
San Paolo_ cardinale Coloredo _ Monò
San Filippo _ vescovo d'Erbipoli _ Rusconi
San Giacomo maggiore_ cardinale de Medici_Andreozzi
San Bartolomeo _ monsignor Tesoriero_ Fugini
Giacomo minore _ signor Torri_ Angelo Rossi
San Giovanni _ cardinal Panfili _ Teodon
San Tomaso _ re di Portogallo_ Legrò
Sant'Andrea _ arcivescovo di Salsburgh _Ottone»

[A.7]

c. 147r

| | | |
|---|---|---|
| «San Pietro | Nostro Signore | Lorenzo Ottone |
| San Paolo | monsignor vescovo di Erbipoli | Mazzoli senese |
| San Andrea | monsignor arcivescovo di Salzburg | Camillo Rusconi |
| San Giacomo maggiore | signor cardinale de Medici | Andreozzi fiorentino |
| San Giovanni | signor cardinale Panfilij | Le Grò |
| San Filippo | signor Colloredo | monsù Monò |
| San Giacomo minore | signor Girolamo Torre | Angelo Rossi |
| San Bartolomeo | monsignor tesoriere | Fuggini Fiorentino |
| San Tomaso | Rè di Portogallo | Le Grò |

Mano di monsignore Olivieri
Con S. [†] il di 3 Gennaro 1704»

[A.8]

c. 149r

Testo con appunti di difficile decifrazione. Vi si menzionano Pierre Legros, monsignor Curzio Origo, padre Antonio de Rego e «il signor Carlo».

[A.9]

c. 150r

«Si è dato credito nel Banco di Santo Spirito di Roma di sc. cinque mila moneta à libera dispositione della Santità di Nostro Signore papa Clemente XI, recò contanti N.N., e disse denari di N.N., suo principale, per la spesa d'una statua di marmo dell'apostolo Sant'Andrea da collocarsi nella basilica di San Giovanni Laterano»

c. 151v

«Formola di cedola da farsi concernente alle statue di San Giovanni Laterano fatta da monsignor Orighi»

[A.10]

c. 152r

Papa _ _ _ San Pietro
Cardinale di Buglione _ _ _ San Paulo
Cardinale Panfilio _ _ _ San Giovanni apostolo
Rè di Portogallo _ _ _ San Tomaso
Principe di Lorena _ _ _ San Andrea
Cardinale de Medici _ _ _ San Giacomo maggiore
Cardinale Coloredo _ _ _ San Filippo
Monsignor Corsini _ _ _ San Bartolomeo

[A.11]

cc. 153r-v

Bozza (barrata) delle condizioni da imporre ai fornitori di marmo: sono prescritte dimensioni maggiori di quelle inizialmente intese da Frugoni, ossia palmi 20x11x9. Oltre ai requisiti di qualità e alle condizioni di trasporto – da Carrara a Roma e all'interno di Roma a spese del fornitore –, si fa riferimento ai modelli in

grande, di gesso o legno, grazie ai quali sarà possibile inviare marmi più leggeri, presumibilmente in quanto sbozzati *in situ* sulla base di quei modelli.

[A.12]

c. 154r

Bozza (barrata) di lettera datata luglio 1704 e indirizzata al principe di Carrara: si ringrazia il principe per la trasmissione dell'offerta dei fornitori – presumibilmente quella di Frugoni –, specificando però che l'altezza dei marmi deve essere di 20 palmi e non 19. Si fa inoltre riferimento «a tutte le cose che si richiederanno per la condotta di tale impresa» – assenti dal preventivo di Frugoni – e si domanda al principe se ci siano altri possibili fornitori con i quali si possa «contrattare».

[A.13]

cc. 156r-157r

Bozza con elenco delle condizioni relative alla fornitura dei marmi, in 14 capitoli, s.d.:

1. Numero dei marmi che «presentemente si devono commettere»: 6.
2. Misure: palmi 20x10x8 (almeno), «come dalli modelli che si daranno e note che si consegneranno».
3. Tempi di consegna: da decidere, ma necessità di avere a Roma almeno tre blocchi entro il «prossimo mese di ottobre».
4. Garanzie di qualità dei blocchi: «sani, saldi, senza peli o versi, o altri difetti».
5. Garanzie estetiche: «bianchi e senza macchie notabili».
6. Origine dei marmi: provenienti da una particolare cava, da specificarsi nella richiesta ufficiale, con la condizione che sia la migliore.
7. Condizioni di trasporto: cavatura e conduttura da Carrara al porto romano di Ripa Grande a carico dei fornitori, come anche il trasporto nello studio degli scultori, l'«alzatura» e la sistemazione sui cavalletti, da effettuarsi «a soddisfazione dei medesimi scultori», ai quali compete invece l'acquisto dei materiali per i cavalletti; trasporto a San Giovanni in Laterano e collocazione nella nicchia a carico dei fornitori.
8. Controllo qualità: da effettuarsi dopo lo scarico dei blocchi al Porto di Ripa Grande e prima del trasporto negli studi degli scultori; qualora non ne siano riscontrate la qualità e le misure corrette, i blocchi rimarranno a carico dei mercanti che dovranno avvisare la congregazione.
9. Per i marmi «approvati per buoni» dai fornitori, è ordinata la designazione di due periti, uno per parte, al fine valutarli.

10. Necessaria la misurazione dei «vuoti e pieni», «cioè il passetto solito usarsi».
11. Costi di dogana a carico dei fornitori.
12. Pagamento in quattro *tranche*: al momento dell'ordine, come caparra; a seguito dello sbarco a Ripa Grande; dopo la collocazione nello studio degli scultori; e, infine, a seguito della messa in opera nei tabernacoli di San Giovanni in Laterano. Non è specificato l'importo di ogni *tranche*.
13. Spese inerenti il marmo tutte a carico del fornitore: cavatura, trasporto sulla spiaggia, imbarco sulle navi, trasporto per mare, costi di dogana, scarico, trasporto negli studi, sistemazione sui cavalletti, trasporto e messa in opera nelle nicchie di San Giovanni, «con ogni altra spesa per tali effetti qui non espressa ed anche impensata». Tutte condizioni da formalizzarsi tramite un contratto redatto da un notaio «con tutte le solite clausole e sicurtà idonee».
14. Si richiede in aggiunta che la controparte contraente – dunque i fornitori – siano, per ragioni di tutela, più d'uno.

Stanti questi termini, si richiede un preventivo, ricordando i vantaggi che una commissione di questo genere può arrecare al fornitore prescelto.

[A.14]

cc. 158r-159v

«Illustrissimo Signore e Padrone colendissimo

[a lato sn]: di parlare à Monsù [le] Gros, si compiaccia leggere questo ristretto

Qui unita trasmetto a Vostra Signoria Illustrissima la consaputa scrittura[77].
Intendo che monsù le Gros stia di partenza per Parigi, per lo che starà assente circa tre mesi, se così paresse a Vostra Signoria Illustrissima, potrebbe prima della partenza fare i suoi modelli per i marmi e, assicurandolo dell'opera, obbligarlo con qualche breve scrittura à stare à quello faranno gli altri scultori. Circa il sasso, pare che senza pregiudicio della bontà dell'opera potrebbesi insitare quel braccio che sta per aria con un pezzo di panno sotto e quel pezzo di marmo, al quale il santo s'appoggia, e così restarebbe la figura sana, e molto si sparagnerebbe[?] però mi rimetto alla superiore prud[enza] di Vostra Signoria Illustrissima. Ma perch'io non è bene che m'imischi in questi affari e stia lontano di dar una minima ombra se così lei giudicasse lo persuaderei, che si portasse à rendere il dovuto ossequio

[77] Purtroppo non si è conservato l'allegato.

a Sua Eminenza e con tal occasione Vostra Signoria Illustrissima potrebbe richiedere sì i modelli di legno e suoi disegni sottoscritti, ed anche l'obbligo di stare a ciò faranno gli altri scultori, il che servirà anche a lui di quiete d'animo, facendogli per sua sicurezza qualche biglietto[?].
Monsù le Gros è spedito ne' suoi lavori, e molto probabile che, frattanto che lui starà assente, si possa concertare con i mercanti de marmi e, con i modelli alla mano, si potrebbero far preparare i sassi, che sò riuscirebbe grato al serenissimo Rè di Portogallo, che fosse de' primi a far mettere in San Giovanni la statua, avendo con ogni prontezza, per mano del padre Antonio de Rego, contribuito la sua parte. Attenderò da Vostra Signoria Illustrissima qualche cenno, se devo inviare Monsù le Gros, o pure se giudica più spediente per tenermi fuori del ballo, mandargli un messo à dire che, avendo presentito sia di partenza, Sua Eccellenza desidera parlargli, ciò dovrebbe seguire per tutto domani, mentre per questo m'hà detto se poteva voleva partire lunedì. Io che la benignità di Vostra Signoria Illustrissima saprà compatire[?] se le dò questo incomodo, mentre [†] divotamente la riverisco, mi rallegro[?] di Vostra Signoria Illustrissima Dal Giuesù 18 luglio 1704 [?]
Lo supplico mettermi a piedi di Sua Eminenza.

[P.S.] Dopo scritto è venuto da mè monsù le Gros, e lo trovo molto turbato, gli ho detto sarebbe dovere [†] da Sua Eccellenza, non gli ho detto cosa alcuna lascio a Vostra Signoria Illustrissima tutta la facenda, l'interroghi, senta i suoi dubij, e gli ponga dove abbisogna i suoi rimedij.
Devotissimo e obbligatissimo servitore
Carlo Mauro Bonacina»

[A.15]

cc. 160r-161v

Altra bozza con elenco delle condizioni relative alla fornitura dei marmi, in 14 capitoli, s.d. Sostanzialmente sono le stesse elencate al doc. n. 12.
Segue una bozza di testo con cui i mercanti dovrebbero accettare le condizioni imposte dalla congregazione:
«Io infrascritto, avendo ben lette e considerate le sopra dette condizioni, le accetto e, inerendo a quelle, mi obbligo dare marmi statuarij di Carrara, e li seguenti prezzi cioè:
Pezzi da una carrettata fino alle quattro a ragione di sc. 13 la carrettata
Da quattro fino a sei a ragione di sc. 14 visto[?] sopra
Da sei fino a nove a ragione di sc. 23 vt sopra

Da nove fino a dodici a ragione di sc. 32 vt sopra
Da dodici fino a quindici a ragione di sc. 44 vt sopra
E segue al numero delle carrettate che bisognano»

Seguono le «Ragioni per le quali è bene obbligare i mercanti a tutte le dette operazioni incorporate nel prezzo dei marmi:

1. Tali mercanti hanno maggior esperienza, sanno le difficoltà e i modi di superarle
2. Hanno uomini prattici a simili operazioni
3. Hanno gli ordegni a proposito, e se non gli hanno tutti, sanno dove trovarli
4. Stanno oculatissimi, acciò non segua errore, mentre vi considerano il proprio interesse
5. Essendo la machina in una solamente, distribuisce i tempi, le persone in modo che una succeda prontamente all'altra, e per conseguenza con maggior speditezza e brevità
6. Facendo li mercanti, oltre la provisione de' marmi, anche tutte le operazioni necessarie alle condotte, ne riceveranno gran vantaggio e di questo medesimo ne parteciperà anche il compratore, mentre quelli nel fare la loro oblazione, avranno riguardo al tutto e staranno bassi né prezzi.

Né mai si lasciasse persuadere il principale il riservargli e far da sé dette opere, di condurre, scaricare etc. poiché a due risichi [*sic*] si espone. Uno è di non uscirne con onore, et un solo sbaglio che succeda subito si dirà "Ha voluto far da sé, bisogna che ognun faccia l'arte sua". L'altro è di spendere molto più. Experientia docet».

[A.16]

c. 162r

«Proposizioni da considerarsi

- Che ~~si faccia~~ sia bene farsi il deposito di scudi 5000 à disposizione di Nostro Signore dal signor cardinale Panfili, sicome da ognuno di questi altri benefattori, e particolarmente da quelli che non sono in Roma, ma della medesima somma à disposizione pure di Sua Santità»
- Che delli tre residuali scultori non si prenda veruno impegno, ma provisto il Mazzoli, che è della prima riga, gli altri due si scelghino tra li migliori della seconda riga».

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 479-499

# La fabbrica dell'intelligibile. Il problema estetico in Claude Lévi-Strauss

Lorenzo Bartalesi

**Abstract** The place of aesthetic problems in Claude Lévi-Strauss's thought has long been neglected or reduced to concerns internal to a theory of art. Far from assigning to aesthetics an ornamental function of theory and to aesthetic phenomena a peripheral space of social organisations, Lévi-Strauss sees aesthetic perception as a fundamental condition of human existence and offers precious insights into a more general investigation of its role in the processes of cultural production. The aim of the article is to bring out the unexpressed virtuality of Lévi-Strauss' aesthetic thought as a model for the current research on aesthetic phenomena, firstly by following Lèvi-Strauss's exhortation to think of the aesthetic in terms of a logic of the concrete that produces orders of intelligibility within the sensible, then by inaugurating a dialogue between the Lévi-Straussian investigation of the logical operations of wild thought and current approaches to the aesthetic functions of cognition within the framework of human evolution.

**Keywords**: Claude Lévi-Strauss; Aesthetics; Sensible; Intelligible
**Parole chiave**: Claude Lévi-Strauss; Estetica; Sensibile; Intelligibile

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 15.08.2023
Accepted 18.12.2023
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Lorenzo Bartalesi (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_07

# La fabbrica dell'intelligibile. Il problema estetico in Claude Lévi-Strauss

Lorenzo Bartalesi

> C'est un fait que les problèmes d'esthétique ont dans ma pensée toujours joué un rôle considérable. […] au fond, ce sont les problèmes d'esthétique qui peuvent apparaître comme des problèmes majeurs pour les sciences humaines, parce que, aussi étrange que cela soit, quand nous éprouvons une émotion esthétique très profonde – que ce soit en écoutant une oeuvre musicale, en regardant un tableau ou une statue –, nous sommes absolument incapables de justifier en raison cette émotion[1].

## 1. *Lévi-Strauss e l'estetica filosofica*

Il ruolo svolto dai problemi estetici nel pensiero di Claude Lévi-Strauss è stato a lungo trascurato[2] o ricondotto a preoccupazioni interne ad una teoria dell'arte[3]. Una tale situazione è almeno in parte dovuta alla vaghezza dei confini concettuali del campo estetico che ha condotto in antropologia sociale ad una marginalizzazione della nozione di estetica, considerata una categoria etnocentrica prodotto del processo di soggettivazione

[1] C. Lévi-Strauss, *Le sensibile et l'intelligibile*, in J.-C. Monod (a cura di), *Dictionnaire Lévi-Strauss*, Paris 2022, pag. 1154.

[2] Molto significativamente la voce *Esthétique* è assente tanto nel *Vocabulaire de Lévi-Strauss* di Patrice Maniglier (Paris 2002) quanto nel recente *Dictionnaire Lévi-Strauss* a cura di Jean-Claude Monod (Paris 2022).

[3] Si veda l'esempio classico di José Guilherme Merquior, il quale si pone programmaticamente «le but d'isoler schématiquement quelques pages consacrées soit à considération de l'art en soi, soit à l'ètude des arts». J.G. Merquior, *L'esthétique de Lévi-Strauss*, Paris 1977, pag. 6. Per un contributo recente che va nella stessa direzione si veda C. Godin, *La dimension esthétique dans la pensée de Lévi-Strauss*, «Cités», 81, 2020, pp. 95-105. Per una collocazione del problema dell'arte nell'insieme dell'opera lévi-straussiana, si veda M. Hénaff, *Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale*, Paris 2011, pp. 299-333.

proprio della modernità occidentale[4]. Ciò nonostante, anche alla luce di affermazioni esplicite come quella qui in esergo, appare di difficile comprensione la scarsa attenzione critica dedicata all'estetico nell'economia della riflessione lévi-straussiana[5]. Lungi dall'assegnare all'estetica una funzione ornamentale della teoria e ai fenomeni estetici uno spazio periferico delle organizzazioni sociali, Lévi-Strauss vede nella percezione estetica una condizione fondamentale dell'esistenza umana e offre preziose indicazioni ai fini di una più generale indagine sul suo ruolo nei processi di produzione e trasmissione culturale.

In forte sintonia con l'attuale revisione in senso antropologico e naturalistico delle categorie dell'estetica filosofica, Lévi-Strauss assegna all'ambito dell'estetico un'estensione più ampia di quella tradizionalmente assegnatagli dall'antropologia dell'arte o dall'estetica comparata, delineando un modello teorico di grande ricchezza non ancora debitamente esplorato. Far emergere le virtualità ancora inespresse di un tale modello a vantaggio dell'attuale ricerca sui fenomeni estetici è il compito di queste pagine: in primo luogo, seguendo l'esortazione di Lévi-Strauss a pensare l'estetico nei termini di una logica del concreto che produce ordini di intelligibilità nel cuore stesso del sensibile; in secondo luogo, inaugurando un dialogo tra l'indagine lévi-straussiana delle operazioni logiche del pensiero selvaggio con gli attuali approcci che interrogano ruolo e natura delle funzioni estetiche della cognizione nel quadro più ampio dell'evoluzione umana.

L'obiettivo dell'articolo è, pertanto, quello di mostrare come l'indagine lévi-straussiana sull'estetico non sia solo solo una componente cruciale del progetto di un'antropologia strutturale ma soprattutto costituisca un passaggio speculativo interno ad una necessaria riformulazione dell'estetica filosofica tradizionale nei termini di una prospettiva autenticamente antropologica[6]. Nell'economia dell'articolo, un tale intento di natura squisitamente filosofica andrà a discapito di un'analisi maggiormente attenta

[4] Per un esempio eloquente di tale marginalizzazione si veda A. Gell, *Art and agency*, Oxford 1998.

[5] Con l'eccezione notevole dello studio di Y. Simonis, *Claude Lévi-Strauss ou la "Passion de l'inceste"* (Paris 1961) occorrerà aspettare la pubblicazione di B. Wiseman, *Lévi-Strauss, Anthropology and Aesthetics* (Cambridge 2007) per avere una trattazione completa del problema estetico in Lévi-Strauss.

[6] Per un primo passo in direzione di tale riformulazione mi permetto di rimandare a L. Bartalesi, *Antropologia dell'estetico*, Milano 2017.

ai terreni di documentazione e di ricerca (arte primitiva, miti, sistemi di classificazione) sui quali incessantemente si esercita la riflessione filosofica lévi-straussiana. Se questa scelta, da un lato, non può che 'tradire' la peculiarità metodologica e argomentativa di Lévi-Strauss, impoverendone al contempo la straordinaria ricchezza documentativa, dall'altro, essa permette di tradurre i risultati dell'estetica lévi-straussiana in forme concettuali in grado di essere operative all'interno del dibattito estetologico contemporaneo[7].

Recentemente, una nuova importante generazione di interpreti ha delineato i contorni di una «svolta estetica dell'antropologia strutturale», evidenziando la «reciproca implicazione di estetica e antropologia» all'opera nei procedimenti fondamentali dell'analisi strutturale. Gli attuali studi sulla cognizione estetica, dal canto loro, ci mettono nelle condizioni di riformulare la lévi-straussiana logica del sensibile nel quadro di un'indagine transdisciplinare, rinnovando al tempo stesso le categorie tradizionali dell'estetica filosofica.

Ma quali sono i rapporti dell'estetica lévi-straussiana con l'estetica filosofica tradizionale? In appendice all'edizione la Pléiade delle *Œuvres* di Lévi-Strauss, Martin Rueff ha coniato la felice formula di «esthétique sauvage» per indicare la teoria estetica che Lévi-Strauss delinea nelle pagine dell'ultima opera pubblicata in vita, *Regarder, écouter, lire* (1993). Come il pensiero selvaggio si definisce in relazione ad un pensiero prodotto del «miracolo greco» che non esaurisce il pluralismo della razionalità umana, l'*esthétique sauvage* è quell'estetica antropologica in grado di restituire, mediante gli strumenti e i metodi dell'indagine etnologica, le parzialità e i pregiudizi di una specifica area del discorso accademico sorta nel XVIII secolo con Baumgarten e Hume e che ha raggiunto forma compiuta con la terza critica kantiana e la filosofia dell'arte hegeliana.

L'estetica selvaggia lévi-straussiana ha l'ambizione di confutare l'estetica quale sfera autonoma della razionalità del soggetto moderno, riconducendo i fenomeni estetici alla loro autentica dimensione antropologica. Come lo strutturalismo sfida il primato del soggetto conoscente, l'estetica selvaggia si rifiuta di concedere un privilegio epistemico al soggetto contemplatore dell'estetica filosofica, sia in un senso trascendentale kantiano

[7] Ringrazio uno dei revisori anonimi dell'articolo per aver indirizzato la mia attenzione sulla questione metodologica cruciale della traducibilità dell'indagine antropologica lévi-straussiana nei termini di un'argomentazione filosofica tradizionale.

che in quello emotivista di ispirazione humiana. «L'esthétique sauvage», scrive Rueff, «révolutionne en profondeur le concept même d'esthétique entendue comme ce savoir d'une sensibilité singulière accueillant dans la passivité le *choc du beau*»[8].

Rinunciando al primato del soggetto, Lévi-Strauss esclude con altrettanta decisione ogni ricorso ad una presunta immediatezza del sentimento estetico rispetto all'intelletto discorsivo: nell'estetica antropologica non c'è spazio né per coloro che vedono nei fenomeni estetici una dimensione idiosincratica del vissuto soggettivo né per coloro che, al contrario, identificano la dimensione estetica con una forma di conoscenza che, strutturata sul modello di quella logico-discorsiva, è dotata di regole di corretta applicazione di predicati astratti a realtà del mondo. Sotto l'azione dissolvente dell'*esthétique sauvage* cadono una a una le principali categorie dell'estetica filosofica per lasciar emergere una considerazione dell'estetico come fatto antropologico che, al pari del linguaggio o del pensiero simbolico, appartiene al registro comportamentale e cognitivo della nostra specie.

Tuttavia, come mostrato proprio dalle pagine di *Regarder écouter lire* in cui autori classici come Wagner, Poussin, Rameau, Chabanon sono presentati come i padri nobili dell'estetica selvaggia, il rapporto di Lévi-Strauss con l'estetica filosofica non si risolve nei termini di una semplice contrapposizione. Ne è testimonianza non solo la costante presenza dei temi della terza critica kantiana nelle analisi lévi-straussiane[9], ma anche la loro inaspettata – per certi versi paradossale – prossimità con la definizione baumgartiana dell'estetica come *cognitio sensitiva*. L'affermazione di Wiseman secondo cui «what Lévi-Strauss calls *pensée sauvage* is essentially an updated anthropological version of what Alexander Baumgarten called *sensuous cognition*»[10] coglie, infatti, una reale comune esigenza teorica al fondo dell'estetica filosofica e dell'antropologia strutturale.

[8] M. Rueff, *Notice à Regarder écouter lire*, pag. 1931.

[9] Sul rapporto di Lévi-Strauss con l'estetica kantiana, M. Rueff, *Notice à Regarder écouter lire*, pag. 1933.

[10] B. Wiseman, *Lévi-Strauss, Anthropology and Aesthetics*, pag. 7. L'affermazione dev'essere naturalmente presa con cautela laddove, a ragione dell'impianto leibniziano che distingue tra facoltà conoscitive superiori (*intellectus, ratio*) e facoltà inferiori (*sensus, phantasia, memoria, facultas fingendi*), l'estetica baumgartiana assegna alla sensibilità una funzione transitoria destinata a risolversi nella conoscenza intellettuale.

Per Baumgarten l'orizzonte conoscitivo dell'estetica è composto non di astrazione ma di concretezza, varietà, individualità, un dominio di segni e rappresentazioni dotato di una propria «verità estetica» conosciuta con i sensi e l'immaginazione. L'obiettivo della conoscenza sensibile è per il filosofo tedesco il perseguimento di una «chiarezza estensiva», intesa come capacità di abbracciare la varietà e la diversità con uno sguardo comprensivo. La *cognitio sensitiva* aspira ad una forma di conoscenza – di cui la bellezza è la forma perfetta e l'arte l'applicazione esemplare – che seppur *confusa*, cioè incapace di distinguere analiticamente le singole caratteristiche proprie di un oggetto e i singoli nessi che sussistono tra loro, è tuttavia *chiara*, cioè in grado di percepire globalmente quelle caratteristiche nella loro coerente connessione unitaria. Allo stesso modo, ci dice Lévi-Strauss, il pensiero selvaggio non scompone analiticamente la realtà in dimensioni autonome al fine di avere un maggior rendimento pratico e conoscitivo. Come la percezione estetica di un'opera d'arte, nella quale «la connaissance du tout précède celle des parties», esso «récuse ce morcellement. Une explication ne vaut qu'à condition d'être totale»[11]. Il pensiero selvaggio è una scienza del concreto che afferra una realtà nella sua totalità per farne un oggetto di pensiero e si dispiega sulla pluralità dei livelli di determinazione. Come la *cognitio sensitiva*, esso opera direttamente al livello in cui i sistemi di segni si esprimono gli uni per mezzo degli altri, «un plan où les propriétés logiques se manifestent comme attributs des choses»[12], senza che sia dato un piano di formulazione astratta e formale come potrebbe essere quello del concetto.

Se è vero che in Lévi-Strauss l'oggetto dell'estetica è un investimento nel sensibile da parte dell'intelligibile[13], allora insistere sull'affinità profonda di pensiero estetico e pensiero selvaggio apre ad una nuova considerazione dei compiti dell'antropologia lévi-straussiana.

Ricordandoci che l'intelligibile non è un dominio autonomo, ma una produzione che la mente umana realizza nel suo commercio con il mondo sensibile, l'indagine etnologica diviene potente alleato dell'estetica filosofica nel rimuovere gli ostacoli posti da «un empirisme et un mécanisme

[11] C. Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin*, Paris 1988, pag. 157.

[12] C. Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, Paris 1964, pag. 22.

[13] Come acutamente osservato da Simonis, «la perception esthétique est pour cette raison une perception de l'intelligible, des conditions de l'intelligibilité enfin traduites pour elles-mêmes.» Y. Simonis, *Claude Lévi-Strauss ou la "Passion de l'inceste"*, pag. 316.

démodés» alla comprensione autentica dell'armonia che unisce l'inesauribile ricchezza delle forme naturali con l'umana ricerca di un senso:

> Les cultures dites primitives, qu'étudient les ethnologues, leur enseignent que la réalité peut être signifiante en deçà du plan de la connaissance scientifique, sur celui de la perception par les sens. Elles nous encouragent à refuser le divorce entre l'intelligible et le sensible, prononcé par un empirisme et un mécanisme démodés, et à découvrir une secrète harmonie entre cette quête du sens, à quoi l'humanité se livre depuis qu'elle existe, et le monde où elle est apparue et où elle continue de vivre: monde fait de formes, de couleurs, de textures, de saveurs et d'odeurs...[14]

Una reale intelligenza dell'opera di Lévi-Strauss non può avvenire che alla luce di questa «secrète harmonie» eminentemente estetica tra significato e sensibilità, così come una considerazione del valore attuale e dell'avvenire dell'indagine strutturalista non può non farsi carico del nesso profondo che lega la cognizione estetica con la vita delle culture e dell'impatto di una logica delle qualità sensibili sui metodi e le finalità delle scienze umane. Come ben sintetizzato da Rueff, «c'est l'esthétique qui permet de confirmer certaines pratiques et certaines thèses du structuralisme comme de réconcilier plusieurs intelligences du symbolisme et de résoudre quelques grandes énigmes de l'anthropologie structurale. C'est elle qui offre à notre goût et à notre méditation l'entrelacs du sensible et de l'intelligible»[15].

## 2. *Uno dei maggiori problemi delle scienze umane*

La ricerca di Lévi-Strauss si sviluppa, almeno sin dal fondamentale dittico del 1962, intorno all'esplorazione delle strutture percettive e del loro rapporto con le configurazioni – ambientali e sociali – del mondo esterno. Se ne *Le totemisme aujourd'hui*, vengono poste le basi per una logica della sensazione come sistema di opposizioni e correlazioni tra classificazioni tassonomiche e gruppi sociali, ne *La pensée sauvage* si delinea il carattere scientifico di tale logica nei termini di una scienza del concreto

[14] C. Lévi-Strauss, *Structuralisme et écologie*, in Id., *Le regard éloigné*, Paris 1983, pp. 165-6.

[15] M. Rueff, *Notice à Regarder écouter lire*, pp. 1918-9.

capace di cogliere le relazioni al livello dei dati qualitativi della sensibilità come relazioni tra segni. Proprio grazie alla nozione di segno, capace di «traduire, jusqu'en ses moindres nuances, toute la diversité de l'expérience sensible», Lévi-Strauss cerca di trascendere l'opposizione tra il sensibile e l'intelligibile collocandosi su «un plan où les propriétés logiques se manifesteront comme attributs des choses aussi directement que les saveurs»[16].

In altri termini, Lévi-Strauss è senz'altro un filosofo dell'*aisthesis*, tanto la sua opera si impegna a «rendre les qualités secondes au commerce de la vérité»[17]. L'intero progetto filosofico di Lévi-Strauss potrebbe essere visto come una complessa indagine sul ruolo della sensibilità nella storia dell'umanità e sul posto occupato dall'estetico in una teoria generale della creazione culturale.

Tale coimplicazione di estetica e antropologia si realizza ai livelli più fondamentali dell'elaborazione teorica del programma strutturalista. Categorie quali emozione estetica, ritmo, stile, non sono per Lévi-Strauss le componenti di una griglia concettuale a cui riportare i sistemi estetici delle altre culture ma svolgono un ruolo teoretico cruciale nello sviluppo stesso di un'originale scienza del concreto destinata a modificare in profondità la teoria antropologica stessa.

La vaghezza concettuale della categoria di estetica, che abbiamo visto creare problemi all'antropologia sociale, svolge invece un ruolo di cruciale importanza nella formulazione della nozione di *pensée sauvage*. Qui formulazioni quali *sentiment esthétique*, *sens esthétique* e *perception esthétique*[18], si alternano significativamente a indicare i diversi momenti dell'azione stratificata di modellizzazione con la quale, dai livelli più bassi dei meccanismi cerebrali di categorizzazione degli stimoli sensoriali sino alle complesse architetture del pensiero mitico e dell'arte occidentale, la mente umana mette ordine, isolando tratti distintivi nel flusso percettivo, scovando corrispondenze e costruendo omologie tra i vari livelli.

Ponendo in risalto questa attività modellizzante della cognizione estetica umana, Lévi-Strauss gioca con l'ambiguità costitutiva dell'etimo *aisthesis* – sensazione ma anche percezione e sentimento –, ne sfrutta la tensi-

[16] C. Lévi-Strauss, *Le cru et le* cuit, pag. 22. Sulla natura segnica della logica del sensibile si veda C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, p. 578. Su questi complessi temi lévi-straussiani si veda F. Keck, *Lévi-Strauss et la pensée sauvage*, Paris 2004, pp. 38-56.

[17] C. Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, pag. 22.

[18] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, pag. 571.

one concettuale per perseguire uno degli obiettivi principali dell'impresa strutturalista: «dépasser l'opposition, devenue classique dans la philosophie occidentale, entre l'ordre du sensible et celui de l'intelligible»[19]. Che il bisogno di tale *réconciliation* si manifesti a partire dal «primat de l'intellect» o, inversamente, da quello del *sentiment* – come accade in Rousseau[20] –, è del tutto ininfluente: le due prospettive si incontrano proprio nella percezione estetica, sintesi di contenuti emotivi e categorizzazioni percettive, di affettività e significatività, di disposizioni biologiche e linee di sviluppo culturale.

Recuperando l'ambizione autentica della genesi settecentesca della disciplina, l'estetico svolge agli occhi di Lévi-Strauss una funzione di raccordo, una conciliazione degli opposti che si manifesta in maniera esemplare nell'enigma dell'emozione estetica. Nel suo mistero, l'emozione estetica custodisce il segreto di quel movimento, oggetto privilegiato dell'antropologia strutturale, che unisce sensibile e intelligibile, intelletto e sentimento, natura e cultura. Essa fa cenno ad una regione tanto profonda della vita psichica umana da sfuggire ad ogni tentativo consapevole di giustificazione a posteriori, imponendosi come una «reazione naturale»[21], primariamente affettiva ma non abbastanza primitiva da svincolarsi dal contatto con il simbolico, con la sfera del senso. Analogamente a quella «cristallisation affective» da cui dipende l'efficacia simbolica della cura sciamanica dei Cuna di Panama[22], nell'emozione estetica è all'opera la vitale connessione, osservabile ma apparentemente impermeabile alla spiegazione, delle dimensioni fisiologiche (cardiaca, respiratoria, viscerale), psicologiche (inconscie e riflesse) e sociali dell'esistenza umana.

Questo è il motivo profondo per cui Lévi-Strauss intravede nel campo estetico uno «des problèmes majeurs pour les sciences humaines.»

[19] C. Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin*, pag. 155.

[20] *Ibid.*, p. 232.

[21] Si adotta qui l'espressione di «reazione naturale», con la quale Wittgenstein definisce la base dei comportamenti simbolici umani, per sottolineare la prossimità della nozione lévi-straussiana di «emozione estetica» con quella wittgensteiniana di «reazione estetica». Sul carattere primitivo delle «reazioni estetiche» in Wittgenstein, si veda S. Saatela, «*Perhaps the most important thing in connection with aesthetics.» Wittgenstein on «aesthetic reactions*», «Revue Internationale de Philosophie», 56, 219, pp. 49-72.

[22] C. Lévi-Strauss, *L'efficacité symbolique*, in Id., *Anthropologie structurale*, Paris 1958, pp. 222-6.

Non una tardiva riabilitazione dei sensi rispetto al primato dell'intelletto, ma un potente antidoto alla frattura moderna tra i due ordini di qualità dell'esperienza, tra le qualità primarie «non tributaires des sens, qui constituent la vraie réalité» e quelle secondarie, «ce qu'il y a de plus concret dans l'expérience humaine» da cui l'analisi strutturale deve prendere avvio per cogliere le invarianti nel modo in cui gli esseri umani pensano e agiscono[23]. Ribadendo al tempo stesso l'illusorietà di ogni considerazione ontologica dell'opposizione natura/cultura[24], l'estetico in Lévi-Strauss va quindi pensato come un luogo di riconciliazione, intreccio tra diversi strati e funzioni dell'esperienza umana, un vero e proprio «passaggio estetico»[25] tra i processi di codifica cerebrale degli stimoli percettivi e la diversità delle tradizioni, norme e creazioni culturali umane.

## 3. *Un'estetica espressivista*

Nell'assegnare all'estetico una funzione di riconciliazione, Lévi-Strauss assume una prospettiva espressivista sulla mente umana[26] di cui è debitore alla coeva riflessione fenomenologica di Maurice Merleau-Ponty. Negli stessi anni in cui Lévi-Strauss dava alle stampe *Tristes tropiques* e *La pensée sauvage* era in gestazione, Merleau-Ponty riformulava la propria fenomenologia della percezione nei termini di un'indagine su «monde sensible et monde de l'expression»[27]. Nei lavori preparatori ad un corso del *Collège de France*, Merleau-Ponty rigetta l'idea di uno strato puramente pre-categoriale della sensibilità e ritrova l'attività percettiva solo nella condivisione di un corpo sensibile con un orizzonte culturale. Il mondo dell'espressione è quel luogo dell'esperienza umana in cui si formano unità significative pro-

[23] C. Lévi-Strauss, *Le sensible et l'intelligible*, pag. 1154.

[24] Per un chiarimento definitivo sull'utilizzo, da parte di Lévi-Strauss, della «fiction philosophique» della coppia concettuale Natura/Cultura si veda a P. Descola, *Les deux natures de Lévi-Strauss*, in M. Izard (a cura di), *Claude Lévi-Strauss*, Paris 2004, pp. 266-74.

[25] Si veda F. Desideri, *Il passaggio estetico*, il Melangolo, Genova 2003.

[26] Per una presentazione generale di tale prospettiva che connette autori appartenenti a posizioni filosofiche eterogenee come Wittgenstein, Cassirer, Arnheim, Dewey si veda L. Bartalesi, *Antropologia dell'estetico*, pp. 66-9.

[27] M. Merleau-Ponty, *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France, 1953*, Paris 2011.

to-culturali e proto-linguistiche nello strato inarticolato del sensibile. Uno spazio estetico di mediazione, nell'intreccio di emozione e significato, tra l'attività percettiva e la capacità linguistica[28].

Se con la nozione di espressione, Merleau-Ponty oppone ad una realtà come insieme di dati sensibili l'intrinseca simbolicità del percetto e il nucleo di riflessività immanente alla percezione, Lévi-Strauss vede all'opera nella percezione estetica il dispiegarsi di strutture intelligibili nel cuore stesso dei materiali della sensibilità. Proprio nel suo contributo più merleau-pontiano, Lévi-Strauss mostra il fondo espressivista della sua prospettiva, ricorrendo alla distinzione, propria della linguistica, tra *étique* ed *émique* ovvero tra una materia sonora non strutturata e la sua organizzazione. La natura delle cose, dice Lévi-Strauss, non è una realtà «étique qui, à strictement parler, n'existe nulle part» ma è di ordine *émique*, un livello in cui la natura presenta un carattere già strutturato,

> où les opérations sensibles et le fonctionnement le plus intellectuel de l'esprit se rencontrent et, se fondant ensemble, expriment leur commune adéquation à la nature du réel. Loin de voir dans la structure un pur produit de l'activité mentale on reconnaîtra que les organes des sens ont déjà une activité structurale […]. Quand l'esprit se saisit de données empiriques préalablement traitées par les organes de sens, il continue à travailler structuralement, pour ainsi dire, une matière qu'il reçoit déjà structurée[29].

Come osservato da Claude Imbert, Lévi-Strauss è ben più radicale di Merleau-Ponty nel suo invito a oltrepassare la frattura di sensibile e intelligibile. Se il fenomenologo conserva un'eterogeneità di principio tra strutture percettive e strutture linguistiche, l'antropologo, mettendo mano ad una *logique des qualités sensibles* che si dispiega cogliendo relazioni significative al livello delle qualità secondarie, pone le basi per «une tout autre économie mentale», «une autre possibilité logique», «une manière de constituer régulièrement d'autres schèmes d'intelligibilité, de les varier selon d'autre chaines syntagmatiques»[30].

[28] Pochi anni dopo, nei materiali preparatori al corso del 1956, Merleau-Ponty scrive: «Il y a un Logos du monde naturel, esthétique, sur lequel s'appuie le Logos du langage» M. Merleau-Ponty, *La nature*, Paris 1995, pag. 274.

[29] C. Lévi-Strauss, *Structuralisme et écologie*, pp. 162-3.

[30] C. Imbert, *Qualia*, in M. Izard (a cura di), *Claude Lévi-Strauss*, pag. 336.

Questa ulteriore *économie mentale*, la stessa che nei medesimi anni Merleau-Ponty cerca nella *pensée en peinture* di Cézanne, è dischiusa in Lévi-Strauss da quel *sens esthètique* mediante il quale cogliamo corrispondenze tra qualità del mondo – il peso di una vocale, il colore di una fragranza –, mentre l'emozione estetica, sintesi espressiva di affettività e discriminazioni percettive, di reazioni corporee e significati culturali, ne è l'instabile presa di coscienza, il brivido che sorge dal reperire omologie profonde tre le strutture della percezione, del linguaggio e della realtà fisica e sociale. Nel mistero del senso estetico, Lévi-Strauss riconosce un atto logico già all'opera nella percezione, un prestare attenzione alle strutture specifiche del mondo animale e vegetale che presuppone un sistema di relazioni che il corpo enuncia oscuramente, il pensiero selvaggio sfrutta per mettere ordine nel mondo e l'analisi strutturale riporta alla luce.

La portata conoscitiva dell'estetico, pertanto, non si esaurisce nella contemplazione disinteressata di un'opera d'arte, essa non è che un caso limitato seppur esemplare di una conoscenza fondamentale – comune a tutta l'umanità e non solo – che Lévi-Strauss celebra in un eloquente passaggio di *Tristes tropiques* come una baudelairiana «quête des correspondances», condizione ultima di ogni possibile rapporto conoscitivo con il mondo.

> L'espace possède ses valeurs propres, comme les sons et les parfums ont des couleurs, et les sentiments un poids. Cette quête des correspondances n'est pas un jeu de poète ou une mystification […]; elle propose au savant le terrain le plus neuf et celui dont l'exploration peut encore lui procurer de riches découvertes. Si les poissons distinguent à la façon de l'esthète les parfums en clairs et foncés, et si les abeilles classent les intensités lumineuses en termes de pesanteur – l'obscurité étant pour elles lourde, et la clarté légère –, l'œuvre du peintre, du poète ou du musicien, les mythes et les symboles du sauvage doivent nous apparaître, sinon comme une forme supérieure de connaissance, au moins comme la plus fondamentale, la seule véritablement commune, et dont la pensée scientifique constitue seulement la pointe acérée[31].

La considerazione della funzione espressiva della percezione e del primato della prospettiva di senso («l'espace possède ses valeurs propres») porta, infine, alla luce la qualità estetica di ogni atto di comprensione del mondo.

[31] C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, in Id., *Oeuvres*, pag. 111.

Al fondo di ogni conoscere Lévi-Strauss fa emergere una forma di conoscenza talmente fondamentale da anticipare le fratture epistemologiche del pensiero moderno, talmente primitiva da riconciliare l'umanità con il resto del mondo animale. «Une forme supérieure de connaissance» ancora tutta da esplorare e al mistero della quale ci si può accostare solo mediante un altro mistero, quello dell'esperienza estetica e della creazione artistica.

## 4. *La logica del sensibile è una logica estetica*

L'individuazione di un problema estetico al cuore delle culture umane costituisce per Lévi-Strauss la presa d'atto di un mutamento del quadro epistemologico classico. Attraverso lo studio delle produzioni culturali delle popolazioni non occidentali, Lévi-Strauss inaugura un programma scientifico del quale le scienze umane non hanno ancora preso pienamente coscienza. Tale nuovo campo di ricerca è naturalmente quella *science du concret* che, trattando il sensibile come un universo qualitativo dotato di una logica propria, si pone il compito di restituire, mediante l'osservazione empirica di intelletti collettivi, le operazioni con le quali la mente organizza concettualmente i materiali della percezione.

Alla luce di ciò, diviene ancor più evidente la posta in gioco dell'invito di Lévi-Strauss a pensare l'estetico come un ambito fondamentale delle scienze umane. L'emozione estetica e i sistemi mitici ci pongono di fronte alla medesima sfida cognitiva: render conto di una forma di logica e di conoscenza comune a tutte le culture, più antica e universale di quella inaugurata dalla logica stoico-aristotelica e successivamente sviluppata dal metodo scientifico.

Se siamo nel giusto nell'identificare la forma fondamentale di conoscenza cui si riferisce Lévi-Strauss con la conoscenza estetica, allora lo stesso studio dei sistemi mitici amerindiani diviene una possibilità di soluzione dell'enigma dell'estetico. È lo stesso antropologo a confermare questa interpretazione in un passaggio di un'intervista a Raymond Bellour (1967):

> la curiosité envers les mythes naît d'un sentiment très profond dont nous sommes actuellement incapables de pénétrer la nature. Qu'est-ce qu'un bel objet? En quoi consiste l'émotion esthétique? Peut-être est-ce cela qu'en dernière analyse, à travers les mythes, nous cherchons à comprendre confusément[32].

[32] C. Lévi-Strauss, *Entretien avec Raymond Bellour*, in Id., *Oeuvres*, pag. 1665. Simonis

In contrapposizione all'atteggiamento di passività della contemplazione estetica classica, Lévi-Strauss ci spinge a pensare l'estetico come un'attività di creazione e costruzione di significati, un'azione di ricerca ed esplorazione guidata dalla medesima *exigence d'ordr*e della conoscenza scientifica e dalla quale differisce solo per il livello strategico «où la nature se laisse attaquer […]: l'un approximativement ajusté à celui de la perception et de l'imagination, et l'autre décalé»[33].

Nello studio delle pitture facciali *caduveo*, delle maschere *kwakiutl* o di un mito *bororo*, Lévi-Strauss non è guidato dalla sola esigenza scientifica di restituire tali realtà alla loro sintassi originale, fuori dalle categorie logiche della razionalità moderna. La presenza costante di riflessioni sulle pratiche artistiche delle culture non occidentali[34] si comprende pienamente alla luce di un'indagine sull'estetico che si salda con il «moment épistémologique»[35] della scoperta di un'altra economia mentale che si esercita direttamente sulle qualità espressive del mondo naturale e sociale nella diversità dei supporti in cui la mente le coglie. Non meno logico né meno rigoroso dell'intelletto discorsivo, il quale avanza sussumendo kantianamente l'esperienza sensibile alla coerenza di categorie astratte a priori secondo rapporti predicativi, il pensiero selvaggio è una forma peculiare di conoscenza estetica, una modalità creativa di «organisation et exploitation spéculatives du monde sensible en termes de sensible»[36].

Se, con Frédéric Keck, «la logique du sensible est une logique esthétique: c'est le plaisir pris par l'esprit humain à retrouver dans le sensible des rap-

osserva acutamente come «le choix des mythes comme objet privilégié d'étude des "enceintes mentales" de l'homme, tient au fait que l'esprit y dialogue directement avec lui-même. C'est la définition même de l'esthétique». Y. Simonis, *Claude Lévi-Strauss ou la "Passion de l'inceste"*, pag. 328.

[33] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, pag. 575.

[34] Le arti dei popoli nativi della Costa Nord-Ovest del continente americano costituiscono il basso continuo dell'intera ricerca lévi-straussiana: da *Indian cosmetics* (1942), *The art of the Northwest coast at the American Museum of Natural Histor*y (1943) e *Le dédoublement de la représentation dans les arts de l'Asie et de l'Amérique* (1945) sino a *La voie des masques* (1975) e l'ultimo capitolo di *Regarder écouter lire* (1993).

[35] C. Imbert, *Un moment épistémologique*, in P. Descola (ed), *Claude Lévi-Strauss: un parcours dans le siècle*, Paris 2012.

[36] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, in Id., *Œuvres*, op. cit., pag. 576. Per questo motivo, poche pagine più avanti, il tipo di conoscenza veicolato dall'opera d'arte e quello del pensiero mitico sono avvicinati quasi a coincidere. *Ibid.*, pp. 582-93.

ports entre des signes»[37], allora l'intero itinerario teorico di Lévi-Strauss può essere correttamente studiato come un viaggio nel cuore di una razionalità estetica: una classificazione totemica *hidatsa*, un mito *tsimshian*, una maschera *swaihwé*, un dipinto di Poussin sono analizzati dal punto di osservazione privilegiato di chi assiste all'emergere di forme complesse di pensiero astratto-concettuale direttamente dall'ordito dell'esperienza sensibile.

## 5. *Dall'opera d'arte come modello ridotto all'estetico come modellizzazione*

Nell'analisi lévi-straussiana dell'intreccio espressivo di funzioni logiche e qualità secondarie all'opera nel pensiero selvaggio troviamo uno dei punti di contatto più sorprendenti con le indagini contemporanee sulla cognizione estetica.

Quando in precedenza abbiamo parlato di attività modellizzante della cognizione estetica, il nostro riferimento implicito andava naturalmente alla nozione di «modèle réduit» mediante la quale Lévi-Strauss espone la propria teoria dell'arte: «il semble bien que tout modèle réduit ait vocation esthétique [...], inversement, l'immense majorité des œuvres d'art sont aussi des modèles réduits»[38].

La nozione di modellizzazione è una delle cruciali conquiste dell'impresa strutturalista. I processi di modellizzazione costituiscono una condizione necessaria alla vita delle società umane e lo strutturalismo può essere considerato come il tentativo filosofico più compiuto di far emergere la varietà di tali processi. Ogni fase della creazione e della trasmissione culturale comporta una dinamica ricostruttiva che avviene a diversi livelli di modellazione cognitiva, sin dai trattamenti più elementari degli stimoli. Come già sapeva Lévi-Strauss, nel regno animale l'«informazione sta nelle differenze»[39], i sistemi percettivi si sono cioè evoluti in ogni essere vivente per rilevare differenze qualitative a partire dalle quali costruire regolarità strutturali (ex. la rilevazione dei margini nella transizione figura-sfondo). Nella percezione visiva, ad esempio, la complessità dello stimolo retinico viene ridotta da una codifica selettiva a tratti di

[37] F. Keck, *Lévi-Strauss et la pensée sauvage*, pag. 50.

[38] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, pag. 583.

[39] G. Vallortigara, *Pensieri della mosca con la testa storta*, Milano 2021, pp. 65-74.

base – orientamenti dei contorni, direzione del movimento, profondità relativa, contrasti cromatici – che vengono poi integrati gerarchicamente in una proiezione retinotopica, una rappresentazione formalmente equivalente ('omeomorfa') del campo visivo. Già a questo livello, la percezione fornisce ai trattamenti categorizzanti di livello superiore una sorta di *modèle réduit* attraverso il quale l'organismo riconosce un ordine qualitativo, soddisfacendo per la prima volta quell'*exigence d'ordre* alla base di ogni forma di pensiero umano. Seguendo alla lettera Lévi-Strauss, una tale organizzazione primaria dello stimolo, dal punto di vista operativo, non differisce sostanzialmente dalle operazioni logiche superiori del pensiero selvaggio e del pensiero in generale. Una serie di principi organici e leggi di organizzazione, come le opposizioni binarie, presiede all'attività modellizzante della mente. Se le cose stanno così, appare naturale pensare che anche le più complesse produzioni culturale umane, una classificazione totemica, un quadro di Poussin o una pagina della *Recherche* di Proust, siano il prodotto di una modellizzazione attraverso la quale la mente umana produce unità intelligibili nel flusso delle percezioni. Questo è quanto si domanda, in pieno spirito strutturalista, Jean-Marie Schaeffer:

si la modélisation – la construction de simulacres formels – est la manière dont nous nous représentons les choses (puisqu'elle opère déjà au niveau de la perception), comment pourrait-elle ne pas être aussi le principe de constitution des oeuvres d'art?[40]

Nel tentativo di spiegare la profonda emozione estetica provata contemplando un dettaglio di un dipinto di François Clouet, Lévi-Strauss sembra proprio voler rispondere a tale domanda offrendoci la descrizione di un'esperienza estetica come un'attività modellizzante il cui funzionamento è di natura gestaltica:

À l'inverse de ce qui se passe quand nous cherchons à connaître une chose ou un être en taille réelle, dans le modèle réduit la connaissance du tout précède celle des parties. Et même si c'est là une illusion, la raison du procédé est de créer ou

[40] J.-M. Schaeffer, *Lettre a Roland Barthes*, Paris 2015, pag. 67. Schaeffer fa riferimento al saggio di Roland Barthes *L'activité structuraliste* (1963) ma la questione vale certamente anche per il maestro dello strutturalismo Claude Lévi-Strauss.

d'entretenir cette illusion, qui gratifie l'intelligence et la sensibilité d'un plaisir qui, sur cette seule base, peut déjà être appelé esthétique[41].

Di fronte ad un'opera d'arte, l'occhio, proprio come accade ai livelli più bassi del trattamento dello stimolo sensoriale, coglie in una sintesi immediata una totalità, un «homologue de la chose» risultato di una selezione di tratti – operata dall'artista e completata dallo spettatore – che mette in evidenza alcune parti, celandone delle altre. La forma artistica che deriva da questa attività modellizzante mostra l'oggetto al tempo stesso nella prospettiva particolare con cui è stato rappresentato e in quella di uno sguardo universalizzante. L'emozione estetica dipende proprio da questa unione, dalla gratificazione cognitiva che sorge dal cogliere nel medesimo oggetto, evento e struttura, l'ordine intelligibile che emerge direttamente nell'ordito delle qualità sensibili.

Se il *modèle réduit* – caratteristica permanente ed essenziale dell'arte – ha la capacità di trasformare direttamente le dimensioni sensibili in dimensioni intelligibili, la conoscenza estetica può, di conseguenza, fondarsi in ultima istanza in una funzione di modellizzazione cognitiva che, secondo specifici processi psicologici e modalità attenzionali, produce un gratificante ordine di significato nel flusso dell'esperienza. Questo è propriamente il modo con cui i più recenti studi di estetica antropologica descrivono il funzionamento della cognizione umana in regime estetico: un'attività intensificata di esplorazione modulata e diretta da attrattori presenti nel campo percettivo ambientale, in cui gli oggetti o gli eventi percepiti acquisiscono un significato emotivamente marcato ma concettualmente indeterminato.

Alla luce della nozione di modelizzazione, la tesi lévi-straussiana dei *modèles réduits* non si limita a offrire una teoria dell'arte ma contiene i rudimenti di una più ampia tesi generale sulla *ratio* estetica dei processi culturali. A ragione della loro ontologia distribuita, infatti, i fenomeni culturali sono modellizzati da menti individuali situate in uno specifico contesto storico e ambientale, e l'esistenza di un dato sistema culturale dipende da un'incessante reinvenzione e ricreazione individuale che avviene a tutti i livelli, coinvolgendo gli schemi sensomotori, le reazioni affettive, le emozioni sino alle categorizzazioni di ordine superiore del linguaggio. Come scrive Maurice Bloch, «la culture consiste en une multitude d'actes

[41] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, pag. 585.

individuel de création cognitive d'une matiére plongée dans un interminable procès de creation»[42]. Se accogliamo la solidarietà di pensiero selvaggio e pensiero estetico appare evidente come, anche per Lévi-Strauss, quest'ultimo costituisca il candidato migliore ad assolvere un tale compito di creazione e trasformazione culturale[43].

Gli approcci più recenti in estetica cognitiva confermano l'intuizione dell'antropologo. L'attenzione estetica, a differenza dei processi attenzionali standard, è descritta come molto flessibile, creativa e capace di un alto livello di innovazione[44]. Tale libertà è resa possibile dal fatto che la percezione estetica possiede un grado di flessibilità capace di produrre dinamiche generatrici di innovazione rese impossibili nella percezione ordinaria dalla dinamica schematizzante ultrarapida dell'attenzione standard. Essa coinvolge sia il processo verticale di categorizzazione concettuale sia l'esplorazione orizzontale della complessità contestuale e per questo è in grado di cogliere *correspondances* qualitative, relazioni di affinità tra configurazioni e aspetti eterogenei della realtà. In accordo con il principio lévi-straussiano secondo cui «les voies et les moyens de l'entendement ne relèvent pas exclusivement de l'activité intellectuelle la plus haute, car l'entendement relaye et développe des opérations intellectuelles déjà en cours dans les organes des sens»[45], questa peculiarità della modellizzazione estetica potrebbe essere assolta percettivamente già ad un livello primario di trattamento del'informazione mediante un'articolazione, secondo marcature affettive, degli input sensoriali in «grappoli percettuali» qualitativamente densi[46]. L'indeterminazione concettuale e oggettuale renderebbe questa forma primaria di categorizzazione abile «a cogliere e a stringere somiglianze di famiglia tra fenomeni, atmosfere,

[42] M. Bloch, *Une anthropologie fondamentale*, in P. Descola (a cura di), *Claude Lévi-Strauss, un parcours dans le siécle*, pag. 258.

[43] Sul ruolo creativo dell'estetico nelle dinamiche culturali rimando a L. Bartalesi, *From the aesthetic mind to the human cultures: Towards an anthropology of aesthetics*, «Aisthesis», 12, 1, 2019, pp. 15-26.

[44] Questa è la tesi di Schaeffer sul carattere divergente, polifonico e distribuito dell'attenzione in regime estetico. J.M. Schaeffer, *L'experience esthétique*, Paris 2015.

[45] C. Lévi-Strauss, *Structuralisme et écologie*, pag. 164.

[46] Analogamente, Imbert parla, a proposito della logica del sensibile di «cluster de *qualia* différentiels où s'articule une tout autre économie mentale». C. Imbert, *Qualia*, pag. 336.

oggetti ed eventi assai diversi tra loro per caratteristiche oggettive e proprietà fenomeniche»[47].

In questa direzione interpretativa sembra spingerci la centralità della nozione di *transformation* adottata da Lévi-Strauss nel quadro dell'analisi dei sistemi mitici. Sebbene fondate su operazioni concettuali ben precise – inversione, omologia, simmetria, chiasma, etc. – le operazioni logiche di trasformazione potrebbero, in accordo con quanto detto sinora, obbedire alle medesime leggi operative della cognizione estetica umana, la quale diverrebbe in tal modo una componente essenziale del movimento creativo e liberamente produttivo dei processi attraverso i quali gli individui generano, trasmettono e trasformano la loro cultura. A motivo dell'intreccio espressivo di elementi affettivi e riflessivi, le esperienze estetiche sono indissolubilmente legate a situazioni in cui è in gioco il nostro equilibrio emotivo e una relazione armonica con il mondo («une secrète harmonie»), così come il nostro rapporto con la trascendenza, con la morte e con l'esigenza di attribuire un senso globale all'esistenza.

In conclusione, l'estetica antropologica lévi-straussiana, rilevando una falla nel tradizionale modo di pensare la globalità delle forme di pensiero umano sul modello della razionalità occidentale, apre a un profondo ripensamento degli studi sulla dimensione estetica dell'esperienza umana. Ci obbliga a misurare la portata filosofica di un'indagine sulle forme storiche e culturali di una razionalità estetica, su quelle logiche e stili di ragionamento che, innestati sulle funzioni e operazioni della cognizione estetica, hanno accompagnato lo sviluppo delle civiltà ben prima dell'emergere di una logica classica e di una razionalità scientifica moderna.

Lévi-Strauss ci lascia in eredità una nozione complessa di estetico, inteso *in primis* come attività modellizzante della cognizione umana che, guidata da una «curiosité assidue et toujours en éveil» e da «un appétit de connaître pour le plaisir de connaître»[48], rappresenta il livello strategico

[47] F. Desideri, *Schemi estetici. Una proposta*, in L. Marchetti (a cura di), *L'estetica e le arti*, Milano 2016, pag. 125. Per una teoria generale dell'estetico che va nella direzione qui presentata si veda anche F. Desideri, *Origine dell'estetico*, Roma 2018.

[48] C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, pag. 574. Significativamente, poche pagine prima, Lévi-Strauss cita il paleontologo e biologo evoluzionista George Gaylord Simpson, assegnando al *sens esthétique* la funzione di anticipazione della logica tassonomica scientifica e di ogni ordine classificatorio in generale: «Simpson a montré que l'exigence d'organisation est un besoin commun à l'art et à la science et que, par voie de conséquence, "la

primario attraverso cui i fenomeni si lasciano aggredire dal pensiero. Una forma di conoscenza fondamentale che ha consentito alla nostra specie di compiere passaggi evolutivi di cruciale importanza – la rivoluzione neolitica ma anche quella figurativo-simbolica del Paleolitico superiore – e il cui enigma ancora irrisolto «propose au savant le terrain le plus neuf et celui dont l'exploration peut encore lui procurer de riches découvertes.» Comune al pesce e all'esteta, la conoscenza estetica ci fa dono, infine, di un'esperienza del mondo naturale in grado di riavvicinare l'umano a tutte le altre forme viventi, un'esperienza intensificata della vita che non smette di ricordarci «que végétaux et animaux, si humbles soient-ils, ne fournissent pas seulement à l'homme sa subsistance, mais furent aussi, dès ses débuts, la source de ses émotions esthétiques les plus intenses»[49].

taxinomie, qui est la mise en ordre par excellence, possède une éminente valeur esthétique" (loc. cit., p. 4). Dès lors, on s'étonnera moins que le sens esthétique, réduit à ses seules ressources, puisse ouvrir la voie à la taxinomie, et même anticiper certains de ses résultats». *Ibid.*, pag. 572.

[49] C. Levi-Strauss, *Structuralisme et écologie*, pag. 166.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 501-525

# Guttuso vignettista de «l'Unità», 1944-54

Chiara Perin

**Abstract** From June 1944 to December 1954, Renato Guttuso was an assiduous presence in the Communist newspaper «l'Unità» as an artist, critic and militant. For the Rome edition, however, he also played the role of illustrator, focusing on current events as well as on the Party's battles. In that decade, Guttuso produced about 30 drawings that have so far remained on the margins of historiographical interests. Concentrated in two periods equally decisive for the history of the PCI (1944-45; 1950-51), the artist's ink and pencil drawings possess a satirical and ideological character only partly comparable to that of coeval paintings. This article attempts to examine Guttuso's stylistic choices, his relations with the editorial staff and the reasons that led him to end his activity as an illustrator for «l'Unità» in the mid-1950s.

**Keywords**: Renato Guttuso; Postwar illustration and satire; Art and political militancy
**Parole chiave**: Renato Guttuso; Illustrazione e satira del dopoguerra; Arte e militanza politica

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 30.06.2023
Accepted 01.09.2023
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Chiara Perin (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_08

# Guttuso vignettista de «l'Unità», 1944-54

Chiara Perin

## 1. *Immagini per il Partito*

Dal giugno 1944 al dicembre 1954 Renato Guttuso fu una presenza assidua sulle pagine de «l'Unità»: pubblicava dipinti e disegni recenti, firmava articoli culturali, aderiva alle campagne del Partito. Qualunque fosse l'occasione, ogni volta ne usciva confermato il ruolo di capofila realista. Ma oltre che artista, critico e militante, per l'edizione romana del quotidiano egli assolse un altro ruolo, idealmente capace di riassumerli tutti. Dalla ripresa delle pubblicazioni dopo la clandestinità imposta dal fascismo alla crisi del movimento figurativo, Guttuso infatti lavorò anche come vignettista attento all'attualità e alle battaglie comuniste.

I trentadue disegni sinora individuati[1] si concentrano in due stagioni decisive nella vita del Partito e riflettono i temi all'ordine del giorno. Come inevitabile, nei dieci mesi compresi tra la Liberazione di Roma (4 giugno 1944) e dell'Italia intera (25 aprile 1945) «l'Unità» pose al centro la lotta al nazifascismo[2]. A inizio anni Cinquanta prevalsero invece le critiche alla politica nazionale quanto alla diplomazia statunitense: gli accordi democristiani con i magnati dell'industria e la legge truffa, la guerra in Corea e il maccartismo. Le stesse annate coincisero con l'affermazione personale di Guttuso. Nel 1944 egli assurse alla guida del «gruppo di sinistra»[3] scalzan-

[1] Nelle raccolte de «l'Unità» conservate presso le principali biblioteche italiane le annate immediatamente seguenti alla ripresa delle pubblicazioni, il 6 giugno 1944, sono incomplete. Non è quindi possibile escludere la presenza di altri disegni di Guttuso.

[2] Sul tema, cfr. P. Murialdi, *Dalla Liberazione al centrosinistra*, in G. De Luna, N. Torcellan, P. Murialdi, *La stampa italiana dalla Resistenza agli anni Sessanta*, Roma-Bari 1980, p. 182. Più in generale, si rimanda al volume per le vicende del quotidiano nel dopoguerra.

[3] L'espressione è usata da M. Venturoli, *Interviste di frodo*, Roma 1945, pp. 131-6.

do gli esponenti ormai invecchiati della Scuola romana; nel 1951 venne eletto – unico tra pittori e scultori – nel Comitato centrale del Partito Comunista. Le tessere disegnate nel 1945 e nel 1952 – dove campeggiava la sua firma – offrono una ulteriore testimonianza di quell'impegno[4].

Diversamente dalle illustrazioni guttusiane per il teatro o l'editoria, i disegni per «l'Unità» non hanno riscosso l'interesse degli storici[5]. Alla base di tale disattenzione vanno ipotizzate ragioni di ordine stilistico e materiale: la loro natura grottesca, il linguaggio greve e sovraccarico assai distante dai fogli coevi, la difficoltà di reperire gli originali in gran parte dispersi tra le redazioni del quotidiano o le collezioni degli amici. Dagli anni Ottanta, alcuni di essi sono emersi nelle mostre sull'artista insieme ad altri al tempo rimasti inediti: bozzetti per manifesti, caricature di capi politici e militari, parodie della compagine astratta, disegni accorati sui drammi internazionali[6]. Tuttavia l'unico volume dal carattere eminentemente politico rimane *Renato Guttuso. Trent'anni, 1939-1969*. Si tratta di una raccolta di settantasei disegni curata nel 1969 dal responsabile della stampa comunista (Amerigo Terenzi), introdotta dal solo intellettuale avvicinabile a Guttuso per completezza e prestigio (Carlo Levi) e accompagnata da un affettuoso telegramma inviatogli per il cinquantesimo compleanno dal Segretario (Palmiro Togliatti)[7]. Dunque un omaggio del Partito al suo maggiore interprete figurativo.

Il *corpus* tutto sommato esiguo di quei disegni è spiegabile con la natura del periodico: «l'Unità» non era un quotidiano satirico, ma l'organo della

[4] Sulle tessere del PCI e più in generale sulla sua propaganda attraverso le immagini, cfr. *Il rosso e il nero. Figure e ideologie in Italia nelle raccolte del csac*, Catalogo della mostra, Milano 1999, pp. 75-80; E. Novelli, *C'era una volta il Pci. Autobiografia di un partito attraverso le immagini della sua propaganda*, Roma 2000, in particolare pp. 223; 268-9.

[5] Cfr. per esempio *Guttuso e il teatro 1940-1980*, presentazione di E. Siciliano, Milano 1980; *Guttuso e il teatro musicale*, Catalogo della mostra, Milano 1997; F. Carapezza Guttuso, *Il teatro di Renato Guttuso*; *L'illustrazione letteraria*, in *Renato Guttuso. Dal Fronte nuovo all'Autobiografia 1946-1966*, Catalogo della mostra, Bagheria 2003, pp. 256-64; 166-70; *Guttuso alla Scala*, Catalogo della mostra, Milano 2019.

[6] Si vedano le sezioni grafiche delle mostre *Guttuso nel disegno. Anni Venti/Ottanta*, a cura di E. Crispolti, Roma 1984; *Renato Guttuso. Dal Fronte nuovo all'Autobiografia*; *Renato Guttuso. l'arte rivoluzionaria nel cinquantenario del '68*, Catalogo della mostra, Cinisello Balsamo 2018.

[7] *Renato Guttuso. Trent'anni, 1939-1969*, a cura di A. Terenzi, Roma 1969.

dottrina comunista al quale spettava diffondere programmi e direttive del «Partito nuovo». Lì inoltre si stava consumando la battaglia contro la Democrazia Cristiana: se infatti nell'immediato dopoguerra la redazione tutelò il precario equilibrio della coalizione di Governo, negli anni seguenti non perse occasione per accusare la maggioranza di inerzia sociale e malcostume. Come sul socialista «Avanti!», le vignette dei professionisti – Adolfo Cagnacci, Michele Majorana, Attilio Scarpelli, Canova – apparivano già negli anni Quaranta, ma sporadicamente e quasi sempre senza l'indicazione dell'autore esibita invece quando collaboravano i pittori. Le più provocatorie e oltraggiose venivano ospitate da «Cantachiaro», «Rosso e Nero», «Don Basilio»: riviste che pur sposando posizioni anticlericali rimanevano estranee al Partito[8]. Solo con l'inasprirsi degli antagonismi parlamentari nel nuovo decennio «l'Unità» ricorse alla satira quasi quotidianamente.

Insieme ai toni cauti prescritti dai vertici, altri due aspetti possono motivare il limitato apporto di Guttuso al quotidiano. In prima istanza egli non fu il solo a offrire il proprio contributo. Oltre ai suoi, vennero pubblicati disegni di svariati artisti: di preferenza romani e di orbita realista. Tra 1945 e 1946 Nino Franchina e Giulio Turcato intervennero sulla lotta partigiana e democratica[9]; in seguito furono Concetto Maugeri, Salvatore Scarpitta, Saro Mirabella, Armando Pizzinato, Domenico Purificato, Claudio Astrologo, Ugo Attardi, Ampelio Tettamanti a sostenere le battaglie comuniste[10]. In seconda battuta ebbero un peso le scelte editoriali de

[8] A. Chiesa, *La satira politica in Italia*, Bari 1990, pp. 127-50.

[9] Qualche esempio: N. Franchina, *Un partigiano in agguato*, «l'Unità», 2 gennaio 1945, p. 1; G. Turcato, *La solidarietà popolare e democratica*, «l'Unità», 31 gennaio 1946, p. 1; G. Turcato, *Per la vittoria della democrazia sottoscrivete al prestito del Pci*, «l'Unità», 7 febbraio 1946, p. 1; G. Turcato, *14 luglio*, «l'Unità», 14 luglio 1949, p. 1.

[10] Si vedano almeno: C. Maugeri, *Ricordo di Modena*, «l'Unità», 23 gennaio 1950, p. 1; S. Scarpitta, *Truman con bomba atomica*, «l'Unità», 3 dicembre 1950, p. 3; S. Mirabella, *Per l'avvenire della Sicilia votate Blocco del Popolo!*, «l'Unità», 3 giugno 1951, p. 3; A. Pizzinato, *XXXI*, «l'Unità», 20 gennaio 1952, p. 3; D. Purificato, *Vota la lista del Campidoglio contro chi rovina l'Italia*, «l'Unità», 25 maggio 1952, p. 3; C. Astrologo, *L'eccidio di Villa Literno*, «l'Unità», 30 luglio 1952, p. 3; D. Purificato, *Un 1953 di pace*, «l'Unità», 1 gennaio 1953, p. 1; U. Attardi, *Onore al capo del P.C.I.*, «l'Unità», 29 marzo 1953, p. 3; D. Purificato, *2 giugno: difendiamo col voto la Repubblica!*, «l'Unità», 2 giugno 1953, p. 3; M. Mafai, *I giovani vogliono la pace*, «l'Unità», 18 ottobre 1953, p. 3; C. Astrologo, *Il giorno*

«l'Unità»[11]. Le riproduzioni riguardavano di preferenza opere negli stessi giorni esposte in gallerie locali o in rassegne internazionali. Le didascalie erano essenziali quando le immagini affiancavano l'intervento critico, mentre riassumevano in poche righe le intenzioni dell'autore se sostituivano lo scritto. In ogni caso il paratesto assolveva un compito altrettanto prezioso: segnalare ai lettori i principali appuntamenti artistici.

Strategie analoghe erano adottate da altre riviste di Partito. In «Rinascita», le immagini cadenzavano le fitte pagine del mensile senza per forza stabilire un nesso con gli articoli, ma facendosi portavoce delle medesime battaglie ideali[12]. Spesso toccava agli interessati inviare fotografie per promuovere gli ultimi esiti del proprio lavoro. Nel gennaio 1952, per esempio, Gabriele Mucchi insistette con la caporedattrice Marcella Ferrara affinché fosse pubblicata la *Rotta del Po* allora in mostra a Bologna: la richiesta cadde nel vuoto, ma la prima versione del dipinto sarebbe apparsa sul settimanale della Cgil «Lavoro»[13]. In luglio, sempre Mucchi lamentò la visibilità assegnata a tele ormai datate anziché ai più recenti disegni sui contadini di Carpi già spediti a Togliatti[14].

«Il Calendario del Popolo», «Lavoro» e «Il Contemporaneo» si affidavano invece a un solo artista. Con il trasferimento della redazione da Roma – dove avevano collaborato Guttuso e Manlio D'Ercoli – a Milano, il direttore de «Il Calendario del Popolo» Giulio Trevisani commissionò a Mucchi la rubrica artistica come i disegni a corredo di novelle o nar-

*della Liberazione*, «l'Unità», 25 aprile 1954, p. 3; L. Guida, *Non dimenticateci (Portella 1 maggio 1947)*, «l'Unità», 1 maggio 1954, p. 2; U. Attardi, *Festa dei lavoratori*, «l'Unità», 1 maggio 1954, p. 3; A. Tettamanti, *Tutti a manifestare per la libertà nella grande festa del 1° maggio!*, «l'Unità», 1 maggio 1955, p. 1.

[11] Sulla terza pagina de «l'Unità», cfr. B. Pischedda, *Due modernità. Le pagine culturali dell'«Unità»: 1945-1956*, Milano 1995, pp. 143-52.

[12] Sul caso «Rinascita», cfr. E. Barili, *«Rinascita» 1944-1956: racconto per immagini nella costruzione di un nuovo sistema culturale nel dopoguerra*, in *Guardando all'Urss*, Catalogo della mostra, Milano 2015, pp. 193-200; inoltre C. Perin, *Guttuso e il realismo in Italia, 1944-1954*, Cinisello Balsamo 2020, pp. 165-76.

[13] Lettera di G. Mucchi a M. Ferrara, Milano, 26 gennaio 1952, in Milano, Apice, Fondo Mucchi, Corrispondenza: «Questioni artistiche», b. 8, ua 115. *La rotta del Po* venne pubblicata in «Lavoro», IV, 52, 22 dicembre 1951, p. n.n.

[14] Lettera di G. Mucchi a M. Ferrara, Milano, 3 luglio 1952, in Milano, Apice, Fondo Mucchi, Corrispondenza: «Questioni artistiche», b. 8, ua 115.

razioni popolari[15]. Dal 1951 Ugo Attardi divenne il referente per «Lavoro»[16] dove illustrava i racconti dei lettori e i corsivi in quarta di copertina. Allo stesso modo, Renzo Vespignani offrì l'immagine d'apertura de «Il Contemporaneo» sin dal primo numero nel marzo 1954. Anziché restare aderente agli articoli, egli disegnava sprezzanti commenti visivi a episodi di cronaca, fatti politici e culturali.

## 2. *1944-45: una cronaca della Liberazione*

Nell'estate 1944 Guttuso era un trentatreenne ormai al vertice della scena romana. La notorietà risaliva al lustro precedente, grazie a opere controverse e scritti dalla spiccata carica polemica. Lo stile antiretorico, l'aggiornamento sulla lezione francese, la dimensione allegorica dei dipinti lo rendevano un artista lontano dall'estetica dominante, per giunta orientato a sinistra. Durante il servizio militare a Milano, Guttuso si avvicinò infatti al Comunismo frequentando l'ambiente di Corrente, mentre a Roma poté contare sul sostegno di critici ed esponenti del Partito. Fu però con la Resistenza che la militanza divenne concreta, per un breve periodo anche condividendo lo studio con la tipografia clandestina de «l'Unità». L'impegno propagandistico assorbiva Guttuso al punto da trascurare il mestiere: «sono otto mesi che non dipingo» confessò a Marcello Venturoli il primo aprile 1944[17]. «Guttuso – confermò Toti Scialoja in dicembre – abbandonò completamente la pittura, l'attività di Partito non gli dava tregua»[18]. Un'ulteriore conferma di ciò giunge dal constatare che gli unici otto dipinti del 1944 siano per ambientazione e soggetti successivi al 4 giugno[19].

Limitata al massimo l'attività al cavalletto, durante l'occupazione Gut-

[15] Sulla collaborazione di Mucchi a «Il Calendario del Popolo», cfr. G. Mucchi, *Le occasioni perdute. Memorie 1899-1993*, Milano 2001, pp. 206-9.

[16] Sulla rivista della Cgil, cfr. *Lavoro 1948–1962. Il rotocalco della Cgil*, a cura di R. Rega, Roma 2008; L. Valente, *Biografia politica dell'oggetto fotografico. La rivista illustrata della Cgil «Lavoro» e il suo archivio*, «Studi di Memofonte», 11, 2013, pp. 85-102.

[17] M. Venturoli, *Interviste di frodo*, p. 37.

[18] T. Scialoja, *I pittori difendono la città*, «Mercurio», 4, 1944, p. 255.

[19] *Catalogo generale ragionato dei dipinti di Renato Guttuso*, a cura di E. Crispolti, I, Milano 1983, pp. 125-7.

tuso si espresse soprattutto sulla carta: dal marzo 1944 e sino alla Liberazione denunciò con matita, penna e inchiostri tipografici i crimini tedeschi. Erano disegni di natura espressionista per le cromie timbriche, il tratto sintetico, le scomposizioni che conferivano ai carnefici fisionomie bestiali. A fine agosto quattordici fogli vennero esposti ad *Arte contro la barbarie* e poi pubblicati con altri dieci nell'album *Gott mit Uns*[20]. Derivano dalla stessa serie i contributi destinati a «l'Unità» sin dal secondo numero dell'edizione ufficiale. Il 7 giugno apparve infatti *Il tedesco*[21], la settimana successiva *Sangue partigiano* (Fig. 1). Collocati sul taglio basso della prima pagina, entrambi inscenano una esecuzione: rispettivamente a via Tasso, dove aveva sede il carcere delle SS, e al Forte Boccea[22] con lo sfondo di San Pietro. Nonostante il bianco e nero quanto la povertà dei mezzi, le due riproduzioni mantengono il carattere pittorico e i contrasti chiaroscurali degli originali.

Le illustrazioni che nei mesi seguenti documentarono il progressivo arretramento dell'esercito tedesco vanno invece lette alla luce dei bollettini di guerra diffusi dal quotidiano. Il 27 luglio il disegno intitolato dallo stesso Guttuso *Radio Berlino: dominiamo completamente la situazione* ritraeva una Wehrmacht ridotta a scheletri pronti a uccidersi tra loro (Fig. 2). Il messaggio di sfacelo diventò ancora più esplicito a fine 1944 (Fig. 3). In *Himmler, la linea Sigfrido del fronte interno tedesco* Hitler veniva protetto dal proprio ministro munito di un'ascia insanguinata: la sola difesa rimastagli dopo la disfatta occidentale. I simboli mortiferi e le caricature dei vertici nazisti contrastavano con la natura eroica dei partigiani settentrionali protagonisti di due vignette tra ottobre e novembre[23]. Rilanciando

[20] R. Guttuso, *Gott mit Uns. Ventiquattro tavole in nero e a colori*, Roma 1945. L'album, presentato da Antonello Trombadori, era dedicato all'eccidio delle Fosse Ardeatine. I fogli esposti a *L'arte contro la barbarie* dal 23 agosto al 5 settembre 1994 erano: *Massacro di patrioti*; *Storia di un'azione Gap* (4 disegni), *Dopo il massacro*; *Ricordo del compagno Giorgio Labò, Eroe nazionale*; *Paracadutisti tedeschi*; *Massacro di patrioti romani*; *Fucilazione di comunisti*; *Massacro di partigiani*; *Ritirata tedesca in Ciociaria*; *Massacro*; *Massacro*, in *L'arte contro la barbarie. Artisti romani contro l'oppressione nazi-fascista*, Opuscolo della mostra, Roma 1944, p. n.n.

[21] R. Guttuso, *Il tedesco*, «l'Unità», 7 giugno 1944, p. 1.

[22] Informazione tratta da *Renato Guttuso. Trent'anni, 1939-1969*, tav. 9. In alternativa potrebbe trattarsi del Forte Bravetta dove venne giustiziato Giorgio Labò.

[23] Alle precedenti si aggiunge *Civiltà falangista* apparsa il 4 marzo 1945. Dopo aver im-

1. Renato Guttuso, *Sangue partigiano*, «l'Unità», 14 giugno 1944, p. 1
2. Renato Guttuso, *Radio Berlino: dominiamo completamente la situazione*, «l'Unità», 27 luglio 1944, p. 1

3. Renato Guttuso, *Himmler, la linea Sigfrido del fronte interno tedesco*, «l'Unità», 31 dicembre 1944, p. 1

il motto «Vento del Nord» coniato dal leader socialista Pietro Nenni il 26 ottobre[24], esse esprimevano con pari efficacia la forza della Resistenza: bas-

piccato un uomo, Francisco Franco sta per cadere dal patibolo, come già Hitler e Mussolini ai suoi piedi.

[24] Già sull'«Avanti!» del 23 settembre 1944, Nenni scriveva: «Il vento che soffia e che a Milano e a Torino diventerà impetuoso, non s'acquieterà finché tutte le forze antidemocratiche, tutti gli interessi reazionari non siano spazzati via». E chiarì il 26 ottobre: «Ciò che noi chiamiamo "Vento del Nord" è lo sforzo che sarà necessario, da parte delle masse lavoratrici e dei partigiani dell'Italia settentrionale, per riprendere il problema al punto in cui era un anno fa e per dire: "Qui definitivamente finisce l'Italia del fascismo e comincia l'Italia democratica"». La prima illustrazione di Guttuso intitolata *Vento del Nord* apparve su «l'Unità» il 28 ottobre 1944.

tava il vigore del combattente per spazzare via un ecclesiastico dietro la cui tonaca si celavano un fascio littorio e una minuscola camicia nera (Fig. 4).

«l'Unità» fu il primo periodico comunista edito nella Roma liberata, e il primo col quale Guttuso collaborò. Tuttavia al moltiplicarsi delle riviste vicine al Partito le sue vignette trovarono visibilità anche su altre sedi. In tutte tornavano i medesimi soggetti: la tavola del *Gott mit Uns* con la cattura di Giorgio Labò nel primo numero di «Risorgimento» dell'aprile 1945[25], la storia della Festa del Lavoro e della Liberazione su «Il Calendario del Popolo» ancora romano[26], la rappresentazione della Spagna franchis-

4. Renato Guttuso, *Vento del Nord*, «l'Unità», 3 novembre 1944, p. 1

[25] L'illustrazione di «Risorgimento» corrispondeva a R. Guttuso, *Gott mit Uns*, tav. XII, p. 27. Il disegno fu scelto dall'editore tra molti, come si deduce da una lettera inviata da Einaudi a Guttuso. cfr. F. Carapezza Guttuso, *Guttuso per Einaudi*, in *Guttuso. Capolavori dai musei*, Catalogo della mostra, Milano 2005, p. 209.

[26] I disegni di Guttuso su «Il Calendario del Popolo» erano: *Storia e significato della Festa dei lavoratori*, I, 4, 1-15 maggio 1945, p. 1; *Duemila settantasei giorni di guerra*, I, 5, 16-31

ta e della miseria postbellica su «Il Politecnico» dell'autunno 1945[27]. Per Giulio Einaudi – editore di «Risorgimento» e «Il Politecnico» – Guttuso aveva disegnato già nel 1943 la copertina de *I proscritti* di Ernst von Salomon, ma fu proprio allora che il rapporto tra i due si consolidò. Ed era un rapporto significativo: tra l'artista che meglio di ogni altro figurava valori e vicende del Partito e l'editore che ne pubblicava i fondamenti teorici promuovendo al contempo nuove sedi di dibattito. Oltre alle copertine per la narrativa, in segno di stima Einaudi commissionò a Guttuso il logo dello struzzo, alla fine però rifiutato[28].

Tra 1944 e 1946 anche altri editori si contesero disegni che appassionavano i lettori aderendo ai drammi dell'attualità. Per rinnovare l'impresa di famiglia, ad esempio, Alberto Mondadori lanciò la collana *Il Ponte*. Col proposito di «mettere sullo stesso piano scrittori e pittori, considerando che in questa Collezione i pittori non sono dei semplici illustratori, ma fanno opera interpretativa e creativa nel vero senso della parola»[29], egli affidò a Guttuso le illustrazioni per *Santuario* di William Faulkner e *Addio alle armi* di Ernest Hemingway. Fosse l'«abilità illustrativa» riconosciutagli da Guido Piovene nel dicembre 1944[30] o la capacità di «interpretare il fondo con un istinto da rabdomante» di cui parlò Elio Vittorini in merito alle tavole per Hemingway[31], Guttuso incarnava l'ideale dell'artista completo: coinvolto nel presente, dallo stile aggiornato e personale, a suo agio con ogni mezzo espressivo.

Per Einaudi e Mondadori furono soprattutto Cesare Pavese e Vittorini a

maggio 1945, p. 1; *Un anno fa: Roma liberata*, I, 6, 1-15 giugno 1945, p. 1; *Storia del fascismo dal 28 ottobre al 27 aprile*, I, 15, 16 ottobre-31 dicembre 1945, p. 3.

[27] Le illustrazioni su «Il Politecnico» erano: *L'ultimo atto della reazione spagnola. Banchetto di Erode*, 1, 29 settembre 1945; Senza titolo (ma scena di strada), 5, 27 ottobre 1945.

[28] Sulle copertine e l'episodio dello struzzo, cfr. M. Rubino, *La concretezza del segno. Le copertine di Guttuso per Einaudi*, in *Storie in copertina. Protagonisti e progetti della grafica editoriale*, Pavia 2014, pp. 224-43. Più in generale sul rapporto Guttuso-Einaudi: F. Carapezza Guttuso, *Guttuso per Einaudi*, pp. 209-13.

[29] Lettera di A. Mondadori a R. Guttuso, Milano, 12 dicembre 1945, AME, Il Saggiatore, carteggio 1934-76; già pubblicata in A. Mondadori, *Lettere di una vita, 1922-1976*, Milano 1996, p. 147, n. 89.

[30] G. Piovene, *Tre vocaboli*, «La Nuova Europa», 2, 17 dicembre 1944, p. 7.

[31] E. Vittorini, *Frederic Henry e Catherine Barkley personaggi di Hemingway e Guttuso*, «Il Politecnico», 29, 1° maggio 1946, p. 22.

farsi tramite tra Guttuso e gli editori. Nel caso de «l'Unità» il ruolo chiave spettò invece ad Amerigo Terenzi. Romano, classe 1909, Terenzi si era avvicinato all'antifascismo a inizio anni Quaranta, iscrivendosi al Partito Comunista nel 1943. Il ritratto che Guttuso gli dedicò a inizio decennio ne esalta il ruolo di intellettuale sodale e collezionista: all'epoca gestiva il Teatro degli Artisti dove conobbe Ettore Colla, Leoncillo, Mario Mafai, Alberto Ziveri. Proprio quell'esperienza permise a Terenzi di amministrare «l'Unità» sin dal giugno 1944, trovandone la sede nei locali già occupati dalla tipografia Uesisa di via Quattro Novembre. In virtù delle sue doti dirigenziali, Togliatti gli affidò poi la responsabilità dell'intera stampa comunista. Tra gli ideatori dell'agenzia Ansa e dell'Associazione Amici de «l'Unità», nel dicembre 1949 Terenzi fondò anche il quotidiano «Paese Sera». L'istinto imprenditoriale, la conoscenza delle strategie editoriali e di comunicazione, l'amore per la cultura del proprio tempo permettevano a Terenzi di avere voce nella selezione dei disegni. La presenza nella sua collezione di sette fogli guttusiani tra quelli pubblicati su «l'Unità» tra 1944 e 1954 esprime tutto l'interesse al riguardo[32].

Quelle opere, peraltro, lasciano intendere come l'artista lavorava per il quotidiano. Diversamente da Renato Birolli, che tra gennaio e settembre 1952 realizzò una breve ma fitta serie di vignette per «l'Unità del lunedì» di Milano[33], Guttuso non collaborò in modo sistematico all'edizione romana. Egli consegnava disegni molto simili tra loro delegando la scelta alla redazione. Ciò si deduce dal confronto tra *Radio Berlino: dominiamo completamente la situazione* e *L'ordine regna in Germania* (Fig. 5). A parità di tema, nel primo il microfono al centro conferisce alla scena

[32] Ringrazio Claudia Terenzi, intervistata a Roma il 14 dicembre 2016, per i ricordi sul padre. Altre informazioni utili anche a ricostruire il clima della Roma postbellica si ricavano da G. Mafai, *Botteghe Oscure, addio. com'eravamo comunisti*, Milano 1996, pp. 9-20; 118. Non si conservano invece carte inerenti al rapporto con gli artisti e la gestione della pagina culturale de «l'Unità» nel fondo Amerigo Terenzi conservato presso l'Istituto Fondazione Gramsci di Roma. I disegni di sua proprietà erano: *Sangue partigiano*, 1944; *Radio Berlino: dominiamo completamente la situazione*, 1944; *L'ordine regna in Germania*, 1944; *Himmler, la linea Sigfrido del fronte interno tedesco*, 1944; *Garofano e colomba*, anni Cinquanta; *Julius ed Ethel Rosenberg*, 1953; *Stalin*, 1953 ca.

[33] Sui disegni di Birolli per «l'Unità» e il rapporto con il PCI, cfr. P. Rusconi, *A metà cammino. Renato Birolli tra figurazione e astrazione*, «Saggi e Memorie di storia dell'arte», 39, 2015, pp. 212-25.

5. Renato Guttuso, *L'ordine regna in Germania*, 1944, già Roma, collezione Terenzi

un ulteriore nucleo narrativo. Lo sviluppo orizzontale e lo sfondo in gran parte risparmiato dall'inchiostratura nera lo favorivano inoltre in fase di stampa. Fu lo stesso autore a rendersene conto dando indicazioni alla tipografia: in calce al foglio si legge infatti «su 3 colonne», mentre di «9,8 cm» doveva essere la base di *Himmler, la linea Sigfrido del fronte interno*

*tedesco*. Le stesse prove informano anche sull'assegnazione dei titoli. Se in seguito Salvatore Scarpitta avrebbe spedito dagli Stati Uniti illustrazioni di cronaca corredate da articoli di denuncia[34], Guttuso indicava frasi icastiche: brevi ma di sicuro impatto.

## 3. *1950-54: denuncia e ideologia*

Nel dopoguerra Guttuso è tornato più volte sulla propria fede comunista attribuendone l'origine all'educazione liberale impartitagli dal padre Gioacchino come alle frequentazioni giovanili[35]. Inoltre ha rivendicato il precoce impegno nel far convivere le ragioni del militante con quelle del pittore. E soprattutto si è riconosciuto nell'intellettuale «continuamente debitore alla vita ed agli uomini di quanto la vita e gli uomini continuamente gli danno»[36]. Tale legame con le istanze popolari emerge dai suoi dipinti grazie al linguaggio sempre aderente alla realtà. Sebbene riconoscibili, però, le questioni politiche alla base di tanti quadri – l'*Occupazione delle terre*, *La battaglia di ponte dell'Ammiraglio*, *La zolfara* e più in generale le opere sui lavoratori – venivano filtrate dalla lente della storia o da originali soluzioni stilistiche così da far breccia su un'ampia platea. Al contrario, le illustrazioni per «l'Unità» si rivolgevano a un pubblico mirato: ai dirigenti e tesserati PCI per sostenerli; agli avversari più informati per denigrarli.

La cronaca forniva il pretesto per marcare le contrapposizioni ideologiche che esacerbavano la politica italiana. Anche per questo la retorica prevalse sul pittoricismo degli inizi. Ora Guttuso identificava gli antagonisti con caricature o metafore animali (Francisco Franco con un naso a proboscide, il generale MacArthur come «avvoltoio del Pacifico») che riprendevano i *cliché* usati dalla propaganda elettorale per enfatizzare la meschinità dei capitalisti[37]. Anniversari e assise di Botteghe Oscure erano

[34] È il caso, per esempio, di S. Scarpitta, *Pace*, «l'Unità», 2 agosto 1952, p. 3 dedicato alla ingiusta detenzione del dirigente PC americano Steve Nelson.

[35] Cfr. per esempio R. Guttuso, *Un marinaio ammanettato. Come diventò comunista Renato Guttuso*, «Vie Nuove», 51, 25 dicembre 1949, p. 12.

[36] R. Guttuso, *L'incontro con il Partito*, «l'Unità», 22 dicembre 1955, p. 3.

[37] Sul tema, cfr. A. Ventrone, *Il nemico interno. Immagini, parole e simboli della lotta politica nell'Italia del Novecento*, Roma 2005, pp. 4; 30; 37-42.

invece celebrati da messaggi edificanti e da un'iconografia di ascendenza religiosa[38]. Tuttavia le sue vignette rimangono lontane da quelle dei professionisti, e non solo per la frequenza episodica o il segno insistito. Ciò che più le distingue è la gravità: l'assenza di espedienti satirici, motti di spirito o battute sarcastiche volte a suscitare il riso del lettore. Volendo ascrivere il lavoro di Guttuso per «l'Unità» a categorie ben precise, sono soprattutto la denuncia e l'idealismo quelle a cui fare riferimento.

Soffermiamoci allora su alcuni casi esemplari. Alcide De Gasperi siede tra il presidente della Confindustria Angelo Costa e Alberto Pirelli al termine di un lauto pasto (Fig. 6). Soddisfatti e ghignanti, i tre brindano all'intesa raggiunta all'indomani dei fatti di Modena del 9 gennaio 1950. I corpi sullo sfondo come la didascalia alludono proprio all'uccisione da parte della polizia di sei operai in sciopero contro i massicci licenziamenti attuati dalle Fonderie Riunite. Pubblicato dieci giorni dopo[39], *Commento al banchetto del Grand Hotel* prende le mosse da un incontro tra membri del Governo, industriali e finanzieri segnalato con sdegno dal quotidiano comunista. Nel corsivo dell'11 gennaio, il Direttore Pietro Ingrao leggeva infatti l'eccidio come il riflesso del piano di indebolimento delle organizzazioni sindacali promosso da Costa e appoggiato dalla DC[40]. Studiando il tema su più fogli anche Guttuso fornì lo stesso punto di vista. In un'altra versione il numero dei commensali è maggiore e l'episodio modenese appare entro una sontuosa cornice al pari delle stragi di Melissa e Torre Maggiore[41]. Alla fine però l'artista consegnò il disegno in cui risulta esplicito il parallelo tra il pasto dei plutocrati e i fatti di Modena: l'obiettivo, accentuato dalle proporzioni ingigantite del Presidente del Consiglio, sembra quello di individuarne gli effettivi mandanti.

La lotta alle prevaricazioni sociali che impegnava i Comunisti sul fronte interno cedeva il passo alla condanna dell'espansionismo americano su

[38] Sulla «ritualità laica» del Partito Comunista, cfr. M. Fincardi, *Simboli e immagini sociali*, in *Il comunismo italiano nella storia del Novecento*, a cura di S. Pons, Roma 2021, pp. 240-2.

[39] Lo stesso disegno apparve anche sull'edizione milanese il 24 gennaio.

[40] P. Ingrao, *Una stretta di mano*, «l'Unità», 11 gennaio 1950, p. 1. Inoltre: *Dietro la strage di Modena c'è la «linea» Scelba-Pella*, «l'Unità», 12 gennaio 1950, p. 5; b.l., *Il patto De Gasperi-Costa al banchetto del Grand Hotel*, «l'Unità», 17 gennaio 1950, p. 1.

[41] Il disegno è pubblicato in *Renato Guttuso. Dal Fronte nuovo all'Autobiografia*, n. 238 con il titolo *Riunione*.

6. Renato Guttuso, *Commento al banchetto del Grand Hotel*, «l'Unità», 19 gennaio 1950, p. 1

quello estero. Due vignette, sempre del 1950, suggeriscono infatti quanto la campagna internazionale in difesa della pace possedesse un'impronta antiamericana. Nella *Danza di Acheson*, il Segretario di Stato balla avvinghiato alla personificazione letale e insieme avvenente della «H Bomb» (Fig. 7). Guttuso sfruttò l'iconografia della danza macabra – da poco rilanciata da Alberto Martini e da Mino Maccari[42] – per deprecare la progettazione della bomba a idrogeno avviata dal Presidente Harry Truman su sollecitazione di Acheson. Citando poi la strofa di una canzonetta di Cesare Andrea Bixio e Bixio Cherubini del 1930[43], l'artista fondeva il *memento mori* tardomedievale con l'immaginario collettivo. La fonte colta dia-

[42] Si intitolava *Danza macabra* l'album di 54 litografie realizzato da Martini tra 1915 e 1916. Allo stesso soggetto Maccari dedicò invece la copertina de «Il Selvaggio», 7-8, 15 agosto 1936.

[43] «e in questo tango, così vagabondo, noi ci sentiamo i padroni del mondo»: la strofa, riportata come didascalia della vignetta, apparteneva alla canzone *Tango vagabondo*.

7. Renato Guttuso, *Danza di Acheson*, «l'Unità», 19 luglio 1950, p. 3

logava insomma con quella popolare generando un effetto accattivante. *Perfetta identità di vedute* equiparava invece l'incontro tra MacArthur e Truman all'isola di Wake nell'ottobre 1950 a quello tra Mussolini e Hitler al Brennero di dieci anni prima (Fig. 8). Lette in continuità, le due illustrazioni ribadiscono lo stereotipo dei politici statunitensi: belligeranti senza scrupoli, discendenti dai gerarchi nazifascisti.

Un posto a sé occupa invece il caso Rosenberg che aveva mobilitato l'intera classe intellettuale, italiana e internazionale, contro gli eccessi del maccartismo. Accusati di spionaggio filosovietico, Julius ed Ethel Rosenberg furono condannati a morte nel giugno 1953. «l'Unità» ne auspicò la liberazione con appelli, articoli, illustrazioni[44]. Il 15 febbraio Guttuso consegnò un disegno per la prima pagina insolitamente a colori, anch'esso già di proprietà Terenzi (Fig. 9). L'artista tornò sul tema a maggio con un collage dove sovrapponeva la sedia elettrica alla Statua della Libertà[45]. Dal dicembre 1952 in molti sposarono la causa ritraendo i Rosenberg e i loro figli[46], e un contributo simile apparve anche su «Vie Nuove»[47].

Nei disegni più spiccatamente ideologici la cronaca viene stemperata, mentre i protagonisti sono quasi sempre donne e bambini. Una giovane con il berretto frigio accompagna la festa del popolo calpestando i simboli monarchici: agli antipodi della austera Italia sironiana, incarna la Repub-

[44] Data per esempio al 21 giugno 1953 l'appello *La cultura condanna gli assassini dei Rosenberg* firmato tra gli altri da Bianchi Bandinelli, Pratolini, Guttuso, Zavattini, Mazzacurati, De Santis, Purificato, Checchi, Belgrado.

[45] R. Guttuso, *Impediamo il più infame crimine del fascismo americano*, «l'Unità», 26 maggio 1953, p. 8.

[46] Qui l'elenco, oltre ai due di Guttuso: S. Scarpitta, *Pochi giorni di tempo! Salviamo i Rosenberg*, «l'Unità», 20 dicembre 1952, p. 3; E. Treccani, *Muoiono innocenti!*, «l'Unità», 14 febbraio 1953, p. 3; S. Mirabella, *I piccoli Michael e Robby Rosenberg. Strappiamo alla sedia elettrica i loro genitori*, «l'Unità», 16 giugno 1953, p. 3; A. Salvatore, *Ethel Rosenberg*, «l'Unità», 25 giugno 1953, p. 8; C. Astrologo, *Un mese fa Julius e Ethel Rosenberg venivano uccisi sulla sedia elettrica*, «l'Unità», 18 luglio 1953, p. 3.

[47] A. Scordia, *Incontro dei Rosenberg con i loro figli nel carcere di Sing-Sing*, «Vie Nuove», 9, 1 marzo 1953, p. n.n.; C. Cagli, *Robert e Michael Rosenberg nel carcere di Sing-Sing*, «Vie Nuove», 12, 22 marzo 1953, p. n.n.; R. Guttuso, *I coniugi Rosenberg*, «Vie Nuove», 16, 10 aprile 1953, p. 8; U. Attardi, *Una lettera ai Rosenberg*, «Vie Nuove», 18, 3 maggio 1953, p. 19; M. Muccini, *Incontro con i figli attraverso le sbarre*, «Vie Nuove», 25, 21 giugno, p. 10; G. Turcato, *I figli implorano la loro libertà*, «Vie Nuove», 25, 21 giugno, p. 10.

Pag. 6 — « L'UNITA' » Sabato 21 ottobre 1950

# Perfetta identità di vedute Brennero 1939 - Wake 1950

*" Continueremo a contribuire all'opera di aiutare il progresso umano " (dal discorso del Presidente degli Stati Uniti Truman dopo l'incontro con il generale Mac Arthur nell'isola di Wake)*

(Disegno di Renato Guttuso)

## Massacri e fucilazioni

Dal 28 giugno al 4 luglio 1950 sono stati assassinati dalla polizia di Si Man Ri 22.500 coreani.

Dal 7 al 23 luglio, nel Kwantiow, sono stati fucilati 3000 patrioti.

Il 10 agosto sono stati fucilati 2000 coreani detenuti nelle carceri di Seul.

Il 20 settembre 700 donne e bambini sono stati fucilati dalla polizia di Si Man Ri presso il ponte Cinchiang, fuori dalla porta orientale di Seul. I cadaveri sono stati esposti ai pali telegrafici.

500 coreani profughi, che si erano rifugiati in un bosco ferroviario del Chiretsu, sono stati massacrati dalle truppe americane dopo che tutte le donne furono violentate.

Dal 16 al 17 ottobre sono stati arrestati a Seul cinquemila patrioti coreani.

A Jochon, dopo le sbarco americano, sono state massacrate diverse migliaia di civili. Tutte le case che non erano state distrutte dai bombardamenti sono state rase al suolo e gli americani e le truppe di Si Man Ri hanno mitragliato i civili che trovavano di fuggire dalle case in fiamme.

300 sole coreani sono chiusi nel campo di concentramento della cosiddetta « valle della morte », che il corrispondente del giornale berghese *Le Monde* ha definito « più terribile di Buchenwald o Dachau ».

1000 patrioti sono stati fucilati a Tanjin.

## Bombardamenti a tappeto

*Seconda dati incompleti dai bombardamenti americani sono state distrutte completamente le seguenti città: Sunyo, Chongin, Wonsan, Tanjin, Kanson, Kei, Jonson, Chosin, Wonsa, Phyongtaek, Anseung, Yigiun, Ciorsongin, Dondaeon.*

*In seguito ai bombardamenti su Phyongyang, dal 7 agosto al 7 settembre sono state distrutte 3.252 case, 648 persone sono state uccise e 255 ferite.*

*A Cionsin, distretto pur di 90 per cento sono morti 1.054 abitanti e 2.347 sono stati feriti.*

*Sud è stato bombardato 200 volte 2.500 morti, 5.000 feriti, 1.500 edifici distrutti, 20.000 senza tetto.*

*Il corrispondente americano della A.P. ha paragonato Yongdeh, distrutta dai bombardamento navale, a Nagasaki.*

*Il 25 settembre 600 bombe sono state sganciate su Hamen accidendo centinaia di civili tra cui donne e bambini, istituti culturali e case di abitazione sono stati distrutti.*

*Gli apparecchi americani hanno puntato con particolare cura sulle industrie di pace della Corea del Nord: sono state così distrutte le fabbriche di cemento e di porcellana di Phyongyang, Sunan, Wonsan; le fabbriche di scarpe di Hyamen e di Phyongyang; la cartiera di Sunpo ecc.*

*Il 27 agosto è stata mitragliata un treno sanitario pieno di Phyongyang.*

*Il 28 settembre sono state bombardate per 6 ore centrali Nanamont, Tanimi, Sonbiri, Pohamni, Hefon ecc.*

## Fermiamo la mano ai guerrafondai!

PIETRO INGRAO, Direttore - Sergio Sandri, Vicedirettore responsabile — Stabilimento Tipografico U.E.S.I.S.A. - Roma Via IV Novembre, 149 Roma

8. Renato Guttuso, *Perfetta identità di vedute*, «l'Unità», 21 ottobre 1950, p. 4

blica uscita vincitrice dal Referendum del giugno 1946[48]. Due anni dopo, la stessa figura incoronata protegge lavoratori e padri costituenti dal pericolo delle serpi scudocrociate (Fig. 10). Ragazze e fanciulli sorridenti partecipano con i propri compagni alle ricorrenze del Primo Maggio[49]. Una madre con il figlio in braccio indica la strada verso le bandiere comuniste in occasione dell'apertura del VII Congresso del Partito al Teatro Adriano di Roma[50]. Una famiglia plaude al risultato delle elezioni del giugno 1953

[48] R. Guttuso, *Festa della Repubblica*, «l'Unità», 11 giugno 1946, p. 1.

[49] R. Guttuso, *Primo maggio 1950*, «l'Unità», 1° maggio 1950, p. 1; R. Guttuso, *Primo maggio 1951*, «l'Unità», 1° maggio 1951, p. 1.

[50] R. Guttuso, *VII Congresso Pci*, «l'Unità», 3 aprile 1951, p. 1.

9. Renato Guttuso, *Julius ed Ethel Rosenberg*, «l'Unità», 15 febbraio 1953, p. 1

che hanno impedito l'attuazione della «legge truffa»[51]. Sebbene sincera, l'insistenza di Guttuso su temi domestici o sulla rappresentazione femminile, seducente e insieme *engagé*, rientrava nel piano comunista per modernizzare il volto del Partito. Già dalle prime elezioni la Commissione propaganda aveva infatti diffuso l'immagine di un «Partito materno»: accondiscendente verso la società piccolo-borghese ancora saldamente radicata all'ideale dell'angelo del focolare[52]. Di preferenza eseguiti a matita e di immediata leggibilità, quei disegni non nascevano necessariamente per il quotidiano e spesso assumevano altre funzioni. Reimpiegati su tessere, manifesti o locandine[53] diventavano illustrazioni di propaganda alla

[51] R. Guttuso, *La grande vittoria del 7 giugno*, «l'Unità», 14 giugno 1953, p. 3; R. Guttuso, *I truffatori travolti dalla vittoria popolare*, «l'Unità», 15 giugno 1953, p. 3.

[52] Al riguardo, cfr. *Via il regime della forchetta. Autobiografia del Pci nei primi anni '50 attraverso i manifesti elettorali*, a cura di D.G. Audino e G. Vittori, saggi di M. Flores e A.C. Quintavalle, Roma 1976, pp. n.n.; E. Novelli, *I manifesti politici. Storie e immagini dell'Italia repubblicana*, Roma 2021. Inoltre sull'iconografia comunista e i debiti nei confronti dell'Urss, cfr. F. Andreucci, *Falce e martello. Identità e linguaggi dei comunisti italiani fra stalinismo e guerra fredda*, Bologna 2005, pp. 225-37.

[53] A proposito, l'immagine del paracadutista tedesco già in R. Guttuso, *Gott mit Uns*, tav. 16, p. 36 nel febbraio 1955 venne corredata dalla frase «No al riarmo tedesco» e reimpiegata dal Partito come cartolina contro la ratifica dell'Ueo in Senato.

10. Renato Guttuso, *Due giugno 1948*, «l'Unità», 2 giugno 1948, p. 1

stregua dei molti contributi commissionati dagli Amici de «l'Unità» per incoraggiarne la sottoscrizione durante il mese della stampa comunista[54].

[54] Nel 1955 apparvero i disegni *Sottoscrivete per «l'Unità»* di M. Muccini (9 ottobre), U.

## 4. *1954: il distacco*

Esaurita la polemica sulla condanna Rosenberg e la campagna elettorale del 1953, Guttuso ridusse al minimo l'attività di vignettista per «l'Unità». Dopo il 4 dicembre 1954, quando concesse un vecchio disegno per il Congresso del Popolo Meridionale[55], preferì collaborare con articoli politici o culturali. Alla base di questa frenata si possono individuare tre ragioni di diversa natura. La prima riguarda i cambiamenti che interessarono il quotidiano. Sin dalla Liberazione, i verbali di Segreteria e di Direzione del Partito riportavano critiche insistenti alla impostazione de «l'Unità»[56]. Si lamentava la mancanza di riferimenti alla vita sindacale o a questioni ideologiche, la presenza nelle redazioni di intellettuali privi di militanza attiva e la scarsa attrattiva nei confronti della classe operaia. Il rinnovamento iniziò nel 1952 con l'introduzione di una corposa sezione dedicata allo sport nell'edizione del lunedì, della «Pagina della donna» in quella del giovedì e il successivo incremento sino alle otto pagine. Verso metà decennio apparvero quasi ogni giorno le illustrazioni satiriche di Canova, inoltre aumentò il ricorso alla fotografia tanto da istituire la rubrica «La fotografia del giorno». Pur contribuendo alla modernizzazione de «l'Unità», gli aggiornamenti non coinvolsero gli artisti. E d'altra parte dagli stessi documenti di Partito trapela l'insofferenza dei dirigenti verso le attività culturali. Nella Direzione del 25 settembre 1952 Giancarlo Pajetta si interrogava retoricamente su cosa significasse essere popolare per un quotidiano comunista: «il giorno del Congresso dei pensionati parlare di quel problema voleva dire interessare 3 milioni di persone. È più popolare la Biennale di Venezia o il Congresso dei pensionati? Per la prima ci si preoccupa, il secondo lo si ignora»[57].

Sulla scelta di Guttuso dovette pesare anche la sostituzione di Emilio

Attardi (13 ottobre), L. Guida (16 ottobre), S. Mirabella (19 ottobre), A. Sughi (26 ottobre), G. Motti (2 novembre).

[55] Si trattava di un doppio ritratto con trombettiere risalente a inizio anni Cinquanta, quando l'artista era impegnato nella stesura de *La battaglia di ponte dell'Ammiraglio*.

[56] I rispettivi documenti si conservano a Roma, presso l'Archivio Mosca dell'Istituto Fondazione Gramsci.

[57] Verbale della Direzione Centrale del Partito Comunista, 25 settembre 1952, Roma, Istituto Fondazione Gramsci, Archivio Mosca, mf. 262. L'ordine del giorno era *La stampa quotidiana del Partito*.

Sereni alla guida della Commissione culturale. Privilegiando il recupero di Antonio Gramsci e della storia nazionale sui dettami sovietici, dall'aprile 1951 il successore Carlo Salinari ricorse infatti a una politica diversa. Il cambio di passo emerse sin dal *Promemoria sul lavoro culturale* di luglio:

Mi pare – sosteneva Salinari – che si sia proceduto un po' semplicisticamente a sviluppare il lavoro culturale prevalentemente in due direzioni: da una parte nella direzione dello sviluppo di una cultura di massa, dall'altra nella ricerca di un legame immediato fra singoli uomini di cultura e determinati movimenti politici da noi promossi (firme per Stoccolma, dichiarazioni, petizioni etc.). Lungi da me l'idea che questo non si debba fare, ma anche lontana l'idea che in questo si possa esaurire il lavoro culturale[58].

Da allora la Commissione marginalizzò il ruolo dell'Associazione italiana dei Partigiani della Pace che Sereni, in veste di Segretario, aveva sempre

11. Renato Guttuso, *Restano solo i morti*, 1956

[58] C. Salinari, *Promemoria sul lavoro culturale*, 11 luglio 1951, Roma, Istituto Fondazione Gramsci, Archivio Mosca, mf. 191.

esaltato. E proprio da allora si diradarono le vignette antiamericaniste dell'artista.

Da ultimo, il distacco di Guttuso fu dettato con ogni probabilità dall'insofferenza crescente verso le derive realiste. Alla Biennale del 1954 il confronto tra il *Boogie-Woogie*, ispirato ai nuovi costumi dei giovani romani, e le opere degli altri figurativi attestava tutta la stanchezza del movimento[59]. Con *La spiaggia* nel 1956 Guttuso si smarcò ulteriormente dai temi populisti che ancora primeggiavano tra i colleghi. A quelle date egli non avrebbe più potuto realizzare le spietate tirate politiche di inizio decennio. E, d'altra parte, difficilmente nel novembre 1956 i suoi disegni sui fatti di Ungheria sarebbero stati accettati da un quotidiano ancorato a rigide posizioni filosovietiche (Fig. 11).

[59] Lo stesso Guttuso espresse un giudizio negativo sui dipinti dei colleghi. Cfr. R. Guttuso, *L'arte è in pericolo di morte?*, «Rinascita», 10, 1954, pp. 691-6.

E-ISSN 2464-9201

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa
Classe di Lettere e Filosofia
serie 5 / 2023, 15/2
pp. 527-555

# Per la microstoria della lingua italiana

Lorenzo Tomasin

**Abstract** The paper focuses on the relationships between the history of the Italian language and the historiographical methodology referred to as Microhistory that developed in Italy at the end of the 20th Century and which subsequently became widespread. During the last two decades, various studies of the Italian language have been dedicated to research into historical sources such as archival documents, judicial documents and private correspondence in order to reconstruct the evolution of the history of the language spoken by the lower classes, i.e., independently of the history of the literary language. Nevertheless, this attention and sensitivity to documentary sources could be further enhanced by reconsideration of some research methods and issues in the light of the recent historiographical debate on Microhistory.

**Keywords**: Storia della lingua italiana, Microstoria, Lingua delle classi subalterne

**Parole chiave**: History of the Italian Language, Microhistory, Language of the lower classes

EDIZIONI DELLA NORMALE

**Revisione tra pari/Peer review**
Submitted 30.06.2023
Accepted 01.09.2023
Published 24.04.2024

**Accesso aperto/Open access**
© 2023 Lorenzo Tomasin (CC BY-NC-SA 4.0)

DOI: 10.2422/2464-9201.202302_9

# Per la microstoria della lingua italiana

Lorenzo Tomasin

## 1.

Il concetto e il termine di microstoria non sono rispettivamente tematizzato e impiegato nelle opere fondative di questa corrente storiografica (in particolare nel cruciale *Il formaggio e i vermi*, Ginzburg 1976), ma hanno conosciuto negli ultimi decenni del secolo scorso una piena sanzione e un approfondimento anche terminologico (lo stesso Ginzburg 1994 si è incaricato di una suggestiva «breve storia» della parola), nonché una organica collocazione nel campo degli studî storici[1].

Fra i tratti costitutivi della microstoria, che non si pretende di ripercorrere qui nella sua ormai notevole complessità di sviluppi (un quadro della situazione, né l'unico, ha proposto Raggio 2013), isoleremo solo quelli che si prestano alla riflessione sui rapporti già intercorsi e su quelli ulteriormente possibili tra la ricerca microstorica e gli studî di storia della lingua italiana. Si intende da un lato documentare l'importanza del modello (esplicito o implicito) della microstoria in studî importanti per la storia della lingua, e da un altro suggerire l'esistenza di varie piste d'indagine ancora poco esplorate e piuttosto promettenti.

Caratterizzano e quasi delimitano questo ambito di studî in primo luogo il legame con l'indagine storico-sociale; ancora, la predilezione per casi circoscritti nel tempo e nello spazio e per contesti spesso considerati marginali rispetto ai grandi e classici problemi istituzionali posti dagli studî

[1] Questo articolo nasce da un corso di storia della lingua italiana tenuto a Losanna nell'autunno del 2022. Sono molto grato, per gli scambi che ho avuto con loro durante quel semestre, a Carlo Ginzburg, involontario ispiratore di quel corso, nonché a Laura Ricci e Pietro Trifone, che ne sono stati ospiti. Di suggerimenti preziosi sono debitore anche a Vincenzo Lavenia, Matteo Cesena, Roberta Decolle, Micaela Esposto, Giovanni Merisi, Giacomo Morbiato.

di storia economica, politica e religiosa; inoltre, la valorizzazione delle testimonianze archivistiche (con predilezione per quelle giudiziarie e amministrative, nonché per quelle private), messa a partito per l'evocazione minuziosa di vicende, luoghi e persone di secondo piano – o del tutto assenti – negli affreschi storici tradizionali. Dai caratteri appena indicati discende anche l'attenzione allo studio delle classi subalterne e dei contesti meno intensamente illuminati dalla documentazione superstite in quanto più periferici rispetto ai centri del potere, della ricchezza e quindi della produzione scritta: contesti dai quali gli oggetti studiati vengono a volte rischiarati di riflesso.

Nata di fatto nell'ambito della storia moderna, e particolarmente fruttuosa per quell'età a causa della conformazione e distribuzione dei giacimenti documentari, la metodologia microstorica si è espansa in progresso di tempo sia all'indietro, verso la storia medievale, sia in avanti, estendendosi agli studî di storia contemporanea e saldandosi con ricerche come quella della storia orale, nonché dialogando con l'antropologia – come ha fatto a più riprese lo stesso Ginzburg, con giudiziosa circospezione[2]. Sono aspetti ai quali la storia della lingua non può, come vedremo, rimanere insensibile.

## 2.

Punti di riferimento, in una geografia ben più ramificata nel campo degli studî storici, sono per comune riconoscimento alcuni lavori dello stesso Ginzburg e di colleghi precocemente attivi nel medesimo filone di studî, tra i quali un ruolo preminente hanno svolto Giovanni Levi, Edoardo Grendi, Simona Cerutti. A varie riprese la corrente di studî di cui diciamo ha fatto il punto sulle proprie stesse ricerche, cosicché il valore di provvisori bilanci hanno, tra i vari altri, una nutrita serie di contributi pubblicati dalla rivista «Quaderni storici», e i saggi raccolti in Revel 2016.

Il ruolo di un incubatore scientifico ha avuto poi la collana *Microstorie* di Einaudi, attiva tra gli anni Ottanta e Novanta del secolo scorso, che ha portato l'attenzione sui temi tipici di questo orientamento. A traghettare

[2] Così fino al recente *Ethnophilology*, termine che Ginzburg usa in un senso ben diverso da quello che altri ha proposto nell'ambito della filologia romanza d'ambiente italiano (cfr. ora Ginzburg 2021, pp. 117-33).

idealmente problemi e metodi della microstoria nel secolo attuale è, tra gli altri, un acuto articolo di Francesca Trivellato 2011, che persuasivamente argomenta la piena attualità e produttività della prospettiva microstorica nel quadro delle più recenti tendenze della ricerca storiografica, con particolare riferimento alla *Global History*. Secondo Trivellato, «Italian microhistorians' reflections on the relationship between micro and macro can instill a healthy dose of critical self-reflexivity into the practice of global history». Essi offrono un utile complemento a ricerche che, come quelle di tanta storiografia contemporanea, rischiano di non bilanciare l'astrattezza e il dettaglio, di non sapersi soffermare sui particolari rivelatori. «As social scientists – osserva ancora Trivellato – more than narrative historians, Italian microhistorians were driven by the desire to offer a new conceptualization of the connection between social action and cultural beliefs». Si tratta di una concettualizzazione alternativa a quelle troppo generali perfezionate durante il Novecento, che può ora rivelarsi utilmente complementare anche alle grandi tendenze della storia globale e postcoloniale. Un percorso simile ha impegnato la storia della lingua italiana, e più ancora potrebbe impegnarla, liberandola dai condizionamenti e dalle forzature di grandi modelli storiografici ricevuti da altre discipline (*in primis*, come vedremo, dalla storia letteraria) e talvolta forzosamente imposti alle autonome traiettorie dei suoi studî.

## 3.

Da vari decenni ormai la storia della lingua italiana, disciplina ancor giovane per statuto accademico ma per natura portata all'apertura interdisciplinare, dialoga proficuamente con gli studî storici. Il secondo convegno dell'Associazione per la storia della lingua italiana – che seguì quello inaugurale su «storia della lingua e storia letteraria» – fu dedicato nel 1999 ai rapporti tra «storia della lingua italiana e storia», e le intersezioni disciplinari tra storia linguistica e storia sociale furono in quella sede oggetto di puntuali approfondimenti (gli atti uscirono nel 2003). Esattamente negli stessi anni, d'altra parte, gli storici moderni guardavano con interesse a questioni poste sul confine tra le due discipline (ad esempio, ai rapporti tra riforma religiosa e uso del volgare nel Cinquecento, oggetto di un acuto lavoro di Firpo 2002).

A rinviare, in un certo senso, il confronto diretto e aperto con le ricerche di microstoria è stato a lungo il concentrarsi dell'attenzione degli studiosi

sensibili a temi sociolinguistici sulle potenzialità della ricerca quantitativa, basata sull'elicitazione di dati linguistici in grandi *corpora* documentari, laddove per originaria vocazione gli studî microstorici si ponevano spesso come alternativi a quelli, tipicamente quantitativi e fondati sull'indagine a vasta scala, della storia economica erede della tradizione delle *Annales*. Penso soprattutto al contributo sulla storia sociale del romanesco presentato in quel convegno da Pietro Trifone 2003, cioè da uno studioso che, come vedremo, aveva di fatto incontrato temi e metodi microstorici già in lavori degli anni precedenti.

Rileveremo poi che il termine microstoria ha avuto (come peraltro in altri campi affini) una discreta fortuna nel lessico della ricerca storico-linguistica, tanto da estendere il proprio significato e il proprio ambito d'uso anche al di là dei confini originarî della sua applicazione (pur assai vasti e vaghi). La parola è stata dunque utilizzata da storici della lingua e romanisti in genere, come etichetta allusiva, portatrice di un richiamo talora solo indiretto o implicito al filone storiografico eponimo, sicché una pur ridotta campionatura attinta alla bibliografia storico-linguistica più recente varrà a documentare l'eco che il termine stesso microstoria ha prodotto in quest'ambito.

In una scala di progressiva pertinenza del rapporto con i metodi propriamente microstorici si possono tralasciare i casi in cui questa parola significa semplicemente breve storia, o storia in miniatura[3]. Più direttamente legati alla specificità di un metodo sono la qualifica di microstoria grammaticale proposta da Riccardo Tesi 2018 per la ricostruzione di alcuni tratti d'evoluzione fonomorfologica interna alla storia del fiorentino, col che la categoria viene riferita addirittura alle indagini linguistiche strutturali; o ancora l'opportuno accostamento implicito nella definizione di «microstoria linguistica» che Serenella Baggio 2019 riserva alla dialettologia di Louis Gauchat, il fondatore del *Glossaire des patois de la Suisse romande*, che si basava sull'osservazione di una famiglia o di una piccola comunità, cioè esattamente degli oggetti di studio che di fatto finiscono,

[3] Càpita ad esempio in un eccellente lavoro di Carlo Enrico Roggia 2020: 276 sul Cesarotti, dove appunto di microstoria si parla a proposito di un compendio di storia della lingua inserito dal filosofo-linguista nel suo *Saggio*, o ancora in un recente ricordo autobiografico di Lorenzo Renzi 2023 dedicato alla microstoria dell'insegnamento di filologia romanza del suo maestro Gianfranco Folena.

seppure per ragioni e attraverso metodologie diverse, sotto la lente della microstoria propriamente detta.

La consonanza, e quindi la permeabilità terminologica fra alcuni filoni della ricerca linguistica e i metodi della microstoria è poi del resto evidente in studiose che, come Chiara De Caprio 2019, hanno indagato la cronachistica e la storiografia del passato da un punto di vista linguistico, e in cui il richiamo alla «micro-storia [*sic*] linguistica e culturale» si sostanzia di un preciso riferimento a un metodo d'indagine «*à la* Ginzburg» (ivi: 643). Del vistoso caso di contatto disciplinare rappresentato dall'*Italiano nascosto* di Enrico Testa 2014 diremo più avanti.

La discreta diffusione e la notevole diffrazione dei significati della parola-chiave *microstoria* negli studî di storia della lingua italiana non è del resto isolata, nel senso che varie altre etichette – e con esse varie categorie – della ricerca storica sono state nel tempo variamente adattate alla ricerca storico-linguistica, in una proficua osmosi. Volgendosi a un altro settore degli studî storici, cioè alla paleografia, un caso emblematico è il concetto di *traccia*, di cui è nota la trafila che dagli studî appunto storico-culturali e codicologici di Armando Petrucci conduce a quelli filologici e storico-linguistici di Alfredo Stussi[4].

Non si tratta, naturalmente, di mere coincidenze lessicali: nel senso che dietro l'impiego di analoghe o identiche etichette vi è un terreno comune di metodi e d'intenti che varrà ora la pena d'illuminare più nel dettaglio.

## 4.

Pur non richiamandosi esplicitamente alle ricerche dei microstorici, e in alcuni casi persino prescindendo dal loro dibattito, alcuni importanti studî di storia della lingua italiana ne hanno di fatto incrociato il cammi-

[4] Ben noto il rapporto tra i lavori di Petrucci 1983 e di Stussi 2001 (dove la nozione di traccia è appunto importata nel territorio filologico-linguistico; il medesimo Stussi richiama in verità anche l'uso che dello stesso termine aveva da poco fatto, in ben altri distretti della linguistica, Noam Chomsky; ma potremmo aggiungere che lo stesso Ginzburg era ricorso qualche anno prima di Petrucci – sulla scorta di Freud – alla metafora della traccia in riferimento a una modalità tipica dell'acquisizione della conoscenza nella cultura umana: Ginzburg 1979).

no, essendone forse inconsapevolmente influenzati, e comunque trovandosi ad affrontare tematiche molto vicine a quelle care ai microstorici.

È il caso di molti studî sulla lingua dei semicolti, in cui la puntualità delle vicende storico-linguistiche esaminate si associa di solito col ricorso a fonti documentarie, cioè manoscritte e non letterarie, insomma archivistiche, e con una dominante attenzione alla lingua delle classi subalterne (o comunque delle fasce sociali meno esposte all'alfabetizzazione, che con quelle coincidono almeno in parte), di cui la produzione scritta semicolta rappresenta per l'età moderna l'unica fonte diretta[5]. Anche in questo caso, non si può mirare qui a un panorama esaustivo ma solo a una scelta ragionata, attenta soprattutto ai secoli più lontani toccati da queste ricerche[6].

Un caso esemplare sono gli studî dedicati dal già citato Trifone 2006a a Bellezze di Agnelo Ursini, donna di media estrazione sociale (non una tipica popolana, certo) processata per stregoneria negli anni Venti del Cinquecento e morta suicida prima di ricevere la prevedibile condanna al rogo, ma non prima di aver confezionato un prezioso memoriale manoscritto in cui traspaiono non solo le fattezze del volgare laziale di cui lei era parlante, ma anche la peculiare cultura grafica di chi stese materialmente il documento nonché del significativo scarto linguistico esistente tra l'inquisita e il cancelliere inquisitore, del quale si è conservata insieme all'originale una sorta di trascrizione 'adattata' – anche linguisticamente – del memoriale stesso.

Non a caso gli studî di Trifone su Bellezze si sono svolti in parallelo alla proposta di una *Storia sociale dell'italiano* di cui lo stesso studioso si è fatto promotore[7]: ed è evidente fin nella precisa coincidenza della situazione del processo inquisitoriale la prossimità del caso di Bellezze con quello del

[5] L'introduzione del concetto di semicolto si deve a Francesco Bruni 1978: si tratta, significativamente, dell'intervento di uno storico della lingua a un incontro tra storici e italianisti sul tema dell'alfabetismo e della cultura scritta nella storia della società italiana (a riprova della fecondità del dialogo interdisciplinare che qui si prende in considerazione).

[6] I contributi più recenti e aggiornati sulla lingua dei semicolti sono il saggio di Fresu 2014 e il volume di D'Achille 2022 a cui senz'altro rinvio per lo stato dell'arte sull'intero filone di questi studî, di cui converrà sottolineare la matrice tipicamente italiana (analoghe scritture, assai studiate ovunque dagli storici, sembrano aver attratto finora attenzioni minori negli altri distretti della romanistica, certo a motivo della diversa articolazione storico-sociale delle vicende delle altre grandi lingue romanze di cultura).

[7] È il sottotitolo di Trifone 2006b.

'capostipite' di tutti gli oggetti della ricerca microstorica, cioè il mugnaio Menocchio rivelato da Ginzburg 1976, altro uomo discretamente istruito ma senza dubbio escluso dalle classi dominanti del proprio tempo.

Tra i molti motivi d'interesse del memoriale di Bellezze Ursini alcuni pongono in perfetta consonanza le prospettive dello storico e del linguista. Così, la pertinenza di diritto alle scritture almeno *lato sensu* semicolte del testo allegato agli atti giudiziarî include la confessione di Bellezze tra i documenti che illustrano la delicata fase evolutiva dei volgari laziali all'inizio del Cinquecento. Siamo in questo caso nell'epoca del trapasso del romanesco dalla sua prima alla sua seconda fase – trapasso che le vicende socio-demografiche dell'Urbe determinarono e orientarono crucialmente, cosicché tra i reperti linguistici più curiosi del testo di Bellezze c'è uno *scrausa* per 'sciocca' che anticipa di alcuni secoli un uso lessicale allora invisibile e modernamente emerso nelle periferie romane (forse una voce d'origine gergale).

Ancora, il rapporto tra inquisita e inquisitore si riflette, nel caso di Bellezze, nella rara possibilità di misurare la distanza linguistica tra il testo redatto dall'una e la versione verbalizzata dall'altro, cioè tra la deposizione ad alto tasso di dialettalità di Bellezze e la trascrizione ricondotta dall'altro a quel che si potrebbe definire un passabile italiano regionale «il cui riferimento più diretto non è il toscano, ma il volgare coevo di Roma» (Trifone 2006a: 197) nella sua varietà medio-alta, abbastanza ben distinguibile da quella "medio-bassa" del testo della «fatuciera» di Collevecchio.

## 5.

Simile a quello emblematico appena visto è il caso degli studî sulla lingua delle stampe popolari e della produzione paraletteraria di avvisi a stampa e fogli volanti, altro tipico settore in cui gl'interessi dei microstorici si sono incontrati con quelli degli storici della lingua per il convergere di percorsi di ricerca originariamente distinti[8].

Uno degli aspetti più presenti nell'indagine microstorica delle origini

[8] È chiara la caratterizzazione linguistica che ne dà Ricci (2014: 292): «concepiti nella consapevolezza di una fruizione spiccia, tali fogli erano approntati in tipografia senza quella diligente cura editoriale notoriamente riservata ai libri di letteratura. L'interesse linguistico risiede nel registro mezzano, distante dalla prosa letteraria e con accostamenti

riguarda in effetti la possibilità di «studiare non già la "cultura *prodotta dalle* classi popolari" bensì la "cultura *imposta alle* classi popolari"», e a tal fine (sto citando l'introduzione di Ginzburg 1976: xv) può tornare assai utile «la letteratura di *colportage*, cioè i libretti da pochi soldi, rozzamente stampati (almanacchi, cantari, ricette, racconti di prodigi o vite di santi) che venivano smerciati nelle fiere o venduti nelle campagne da merciai ambulanti». Si tratta, come lo stesso Ginzburg avverte, di un insieme di fonti interessanti ma ambigue, che rischiano da un lato di far scambiare per cultura popolare ciò che non lo è, ma da un altro anche di promuovere una visione troppo rigidamente separativa dei rapporti tra quella e la cultura elaborata dalle classi dominanti.

In termini complessivamente simili si pone il valore testimoniale di questa produzione – pur assai varia – per lo storico della lingua, sensibile da un lato al forte gradiente dialettale e anti-normativo della lingua veicolata da simili testi, ma consapevole anche che si tratta pur sempre, in molti casi, di prodotti derivati da altri più elaborati e colti, ossia di adattamenti realizzati dall'alto in vista della fruizione di un pubblico completamente separato dai circuiti di elaborazione e di produzione dei testi stessi.

È un fatto, comunque, che l'interesse convergente di storici e linguisti per le stampe di minor pregio si è rivelato fruttuoso, dando origine ad un'autonoma serie di studî paraletterari nel panorama della storia della lingua: una nicchia ancora troppo esigua nella quale vanno fiorendo studî come quello recente di D'Onghia 2023 su alcune stampe popolari dedicate alla medicina e alla cucina, nonché all'arte del ricamo. Ma vi è spazio qui anche per gli studî – desiderabili, e ancora poco disponibili – che le storiche e gli storici della lingua potrebbero dedicare alla letteratura devozionale dei primi tempi della stampa, a partire dal suo esemplare italiano più vetusto, quel *frammento Parsons-Scheide* (testo devozionale sulla Passione di Cristo prodotto probabilmente da uno stampatore ambulante in Emilia intorno al 1463), che è forse il più antico testo impresso in Italia e sul quale sarebbe forse da approfondire l'istruttoria linguistica offerta da Ghino Ghinassi sotto forma d'*expertise* al bibliografo che un ventennio fa riportò l'attenzione degli studî su questa preziosa reliquia (oggi volata in America)[9]. Si tratta di un testo probabilmente tradotto dal tedesco,

alla lingua viva; gli avvisi riflettono il processo cinquecentesco di toscanizzazione in modo asistematico, e perseguono con efficacia scopi argomentativi particolari».

[9] Si tratta di Scapecchi 2001. Sul *frammento*, cfr. anche Haebler 1927 (che ne pubblica

ma altrettanto verosimilmente influenzato dai modi di una produzione religiosa e devozionale ben ambientata nell'Italia padana cui lo riconduce la veste linguistica generale, in cui spiccano alcuni tratti di puntuale pertinenza orientale (tra Bologna e la Romagna), come la forma *sipi* 'sia', già caratterizzata da Dante come tipicamente bolognese. Chi avrà redatto materialmente questo testo, e qual era la sua cultura linguistica?

Talvolta la contiguità tra ricerche compiute sugli stessi materiali da storici *tout court* e da storici della lingua è rimasta implicita, inespressa o addirittura inconsapevole. Vi sono, beninteso, anche casi nei quali i materiali oggetto di ricerche microstoriche sono stati segnalati per il loro significato linguistico: così, nel suo profilo della storia della lingua tra la fine del Cinquecento e i primi del Seicento Marazzini (1994: 49) cooptava il già più volte citato Menocchio come esempio utile alla documentazione dell'«italiano popolare» desumibile da fonti documentarie e segnatamente giudiziarie. Converrà qui evocare poi un'opera apertamente e dichiaratamente rivolta ad ambienti molto simili a quelli da cui hanno preso le mosse le ricerche microstoriche, cioè a fonti archivistiche d'epoca moderna relative alle classi più basse tra quelle documentate dalla scrittura: è l'*Italiano nascosto* di Enrico Testa 2014, che non a caso si apre fin dall'introduzione (p. 10) e conclude il suo ampio capitolo sulla lingua dei semicolti (p. 110) con due richiami a Ginzburg 1976[10].

## 6.

*L'italiano nascosto* – notevole per l'originalità dell'impianto e per il tracciato del percorso proposto – è uno dei più articolati tentativi di approfondire le vicende della storia della lingua a partire non dai testi prodotti da e per le classi dominanti, ma dai segnali che provengono, se pure in forma spesso mediata, dalle classi subalterne. Tale mediazione è crucia-

per intero il contenuto, in un'edizione benemerita ma migliorabile), Donati 1954, e quanto agli studî di storia della lingua, di recente, ma di sfuggita, Trovato 2006 e Motolese 2017.

[10] Il volume di Testa dialoga proficuamente con vari altri lavori di storiche e storici moderni, a partire da quelli di Fragnito 2005 sull'atteggiamento della Chiesa posttridentina nei confronti del volgare, di Roggero 1999 e 2006 (che prestano sistematica attenzione alle ricerche parallele degli storici della lingua nel Settecento), nonché del microstorico Grendi 1965, per citare solo i principali.

le quando si tratta di valutare il grado e il significato dell'accostamento all'italiano comune delle scritture di chi era certamente immerso in un contesto fondamentalmente dialettofono quale fu in generale quello della maggior parte dell'Italia preunitaria. Lo sforzo compiuto da Testa per dimostrare l'esistenza di forme d'italiano in qualche modo omogenee al di fuori delle classi dominanti (cioè di ristrette minoranze sociali: essenzialmente il clero, la nobiltà, i professionisti – notai, medici… – e la grande borghesia mercantile) nell'Italia preindustriale appare tanto generoso quanto forse perfezionabile nei risultati.

Il fatto che nei testi scritti semicolti ci si approssimi, con vario livello di successo, all'italiano comune, letterario (o più spesso a quello degli uffici e delle gride, insomma a quello burocratico) non significa necessariamente che questa varietà fosse diffusa anche nell'uso vivo, parlato. L'esame di simili testimonianze scritte deve tener conto che il modello dell'italiano comune (non quello delle *scriptae* locali medievali, ormai quasi ovunque declinanti) era di fatto l'unico disponibile per la scrittura, *a fortiori* dopo il tramonto postmedievale del latino come lingua di riferimento anche per quest'ambito. L'italiano tendenziale (per usare una formula di Mioni 1983 riferita all'età contemporanea; Testa lo chiama invece «pidocchiale», prendendo in prestito un aggettivo coniato da Landolfi) di molti testi popolari dell'Italia moderna non dimostra in effetti l'esistenza di una sorta di nuova pantera dantesca, cioè di una lingua comune dai tratti realmente condivisi. Esso suggerisce piuttosto l'incombenza di irraggiungibili e non raggiunti modelli socioculturalmente egemoni, cui la stragrande maggioranza della popolazione di fatto non accedeva.

C'è forse il rischio di passare, in questo campo, da una visione troppo semplicistica (che opponeva un italiano scritto a un dialetto parlato, senza le molte e variegate vie di mezzo che certamente vi furono) a una altrettanto schematica, cioè alla promozione di fenomeni marginali, pur interessantissimi, dal rango di preziose eccezioni a quello di fatti normali o endemici, quali essi non furono per la maggior parte dei territori italiani e per quasi tutta la durata della storia preunitaria[11].

[11] Con le parole di Bruni (2013: 173), «la zona intermedia del dialetto indebolito e dell'italiano regionale […] e in generale la dinamica della comunicazione e la relazione tra competenza attiva e passiva non consentono neppure alle indagini condotte oggi di fotografare e quantificare il dosaggio dell'italofonia, della dialettofonia, e delle *varietà intermedie*» (corsivo mio).

Su questi temi il dialogo tra storia della lingua e storia (moderna) rivela un'utilità lampante. Se si accreditasse l'idea – che pure è andata diffondendosi negli ultimi anni – che una sorta di prova generale dell'unificazione linguistica si svolse, prima dell'Unità politica, non solo tra le carte ma anche nel comune discorrere degl'italiani al di là di ristrette e tra loro scollegate cerchie, si stenterebbe a spiegare il clamoroso divario esistente tra gli assetti linguistici e culturali dell'Italia e quelli di molta parte dell'Europa a partire dall'epoca per la quale si dispone di dati numerici sufficienti a indurre qualche tentativo di proiezione. È un quadro che proprio gli studî storici negli ultimi anni vanno ricostruendo con crescente nitore.

Così, la storica della lettura Marina Roggero ha recentemente documentato la correlazione tra tasso d'analfabetismo ed efficacia dell'azione controriformistica, che – come peraltro lo stesso Testa rilevava – valse più a comprimere che a favorire i fenomeni di promozione e di rinnovamento anche linguistico della società italiana[12]:

> Per limitarci a pochi dati essenziali, ricordiamo che le stime dell'analfabetismo adulto intorno al 1850 distinguevano nettamente un gruppo di regioni avanzate – Prussia, Svezia, Scozia – con tassi dal 10 al 20%, da un gruppo di coda in cui Italia e Spagna, con il 75-80%, erano seguite solo dalla Russia, con più del 90%. Il gruppo intermedio comprendeva, tra gli altri, l'Inghilterra e il Galles (con il 30% circa) e la Francia (con il 40-45%) (Roggero 2018: 668).

[12] Cfr. infatti Testa (2014: 138): «l'operazione messa in moto dalla Chiesa fu più organica e ampia proponendosi, attraverso l'intervento nella scuola di vari ordini religiosi, in sostanza due obiettivi: ridurre sempre di più (sino ad azzerarle) le possibilità dell'insegnamento laico (dalle scuole private di impianto umanistico a quelle comunali, dalla intrapresa singola all''anarchia'didattica primo-cinquecentesca); e puntare al "controllo sull'educazione dei giovani, di tutti i giovani, senza distinzione sociale"», con citazione di Brizzi 1982: 910. Su latino e italiano nella scuola della Controriforma è tornata a più riprese Rita Librandi, che ha sottolineato come la *ratio* gesuitica fosse incentrata sul latino perché di fatto rivolta solo all'educazione dei ceti nobiliari (Librandi 2017: 10). Più attenti alle classi subalterne sarebbero stati altri programmi d'alfabetizzazione controriformistica: ma pare evidente ch'essi dettero risultati tanto più efficaci quanto più vicino e incalzante era il confronto con il mondo riformato, come suggeriscono gli studî di Bianconi 2013 sulla Lombardia svizzera. Circa l'indebita sovraestensione che quest'ultimo sembra di fatto operare, trasferendo al complesso dell'Italia il *bicchiere mezzo pieno* ch'egli rileva nel piccolo contesto studiato, si vedano le condivisibili riserve di Trifone 2017: 110-115.

È difficile pensare che in un'Italia in queste condizioni socio-culturali una lingua forgiata dalla letteratura come l'italiano comune avesse potuto riflettersi durante i secoli precedenti in quote significative di una popolazione semplicemente esclusa dai veicoli indispensabili dell'uniformità culturale: cioè una scuola che puntasse alla formazione e non solo all'obbedienza confessionale, e una larga diffusione dei libri, oggetti che, come la stessa Roggero ha mostrato, sono assai meno circolanti nell'Italia post-tridentina che in molti altri contesti europei.

In questo senso, la fiduciosa persuasione – piuttosto diffusa oggi tra gli storici della lingua italiana – che i metodi pedagogici promossi dalla Controriforma abbiano potuto costituire un efficace «'laboratorio' dell'italiano in divenire» (così Testa 2014: 200) pare mitigata dalla constatazione dei concreti risultati sociali – impietosamente denunciati dal confronto con l'Europa protestante – nelle regioni interessate da programmi educativi come quelli dei Liguori o dei Calasanzio, consegnate di fatto a un inarrestabile declino[13].

[13] Nella recente *Enciclopedia dell'italiano* della Treccani, Xenio Toscani 2010, contesta di fatto il classico studio di Cipolla 1969, in cui l'autore «muoveva dall'osservazione che i paesi più alfabeti, secondo le statistiche ministeriali della fine dell'Ottocento, erano i paesi dell'Europa del Nord-Ovest (Germania, Inghilterra, Scozia, Belgio, Olanda, Francia), i più industrializzati, e pressoché tutti di tradizione protestante, o largamente influenzata dal protestantesimo». Scrive infatti Toscani: «nel corso dei decenni successivi si moltiplicarono studî su altre aree dell'Europa, che modificarono profondamente la comprensione del fenomeno e portarono a una revisione delle ipotesi di Cipolla. Si scoprì che molte regioni non industriali (la Svezia del Seicento e del Settecento, l'Austria, la Polonia, parte dell'Italia del Nord con Lombardia e Trentino, alcuni cantoni svizzeri, parte della Francia del Nord) erano altrettanto e più alfabete di regioni industriali inglesi e che anzi la prima fase della industrializzazione in Inghilterra aveva indotto una diminuzione dell'alfabetismo nei ceti popolari, costretti a nuovi ritmi di lavoro, e all'impiego di ragazzi, che così non potevano frequentare le scuole. Si scoprì pure che aree cattoliche (Polonia, Belgio, Austria, Francia del Nord, cantoni svizzeri, parte dell'Italia del Nord) erano altrettanto alfabete che aree protestanti, e che anzi alcune regioni protestanti francesi o tedesche erano meno alfabete di regioni cattoliche. Si comprese così che il fattore religioso fu certo uno stimolo importante (sia per i protestanti che per i cattolici) ma che agì per tutte le confessioni e che si intrecciò con fattori economici e politici, con l'articolazione sociale delle città e

Ancora, in una acuta recensione all'*Italiano nascosto*, Francesco Montuori ha persuasivamente indicato vari altri ostacoli che si frappongono alla lettura che Testa fa della produzione in largo senso popolare:

> Confrontando i registri non letterari dei colti e le scritture diversamente influenzate dai dialetti dei semicolti, Testa vede i riflessi di un'immagine sola, di un italiano 'comune', con la sua storia, la sua comunità di scriventi e, sullo sfondo, di parlanti. Eppure è la sua stessa antologia a dimostrare che non esisteva un registro medio dell'italiano, comune alle diverse classi sociali, ma piuttosto una somma di tradizioni testuali condivise e scritte in una lingua sensibilmente influenzata dalla comunicazione orale e quindi ricca di connotazioni locali. Non un "tipo" di italiano, quindi, ma il sedimento di dinamiche di negoziazione linguistica in una comunità plurilingue, dove alcuni sapevano scrivere molti tipi di testi su diversi argomenti a destinatari d'ogni specie, mentre altri riuscivano con fatica a comunicare per iscritto in un singolo genere testuale avvalendosi dell'elementare alfabetizzazione cui erano riusciti ad accedere (Montuori 2014).

Un esempio degli equivoci aperti da simili letture dei fatti linguistici è offerta proprio dalle pagine dell'*Italiano nascosto* dedicate alla lingua di Menocchio, in cui forme evidentemente dialettali come *preson* e *zorni*, perfettamente normali in qualsiasi testo settentrionale dell'epoca, vengono presentati come «particolari esiti della *g*», come se le corrispondenti forme italiane comuni dovessero avere un ruolo simile a quello che normalmente hanno le basi latine da cui derivano per via diretta quelle dialettali (nella fattispecie, gli esiti di due distinti nessi con iod nel volgare locale). La microstoria della lingua italiana non può fare a meno, evidentemente, dell'indispensabile concorso della grammatica storica.

Non ostanti questi limiti, il lavoro di Testa rimane di fatto il più compiuto tentativo di traguardare alla storia della lingua italiana da una prospettiva diversa da quella risolutamente condizionata dalle vicende della lingua letteraria e dagli istituti normativi promossi dalle classi dominanti.

delle regioni, con la politica scolastica delle autorità, la quale a sua volta è influenzata, ovviamente, dalla situazione socioeconomica e 'culturale' delle popolazioni che governa o amministra». Tuttavia, gli studî che smentirebbero le difformità tra paesi cattolici e paesi protestanti (riconfermate dal citato studio di Roggero) non sono citati da Toscani, rendendo impossibile una verifica delle sue controdeduzioni.

## 7.

L'introduzione di Ginzburg 1976 si apre con un richiamo a un nodo del dibattito storiografico novecentesco: «in passato si potevano accusare gli storici di voler conoscere soltanto le "gesta dei re"». Un'accusa simile potrebbe gravare ancora, forse, sugli storici della lingua, esposti al rischio di indagare soltanto o prevalentemente la storia di lingue dominanti, nel senso di prodotte dalle classi dominanti: il che li sollecita a interrogarsi su qualche possibile contromisura da adottare per evitare questo rischio.

Sovente ci si è chiesti come si possa affrancare la storia della lingua dalla dipendenza dalla storia letteraria, che tipicamente procede isolando un canone di autori e di opere, e magari rivedendolo periodicamente, ma di solito restando chiusa nella cerchia di chi di fatto ha prodotto in esclusiva la letteratura (almeno quella tramandata per iscritto) durante tutto il medioevo e l'età moderna, cioè il clero e le *élites* nobiliari e borghesi.

La lingua, a differenza della letteratura, non è un fenomeno di nicchia nemmeno nelle società d'antico regime, bensì una realtà universale, necessariamente praticata – e quindi sospinta nel mutare delle sue strutture e dei suoi usi – dal complesso della popolazione. Di conseguenza, la storia della lingua non può limitarsi a un semplice percorso attraverso i testi letterari, cioè attraverso quelli che per la gran parte dei parlanti sono spesso i prodotti linguistici meno noti, meno circolanti e meno significativi.

Eppure, canone letterario e canone storico-linguistico hanno teso in troppi casi a sovrapporsi, per ragioni che sono in parte comprensibili: la documentazione letteraria costituisce una parte rilevantissima (seppure talvolta sovrastimata) delle testimonianze scritte, il che rischia di produrre una evidente deformazione di prospettiva[14].

Il problema, del resto, non riguarda solamente lo studio linguistico diretto dei testi letterari, e si estende alla considerazione di ambiti come la lessicografia, terreno di ricerca tipico della storia della lingua e a prima vista meno condizionato da influssi della storia letteraria. Senonché, proprio la vicenda dei vocabolari italiani mostra come anche in quest'ambito

[14] La deplorazione per il sovrappeso che caratterizza le presenze letterarie nelle storie delle lingue è ormai avvertita in vari distretti della romanistica: per lo spagnolo ad esempio, Castillo-Lluch - Diez del Corral Areta (2019: 9) hanno recentemente ribadito l'importanza dello studio dei testi documentari in un contesto pure dominato dall'attenzione a quelli letterarî.

sia forte la tensione tra un canone fondamentalmente puristico – di fatto basato sulla letteratura, cioè sullo spoglio di testi colti – e un anti-canone più sfaccettato e disperso, che pone in comunicazione più diretta con la realtà linguistica delle classi subalterne. Come ho tentato di ricostruire altrove (Tomasin 2023b), la lessicografia *maior* dell'italiano, imperniata naturalmente sulla Crusca, ha una specie di rovescio nelle filiere di una lessicografia spesso 'bassa' in termini di produzione e destinazione, ma più ampiamente circolante. Sono i vocabolari plurilingui e i manuali di conversazione, che – più e meglio della lessicografia accademica – raccontano una storia dell'italiano in Europa piuttosto diversa da quella istituzionale.

Anche gli strumenti di insegnamento/apprendimento della lingua, finora considerati quasi solo dagli storici del libro e dell'istruzione, potrebbe offrire utili complementi a una storia della grammatica e in generale della scrittura dell'italiano. Un caso emblematico è il *Babuino*, cioè il più antico testo a stampa per l'insegnamento del volgare di cui vi sia notizia: un manuale impresso ai primi del Cinquecento del quale si sono conservate tre sole stampe, sebbene numerose testimonanze ne attestino l'ampia circolazione ai livelli più bassi dell'alfabetizzazione. Significativamente Testa 2014 si avvicina a questo manuale sulla base degli unici studî disponibili, che sono quelli di bibliografi e storici della cultura (in particolare il cruciale Lucchi 1978) e i pregiati ma isolati lavori d'una storica della lingua (Matarrese 1996 e 1999), che continuano a far desiderare un'edizione filologicamente attendibile e un'indagine linguistica paragonabile a quelle che quasi ogni giorno si pubblicano su testi in versi e in prosa di ben più esigua diffusione.

Il fatto che per testi come il *Babuino* o altre opere consimili le consuetudini ecdotiche e gli *standard* di commento siano evidentemente meno consolidati rispetto a quelli che soccorrono oggi gli editori di tanta raffinata ed estenuante rimeria (cui spesso mancarono lettori persino ai suoi tempi) fa apparire vie più urgente la definizione e la soluzione di simili problemi operativi per una storia della lingua che voglia render conto armoniosamente dell'integralità delle proprie fonti, e non solo delle più accessibili o delle più lepide.

## 8.

Ciò non significa, naturalmente, che il problema della lingua o delle lingue usate dal popolo sia stato del tutto trascurato negli studî di storia

della lingua. Al contrario, vari intensi dibattiti novecenteschi hanno impegnato linguisti di primo piano (De Mauro, Castellani, Cortelazzo, per fare i nomi più noti) su questioni cruciali come quella relativa al numero degli italofoni nel 1861, o l'esistenza e la natura dell'italiano popolare, per richiamare i temi più intensamente discussi[15].

Simili dibattiti possono forse considerarsi superati nella loro forza propulsiva dall'acquisizione di un quadro ormai più complesso e sfaccettato di quello cui potevano guardare quei pionieri. Ciò non dispensa, naturalmente, da una serena valutazione di buone ragioni e di incaute idealizzazioni. Così, nel concedere la patente d'«italofonia naturale» (cioè per diritto di nascita) a qualche milione di toscani analfabeti, Castellani (1982/2009: 129) portava ad esempio l'eloquio – giudicato sostanzialmente ineccepibile – di un bottegaio livornese, e il caso di «una vecchia donna delle Colline pisane (per essere esatti di Capannoli) che non sapeva né leggere né scrivere eppure s'esprimeva [negli anni Cinquanta del Novecento] con estrema proprietà, infinitamente meglio di tanti giornalisti e uomini politici». Un simile approccio, erede di tradizioni puristiche, rischia forse di eludere il cruciale problema anche linguistico dell'abisso che separa l'anziana proletaria dai giornalisti e uomini politici che le si contrappongono. È chiaro che la complessiva – se pur non totale, visti gli sviluppi post-medievali dei dialetti toscani – vicinanza dell'assetto fonomorfologico dell'eloquio della prima con quello dell'italiano comune a base letteraria (oppure dell'italiano tecnologico di cui discorreva per quegli anni Pasolini) non basta a porla su un piano di parità, o addirittura di superiorità linguistica rispetto ai giornalisti e ai politici cui si riferisce, pur ritualmente esecrandoli, Castellani. Né basta onestamente a convalidare alcun reale privilegio dei parlanti toscani prima o dopo l'Unità d'Italia. Quel tornante confermò piuttosto una geografia linguistica e culturale del tutto indipendente dalle isoglosse che avrebbero potuto garantire il vantaggio del bottegaio livornese, visto che la sua distanza dall'italiano «senz'aggettivi» sarà stata comunque cospicua, a tutti i livelli, dall'intonazione alla pragmatica, passando per morfosintassi e lessico. Una sorta di dialettofonia sostanziale appena dissimulata, insomma, dalla benevola trascrizione del linguista.

Le deduzioni sull''italiano' dei toscani richiamano piuttosto alla mente –

[15] Quanto all'italiano popolare, un *aperçu* del dibattito svoltosi tra la fine del secolo scorso e l'inizio del presente offre D'Achille 2010 e 2022.

per contrasto – quelle sulla «terra così fertile d'analfabeti» e sulle «glottidi privilegiate» (Ascoli 1873: xxv e xv) cui proprio all'alba dell'Unità un grande linguista alieno da sentimentalismi estetizzanti temeva s'affidasse la missione d'incivilire regioni italiane poco meno alfabetizzate di quelle della Francia o della Germania coeve[16].

In un ideale dialogo con il Trifone sopra citato, Luca D'Onghia ha richiamato l'importanza di uno studio spregiudicato (cioè: senza pregiudizi) della realtà linguistica dell'Italia proletaria e contadina, efficacemente evocata dalle considerazioni con cui lo stesso D'Onghia (2018: 45) chiude la sua testimonianza sul profilo linguistico di Maddalena Farisato e Giuseppe Tonello (i suoi nonni veneti, omologhi dei due personaggi richiamati senza farne i nomi da Castellani), rappresentanti di un proletariato essenzialmente dialettofono che costituì la larghissima maggioranza dei parlanti nella storia linguistica di tutta l'Italoromania fin oltre l'unificazione politica della penisola:

> La storia dell'italiano (anzitutto quello scritto) è stata – non c'è dubbio – molto più mossa, avventurosa e stratificata di quanto non si credesse e sapesse fino a quarant'anni fa: i suoi protagonisti non sono soltanto i poeti e i grammatici, né la sua vicenda si può ridurre a quella di una lunga e a tratti sfibrante questione della lingua, o peggio agli esercizi arcadici di una ristretta cerchia di letterati. Eppure bisognerà essere molto cauti prima di ipotizzare che nelle vite e nei discorsi quotidiani di migliaia e migliaia di donne e uomini come Maddalena e Giuseppe l'italiano abbia avuto, già prima dello stato unitario, un ruolo più che episodico.

Le «migliaia e migliaia di donne e uomini» di cui parla D'Onghia richiamano alla mente un «esercito» di cui Tullio De Mauro parla in un passaggio della prima edizione della *Storia linguistica dell'Italia unita* (De Mauro 1965: 182-83), passaggio che si perse nelle successive edizioni per il profondo rimaneggiamento del capitolo in cui era inserito, e fors'anche per l'eccesso di *verve* polemica rivolta contro uno strutturalismo che lo stesso De Mauro, editore di Saussure, ha contribuito a promuovere, né solo in Italia[17]:

[16] Il tasso di analfabetismo della Toscana nel 1861 si elevava al 74%: è cioè superiore fino a venti punti rispetto a quella di Piemonte, Lombardia, Liguria, Veneto e Lazio (De Mauro 1991: 95).

[17] Lettore, come molti, della sola edizione definitiva della *Storia linguistica* demauriana,

Questo esercito di persone oscure, senza nome oltre l'arco della loro vita, un esercito che non interessa il linguista strutturalista tutto occupato soltanto a descrivere strutture linguistiche, che non interessa il linguista crociano immerso nella ammirata contemplazione del solo stile dei poeti, ha fatto cambiare corso alla storia linguistica italiana.

Il fatto che di questo esercito non sia rimasta per molti secoli quasi alcuna traccia scritta diretta non dispensa lo storico della lingua dal cercare di approssimarvisi andando alla ricerca di testi che possano gettare luce, direttamente o indirettamente, su quella realtà. È un problema – quello dell'inaccessibilità documentaria delle classi subalterne – che già da tempo gli storici hanno affrontato, imparando ad esempio a raggiungere, con prudenza e senza forzature, le voci dei perseguitati anche attraverso le parole dei persecutori[18].

## 9.

Un territorio in cui apparentemente s'incontrano la tradizione di studî fondata sui testi letterari e quella attenta alla realtà viva della lingua delle classi subalterne è offerto dalla letteratura popolareggiante, che già la Scuola storica in Italia promosse a punto di convergenza fra le sensibilità – allora altrettanto positive e scientificamente educate – di letterati e linguisti, di filologi e demopsicologi. Senonché, proprio la letteratura popolareggiante dell'Italia moderna si rivela nel suo complesso il prodotto di una mediazione colta, resistente a chi fosse tentato di descriverla

devo la segnalazione di questo passo a Nicola De Blasi, che ringrazio per avermelo fatto conoscere.

[18] Ancora Ginzburg 1976: xv: «ancora oggi la cultura delle classi subalterne è (e a maggior ragione era nei secoli passati) in grandissima parte una cultura *orale*. Ma purtroppo gli storici non possono mettersi a parlare con i contadini del '500 (e del resto, non è detto che li capirebbero). Devono allora servirsi soprattutto di fonti scritte (oltre che, eventualmente, di reperti archeologici) doppiamente indirette: perché *scritte*, e perché scritte in genere da individui più o meno apertamente legati alla cultura dominante. Ciò significa che i pensieri, le credenze, le speranze dei contadini e degli artigiani del passato ci giungono (quando ci giungono) quasi sempre attraverso filtri e intermediari deformanti».

come semplice espressione della voce delle masse. Un prodotto prezioso, insomma, ma inevitabilmente filtrato dagli «intellettuali» di cui Gramsci avrebbe parlato in uno degli snodi del suo ampio ragionamento sulla letteratura popolare:

> Gli intellettuali non escono dal popolo, anche se accidentalmente qualcuno di essi è d'origine popolana, non si sentono legati ad esso (a parte la retorica), non ne conoscono e non ne sentono i bisogni, le aspirazioni, i sentimenti diffusi, ma, nei confronti del popolo, sono qualcosa di staccato, di campato in aria, una casta, cioè. [...] In Italia è sempre mancata e continua a mancare una letteratura nazionale-popolare (Gramsci 1975: III, pp. 2117-9).

Ciò non significa che lo studio della lingua popolare escluda necessariamente quello della lingua letteraria, mercè il peculiare rapporto che s'instaura tra quest'ultima e la lingua viva, a differenza di quanto avverrebbe per altri linguaggi artistici:

> Il linguaggio «letterario» è strettamente legato alla vita delle moltitudini nazionali e si sviluppa lentamente e solo molecolarmente; se si può dire che ogni gruppo sociale ha una sua «lingua», tuttavia occorre notare (salvo rare eccezioni) che tra la lingua popolare e quella delle classi colte c'è una continua aderenza e un continuo scambio. Ciò non avviene per i linguaggi delle altre arti (Gramsci 1975: II, pp. 1930-2).

Non è strano che proprio i *Quaderni del carcere* – lettura giudicata decisiva dallo stesso Ginzburg per la sua formazione di storico[19] – siano stati assai influenti anche per un grande storico della lingua, Gianfranco Folena, dotato di un'acutissima sensibilità per la lingua letteraria e per le sue reiterate crisi e rigenerazioni. In un quadro sullo stato presente della disciplina pubblicato su «Lingua nostra» nel 1977, Folena testimoniava l'impatto che la lettura di Gramsci aveva avuto sullo sviluppo della sua nozione di cambio linguistico e di produzione di lingua come dinamiche

[19] Ginzburg (2020: 283): «ho pensato che dietro quell'impulso ci fossero alcuni scritti che avevo letto tra i diciotto e i diciannove anni: i *Quaderni del carcere* di Antonio Gramsci, *Cristo si è fermato a Eboli* di Carlo Levi, *Il mondo magico* di Ernesto De Martino» (così nella testimonianza cinquant'anni dopo l'uscita dei *Benandanti*: una conferenza pisana del 2017).

generate dalle classi popolari, in una sorta di rilettura in chiave novecentesca della nozione già neogrammaticale di mutamento linguistico come fatto superindividuale e irriflesso, quindi *popolare* (nel senso precisamente opposto a *dotto* che il termine ha anche nella grammatica storica):

> Ricordo anche che avendo letto subito dopo la guerra i *Quaderni dal carcere* di Gramsci, trovai lì una quantità di spunti e di conferme, e la storia della lingua mi parve un modo per fare storia globale, e non solo del momento che con termine gramsciano si potrebbe chiamare «egemonico», ma anche del momento «subalterno» della lingua. Perché la lingua, che diventa sempre distintivo e strumento di classi dominanti, egemoniche, nel suo fondamento è sempre tuttavia elaborazione anonima, orale, di classi popolari escluse dalla storia ma reali produttrici di lingua: quelle classi che sono le sole in grado di determinare un radicale cambio linguistico, come è avvenuto nel passaggio dal latino all'italiano, attraverso una crisi sociale, una crisi di masse, che per certi aspetti può essere avvicinata a quella che noi attraversiamo oggi in un momento di cambio di cultura. Questo era appunto il modo di rendere giustizia a quello che romanticamente si chiamò «il vulgo disperso che voce non ha» e che in realtà però ha la voce della lingua, almeno in certi momenti, e anzi è quello che fornisce le basi, sempre, alla storia linguistica (Folena 1977/2015: 281-82).

(Dove «storia globale» ha naturalmente un senso ben diverso da quello che avrebbe assunto nei decenni successivi, significando 'storia totale', 'storia nel complesso del suo svolgimento'). Rimettere le masse dei parlanti al centro dello studio sul divenire linguistico significa riportare la storia della lingua a ciò che essa avrebbe potuto essere senza il passaggio attraverso l'idealismo e l'«ammirata contempazione del solo stile» di cui diceva De Mauro: non è un caso che proprio da Folena discenda, tra le varie altre, una pregiata filiera di studî rivolti alla letteratura rusticale, in dialogo con la storia delle tradizioni popolari (penso a una studiosa come la compianta Marisa Milani, 1935-1997, i cui lavori su *Streghe, morti ed esseri fantastici nel Veneto* sono, di fatto, tipici esercizi di microstoria)[20].

Anche la storia della lingua suscita dunque dunque naturalmente l'esigenza di avvicinare quelle masse, non contentandosi di osservarne con il binocolo i movimenti nel tempo, ma accostandovisi con il microscopio per osservarne i dettagli individuali, alla ricerca di conferme – o più spesso

[20] Su di lei, si veda il volume curato da Luciano Morbiato e Ivano Paccagnella 2010.

di interessanti smentite – a tendenze generali che si rivelano irriducibili alla semplice somma di micro-movimenti orientati tutti nello stesso senso. Invero, anche la storia della lingua letteraria ha guardato agli autori minori (o minimi) come a soggetti interessanti, ma lo ha fatto soprattutto in quanto «in essi è più chiaro ciò che deriva da una tendenza generale, l'aderenza a una tradizione, il senso del riuso»[21]. Se dalle vicende della lingua poetica ci si sposta su quelle della lingua di donne e uomini comuni, appuntarsi su vicende minuscole significherà non solo o non tanto cercare la convalida di movimenti generali, bensì anche o più spesso interessanti controesempi a quelli che si considerano pacificamente come rassicuranti schemi generali.

In questo senso, sarà più stimolante ad esempio indagare i casi di deviazione rispetto all'affermarsi di tendenze che si presumono universali quali la convergenza su modelli linguistici egemonici o l'uniformazione crescente degli *standard* (siano essi il diffondersi di *koinài*, il formarsi di tradizioni discorsive, l'avanzare di modelli sovraregionali trainati dal prestigio letterario). E più che verificare microcosmicamente i movimenti complessivi della storia linguistica, potrà essere interessante auscultare i casi di difformità, forse più frequenti di quanto non s'immagini, e forse utili a comprendere meglio cause e dinamiche delle egemonie. Metodi e impianto della microstoria, intesa come ricerca mirante a valorizzare «chi costruì Tebe dalle sette porte» (parole di Brecht riusate da Ginzburg 1976 nella sua più volte citata introduzione), sembrano insomma prestarsi anche al programma di studî di una storia della lingua «disposta – per usare un'efficace formula di Alfredo Stussi (2001: 33) – a prestare ascolto non solo ai vincitori, ma anche ai vinti».

## 10.

Non avrebbe senso ovviamente stilare un'agenda della microstoria della lingua italiana: i suoi indirizzi di studio, come si è visto, si sono già pienamente manifestati dimostrando la notevole fecondità di ricerche che portano la lente di una minuziosa indagine documentaria su realtà marginali, prive di quel pregio che normalmente si attribuisce ai testi scritti con un

[21] Così ci si esprimeva nell'*Introduzione* alla *Storia della lingua italiana* (Antonelli - Motolese - Tomasin 2014: 17).

intento artistico, o addirittura su testi conservatisi solo per caso, se non proprio per errore perché non destinati a sopravvivere. Già largamente dispiegata è anche l'utilità dell'interscambio metodologico tra storia della lingua e storia *tout court*, che naturalmente coinvolge quella che è stata definita «forse l'esperienza storiografica italiana che ha avuto l'eco maggiore nella storiografia internazionale di fine Novecento» (Raggio 2013: 806), cioè appunto la microstoria.

Ulteriori vicende, e assai recenti, nella storia degli studî mostrano o sollecitano il rinnovarsi di un incontro stimolante tra storici e italianisti nel senso più ampio. Penso al dibattito innescato dalle ricerche di Gigliola Fragnito (2019) circa l'impatto delle politiche della Controriforma sulle vicende della letteratura italiana. La produzione e la circolazione di testi anche letterari in Italia furono in effetti largamente 'addomesticate', per almeno un paio di secoli, dalle amputazioni culturali della censura, e furono certo indebolite nella loro possibilità di svilupparsi e di esplorare senza condizionamenti forme e generi nei quali altre grandi letterature nazionali primeggiarono.

Ancor più di recente, indagini come quelle di Giorgio Caravale (2022) hanno chiarito il ruolo della Controriforma nel controllare il pensiero attraverso un operato che inevitabilmente implicò anche scelte linguistiche: non solo dunque, da un lato, la ben nota offensiva anti-volgare intesa a limitare la circolazione del dibattito religioso e dottrinale fuori dalla cerchia di chi conosceva il latino, ma anche – per converso – l'idea semplice, ma di fatto attuatasi solo nel Settecento, di diffondere in volgare gli elenchi e i criterî dell'*Indice dei libri proibiti*, che a lungo erano stati redatti in latino, cioè in una lingua incomprensibile non solo ai potenziali lettori di libri proibiti, ma persino a un numero crescente di stampatori e di commercianti di quella stessa pericolosa materia. Con questi rilievi siamo però già lontani dal campo della microstoria in senso stretto, avendo riallargato lo sguardo a più ampî territori di contatto tra studî storici e studî storico-linguistici.

Se alla storia della lingua importa capire non solo come, ma anche perché la parabola storica dell'italiano comune ha avuto il tracciato che ha avuto; se interessa anche comprendere le ragioni dello iato esistente in Italia fra la lingua della letteratura e le parlate del popolo (uno iato paragonabile a quello che in altre tradizioni separa lingua antica e lingua moderna); se è utile mettere a fuoco anche quanto gli orientamenti religiosi, confessionali e politici si siano ripercossi sulle vicende della lingua nel passaggio tra medioevo ed età moderna e poi ancora dopo la caduta degli

antichi regimi e nella costruzione di un'Italia linguisticamente (dis)unita: se tutto ciò conta, è indispensabile che il dialogo di cui si sono ripercorsi qui alcuni episodi salienti prosegua e si arricchisca.

## *Bibliografia*


Antonelli - Motolese - Tomasin 2014: G. Antonelli, M. Motolese, L. Tomasin, *Introduzione* a *Storia dell'italiano scritto*, I. *Poesia*, Roma 2014, pp. 13-21.

Ascoli 1873: G.I. Ascoli, *Proemio*, «Archivio glottologico italiano», I, 1873, pp. i-xli.

Baggio 2019: S. Baggio, *I* Phonogrammarchive *di Berlino e Vienna. Un banco di prova per i linguisti*, «Lingua e Stile», 2019/1, 54, pp. 95-118.

Bianconi 2013: S. Bianconi, *L'italiano, lingua popolare. La comunicazione scritta e parlata dei "senza lettere" nella Svizzera italiana dal Cinquecento al Novecento*, Firenze-Bellinzona 2013.

Brizzi 1982: G.P. Brizzi, *Strategie educative e istituzioni scolastiche della Controriforma*, in *Letteratura italiana*, diretta da A. Asor Rosa, Torino 1982, vol. I, pp. 899-920.

Bruni 1978: F. Bruni, *Traduzione, tradizione e diffusione della cultura: contributo alla lingua dei semicolti*, «Quaderni storici», 38, 1978, pp. 523-54.

Bruni 2013: F. Bruni, *L'italiano fuori d'Italia*, Firenze 2013.

Caravale 2022: G. Caravale, *Libri pericolosi. Censura e cultura italiana in età moderna*, Roma-Bari 2022.

Castellani 2009: A. Castellani, *Quanti erano gli italofoni nel 1861?*, «Studi linguistici italiani», 8, 1982, pp. 3-26, quindi in Id., *Nuovi saggi di linguistica e filologia italiana e romanza*, A cura di V. Della Valle, G. Frosini, P. Manni, L. Serianni, Roma 2009, t. I, pp. 117-38 (da cui si cita).

Castillo-Lluch - Diez del Corral Areta (2019): M. Castillo Lluch, E. Diez del Corral Areta (eds), *Reescribiendo la historia de la lengua española a partir de la edición de documentos*, Bern, Berlin, etc., 2019.

Cipolla 1969: C.M. Cipolla, *Literacy and development in the West*, Harmondsworth 1969.

D'Achille 2010: P. D'Achille, *Italiano popolare*, in *Enciclopedia dell'italiano*, diretta da R. Simone, Roma 2010, pp. 723-6.

D'Achille 2022: P. D'Achille, *Italiano dei semicolti e italiano regionale. Tra diastratia e diatopia*, Padova 2022 (vi confluisce anche D'Achille 2010).

De Caprio 2019: C. De Caprio, *Il tempo e la voce. La categoria di semicolto negli*

*studi storico-linguistici e le scritture della storia (secc. XVI-XVIII)*, in *La critica del testo*, Atti del convegno di Roma, Roma 2019, pp. 613-64.

De Mauro 1965: T. De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari1965[1].

De Mauro 1991: T. De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Roma-Bari 1991.

Donati 1954: L. Donati, *Passio Domini nostri Iesu Christi. Frammento tipografico della Biblioteca Parsoniana*, «La Bibliofilía», LVI, 1954, pp. 181-215.

D'Onghia 2018: L. D'Onghia, *Da quanto tempo gli italiani parlano italiano? Riflessioni sparse sulla questione dell'italofonia preunitaria*, in G. Fiorentino, C. Ricci, A. Siekiera (cur.), *Trasversalità delle lingue e dell'analisi linguistica*, Firenze 2018, pp. 35-48.

D'Onghia cds: L. D'Onghia, *Cheap Galaxy. Su stampe a larga diffusione e italiano non letterario nella prima età moderna*, in *Comunicare McLuhan. La galassia Gutenberg tra sociologia, lingua e retorica*, A cura di F. Berardi, A. Lombardinilo, P. Ortolano, Firenze, 2023, pp. 141-55.

Firpo 2002: M. Firpo, *Riforma religiosa e lingua volgare nell'Italia del '500*, «Belfagor», 57/5, 2002, pp. 517-39.

Folena 2015: G. Folena, *La storia della lingua, oggi* (1977), ora in Id., *Lingua nostra*, A cura di I. Paccagnella, Roma 2015, pp. 277-94.

Fragnito 2005: G. Fragnito, *Proibito capire. La Chiesa e il volgare nella prima età moderna*, Bologna 2005.

Fragnito 2019: G. Fragnito, *Rinascimento perduto. La letteratura italiana sotto gli occhi dei censori*, Bologna 2019.

Fresu 2014: R. Fresu, *Scritture dei semicolti*, in *Storia dell'italiano scritto*, A cura di G. Antonelli, M. Motolese, L. Tomasin, III. *L'italiano dell'uso*, Roma 2014, pp. 195-224.

Ginzburg 1976: Ginzburg, C., *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del '500*, Torino 1976 (nuova ed. Milano 2019).

Ginzburg 1979: Ginzburg, C., *Spie. Radici di un paradigma indiziario* (1979), in Id., *Miti, emblemi, spie. Morfologia e storia*, Torino 1986, pp. 158-209.

Ginzburg 1994: Ginzburg, C., *Microstoria. Due o tre cose che so di lei*, «Quaderni storici», n.s., 29, 1994, 86/2, pp. 511-39.

Ginzburg 2020: Ginzburg, C., *«I benandanti», cinquant'anni dopo*, in Id., *I benandanti. Stregoneria e culti agrari tra '500 e '600*, Milano 2020 (nuova ed.).

Ginzburg 2021: Ginzburg, C., *La lettera uccide*, Milano 2021.

Gramsci 1975: A. Gramsci, *Quaderni del carcere*, A cura di V. Gerratana, Torino 1975.

Grendi 1965: E. Grendi, *Morfologia e dinamica della vita associativa urbana. Le*

*confraternite a Genova fra i secoli* XVI *e* XVIII, «Atti della Società Ligure di Storia Patria», 5/II, 1965, pp. 239-311.

Greyerz 2010: G. von Greyerz, *Egodocuments: The Last Word*, «German History», 28/3, 2010, pp. 273-82.

Haebler 1927: K. Haebler, *Die italienischen Fragmente von Leiden Christi. Das älteste Druckwerk Italiens*, München 1927.

Librandi 2017: R. Librandi, *L'italiano della Chiesa*, Roma 2017.

Lucchi 1978: P. Lucchi, *La Santacroce, il Salterio e il Babuino*, «Quaderni storici», 38, 1978, pp. 593-630.

Marazzini 1994: C. Marazzini, *Il secondo Cinquecento e il Seicento*, in Id., *Storia della lingua italiana*, Bologna 1994.

Matarrese1996: T. Matarrese, *Manuali di alfabetizzazione e di grammatica italiana nell'Italia moderna*, «Annali di storia dell'educazione e delle istituzioni scolastiche», 3, 1996, pp. 9-24.

Matarrese1999: T. Matarrese, *Alle soglie della grammatica: imparare a leggere (e a scrivere) tra Medioevo e Rinascimento*, «Studi di grammatica italiana», 18, 1999, pp. 233-56.

Mioni 1983: A. Mioni, *Italiano tendenziale: osservazioni su alcuni aspetti della standardizzazione*, in *Studi in onore di Giovan Battista Pellegrini*, Pisa 1983, pp. 495-517.

Montuori 2014: F. Montuori, recensione a Testa 2014, «Alfabeta2», 2014, on-line (non più accessibile, ora leggibile alla pagina: https://www.academia.edu/6786704/Scheda_su_Enrico_Testa_Litaliano_nascosto_Torino_Einaudi_2014) (ultima consultazione febbraio 2024).

Morbiato - Paccagnella: L. Morbiato, I. Paccagnella (cur.), *Tra filologia, storia e tradizioni popolari. Per Marisa Milani (1997-2007)*, Padova 2010.

Motolese 2017: M. Motolese, *Scritti a mano. Otto storie di capolavori da Boccaccio a Umberto Eco*, Milano 2017.

Paccagnella 2018: I. Paccagnella (cur.), *Parole assasonè, paìe, slettrane. Omaggio a Marisa Milani*, Padova 2018.

Petrucci 1983: A. Petrucci, *Il libro manoscritto*, in *Letteratura italiana*, II, *Produzione e consumo*, Torino 1983, pp. 499-524.

Raggio 2013: Raggio, O., *Microstoria e microstorie*, in *Enciclopedia italiana - Il contributo italiano alla Storia del pensiero. Storia e politica VIII*, Roma 2013, pp. 806-11.

Renzi 2022: L. Renzi, *Il primo corso di Filologia Romanza di Gianfranco Folena a Padova (1957-58). Una microstoria*, Atti del convegno *Gianfranco Folena. Presenze, continuità, prospettive di studio*, A cura di G. Peron, Padova 2023.

Revel 2016: Revel, J. (cur.), *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris 2006 (trad. it., *Giochi di scala. La microstoria alla prova dell'esperienza*, Roma 2016).

Ricci 2014: L. Ricci, *Paraletteratura*, in *Storia dell'italiano scritto*, II. *Prosa letteraria*, A cura di G. Antonelli, M. Motolese, L. Tomasin, Roma 2014, pp. 283-326.

Roggero 1999: M. Roggero, *L'alfabeto conquistato. Apprendere e insegnare nell'Italia tra Sette e Ottocento*, Bologna 1999.

Roggero 2006: M. Roggero, *Le carte piene di sogni. Testi e lettori in età moderna*, Bologna 2006.

Roggero 2018: M. Roggero, *Alfabetizzazione, libri e frontiere religiose. Interpretazioni da ridiscutere*, «Studi storici», 3, 2018, pp. 667-88.

Roggia 2020: C.E. Roggia (cur.), Melchiorre Cesarotti, *Linguistica e antropologia nell'età dei Lumi*, Roma 2020.

Scapecchi 2001: P. Scapecchi, *Subiaco 1465 oppure [Bondeno 1463]? Analisi del frammento Parsons-Scheide*, «La Bibliofilía», 2001, 103/1, pp. 1-24.

Stussi 2001: A. Stussi, *Tracce*, Roma 2001.

Tesi 2018: R. Tesi, *Italiano antico, fiorentino e lingua comune. Osservazioni su Lorenzo Renzi, Come cambia la lingua. L'italiano in movimento*, «Studi e problemi di critica testuale», 96, 2018, pp. 263-80.

Testa 2014: E. Testa, *L'italiano nascosto. Una storia linguistica e culturale*, Torino 2014.

Tomasin 2023a: L. Tomasin, *Égo-textes. Complément à la taxinomie des textes des origines romanes*, in *Perspectives en linguistique et philologie romanes I,* A cura di D. Corbella, J. Dorta, R. Padrón, Paris 2023.

Tomasin 2023b: L. Tomasin, *Più trasmigratori che poeti. Percorsi non letterari nella storia e nella lessicografia dell'italiano*, in L. Linzmeier, M. Selig (eds.), *Expert Cultures and the Standardization of Romance Languages in the Early Modern Period - Expertenkulturen und Standardisierung der romanischen Sprachen in der Frühen Neuzeit*, Berlin 2023.

Toscani 2010: X. Toscani, *Analfabetismo e alfabetizzazione*, in *Enciclopedia dell'italiano*, dir. da Raffaele Simone, Roma 2010, pp. 67-71.

Trifone 2006a: P. Trifone, *La confessione di Bellezze Ursini "strega" nella campagna romana del Cinquecento*, «Contributi di filologia dell'Italia mediana», 2, 1988, pp. 79-182 (ora, col titolo *La fattucchiera e il giudice. Varietà sociali in un processo per stregoneria*, in Id., *Rinascimento dal basso. Il nuovo spazio del volgare tra Quattro e Cinquecento*, Roma 2006, pp. 185-290).

Trifone 2003: P. Trifone, *Storia della lingua e storia sociale: il nodo dell'alfabe-*

*tismo*, in *Storia della lingua e storia*, Atti del II Convegno ASLI, Catania, 26-28 ottobre 1999, Firenze 2003, pp. 25-41.

Trifone 2006b: P. Trifone, *Lingua e identità. Una storia sociale dell'italiano*, Roma 2006.

Trifone 2017: P. Trifone, *Pocoinchiostro. Storia dell'italiano comune*, Bologna 2017.

Trivellato 2011: F. Trivellato, *Is There a Future for Italian Microhistory in the Age of Global History?*, «California Italian Studies» 2/1, 2011, http://escholarship.org/uc/item/0z94n9hq (ultima consultazione febbraio/2024).

Trovato 2006: P. Trovato, *Comunicazione di massa e storia della lingua: Italoromania*, in *Romanische Sprachgeschichte/Histoire linguistique de la Romania*, hrsg. von G. Ernst, M.-D. Glessgen, Ch. Schmitt, W. Schweickard, vol. II, Berlin-New York 2006, pp. 1267-79.

# Notizie delle allieve e degli allievi della Classe di Lettere e Filosofia*

In questa sezione si pubblica una breve nota sulla vita interna della Scuola Normale Superiore. Dato l'elevato numero di iniziative scientifiche e istituzionali che vi si svolgono ogni anno, debitamente segnalate su www.sns.it, la presente sezione si limita a dare una sintetica informazione sugli allievi della Classe di Lettere e Filosofia in entrata, sulle licenze e sulle tesi di perfezionamento discusse nel corrente anno scolastico.

**Nuovi allievi del corso ordinario**

*Primo anno*

Bicchierai Guido
Burroni Geremia
Calcagna Andrea
Camporesi Gaia
Ceroni Francesco Pio
Cirillo Matteo
Dignani Alessia
Dininno Davide
Favaro Matteo
Garofalo Massimo
Gelli Giulia
Giachi Irene
Goti Francesco
Lattanzi Bianca

* Raccolte con la collaborazione di Irene Ricci.

Lobue Federico
Malatini Sara
Mancina Emma
Mascioli Marco
Memore Stefano
Nicolardi Anita
Orlandi Luca
Patruno Maddalena
Pellicciotta Mattia
Raganati Alice
Rognoni Gianluca Tommaso
Rustico Giovanni
Sisti Filippo
Speronello Chiara
Stefani Virginia

**Tesi di diploma del corso ordinario**

*Letteratura italiana e Linguistica*

Casagrande Ottavia
*Una «scuola del sonetto». Franco Fortini e Andrea Zanzotto (1978-1984)*

Di Rosa Marina
*La ricezione di alcune rime di Boccaccio nella* Raccolta Bartoliniana

Favaretto Niccolò Antonio
*Indagine sul rapporto tra i due manoscritti BnF, fr. 837 e BnF, fr. 1593*

Vailati Laura
*Per una tassonomia dei «da sé» goldoniani*

Vecchi Francesco
*P. B. Shelley e il* Paradiso *di Dante*

Zoppè Anna
*Il* Galateo *di Giovanni della Casa e la facezia umanistico-rinascimentale*

*Filosofia*

Auxilia Francesco
*Musica e strutturalismo: Giovanni Piana lettore di Claude Lévi-Strauss*

Azzaronew Francesco
*Teoria del soggetto e filosofia sociale in Georg Simmel*

Camerlengo Roberto
*Uno Studio sull'Entitlement Theory di Robert Nozick*

Cavasin Edoardo
*Knowledge and intentional actions*

Monteleone Bianca
*Analisi della critica alle virtù femminili di Mary Wollstonecraft*

Semerani Anita
*Il concetto di intenzione nella filosofia dell'azione contemporanea*

Zerbinati Giulia
*L'estetico fra dimensione esperienziale e critica sociale*

Zolli Marco
*Dalla Scozia all'Italia. Prospettive liberali sul problema razziale (1750-1850)*

Coccia Laura
*La coscienza nel modello della mente estesa: è possibile una coscienza estesa?*

*Storia antica e Filologia*

Borgialli Pablo Maria
*La tradizione umanistica del* De Rerum Natura *di Lucrezio*

Casini Sofia
*IG II2 1076 e la questione del Sebasteion ateniese*

Celestini Emma
*Analisi delle citazioni di Callimaco negli scoli alle* Olimpiche *di Pindaro*

D'Antonio Alessandra
*Casi di difesa del testo tràdito in luoghi testualmente dubbi*

Della Rossa Federico
*L'*Istmica *IV di Pindaro: il corpo dell'atleta e la retorica dell'elogio*

Medaglia Ludovica
*I diversi usi di "essere" nel* Sofista *di Platone*

Onorato Luca
*Seneca,* Fedra

Ortimini Pietro
*Ricerche sulla metrica verbale dell'esametro greco: la prima "legge" di Meyer, la "legge" di Giseke e il comportamento della parola metrica dall'età arcaica alla tarda antichità*

Papapicco Antonio
*Le "Muse povere": frugalità esiodea nei Giambi di Callimaco*

Pellizzari Di San Girolamo Camillo Carlo
*L'ambasciata ad Achille in Omero (Il. 9), Elio Aristide (Or. 16 Keil) e Libanio (Decl. 5)*

Senarega Francesco
*Intertesti lucreziani in alcune tragedie di Seneca*

Vaglini Giovanni
*Osservazioni sulla* Onfale *di Ione di Chio*

*Storia dell'arte e Archeologia*

Tongiorgi Claudio
*«Carminibus fontem, non fonti carmina fecit»: Ippolito Capilupi e un gruppo di fontane poetanti nel tardo Cinquecento*

*Storia e Paleografia*
Dalmasso Massimiliano
*Il conio aureo dell'Impero Latino: riflessioni su un tema ancora aperto*

Maieron Ferdinando
*Dal disarmo ai progetti paneuropei: Gorbačëv nella prospettiva dei socialisti europei (1985-1992)*

Moriani Leonardo
*La gestione dei beni fiscali nel regno italico. L'esempio di S. Andrea all'Arco (Firenze)*

**Nuovi allievi del corso di perfezionamento**

*Filologia Romanza e Italiana Digitale (FROID)*
Colla Eleonora
Maggi Claudio Benedetto
Marconi Beatrice
Mastrullo Benedetta
Mocerino Matteo
Modolo Valentina
Tinti Jacopo
Tomasiello Gionata

*Filosofia*
Ammirabile Federico
Azzarone Francesco
Carlini Stefano
De Biasio Sabrina
Romeo Stefano
Tanteri Valerio

*Italianistica e Filologia moderna*
Bertocchini Lavinia
Cantoni Luca
Costanza Laura
Merighi Giada
Zamboni Isabel

*Scienze dell'antichità*

Annunziata Valeria
Caporale Chiara
Di Sarro Fabrizio
Durand Clara Anne-Laure Hortense
Galli Alessio
Senarega Francesco Scienze Dell'antichità
Tortorella Angelica

*Storia*

Cerkleski Mallory Rose
Corica Andrea
Kiyuna Tomoteru
Marconi Fabrizia
Martino Marco
Salierno Valentina
Tonoletti Chiara
Trentacarlini Simone

*Storia dell'arte*

Faccini Emma
Mazzacane Gaia
Meinecke Gregor Christopher
Micheletti Irene
Sannino Giovanni
Tongiorgi Claudio

**Tesi di perfezionamento**

Araneda Riquelme José Joaquin
*La vida social de las cartas formas de comunicación transoceánica desde el Chile colonial (1598-1670)*

Azzarone Annamaria
La Turca *comedia di Giovan Battista Andreini: edizione, commento e studio critico*

Baroni Luca
*Federico Barocci. Studio critico e catalogo ragionato*

Borsano Leon Battista
La Frigia *ellespontica in età ellenistica*

Calzetta Luca
*La politica estera di Ferdinando I de' Medici (1587-1609)*

Cannistraci Oriana Silia
*La* stoa free-standing *nel mondo greco tra età arcaica ed età ellenistica. Lessico, architettura, funzioni*

Casapulla Vincenzo
*Commento al libro XXIX di Tito Livio*

Contente Michele
*Extensionality and Predicativity in Type Theory*

Dos Santos Junior Jair José
*Una intesa vincente: la Santa Sede davanti al nuovo ordine politico-sociale in Brasile (1889-1945)*

Francisci Giulio
*Diritti in movimento. Lavoratori migranti italiani in Europa e protezione sociale (1901-1951)*

Gattai Tacchi Filippo
Pagine di Gloria*. Pedagogie di guerra e nazionalizzazione dell'infanzia durante la guerra di Libia (1911-12)*

Malikov Teymur
*Bahmanyār's al-Taḥṣīl: A study and translation of Book Two - Metaphysics*

Martone Emily
*Il «nodo dialettico» tra amore e politica. Ripensare la* kenosis *nell'opera di Søren Kierkegaard*

Matucci Rosa
*Riforma e profezia. Letture di Girolamo Savonarola nell'Ottocento italiano*
Polleri Matteo
*Critica dell'economia politica o analitica dei poteri. Punti di eresia tra Marx e Foucault*

Reggiani Marcello
*I cristiani per il socialismo in Italia, Francia e Spagna. Fede e politica nella crisi degli anni Settanta*

Rignanese Giuseppe
*Il santuario di Apollo Pythios ad Atene. Formazione, sviluppo e Paesaggi di un luogo di culto ai confini sud-orientali della Polis*

Scaravilli Guido
*Soggettività e Quarto Stato: modalità della rappresentazione interiore nella narrativa realista e naturalista*

Tesi Matteo
*Through and beyond classicality: analyticity, embeddings, infinity*

Treves Nethanel Marco
*Afn historishn front: la lotta sul fronte storico dello Algemeyner yidisher arbeter-bund tra Europa e Stati Uniti*

Villa Eugenio
*Studi sulla tradizione manoscritta del de incredibilibus di Palefato*

Vio Nicolò
*Unification and structural completeness in intermediate logics*